This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08246856 6

Digitized by Google

Presented by

Samuel P. Avery,

to the

New York Public Library

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FÊTES ET SOUVENIRS

DU

CONGRÈS DE VIENNE.

Digitized by Google

Imp. de Pommeret et Moreau, quai des Augustins, 17.

Digitized by Google

FÊTES ET SOUVENIRS

DU

CONGRÈS DE VIENNE

TABLEAUX DES SALONS

Scènes anecdotiques et Portraits

1814—1815.

PAR

le comte A. de La Garde.

C'est un tissu politique tout brodé de fêtes.

LE PRINCE DE LIGNE.

TOME SECOND.

PARIS.

CHEZ A. APPERT, ÉDITEUR,
Passage du Caire, 54;
BROCKHAUS ET AVENARIUS, LIBRAIRES,
MÊME MAISON A LEIPSICK.

1843.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
143415
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1909

Digitized by Google

CHAPITRE XXI.

Grand émoi dans les salons de Vienne. — Les loteries. — Le petit cordonnier et la montre d'or. — L'altesse et le postillon. — Fête chez M. de Metternich. — Petite pièce : *les Étrangers à Vienne.*

Depuis quelques jours les conversations de Vienne ont pris une physionomie plus animée. Aux récits des fêtes, aux expressions du regret universel causé par la mort du prince de Ligne, a succédé partout la discussion la plus vive. Du Graben elle a fait irruption dans les salons : elle

Digitized by Google

occupe tous les esprits, elle absorbe tous les moments.

Le voile épais qui dérobe aux regards les délibérations du Congrès, a-t-il été soulevé enfin? La haute mission de cet aréopage européen, est-elle accomplie? L'équilibre général va-t-il sortir du chaos? Les destinées de l'Europe sont-elles réglées? A-t-on vu apparaître quelqu'une de ces grandes décisions que le monde attend?

Le sort de la France est-il fixé? Secouant les étroites passions du moment, l'auguste tribunal a-t-il laissé à un pays, plutôt accablé que vaincu, ses limites naturelles, conquises depuis un quart de siècle?

Le Congrès a-t-il songé à ces conversations de Tilsitt et d'Erfurth, dans lesquelles Alexandre de Russie et Bonaparte découpaient la carte de l'Europe au gré de leur ambition?

Les rêves de Napoléon sont évanouis; mais une double rivalité n'en va pas moins partager le monde. L'Angleterre sur les mers, la Russie sur terre, le menacent d'un envahissement général.

A-t-on proclamé l'indépendance des mers?

Digitized by Google

La Pologne va-t-elle sortir de ses ruines?

L'excellent roi de Saxe a-t-il gagné sa cause?

Venise, cette puissance jadis reine par le commerce, perdra-t-elle à jamais son indépendance? Ou bien va-t-elle sortir enfin de ce repos léthargique, et convier de nouveau l'Europe à ses fêtes?

La patrie des Doria sera-t-elle sacrifiée à des convenances politiques, et donnée comme appoint à quelque voisin plus heureux?

La Grèce régénérée va-t-elle secouer le joug de l'Islamisme? Le rêve d'Ypsilanti est-il accompli par la seule force de la raison?

La légitimité des dynasties mise en avant par M. de Talleyrand a-t-elle porté ses fruits? Le trône de Naples est-il rendu au roi Ferdinand?

Les descendants de Vasa ont-ils ressaisi le sceptre de Gustave-Adolphe et de Charles XII?

Non : *de soins moins importants la ville est agitée.*

Ce qui cause un émoi aussi général, c'est un procès, dont la solution est impatiemment attendue. Et qu'on ne croie pas que ce procès roule sur un de ces drames mystérieux d'adultère ou d'empoisonnement qui ont le privilège de pas-

Digitized by Google

sionner la curiosité : il s'agit simplement de savoir quel sera le sort d'un lot gagné à l'une des loteries de Vienne.

Sans doute l'heureux numéro a amené quelque magnifique domaine, quelque château avec ses vastes dépendances annoncés tous les jours dans les gazettes, et dont pour un florin on peut devenir le légitime propriétaire, tels que la terre de Liezemburg, celle du prince de Colloredo en Styrie, estimée plus d'un million, la seigneurie de Schwartzenau, qui vaut neuf cent mille florins, ou bien encore le théâtre de la Wieden, appartenant au comte Ferdinand de Palfi? On conçoit alors l'importance du débat.

Non encore : le lot dont la dispute excite à ce point l'intérêt général, se compose d'une simple montre en or, avec chaîne et breloques du même métal. Et voici quelle circonstance a donné naissance à cette grave discussion.

Au milieu du Graben s'élève une tente richement ornée et pavoisée, sous laquelle, avec l'autorisation de la police viennoise, est établie une loterie dans le genre de celles dont se décore la place de St-Marc à Venise, au temps du carnaval,

Digitized by Google

et où l'on tire la *tombola*. Dans ce temple de la fortune en plein vent sont étalées avec profusion toutes ces ravissantes futilités des divers pays, appâts qui sollicitent l'argent de passer de la poche du joueur dans celle de l'industriel. On y voit des bijoux, des meubles, des tableaux, enfin le plus curieux assemblage qui fut jamais de bric-à-brac du moyen-âge et des temps modernes : pour compléter l'assortiment, à la porte de la tente stationne une voiture armoriée, attelée de quatre chevaux, cocher fouet en main, postillon toque en tête, laquais aux portières. Un florin, si le sort vous favorise, peut vous rendre possesseur d'un de ces lots magnifiques. Comment une tête tant soit peu aventureuse résisterait-elle à la tentation?

Or, un pauvre boulanger, retiré du commerce, logé dans une des rues étroites et sombres qui avoisinent la cathédrale, avait placé son fils Frantz en apprentissage chez un cordonnier son voisin. Celui-ci, ayant besoin d'une sorte de fil employé dans son état, envoie Frantz en acheter, et à cet effet lui remet un florin. Frantz, pour se rendre au faubourg de la Wieden où se débite le fil en question, traverse la place du

Digitized by Google

Graben, hâtant le pas, désireux de rentrer promptement à son travail : car, bien que n'ayant pas encore treize ans, Frantz est un bon et diligent apprenti.

A la hauteur de la tente il aperçoit une foule nombreuse : il s'approche. Il admire la superbe voiture, les objets d'art, les bijoux et les pierreries exposés aux regards. Un crieur, à la voix de Stentor, lui apprend que le prix du billet n'est que d'un florin. C'est précisément la somme qu'il a dans sa poche. Mais ce florin n'est pas à lui : aussi repousse-t-il bien loin l'idée d'en disposer? Cependant il ne peut détacher ses yeux de toutes ces richesses. Il veut s'éloigner : il pense à ce fil que son maître attend. Mais un démon tentateur le retient, et lui souffle à l'oreille toutes ces raisons palliatives qui vous entraînent à une faute. Enfin il cède : il s'avance d'un air délibéré, tenant ses mains dans ses poches à la façon de ceux qui n'ont rien autre chose à y mettre. Puis, s'étourdissant sur l'action qu'il commet, il en tire le florin destiné à un tout autre usage : d'une main il le présente résolument au ministre de la fortune, et plonge l'autre dans le sac béant, assez

Digitized by Google

grand pour engloutir tout son individu. Il l'agite vingt fois, prend, laisse, reprend ces papiers roulés qui vont décider de son sort, et amène un numéro qu'il remet à l'arbitre suprême. Celui-ci, déroulant le billet, proclame, d'une voix qui est entendue par-delà les remparts, le gain d'une montre d'or avec chaîne et cachet de la valeur de cinq cents florins. Aussitôt il la détache et la remet au chanceux apprenti.

Oubliant et son maître et son fil, l'enfant n'a rien de plus pressé que de rentrer au logis paternel. Le bruit de la faveur grande dont la fortune l'a gratifié, se répand en quelques instants dans tout le quartier de la Karner Strass. Le joyau, passé de main en main, est admiré, envié et évalué selon la disposition des curieux.

Cependant le maître cordonnier, qui attendait toujours son fil, n'avait pas été le dernier à apprendre les détails de cette chance heureuse, et à connaître la source dont elle avait miraculeusement découlé. Retroussant donc son tablier de cuir, il court chez l'ancien boulanger, et réclame la montre comme gagnée avec le florin sa propriété, florin confié par lui à son apprenti avec une destination toute différente.

Digitized by Google

Grande contestation ; les voisins se posent en arbitres : autant de juges, autant de sentences différentes. Les plus modérés proposent des transactions ; mais on ne veut rien entendre. C'est un congrès de carrefour, où les passions se déchaînent, moins les formes, comme au Congrès européen.

Des mots on allait en venir aux coups, *dernier argument du peuple*, de même que le canon est la dernière raison des rois, quand le cordonnier, pour en finir, se met comme un brûlé à crier au voleur. La police arrive : le pauvre Frantz accusé d'infidélité est remis entre ses mains et conduit en prison.

Le procès s'instruit : et, soit la singularité du fait, soit le besoin d'émotions nouvelles, dans les salons comme dans les échoppes, on discute sans s'entendre. A qui doit appartenir la montre ? Est-ce au maître cordonnier dont le florin a servi à la gagner ? Est-ce au jeune apprenti dont la main a retiré du sac le fortuné billet ? La question divise les esprits. Le Congrès, ses délibérations, les affaires de l'Europe, tout est oublié pour ce petit cordonnier. Chacun plaide la cause, et se

Digitized by Google

prononce pour ou contre, selon le point de vue sous lequel il envisage l'affaire. Les dames elles-mêmes se sont fait jurisconsultes, et commentent les codes, le droit romain et le droit canonique : c'est un conflit d'opinions, c'est une énigme.

Plus on discute, plus le maître cordonnier s'entête dans ses prétentions. A l'instar du Shylock de Shakespeare, il ne se contenterait pas d'une livre de la chair du jeune apprenti en échange de son florin. C'est la montre d'or avec ses appendages qu'il lui faut : il n'en céderait pas une breloque. L'ex-boulanger riposte par des raisons non moins péremptoires. Quel est l'Alexandre qui va trancher ce nœud gordien? Non, depuis que le Congrès est réuni, jamais le partage de la Pologne, de la Saxe, de la Lombardie, de la France même, ne remua plus vivement les passions.

Enfin l'affaire est jugée. La sentence, rendue par les Salomons viennois, porte que, sur le lieu même du délit, en présence et pour l'instruction des gamins de Vienne, l'enfant recevra de la main du légal réparateur des torts vingt-cinq coups de verge, mais que la montre lui restera, et que son père restituera le florin dérobé. Tout est au

Digitized by Google

mieux : la justice est satisfaite. L'enfant l'est aussi de pouvoir remettre dans son gousset la montre et ses brillants accessoires; le père d'avoir fait triompher son fils; le maître aussi, car un pareil procès l'a mis à la mode dans son quartier. Enfin les hôtes illustres de Vienne auront, dans cette sentence si impatiemment attendue, appris que les battus ne paient pas toujours l'amende.

Il s'agit d'exécuter ce terrible arrêt : le jour est pris; une foule considérable couvre le Graben. Arrivé sur le lieu du méfait, le petit délinquant abat son haut de chausses sur ses talons : puis le tourmenteur juré, exécuteur des hautes œuvres, lui applique les vingt-cinq coups de verge scrupuleusement comptés, dont il supporte la torture avec le même héroïsme que les jeunes Spartiates conviés jadis à pareille fête dans le temple de Diane. Cela fait, il remet en ordre son *inexpressible*, replace dans son gousset la montre d'or que lui rend la même main qui tout à l'heure tenait le fouet vengeur; puis tranquillement il reprend le chemin de son logis, hué pour la forme par les gamins ses amis qui n'eussent pas mieux demandé

Digitized by Google

que de suspendre à pareil prix dans le gousset de leur ceinture la belle montre, la chaîne et les breloques.

Dans les salons on critique cet arrêt. « *On ne peut contenter tout le monde et son père.* » Cependant il faut l'accepter, car il est sans appel. Quelques jours s'écoulent : cette grande affaire qui occupa toutes les têtes est bientôt ensevelie dans un oubli profond.

Mais à Vienne les nouvelles ne manquent jamais. Le bruyant procès a fait place au récit d'une aventure qu'on se conte bien bas à l'oreille. De chuchottements en chuchottements, ce qui n'était qu'un timide murmure est devenu un bruit qui s'accrédite et se répand. On en parle et pourtant chacun semble dire : *Devine si tu peux, et nomme si tu l'oses.*

Un très grand personnage qui, en héritant des traits de son père, en a aussi hérité d'une violence qui lui fut bien fatale, a eu, dit-on, une très vive discussion avec un homme d'état aussi éminent par son talent que par sa position. Dans son emportement, il s'est oublié jusqu'au point de le menacer d'un geste dont le sang peut seul

Digitized by Google

laver l'affront. Le rang de l'agresseur ne laissait qu'à lui seul le moyen d'offrir une réparation convenable. Il ne l'a pas fait. Son frère et maître lui a promptement enjoint de quitter l'Autriche et d'aller à V*** attendre ses ordres. Le grand personnage, qui, comme chacun le sait, possède au plus haut point *la volupté de l'obéissance*, n'a pas failli dans ce cas à son instinct de soumission. Ses préparatifs de départ furent bientôt terminés ; et peu de jours après la scène, il sortait de Vienne dans une calèche découverte, accompagné seulement de son mentor et menin le général K***a.

Le lendemain, à la pointe du jour, il atteignait les frontières de la Bohême. On venait de relayer : le nouveau postillon, Bohême au teint noir, à l'œil vif et fier, assis sur le siège de la calèche, menait rondement trois vigoureux chevaux qui ne demandaient pas mieux que d'atteindre promptement la poste prochaine.

Tout-à-coup les voilà qui modèrent leur allure. Du fond de la calèche le personnage à la main leste, dit d'une voix impatiente : « plus vite, postillon, plus vite (gessvind, schwager, gessvind). » Le Bohême ne tient compte de la recommanda-

Digitized by Google

tion, n'en aspire pas plus vivement sa pipe, n'en presse pas davantage le petit trot de ses chevaux.

— Plus vite donc, misérable, plus vite, lui dit le personnage roulant des yeux furieux et ne faisant plus entendre que ce grognement rauque et caverneux qui compose sa voix de colère.

Mais l'allure des chevaux se ralentit encore : bientôt, ils ne vont plus marcher qu'au pas. Le personnage, hors de lui, se lève, tout en cherchant à rassembler le vocabulaire des jurons allemands, que sa bouche laisse échapper en sons inintelligibles : d'un coup violent il fait sauter au loin le chapeau du postillon et le saisissant aux cheveux il se met à le frapper du poing sur la tête, comme un forgeron sur son enclume.

— « Entends-tu maintenant, infernal drôle, entends-tu, lui dit-il en dégageant sa main gauche de la crinière touffue du Bohême. »

— « Parfaitement, Monsieur, lui répond cet homme, en se retournant vers lui avec l'impassibilité d'un moujick corrigé par son maître : parfaitement. Mais sans doute le harnachement est

Digitized by Google

mal en ordre. Je vais y remédier et vous verrez ensuite comme nous marcherons. »

Cela dit, il descend de son siège et se met en grande hâte à inspecter l'attelage. Réenveloppé dans sa pelisse, le personnage s'enfonce dans sa calèche, et semble attendre plus paisiblement l'effet de la correction qu'il s'applaudit d'avoir donnée. L'effet fut prompt. Une fois à terre et l'attelage inspecté, le postillon tire un petit couteau fraîchement émoulu sans doute pour la cause, coupe les traits des chevaux, en détache deux qu'il lance au galop sur le chemin de leur écurie, saute lestement sur le troisième, et vient résolument se placer en face du personnage. Ebahi, comme on peut le penser, de voir sa voiture veuve de ses chevaux, l'irascible Don Juan reste d'abord muet en présence de ce nouveau commandeur. Mais ce n'est pas tout: maintenant le drame va se passer en action.

Sans donner aux voyageurs le temps de revenir de leur surprise, notre Bohême s'arme de son fouet. On sait avec quelle adresse s'en servent les postillons allemands : elle est telle qu'ils atteignent sans jamais la manquer une mouche placée

Digitized by Google

sur l'oreille d'un cheval attelé en arbalète. Aussitôt l'enragé swager fait pleuvoir une grêle de coups de ce maudit fouet sur la figure et sur toutes les parties découvertes du délinquant. Ce dernier fait-il mine de se lever, de vouloir sortir de sa voiture? les coups l'y rejettent à l'instant; veut-il dégager ses mains, ses bras du manteau qui les préserve? aussitôt ses mains, ses bras lacérés et mis en sang sont obligés de battre en retraite. Enfin, aveuglée par une rage impuissante et par les coups qui l'accablent, l'Altesse fustigée hurle comme l'ours acculé par les chiens et ne voir finir son supplice qu'au moment où le bras du rustre est fatigué de son évolution corrective. Ce n'est pas tout: joignant la morale obligée à toute action dramatique, le bohême avant de s'éloigner, laisse tranquillement tomber ces mots:

— « Voilà ce que votre postillon (1) vous donne pour vous apprendre à avoir la main moins este. »

Puis, tandis que l'Altesse et son compagnon de

(1) Swager en allemand veut dire postillon et beau-frère, et la phrase impliquait l'idée d'une correction fraternelle.

Digitized by Google

voyage, débarrassés enfin de leurs pelisses et manteaux, descendent de la calèche pour le poursuivre l'épée à la main, le traître fait franchir à son cheval le fossé de la grande route, parvient à une petite éminence, s'arrête, se retourne, et, prenant le cor que tous les postillons allemands portent en sautoir, il sonne une fanfare de victoire. Triomphant alors de cette dernière insulte, il met son cheval au galop, traverse la plaine, et disparaît en un clin-d'œil dans l'épaisseur de la forêt voisine, dont sans doute il pratiquait depuis longtemps les sentiers les moins connus.

Force fut à l'Altesse battue de gagner à pied la poste voisine, et de demander à l'eau et au sel de cicatriser ses écorchures. Dans sa fureur, elle a porté plainte, et a fait connaître elle-même tous les détails de l'aventure. L'autorité s'est mise sur vingt routes à la poursuite du fuyard ; mais il est à croire qu'il en est encore une vingt-unième par laquelle il s'est évadé.

Etait-ce une représaille du postillon battu ? Etait-ce une vengeance de l'homme d'état. Voilà le mot de l'énigme : on ne l'a pas encore trouvé,

Digitized by Google

on ne le trouvera probablement jamais. Le postillon est déjà sans doute à l'abri de tout danger. Cependant, la malignité publique penche pour la seconde explication, et sait bon gré à l'homme d'état de n'avoir pas laissé un pareil outrage impuni.

Comme je passais sur le Graben, au milieu de promeneurs et de nouvellistes occupés à broder sur cette piquante anecdote, je me mêlai à l'un de ces groupes. On parlait aussi d'une fête que venait de donner M. de Metternich.

— « Les préparatifs, disait l'un, étaient, comme d'ordinaire, pleins de richesse et de bon goût. Eh bien! jamais réunion ne fut plus froide. On attendait les souverains; tous avaient promis de l'honorer de leur présence : aucun d'eux n'a paru. On se perd en conjectures. »

— « Eh quoi, répondait un autre, ces frères si unis sont déjà des Caïns? Ils avaient juré, dit-on, de faire mentir le proverbe qui abrège la concorde des rois. »

— « Oui, l'horison se rembrunit, pour emprunter le langage de nos gazettes. On parle de nouveaux dissentiments dans le sein du Congrès;

Digitized by Google

on parle aussi de rassemblements de troupes en Pologne sous les ordres du grand-duc Constantin. Mais il n'est donné à personne de percer le secret qui enveloppe les nouvelles politiques. Tout est dans le mystère, même les circonstances les plus insignifiantes, les visites que se font les souverains et les échanges de décorations qui viennent fort à propos amuser leurs loisirs ou les distraire de leurs débats. »

Nous convînmes, quelques amis et moi, de nous rendre le soir au théâtre de Léopoldstadt pour y voir une petite pièce intitulée : *les Etrangers à Vienne*, qui avait le privilège d'attirer la foule. A sept heures nous nous étions procuré avec beaucoup de peine des billets, et nous pénétrions dans la salle : elle était comble. La pièce méritait réellement son succès. A part le talent de l'acteur Schultz, qui s'y surpassait, on applaudissait des traits piquants et plusieurs allusions ingénieuses. Toutes les nations de l'Europe y figuraient tour à tour, réunies à Vienne par la concorde et le plaisir.

— « La paix s'est réfugiée sur le théâtre, me dit Koslowski, bannie qu'elle est des réunions du

Digitized by Google

Congrès. N'est-il pas plaisant de voir les nations de l'Europe se donner la main sur la scène de Léopoldstadt, et danser un ballet général, tandis que leurs graves représentants, à quelques pas d'ici, sont tout près d'en venir aux mains. »

Quelques jours après, des larmes bien sincères étaient données à la mémoire du prince de Ligne. On célébra un grand service à la paroisse de la cour pour le maréchal, comme chevalier de la Toison-d'Or. Ses amis, sa famille, ses admirateurs y assistaient. A voir cette foule nombreuse et contristée, on reconnaissait que cet homme célèbre n'était pas descendu tout entier dans la tombe.

Parmi les assistants se remarquait le comte Roger de Damas, ce véritable type des paladins anciens, dont la vie avait été aussi brillante que celle de ses modèles. Partisan dévoué du prince de Ligne, qui le qualifiait de brave d'une si jolie ardeur, il était arrivé à Vienne peu de jours après sa mort, et venait tardivement répandre, lui aussi, des larmes sur la cendre d'un ami.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XXII.

Les suites d'un bal masqué. — Surprise à lord S***. — Les trois Bohémiennes. — Soirée d'amis. — Les deux fous, ou les émotions de l'amour.

Au dernier bal de la redoute, notre charmante voisine la comtesse Z*** a m'avait enrôlé dans un complot dont le but m'était resté caché. Une lettre me rappela ma promesse. Avant midi j'étais chez elle : le prince Cariati m'y avait précédé, impatient comme moi de connaître la personne

Digitized by Google

à intriguer, et la part de complicité qui nous était réservée dans l'intrigue.

Après le déjeûner, la comtesse nous introduisit dans un de ses salons. Les marbres précieux de l'Italie artistement sculptés, les meubles les plus riches et les plus élégants, mariés aux étoffes les plus éclatantes et aux fleurs rares de tous les climats, faisaient de sa demeure le temple d'Aspasie. Sa conversation ingénieuse et piquante complétait l'illusion. Elle nous fit asseoir près d'elle sur un divan, et au milieu de ce printemps perpétuel elle commença en ces termes :

— « Il n'entre pas trop dans les idées d'une femme de punir, ni même de tourmenter à l'excès l'homme qui l'a trouvée aimable, quoique sous le masque. Celui que je veux intriguer me l'a dit de cent façons spirituelles : il est jeune, bien fait. Il me prouve la constance de son goût par une fidélité de quatre semaines : il s'occupe de moi seule dans cette succession de bals où tant d'autres objets pourraient le distraire de ses assiduités. Ne soyez donc pas surpris si je vous fais les complices moins d'une mystification que d'une surprise. Je

Digitized by Google

veux qu'elle soit d'aussi bon goût que possible. Je mets donc à contribution votre esprit, votre gaîté, mais plus encore votre affection pour moi : maintenant j'arrive au fait.

« Depuis quatre redoutes consécutives, lord S*** n'a pas cessé de s'attacher à mes pas, dans l'espoir de connaître une femme qui mettait quelque persévérance à le tourmenter. De mon côté, ma tâche en l'intrigant n'était pas difficile. Il m'a suffi de rapprocher quelques époques de sa vie publique, de quelques singularités de son existence à Vienne : bientôt il a pu croire que cette même magicienne, qui le taquinait maintenant, l'avait suivi dans la guerre de la Péninsule, au camp des souverains alliés, et jusque dans le mystère de ses bonnes fortunes en Angleterre, épisode dont il n'était pas trop fâché de savoir le secret trahi par suite de nos entretiens. Profitant de diverses informations que lui-même me donnait sur sa vie, au moyen de quelques variantes je les lui rendais huit jours après comme de moi. Sa curiosité est donc excitée au plus haut point. Et maintenant que ce petit roman est arrivé à son deuxième chapitre, apprenez comment je veux en composer le dénouement.

Digitized by Google

« Un cœur qui ne s'appartient plus ne peut plus se donner, et n'a pas même un grand mérite à se défendre : voilà ce que je répétais sans cesse aux attaques de mylord. Mais, messieurs, vous vous persuadez si facilement qu'on ne résiste que pour la forme, et pour sauver l'honneur du pavillon, qu'il faut vous prouver qu'on vous résiste aussi de fait. Je ne sacrifierai donc pas au caprice d'un moment le bonheur d'une affection qui fait partie de ma vie. Je veux que l'excellence diplomatique me connaisse telle que je suis. Mais auparavant, j'entends lui donner une innocente leçon qui lui prouve combien sont fugitives et sans raison toutes ces impressions sympathiques du bal masqué.

« Comme il semble cependant que tous les projets ici doivent se colorer d'un reflet extraordinaire et mystérieux, et que sa seigneurie est tant soit peu romanesque, je lui ai proposé de se rendre ce soir à huit heures au bout de la grande allée du Prater. Je lui ai annoncé qu'une voiture viendrait l'y prendre, qu'il devait se laisser bander les yeux, et que dans cet état son guide le conduirait vers moi.

Digitized by Google

« Un caractère tel que le sien n'a pas hésité, vous le pensez bien, à accepter la proposition. Et par cela même qu'il n'est pas très prudent, pour le représentant d'une cour aussi influente que la sienne, de se risquer dans une aventure dont les conséquences pourraient être tout autres que celles dont il se flatte, je veux qu'après sa petite leçon notre réception soit digne de la confiance qu'il m'accorde. J'ai invité la plupart de mes amis : nous serons tous masqués. Isabey et Moreau dirigent les détails de cette fête vénitienne : le succès en est assuré. Après le souper il y aura bal et concert. Tout concourra, je l'espère, à lui faire garder de cette soirée un long et doux souvenir. »

— « C'est-à-dire, comtesse, répliqua Cariati, que vous ne voulez pas que mylord en réchappe : Si par de semblables calmants vous espérez refroidir sa tête et son cœur, l'épreuve est nouvelle, j'en conviens : elle suffirait à mon sens pour les bouleverser chez tout autre. »

— « Vous ne connaissez pas encore tout mon projet, répondit la comtesse. »

Elle sonna :

Digitized by Google

— « Priez mademoiselle Juliette de descendre un moment, dit-elle au domestique qui se présenta.

« C'est une charmante complice que je désire m'adjoindre, nous dit-elle ensuite. Vous connaissez tous deux, messieurs, ma fille adoptive. Son esprit ne nous sera pas sans quelque utilité dans la leçon que je projette. »

Juliette paraît : et, pendant que la comtesse l'aide à endosser un déguisement complet de Bohémienne, je vais essayer de tracer son portrait.

Juliette à seize ans ne pourrait être peinte que par Raphael ou l'Albane. Le premier se chargerait de la pudeur, sorte d'émanation divine ; le second de la grâce, avec laquelle il a tracé ses amours. Son esprit est fin, juste et enchanteur ; rien de plus séduisant que son parler. Elle est belle, même quand elle ne fait ou ne dit rien ; pour peu qu'elle parle, qu'elle danse, chante ou s'accompagne, elle paraît plus belle encore. L'expression de son charmant visage annonce la candeur de son âme. En un mot, née d'une mère Italienne, d'un père Anglais, élevée en France, elle a terminé son éducation en Allemagne, et semble avoir conservé

Digitized by Google

l'empreinte de tout ce qui est parfait dans ces divers pays (1).

— « J'attends encore ma troisième complice, nous dit la comtesse. »

— « Et qui donc ? »

— « Madame D*** : comment, ne comprenez-vous donc pas le but de la leçon que je veux donner à mylord ? »

Madame D*** entra. Par un rare privilège, cette dame, après dix lustres accomplis, en perdant les agréments de son visage, avait conservé la grâce de la tournure et la souplesse de la taille. Un habit de Bohémienne était également disposé pour elle. Sans demander de plus amples informations, nous avions à l'instant saisi l'intention de la maligne comtesse. Nous la laissâmes avec ses deux complices : le reste du jour lui était nécessaire pour la répétition des rôles.

A sept heures nous étions au Jaëger-Zeill : nous trouvâmes la comtesse et ses complices sous les armes. Toutes trois portaient un costume de

(1) Cette charmante personne a épousé M. le chevalier Ten.....ski, et n'a pas cessé de faire l'ornement de la haute société de Vienne.

Digitized by Google

Bohémienne exactement pareil, et qu'elles s'étaient efforcées de rendre aussi riche que gracieux. Masquées, il était presque impossible d'assigner à chacune d'elle et son nom et son âge : la parfaite ressemblance de leur taille dissimulait entièrement ces trois transitions de la beauté d'une femme à son aurore, à son apogée, à son déclin. Plusieurs amis de la comtesse étaient très activement occupés à seconder MM. Isabey et Moreau dans les préparatifs de la fête. Les invitations avaient été faites pour huit heures précises : chacun y fut exact, et arriva revêtu d'un costume de caractère.

A sept heures et demie, M. Moreau, caché sous un ample domino, monte dans la voiture de la comtesse et se rend au Prater près de Lust-House, où sa seigneurie devait attendre son mystérieux conducteur. La curiosité, l'amour-propre, ou tout autre sentiment, avait engagé mylord à l'exactitude, et ainsi qu'il l'avait promis, il était seul. Observant un silence absolu, M. Moreau lui couvre les yeux d'un bandeau, le fait monter dans l'équipage, et, toujours muet, le promène pendant une lieue au galop de deux excellents chevaux guidés par un cocher viennois : on sait

Digitized by Google

que ces cochers sont considérés comme les plus habiles de l'Europe. Enfin, à huit heures et demie nous entendons la voiture rouler dans les cours de l'hôtel, dont les portes se referment aussitôt.

On arrive au perron : là, M. Moreau enlève le mouchoir noué sur les yeux de mylord. Dès-lors, commence une succession de surprises, telle qu'on pourrait défier celui qui en fut l'objet, de n'en avoir pas conservé un double sentiment de gratitude et d'émotion. La maison de madame Z....a offrait dans ses minutieux détails tout ce que le luxe et le goût peuvent réunir de plus exquis. Les bronzes précieux, les objets d'art, les cabinets lambrissés en porphire et en Lapis-Lazuli, éclairés par mille bougies, avaient un air de féerie. Cependant on avait cherché à en augmenter la magie par tout ce que la nature offre de plus rare. Ainsi, des plantes empruntées aux flores de tous les pays ornaient les vestibules, les escaliers et les salons : des orangers chargés de fleurs et de fruits, mariés à des ceps de vigne couverts de grappes de raisin, formaient un berceau qui du vestibule aboutissait au salon.

Toujours conduit par son guide inconnu, my-

Digitized by Google

lord, après avoir traversé plusieurs pièces désertes et silencieuses, arrive enfin dans un de ces bosquets embaumés. Une lampe d'albâtre y répand un demi-jour mystérieux. Sous un berceau, il aperçoit la magicienne qu'il a suivie à la redoute. Il avance, il veut, dans son transport, se précipiter aux genoux de la divinité qui va enfin se manifester à ses yeux. Mais, par derrière, une douce main se pose sur son épaule et l'arrête : il se retourne et reconnaît une seconde enchanteresse, en tout semblable à la première. Il veut parler et exprimer sa surprise; un bras charmant se glisse sous le sien, et l'oblige de se retourner de l'autre côté : une troisième bohémienne se présente à ses regards étonnés. C'est bien, chez toutes les trois, la même taille fine et élégante, la même démarche souple et légère, le même pied, la même main qu'il a plusieurs fois admirés. Mais bientôt son étonnement est au comble : chacune, prenant simultanément la parole, lui rappelle tous les détails de ses entretiens, tous les serments qu'il a cru pourtant n'avoir adressés qu'à une seule. Chose étrange! trois bouches différentes lui parlent, et cependant il n'entend qu'une voix, tant les

Digitized by Google

trois organes féminins sous le masque se ressemblent par la fraîcheur, par la vivacité de leurs accents. Dans son trouble, il ne sait à laquelle de ces fantastiques apparitions adresser son hommage, il lui est impossible de reconnaître celle qui fut, depuis un mois, l'objet de sa poursuite constante.

Enfin une des magiciennes frappe dans ses mains : à ce signal une douce harmonie se fait entendre ; les trois masques tombent : mylord a devant les yeux trois femmes, ou plutôt les trois âges de la vie d'une femme.

— « Noble Amadis, lui dit aussitôt la comtesse, pardonnez une innocente supercherie : vous voyez trois dames entre lesquelles votre choix et votre souvenir n'ont pu se fixer. Cependant une seule à la redoute a reçu vos confidences et vos serments. Convenez-en : l'amour qui naît au bal masqué est un amour qui s'égare. L'imagination l'enfante, l'illusion le nourrit, le cœur y est étranger. »

A ces mots, elle le prend par la main, et l'introduit dans les salons où sa société était rassemblée pour le recevoir. Par un raffinement de cour-

Digitized by Google

toisie, des airs anglais, exécutés par un orchestre choisi, l'accueillent à son entrée, et c'est ainsi qu'il est conduit à la place qui lui est destinée. A peine assis, mademoiselle Lombard vint lui réciter des vers composés pour la circonstance. Puis on exécuta des danses de caractère qui lui rappelaient les pays qu'il avait parcourus. D'enchantements en enchantements, faisant succéder les danses aux concerts, on arriva au moment du souper. Là, l'incognito des autres personnes devait durer encore; car on avait résolu de souper masqué. Cependant, Mylord demanda de si bonne grâce qu'on se fît enfin connaître, qu'à un nouveau signal tous les masques tombèrent: parmi les personnes qui remplissaient les salons, la plupart étaient connues de lui. On l'entoura, on l'entraîna dans la salle du souper.

Le repas était magnifique, digne de la plaisanterie de bon goût qui l'avait précédé: une gaîté franche l'anima. Enfin, lorsqu'après minuit mylord prit congé de la belle magicienne, il ne voulut pas sans doute demeurer en reste de prévenance, et engagea collectivement toute la société à venir le lendemain dîner chez lui.

Digitized by Google

Ainsi se termina cette joyeuse soirée. Presqu'inaperçue au milieu de si brillantes solennités, elle n'en fut pas moins une des plus charmantes fêtes dont aucun des assistants au Congrès ait pu se flatter d'avoir été l'objet.

Le dîner que lord S*** nous donna le lendemain fut assurément un assez bel échantillon de la magnificence ou de la vanité britanniques. On vit par ses représailles qu'il attachait quelqu'importance à ne pas se laisser vaincre en somptuosité.

Ce banquet, auquel assistaient, outre les personnes de notre société, les princes Razumowski et Koslowski, le duc d'Argyle, lord Cathcart, le prince de Staremberg, et quelques autres notabilités, fut servi avec une profusion inouie. Les places réservées aux dames étaient indiquées par des bouquets de fleurs les plus rares : une éblouissante argenterie s'élevait en amphithéâtre sur les buffets. L'ensemble enfin faisait apercevoir le désir de rendre en somptuosité ce qui, la veille, avait été offert en bon goût.

Tout alla bien tant qu'il ne fut question que de faire les honneurs de la table. Mais lorsqu'au second service, l'appétit satisfait permit aux dis-

Digitized by Google

cussions de prendre la place de l'éloge des mets, mylord, pour ne pas perdre cette suprématie que les Anglais aiment à s'arroger partout, se mit à parler sans retenue de la prééminence de son pays, et ne ménagea pas les épigrammes aux Allemands. La tranquille politesse viennoise ne prit aucun soin de rétorquer ses arguments. Il pensa alors que la France serait plus vulnérable et dirigea vers elle son attaque.

— « Le caractère anglais, dit-il, est véritablement celui qui convient à un homme. Rarement un Anglais sent le besoin de communiquer ses idées : il dédaigne de faire parade de son esprit, et de se servir de la parole pour faire la conquête d'un salon. Il ne met aucun prix aux hommages de la société : il les regarde comme des élans inutiles et factices. De là cet accueil froid qu'on fait en Angleterre à toutes les belles phrases des étrangers. Ce qu'on appelle amabilité partout ailleurs y est une mauvaise recommandation. »

L'attaque était directe ; mais le gant qu'il venait de nous jeter ne pouvait manquer d'être relevé. Mylord trangressait les lois des plus simples convenances en s'en prenant au pays de plusieurs

Digitized by Google

de ses convives. C'eût été faiblesse que de laisser passer ce manque d'urbanité. L'un de nous qui, naguère encore à une cour un peu plus arbitraire, s'était permis quelquefois des réflexions assez vives à d'injustes censures, s'apprêtait à répondre. Improvisant ainsi la défense de la France, il parvint bientôt à mettre le bon droit de son côté.

— « Nous avons pour habitude, mylord, de prouver nos arguments par des faits, ce qui est toujours plus concluant que des phrases. Nous ne prenons pas l'emphase pour du génie, ni des diatribes pour de la raison. Pour réhabiliter le caractère français, je ne dirai que peu de mots. Voyez toute l'Europe adopter nos manières, nos idées, notre littérature, nos beaux arts, notre langue enfin. Qui nous a mérité cette précieuse distinction? Notre caractère seul, léger, si on veut, mais dont le trait particulier est la sociabilité. Oui, c'est cette qualité, éminente chez nous, qui donne à la société son charme, à l'esprit son éclat, à la vie sa grâce et son intimité.

— « J'en conviens, la France a de tout temps pourvu l'Europe de coiffeurs, de danseurs et de cuisiniers. L'Angleterre ne lui contestera pas ce

Digitized by Google

privilége. C'est uniquement là qu'est votre prétendue supériorité dans les beaux arts.

— « Dans les beaux arts, Mylord, s'écria Isabey? Oubliez-vous que vous parlez de la patrie de Lesueur, du Poussin, de Girardon, de David et de Girodet? Opposerez-vous quelques scènes triviales d'Hoguarth aux plus hautes inspirations du génie? Votre gravure au burin a-t-elle pu, dans les sujets nobles, atteindre la perfection de la nôtre? En inventant la manière noire, la manière molle, sans fermeté ni vigueur, vos dessinateurs ont parlé à l'économie : ce mérite a séduit sans convaincre. La Grande-Bretagne, à part quelques peintres de genre, n'a jamais eu, n'aura jamais d'école.

— « Après tout, qui oserait, ajouta Mylord, nier la suprématie anglaise en manufactures, en commerce, en agriculture, en chevaux, en équipages, en lois, en littérature, en mœurs?

— « Oui, reprit M. Rouen, à l'Angleterre la palme du commerce. Mais croit-elle avoir surpassé sa voisine dans les arts d'industrie qui sont guidés par le goût? Pense-t-elle avoir surpassé notre tapisserie des Gobelins, fait oublier avec la

Digitized by Google

faïence de Wedgwood notre porcelaine de Sèvres? Vos toiles baroques ont-elles surpassé nos charmants dessins? Coulez-vous des glaces avec notre perfection? Vos étoffes de soie rivalisent-elles de richesse avec les nôtres? Votre horlogerie vaut-elle celle de Breguet? Le chaos inextricable de vos lois, le maintien des coutumes féodales les plus bizarres, peuvent-ils entrer en parallèle avec la simplicité et l'unité de notre législation? Le mot de liberté est sans cesse dans votre bouche, et il n'est pas de pays plus esclave: une partie de votre population est encore sous le joug de la plus injuste exclusion et d'une sorte d'ilotisme politique. En littérature, le génie inculte de Shakespeare détrônera-t-il, aux yeux de la postérité, et Corneille et Racine? Qu'opposerez-vous à Molière, le premier comique de tous les temps et de tous les pays? Quant à vos mœurs, permettez-moi de douter que leur froid et sombre égoïsme fasse jamais la conquête morale de l'Europe. Votre estime presque exclusive pour l'opulence, cette ardeur sans mesure pour toutes les jouissances, et cet ennui presque incurable de tous les plaisirs, voilà ce qui rendra toujours la nation

Digitized by Google

anglaise une famille presque étrangère au milieu des grandes familles européennes.

— « La capitale d'un pays, répliqua mylord, est comme la physionomie d'un individu; et, sans s'arrêter aux détails, pourrait-on comparer les cloaques de Paris avec Londres, la reine des cités? C'est là que le regard rencontre partout le reflet de la richesse et l'image de la puissance d'un grand peuple.

— « J'ai habité longtemps ces deux villes, dit le comte de Mejan, je pourrais établir le parallèle; mais je ne sais en vérité à laquelle donner la préférence. Si j'avoue avoir trouvé en Angleterre ce magnifique ensemble qui atteste l'opulence, il faut convenir aussi que les amis des arts, des lettres, des plaisirs s'empressent, dès qu'ils le peuvent, de fuir ce ciel brumeux pour venir sur les bords de la Seine, si riants, admirer la majesté de nos monuments, l'élégance de nos édifices, l'esprit attique de nos cercles, ces feux, ce goût qui donnent à tout la grâce et la vie. A Paris enfin on jouit avec ivresse du bonheur : à Londres, on rêve avec mélancolie. »

Une conversation montée sur ce ton ne pouvait

Digitized by Google

guère donner au dîner de sa seigneurie une teinte de plaisir, de confiance et d'intimité. Peut-être bien notre amphytrion eût mérité qu'on terminât tous ces parallèles en faisant contraster la tenue diplomatique des ambassadeurs étrangers avec la sienne. Depuis quatre mois, elle n'avait pas laissé que de présenter quelques singularités dont la gravité allemande s'était étonnée et choquée. Mais, en coopérant à la fête par laquelle madame Z.....a avait souhaité compléter une plaisanterie de bal masqué, nous avions voulu que notre affection se groupât autour d'elle. C'eût été détruire son ouvrage et le nôtre que de nous formaliser de critiques inconsidérées, qui ailleurs eussent pu passer pour entêtement national, mais qui, dans son hôtel, n'annonçaient guère ce qu'on devait attendre du représentant d'un prince, le plus poli, le plus élégant de l'Europe.

En sortant de table, nous passâmes au salon : il y eut un concert, puis on essaya de danser; mais toute la soirée devait se ressentir du froid qu'avait répandu cette discussion. On se retira de bonne heure. Plusieurs d'entre nous accompagnèrent la comtesse jusqu'à son hôtel, et bientôt

Digitized by Google

nous fûmes réunis dans son boudoir autour d'une table à thé.

Une conversation intime s'établit dans ce petit cercle d'amis. On ajouta d'abord, tout en savourant le breuvage chinois, un assez long alinéa au chapitre des bizarreries fréquentes, qui signalaient chaque jour à Vienne le séjour d'un homme dont le mérite personnel et les antécédents suffisaient pour le faire remarquer autrement que par une guerre de mauvais ton. On passa ensuite à la comparaison de la réunion si froide que nous venions de quitter, avec la fête si joyeuse, si animée de la veille. Tout naturellement, on arriva à ce qui en avait été le premier mobile, à l'amour, sujet inépuisable de controverses et de gracieux commentaires. Les dames, comme c'est l'usage, revendiquaient exclusivement pour leur sexe les passions vraies et profondes auxquelles, disaient-elles, le cœur des hommes est fermé. Elles citaient et Lavallière et Nina, l'une religieuse, l'autre folle par amour.

— « Soyez persuadées, Mesdames, leur dis-je, que les blessures de l'amour sont aussi cruelles pour notre sexe que pour le vôtre. La chronique

Digitized by Google

de tous les pays en fournit une multitude de preuves. »

Elles souriaient d'un air d'incrédulité : « Si vous permettez, dit M. Lucchesini, je vous en citerai deux exemples frappants. Lors d'une visite que j'ai faite il y a quelque temps à la maison des fous de Florence, j'y ai trouvé les deux plus affligeants témoignages de l'effet inoui que peuvent produire chez les hommes les émotions de l'amour, heureuses ou pénibles. Ces deux histoires, que m'a contées le directeur de l'établissement lui-même, vous convaincront que cette douce et funeste passion frappe indistinctement ses victimes.

« Il y a maintenant dans la maison de santé dépendant de cet hôpital, et qui lui est contiguë, sous la direction du docteur Santini, dont vous connaissez la réputation médicale, deux jeunes gens à qui l'amour a fait perdre la raison pour des motifs bien différents. L'un d'eux, nommé Vittorio Baldini, est le fils de l'avocat distingué de ce nom à Sienne. Son père le destinait à suivre sa profession, et voulut lui-même diriger ses études. Au sortir du collège, il le prit dans sa

Digitized by Google

maison pour l'initier au dédale des lois. Le jeune Vittorio y fit en peu de temps des progrès aussi rapides que surprenants. Retiré pendant des journées entières dans sa chambre, il n'était distrait de ses études sérieuses que par la perfection qu'il cherchait à acquérir sur la flûte. Sa famille était au comble de la joie par l'espérance qu'un si grand zèle le mettrait un jour en état de soutenir dignement la réputation d'éloquence et de savoir que son père s'était acquise dans toute la Toscane. Cependant l'étude des lois de Justinien, des Pandectes et du Code Romain n'était pas la seule cause de cette retraite obstinée. Dans la maison qui faisait face à celle du jurisconsulte logeait une jeune ouvrière nommée Camilla, aussi renommée dans la ville par sa beauté que par sa conduite exemplaire, et qui, orpheline dès le berceau, vivait de son travail sous la protection d'un oncle. Se voyant, à chaque instant du jour, l'objet de doux regards, elle se laissa entraîner au charme d'un premier amour. Des saluts bienveillants devinrent bientôt l'interprète des pensées de ces jeunes gens; au défaut de lettres, qu'il n'aurait pas été facile d'échanger sans

Digitized by Google

se compromettre, on eut recours au langage des fleurs, aussi familier maintenant et aussi intelligible, Mesdames, aux laborieuses *grisettes* de la belle Toscane qu'aux indolentes duchesses.

« Des rendez-vous se donnèrent au moyen de ces signaux innocents. Se connaissant mieux, on s'aima davantage. Aucun article du Code ne défend de rendre légitime un amour passionné. Notre légiste promit donc foi de mariage, et obtint en retour toutes ces faveurs innocentes qui ne font pas cependant commencer l'amour avec le premier soupir, et finir avec le premier baiser.

« Il est un âge où l'on se perquade aisément ce que l'on désire. Vittorio, certain du cœur de son amie, ne doutant pas d'obtenir le consentement de sa famille, se rend un matin chez son père pour le lui demander. Les Baldini qui comptaient des Podestats parmi leurs ancêtres, furent irrités au dernier point, à l'idée d'une telle mésalliance. Jugeant, au ton dont la demande était faite, que le mal avait jeté de profondes racines, ils résolurent d'en prévenir les suites. Le jeune amoureux dut partir pour Palerme, où il avait un oncle dans les ordres, chez lequel il fut consigné pour deux ans.

Digitized by Google

Force lui fut d'obéir à cet ordre dans la même journée; mais dès-lors, abandonnant toute idée d'étude, sa seule consolation fut de songer sans cesse à celle qui possédait son cœur, et, dans la solitude, cette innocente complice des grandes passions, de répéter sur la flûte les airs que jadis il lui avait fait entendre. Enfin, les deux ans expirèrent; mais cet exil n'avait affaibli en rien le sentiment profond qu'il éprouvait pour Camilla. A son retour à Sienne, il retrouva l'affection de sa famille, mais non plus celle qui la lui avait fait perdre. Tout ce qu'il put apprendre de Camilla, c'est que, peu après son départ pour la Sicile, elle avait quitté la ville avec son oncle, et que l'on ignorait entièrement ce que l'un et l'autre étaient devenus. A cette nouvelle, la mélancolie du jeune Vittorio devint un mal réel; bientôt sa santé s'altéra, sans que les soins empressés de sa mère et de sa sœur pussent rien sur son cœur profondément blessé.

Cependant, Baldini le père, appelé à Florence pour y plaider une cause importante, s'y fit suivre de son fils. Il espérait que ce petit voyage dissiperait sa tristesse; il voulait en outre le

Digitized by Google

recommander à ses nombreux amis, au moment où il allait lui faire embrasser sa profession. Mais ni les soins que cette résolution demandait, ni l'empressement avec lequel il fut reçu, ni les divers plaisirs qu'offre une capitale, ne purent balancer chez Vittorio le regret d'avoir perdu celle qu'il aimait tant, et dont il se croyait tant aimé. Tout semblait décoloré pour lui : il fuyait le monde, ne recherchait que la solitude, où il pouvait nourrir son chagrin en se retraçant le passé.

Un soir qu'il promenait sur l'Arno ses douloureux souvenirs, il se sent arrêté par son manteau; une voix a prononcé le nom de Vittorio. A cette voix, à ce nom, il se retourne : c'était Camilla! . . . . . Mais hélas! mesdames, tout l'intérêt du roman s'évanouit pour faire place à une vérité qui vient brusquer le dénouement. C'était Camilla : oui Camilla, belle encore, mais dégradée, avilie, trafiquant de ses charmes, et n'ayant pas honte d'avouer sa turpitude au modèle de la constance et de l'honneur. L'effet de cette horrible confidence est instantané: un mortel désespoir égare aussitôt la raison de ce jeune infortuné. Sans cesse dans son délire, il est prêt à

Digitized by Google

s'arracher la vie. Enfin, son père a été contraint de le confier aux soins du docteur Santini.

Quant à Camilla, rendue à elle-même par les remords, elle s'est attachée aux pas de son amant, et cherche à réparer, autant qu'il est en elle, le mal dont elle est cause. Se dévouant sans réserve à l'homme dont elle fut l'unique amour, elle ne le quitte pas un instant. Elle essaie par ses soins de seconder l'habile médecin. Mais son premier châtiment est d'entendre incessamment Vittorio ou la nommer des noms les plus doux, ou la maudire avec fureur toujours sans la reconnaître, quoiqu'il ne veuille recevoir d'autres services que les siens.

Santini espère que le temps et un traitement suivi guériront ce pauvre insensé, qui de l'amour n'a connu que les poignantes épines, et qui vous prouve que le cœur des hommes n'est point comme vous le disiez tout à l'heure, fermé aux grandes passions.

— « Ah! quelle conclusion pour un roman, s'écrièrent à la fois toutes les dames : passez vite à l'autre sujet. Sans doute il va servir de compensation. »

Digitized by Google

— « La nature, reprit le narrateur, jette au hasard ses couleurs. C'est ainsi qu'elle produit les plus heureux effets par le contraste. Parfois, au milieu d'un champ de roses elle place un chardon qui en fait ressortir l'éclat; et les romans d'amour ne finissent pas toujours, comme les contes de madame de Beaumont, par l'immanquable mariage de convenance : or, voici l'histoire de l'autre fou.

« Dans le village de Voltera, près de Florence, vivait, il y a cinq ans, Luigi, fils cadet d'un riche laboureur. Ce jeune homme, à peine âgé de vingt ans, était remarquable par son extrême beauté, ses qualités de bon fils, de bon frère et de fermier diligent. Aussi, les jeunes filles désiraient-elles vivement recevoir ses hommages, et les prévoyantes mères ambitionnaient-elles de lui donner le doux nom de fils. Mais Luigi avait déjà disposé de son cœur. Dans une élégante petite maison, près du village et de la ferme, demeurait depuis quelques années une dame qui prenait soin de l'éducation d'une jeune fille atteignant à peine sa seizième année. Entièrement isolées, on ne voyait jamais ces dames se mêler aux habitants

Digitized by Google

du village ni prendre part à leurs jeux; mais elles ne manquaient pas, chaque dimanche, d'assister aux offices divins dans l'église de la paroisse. L'amour, qui s'inquiète peu des lieux où il recrute ses sujets, avait choisi ce séjour sanctifié pour attacher à jamais Luigi à la belle Thérézina. A des regards passionnés succédèrent les douces étreintes de mains. Bientôt par cette étincelle électrique, qui d'un cœur passe si vivement à l'autre, ils surent qu'ils s'aimaient et se le dirent. Ce charme d'un amour secret, mais compris, dura pendant deux ans. Dans un de leurs entretiens, Thérézina avait confié à son amant que la dame qui prenait soin d'elle n'était pas sa mère, que même elle ne connaissait pas sa famille.

Et peut-être, ajoutait-elle en soupirant, sera-ce un obstacle à notre union. Eh qu'importe, lui avait répondu Luigi, qui t'a donné et où tu as reçu le jour! nous n'aurons qu'une famille, qu'une mère, ma Thérézina, comme nous n'avons maintenant qu'une âme, et comme nous n'aurons bientôt qu'un même nom.

Les jours s'écoulaient dans de doux entretiens

Digitized by Google

entre le bonheur du moment et les espérances du lendemain qui les réunirait encore. A la suite de si tendres épanchements, un dimanche, Luigi n'avait pas aperçu sa bien aimée à l'église. Il s'achemine en toute hâte vers la maison qu'elle habite : il arrive au sommet de la montagne : il jette un regard devant lui, et reste surpris de voir tout fermé. Saisi d'un vague pressentiment, il accourt, il frappe. Quel est son désespoir, lorsque le jardinier lui apprend que depuis trois jours ces dames en étaient parties subitement, ne laissant rien après elles qui pût faire soupçonner le lieu de leur retraite? Luigi attend vainement des nouvelles de son amie. Plusieurs semaines s'écoulent : la douleur qu'il ressent est telle que rien ne peut l'en distraire. Malgré les larmes de sa famille et les efforts de sa raison, il quitte pour jamais ce village où chaque objet lui retrace l'image de Thérézina. Il se rend à Livourne, s'embarque pour Constantinople, fait le pélerinage de la Terre-Sainte. Enfin, après trois années de périls et d'aventures, traînant partout une douleur qui le tuait sans pouvoir le faire mourir, il revient en Toscane. Arrivé à Florence, honteux

Digitized by Google

du dénuement dans lequel il se trouve, il ne veut pas s'offrir ainsi à ses parents, et s'engage comme soldat dans un des régiments espagnols qui servaient alors en Italie. Sous les drapeaux, il porta cette mélancolie maladive dont rien ne pouvait le distraire, et que lui rendait plus pénible l'état que, par désespoir, il avait embrassé.

Il faut revenir ici, mesdames, à l'histoire de Thérézina. Fille naturelle d'un magnat de Bohême, des raisons de famille avaient obligé son père à l'éloigner de lui et à la faire élever secrètement en Italie. Ces motifs ayant cessé entièrement peu de temps avant la mort du prince K***, il avait rappelé près de lui sa fille, pour la reconnaître et lui léguer la plus grande partie de ses immenses propriétés.

Trop éloignée de la Toscane pour pouvoir y faire sûrement parvenir de ses nouvelles, le premier soin de Thérézina, à l'expiration de l'année de son deuil, avait été de se rendre à Volterra pour y retrouver son amant et lui tenir la parole, qu'ils s'étaient mille fois donnée, d'être à jamais l'un à l'autre. Ce fut donc avec la plus vive douleur qu'elle y apprit le désespoir de Luigi, son départ,

Digitized by Google

et l'ignorance absolue où l'on était sur son sort. Cependant, chaque printemps la ramenait à Volterra. Simple comme aux jours de sa chaumière, elle logeait dans la famille de son ami, et ne la quittait jamais sans répandre parmi elle des bienfaits qui l'y faisaient respecter et chérir. Invitée par la grande-duchesse à la cour de Florence, elle y fut accueillie avec toute la distinction que réclamaient son rang et son extrême beauté. Mille offres de mariage lui furent faites par les seigneurs les plus accomplis de la cour; mais ni la naissance, ni la fortune ne purent toucher son cœur : il était tout entier à ses premières amours.

Thérézina se rendait un matin au palais. En entrant dans la cour, sa voiture est arrêtée par quelque obstacle : un soldat en faction à l'une des grilles s'approche pour rétablir l'ordre ; Thérézina l'aperçoit, c'était Luigi. Quel moment pour une amante, qui avait perdu tout espoir de revoir son bien aimé ! Conservant cependant assez d'empire sur elle-même pour ne pas trahir sa joie par un éclat indiscret, elle retourne en toute hâte chez elle. Soudain, un homme de con-

Digitized by Google

fiance est chargé de se rendre aux casernes et de prendre les informations nécessaires sur le soldat Luigi. Tout ce qu'on lui en rapporte ne peut qu'ajouter une haute estime à l'amour qu'elle lui a voué : ni la licence des camps, ni l'oisiveté n'ont porté atteinte à ses mœurs: exact à ses devoirs, on ne lui reproche qu'une taciturnité habituelle dont il n'a jamais confié la cause à personne.

La jeune princesse fait acheter secrètement le congé de Luigi. Dans le même temps, elle ordonne que l'on dresse un contrat de mariage, où elle partage avec lui toute sa fortune. Lorsque ces actes sont en règle, elle envoie prévenir la famille de Luigi de se rendre chez elle à Florence. Dès qu'elle est arrivée, elle charge son intendant de prier le jeune soldat de se rendre à son palais. Celui-ci, bien éloigné de prévoir le bonheur inattendu que le sort lui réserve, suit insoucieusement son guide. Au travers d'appartements somptueux, il est introduit dans celui où l'attendaient réunis tous les objets de son affection. Ne pouvant contenir sa joie, la princesse, dès qu'elle l'aperçoit, se jette dans ses bras en s'écriant :

— « Luigi, c'est moi ! c'est ta bien-aimée qui revient pour être à toi. »

Digitized by Google

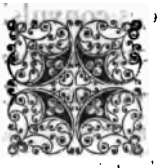
En disant ces mots, elle lui présente son congé qui le rend libre, et le contrat qui doit l'engager avec elle dans des liens plus doux. Sa mère, ses sœurs le pressent également dans leurs bras, se groupent autour de lui et le comblent des plus douces caresses. Hélas ! c'en était trop pour un cœur aussi sensible que celui de Luigi. Il avait courageusement supporté de longues infortunes ; il ne peut résister à l'excès de son bonheur. Sa joie s'exprime par des mots inarticulés : un rire effrayant l'agite, des convulsions violentes le saisissent, et depuis lors il n'a pas recouvré la raison.

— « Ah ! dit la comtesse Z***a, si seulement il avait pu pleurer ! »

— « Miné par la fièvre, plus sombre encore qu'aux jours de son malheur, il se persuade que Thérézina est morte, et passe ses journées entières à prier pour elle sur un tombeau qu'il lui a élevé. En épouse dévouée, la princesse l'a fait conduire à Florence, où les soins les plus éclairés lui sont prodigués. Le docteur Santini veut qu'on ne le contrarie en rien, et il espère, de même que pour Vittorio, le guérir avec le temps. En vérité, la raison devrait bien ce miracle à l'amour. »

Digitized by Google

Pendant ces tristes récits, les dames avaît eu peine à maintenir leur émotion. Quand on se sépara, aucune d'elles n'était plus tentée de soutenir qu'à leur sexe seul le véritable amour fût réservé.



Digitized by Google

CHAPITRE XXIII

Incendie du palais de Razumowski. — Sa grande fortune. — Les élévations et les chûtes en Russie. — Le prince Koslowski. — Souvenir du duc d'Orléans. — Un mot de M. de Talleyrand. — Fête chez la comtesse Zichy. — Le prince ..... — L'empereur Alexandre et les souhaits pour la paix. — Le jour de l'an. — Grand bal dans la salle des Redoutes.

Il semblait que tout fût épuisé à Vienne pour la satisfaction de l'illustre assemblée. Bals, parties de chasse, banquets, carrousels, le plaisir avait

Digitized by Google

emprunté toutes les formes. On touchait à la nouvelle année, et afin de l'inaugurer sous les mêmes auspices d'insouciance et de gaîté, la cour autrichienne avait annoncé pour le mois de janvier seize grandes fêtes ou réunions nouvelles. Tout-à-coup, par une belle nuit sans lune, le palais du prince Razumowski prend feu. Favorisé par un vent assez vif, l'incendie se propage rapidement, et bientôt présente l'aspect du Vésuve en fureur. On s'émeut au loin : chacun veut être témoin de ce spectacle digne du pinceau d'un artiste. Tous les alentours sont en peu d'instants inondés de curieux.

Au point du jour, j'accourus aussi sur le lieu du sinistre. A la première nouvelle, l'empereur d'Autriche s'y était rendu. Plusieurs bataillons d'infanterie, encouragés par sa présence, maintenaient l'ordre et travaillaient à arrêter les progrès du feu. Mais leurs efforts n'avaient pu le maîtriser encore. Du milieu des toits couverts de neige s'élevaient des tourbillons de flamme et de fumée, qui par intervalle dérobaient aux regards la vue du palais. L'explosion était si violente, que les poutres embrasées semblaient tomber du ciel.

Digitized by Google

Une pluie de flammèches menaçait d'une destruction totale les diverses parties de l'édifice. Les murs fendus laissaient voir de vastes appartements, de superbes galeries remplies de meubles précieux et d'objets d'art, qui devenaient aussitôt la proie des flammes. Les tableaux, les marbres étaient jetés par les fenêtres dans le jardin et dans les cours. Echappés à l'incendie, ils venaient se briser sur le pavé ou s'abîmer dans les flots d'eau et de neige fondue qui inondaient le sol. La belle salle, décorée par un grand nombre de statues dues au ciseau de Canova, n'avait pu être préservée. Elle s'écroula sous la chûte des planchers. A ce moment, un sentiment profond de consternation parut courir dans cette foule immense.

Quelles réflexions faisaient naître le spectacle de ce désastre, la perte des nombreux chefs-d'œuvre que renfermait ce palais, et le souvenir des joies sans nombre dont il avait été le témoin depuis quelques mois! C'était vraiment une demeure princière. On l'admirait comme une des plus vastes et des plus magnifiques de Vienne. La construction en avait duré vingt ans. Plusieurs

Digitized by Google

fois, depuis l'ouverture du Congrès, Alexandre l'avait empruntée à son ambassadeur. C'était dans ces vastes galeries qu'il avait donné quelques-unes de ces fêtes éblouissantes dont l'éclat rivalisait avec celles de la cour autrichienne : c'était là qu'il avait réuni à une table de sept cents couverts toutes les sommités politiques de l'Europe : c'était là que, trois semaines auparavant, il avait célébré dans une fête digne d'elle le jour de naissance de sa sœur, la grande-duchesse d'Oldemburg. Tels étaient, en un mot, les charmes et la splendeur de cette habitation, qu'un moment, disait-on, l'impératrice Elisabeth de Russie avait eu l'intention de la louer pour y passer le printemps.

Depuis longues années, Razumowski mettait sa gloire et son plaisir à l'embellir, à y accumuler tous les trésors des beaux-arts, tous les prodiges du luxe. Les appartements étaient décorés avec autant de goût que de somptuosité. A côté des salles où se trouvaient réunies les beautés de la statuaire et de la peinture, on admirait une bibliothèque peut-être unique au monde : une foule de livres précieux et de manuscrits les plus rares y

Digitized by Google

étaient rassemblés. Enfin, c'était partout la magnificence asiatique dirigée par le goût européen.

Razumowski avait employé dans les dispendieux embellissements de ce palais une partie considérable de sa fortune : on disait même qu'elle en avait souffert. Cette fortune, qui était immense, lui venait de son père Cyrille Razumowski, le feld-maréchal, frère de ce célèbre Grégoire qui fut le favori et l'époux de l'impératrice Elisabeth. Les jeux du hasard, qui ne sont pas rares dans l'histoire de Russie, avaient été pour Cyrille ce qu'ils furent aussi pour le frère de Catherine Ier. Quand, de chantre de la chapelle impériale, Grégoire Razumowski fut devenu l'amant et le ministre de l'impératrice, il se rappela qu'il avait un frère. Il conçut le projet de l'appeler à la cour et de lui faire partager sa fortune. Ce frère gardait les troupeaux dans la petite Russie. On expédie des ordres pour qu'il soit amené à Pétersbourg. Prévoyant peu la destinée glorieuse qui lui est réservée, le jeune pâtre ne veut voir dans les émissaires impériaux que des recruteurs chargés de faire de lui un soldat. A ses yeux, la pannetière de berger vaut mieux

Digitized by Google

mille fois que la giberne de grenadier : il s'échappe et se réfugie dans les bois. Traqué comme une bête fauve, il est atteint et repris quelques jours après. Résolu à défendre sa liberté, il résiste, se débat avec fureur. Enfin, on est obligé de le garotter. Couvert de chaînes, il prend la route de Pétersbourg, et c'est ainsi qu'il entre au palais impérial, d'où il devait ressortir peu de temps après, comblé de faveurs et de richesses, feld-maréchal, et revêtu de l'importante charge de hetman des Cosaques, charge abolie par Pierre-le-Grand lors de la trahison de Mazeppa. Avec le pouvoir le plus étendu, cette fonction lui donnait le droit de percevoir la dîme de tous les revenus dans les provinces de son gouvernement, source d'une opulence qui devint l'une des plus considérables de l'Europe.

Fin et délié, Cyrille Razumowski sut se maintenir au même degré de faveur sous le règne de Catherine II. Il passa même pour avoir contribué puissamment à l'élévation de cette princesse. Toujours il parut digne de ces faveurs inouies de la fortune par sa magnificence et la bonté de son cœur. On citait plusieurs traits qui prouvaient

Digitized by Google

en lui autant de noblesse que de générosité. Il avait un intendant qui depuis longtemps dirigeait ses affaires, et avait gagné sur l'esprit de son maître un extrême ascendant. Un pauvre gentilhomme de la petite Russie, voisin des domaines du maréchal, était en contestation avec lui pour une grande portion de territoire. Le bien en litige composait pour le gentilhomme la presque totalité de son patrimoine : ce n'était rien pour le maréchal. Cependant l'intendant voulait que celui-ci s'en emparât. Le gentilhomme savait combien le cœur de Razumowski était juste et droit. Au lieu de remettre le sort de sa fortune aux chances d'un procès, toujours incertaines en Russie, et surtout contre un adversaire aussi puissant, il se décide à aller auprès du maréchal lui-même plaider sa cause à Pétersbourg. Instruit de son départ, l'intendant le devance. Il peint à son maître la juste réclamation du gentilhomme comme une prétention sans fondement ; il le circonvient, et lui arrache enfin la promesse de ne céder à aucune sollicitation, de repousser toutes les prières. Bientôt après le pauvre gentilhomme arrive et explique sa cause. La justesse,

Digitized by Google

la force de ses raisons touchent le maréchal : son cœur s'émeut à la peinture d'une ruine dont il serait la cause. Aussitôt toutes les promesses arrachées par l'obsession de son intendant sont oubliées. Sans dire un mot, il quitte le gentilhomme et passe dans une pièce voisine. Là, il rédige en quelques lignes un acte d'abandon du territoire contesté au profit de son adversaire. De retour au salon, il le présente au gentilhomme. Celui-ci y jette les yeux : passant tout-à-coup de la crainte à la joie la plus vive, il se précipite aux genoux de Razumowski, et lui exprime sa reconnaissance d'une voix entrecoupée par l'émotion. A ce moment entre l'intendant : le maréchal se retourne vers lui, et lui montrant le gentilhomme à genoux :

« Tu vois, lui dit-il en souriant, tu vois où je l'ai amené. »

Scène digne de servir de pendant à celle de Sully et d'Henri IV à Fontainebleau, quand le roi dit au ministre son ami :

« Relevez-vous, Rosny ; ces gens-là croiraient que je vous pardonne.

André Razumowski, son fils, créé prince de-

Digitized by Google

puis quelque temps seulement par l'empereur Alexandre, en récompense de ses importants services, avait hérité de plusieurs de ces qualités qui accompagnent si bien une grande opulence. Son goût pour les beaux arts était vif et éclairé. Véritable type du grand seigneur, personne mieux que lui ne savait déployer toutes les grâces de la politesse diplomatique. Fastueux dans ses goûts, grand dans ses projets, il s'aperçut un jour qu'il pouvait abréger le chemin qui le séparait du Prater, et fit jeter un pont sur un bras du Danube. Ambassadeur près la cour autrichienne, il avait des relations intimes avec M. de Metternich, le grand metteur en œuvre. Plusieurs fois, par sa dextérité, il avait dissipé les nuages amoncelés dans les discussions du Congrès.

Cependant on était parvenu à se rendre maître du feu : la partie du palais donnant sur les jardins n'existait plus. Dans la foule des curieux j'aperçus le prince Koslowski. Depuis la mort du prince de Ligne, il me semblait qu'un instinct d'amitié et de réflexion me rapprochât de cet autre ami. Si auprès du vieux maréchal j'avais admiré ces trésors d'expérience et de raison, cette apprécia-

Digitized by Google

tion fine et délicate de la société, auprès du prince russe je trouvais une hauteur de vues, une indépendance d'expressions sur les hommes et les évènements politiques trop rares chez les diplomates. Sa conversation pleine de verve attachait en même temps que sa franchise commandait l'affection.

Je l'abordai.

— « Voilà, me dit-il, un chapitre à ajouter à la nomenclature déjà si longue des élévations et des chutes en Russie. Razumowski est fort heureux d'en être quitte cette fois pour une moitié de palais brûlé. Lui aussi, il a connu la faveur et la disgrâce, le pouvoir et l'exil.... En vérité, c'est un roman bien philosophique que l'histoire de mon pays : on y ferait un excellent cours de morale sur le danger des vanités et la fréquence des révolutions. Quels exemples frappants depuis moins d'un siècle! Menzikoff, de garçon pâtissier devenu prince et général, puis jeté subitement dans l'exil le plus affreux : Biren, de domestique élevé au rang des souverains, et pendant neuf ans maître de l'empire, chargé de fers un jour par Munick son rival, en présence de ses propres gardes glacés

Digitized by Google

d'épouvante, expiant son élévation par une disgrâce inouie, pour remonter une seconde fois sur le trône : Munick puissant un jour, puis relégué vingt ans dans les déserts de la Sibérie : Lestock, après avoir renversé la régente Anne, couronné Elisabeth, et conseillé son règne, rejeté obscur dans la foule : la princesse d'Aschoff, l'âme de cette conspiration qui détrôna Pierre III pour donner le trône à sa femme, et bientôt après repoussée, exilée par celle dont elle se vantait imprudemment d'avoir inspiré les desseins et préparé la grandeur : enfin, sous nos yeux, les conjurés qui ôtèrent à Paul Ier la couronne et la vie, objet de la rigueur du nouveau souverain qui leur doit sa puissance.

« Eh bien ! continua-t-il, quand nous eûmes quitté le théâtre de l'incendie, en Russie les élévations sont quelquefois aussi bizarres dans leurs causes que les cataatrophes sont terribles dans leurs effets : jugez-en. Parent du prince Kourakin, j'avais été placé près du grand-chancelier Romanzoff. Un jour ce ministre me dictait une dépêche importante. Je ne sais comment je fis, mais au lieu de la poudrière, dans ma précipitation je pris

Digitized by Google

l'écritoire, et la renversai..... sur la dépêche? Non pas; mais sur la belle culotte blanche du grand-chancelier. Cette écritoire renversée a décidé de mon avancement. Romanzoff se garda bien de conserver auprès de lui un secrétaire aussi maladroit. Il me donna une place de conseiller d'état, fonction où je n'avais qu'à diriger, et fort peu à écrire. Sans cette frivole circonstance, je languirais peut-être encore dans les rangs subalternes.

— « Votre mérite, cher prince, n'avait pas besoin de pareils auxiliaires: il eût suffi dans tous les rangs pour vous faire connaître et vous élever. »

Peu d'hommes en effet réunissaient comme le prince Koslowski autant de vivacité et d'intelligence dans le travail, jointes à une élocution pleine de feu et d'entraînement. Son instruction était profonde et variée, sa mémoire admirable. L'histoire n'avait point de secrets pour lui: il possédait toutes les transactions diplomatiques qui, depuis plusieurs siècles, ont réglé le sort de l'Europe. Sa manière de juger les hommes était celle d'un homme d'état philosophe. Il appréciait en

Digitized by Google

ami de l'humanité toutes ces questions politiques que l'intérêt particulier dénature si souvent. Partisan de tous les progrès, il aimait à rappeler qu'à l'exemple d'un personnage illustre, dont il a été question déjà, il avait reçu, lui aussi, de la main d'un postillon autrichien certaine correction également très méritée. Voyageant fort jeune sur les frontières de Prusse, il s'était emporté jusqu'à frapper son conducteur qui ne pressait pas ses chevaux au gré de son impatience. Celui-ci avait riposté avec son fouet et vigoureusement flagellé l'apprenti diplomate.

— « C'est pourtant cet autrichien, disait le prince en riant dix ans après, qui m'a donné ma première leçon de libéralisme. »

Employé dans la diplomatie, Koslowski franchit rapidement les premiers grades. Ministre plénipotentiaire auprès du roi de Sardaigne, il eut le bonheur de sauver la vie à plusieurs Français naufragés et faits prisonniers. Napoléon envoya aussitôt la décoration de la Légion-d'Honneur à ce représentant d'un souverain son ennemi. C'était au moment de la guerre de Russie. La récompense honorait également et l'ambassadeur

Digitized by Google

de Russie et l'empereur français. L'un n'avait écouté que le cri de l'humanité, l'autre avait étouffé la voix des préventions politiques.

C'est à Cagliari vers cette même époque que le prince Koslowski avait connu le duc d'Orléans, aujourd'hui roi des Français, alors exilé de son pays et loin du trône où il est monté depuis. Une même ardeur de science, un même désir de connaître tout, rapprocha bientôt ces deux intelligences. Tous deux avaient nourri leurs jeunes années de fortes et substantielles études. Dans sa vie si agitée le prince français avait pu les fortifier par les enseignements du malheur. Ils faisaient ensemble de longues promenades sur le bord de la mer et prenaient plaisir à passer en revue les gigantesques évènements accomplis sous leurs yeux. Quelquefois ils lisaient Shakespeare dont la langue et les beautés leur étaient également familières. Cette lecture n'était interrompue que par les cris d'admiration du diplomate russe, par les savantes et délicates remarques de l'exilé français.

Souvent au Congrès j'ai entendu Koslowski rappeler les détails de cette intimité qui avait

Digitized by Google

laissé en lui un vif souvenir malgré la différence de l'âge : car dix ans les séparaient.

— « L'instruction du duc d'Orléans m'étonne et me confond, disait il : sur quelque sujet que ce soit, sciences, histoire, économie politique, il me tient tête et me bat. Mais ce que j'admire surtout en lui, c'est sa courageuse résignation dans le malheur, c'est sa profonde connaissance des hommes. Il les voit tels qu'ils sont, et cependant il les juge sans amertume. Proscrit, il a tourné constamment des yeux de regrets vers sa patrie, et toujours il a refusé de se joindre à ceux qui voulaient la reconquérir les armes à la main. Ce n'est pas de lui qu'on pourrait dire qu'il n'a rien appris et rien oublié : homme, prince, il est de son siècle. »

La comtesse Zichy donnait un grand bal que les souverains devaient honorer de leur présence. Dans toute la ville on ne s'entretenait que de l'incendie de la nuit, qui privait la capitale de l'Autriche d'un de ses plus beaux ornements. Le dommage, évalué à plusieurs millions, était irréparable sous e rapport des arts. Mais l'oubli arrivait bien vite alors ; et le soir chacun répétait un mot de M. de

Digitized by Google

Talleyrand. Quand ce funeste évènement lui fut annoncé, il allait se mettre à sa toilette :

— « C'est tout ce qu'on pouvait attendre de mieux d'un courtisan, avait-il répondu. »

Et tranquillement il avait livré sa chevelure aux mains de ses valets-de-chambre.

La réunion de la comtesse Zichy était magnifique, et l'une des plus nombreuses qu'on eût vues depuis longtemps. Tous les souverains s'y étaient rendus. Leur arrivée était impatiemment attendue. On étudiait leurs moindres regards, on scrutait leurs pensées les plus intimes. A les voir ainsi réunis, l'expression de la joie brillait sur toutes les physionomies. Le bruit avait couru depuis quelques jours, et semblait se confirmer que généralement les questions, même les plus irritantes, étaient enfin terminées, que l'accord le plus parfait régnait entre ces maîtres du monde divisés un moment, et que la nouvelle année s'ouvrirait par la proclamation de quelques grandes décisions et d'une paix générale.

Autour des souverains se groupaient toutes les illustrations de la monarchie autrichienne, M. de Metternich, le feldt-maréchal prince de Schwart-

Digitized by Google

zemberg, les princes Staremberg, Lobkowitz, Sinzendorff, Rosemberg, Philippe de Hesse, et tant d'autres qu'il serait trop long de nommer ici.

Dans cette foule animée de mille sentiments divers, on remarquait le jeune prince C** de ***. Fils d'un roi, frère de celui qui devait l'être un jour, le prince C** n'en était pas moins aussi simple et naturel que spirituel et beau. Une circonstance bien frivole en apparence, et objet de mille commentaires, fixait sur lui tous les regards. Depuis quelques jours, en forme de décoration unique, il portait constamment une marguerite à sa boutonnière. Renouvelée tous les jours, cette fleur villageoise paraissait l'indice d'une recherche assez étrange dans une saison où les champs ensevelis sous la neige n'en fournissaient pas aux amants des hameaux. Sans doute une pensée de cœur, un tendre souvenir, disait-on, se voilaient sous ce modeste emblême. Si on avait à décrire tous les romans qui se multipliaient chaque jour sous nos yeux à cette époque d'ivresse ou plutôt de délire, les expressions manqueraient. Au milieu de ces puissances tourbillonnant dans l'espace

Digitized by Google

d'une ville ceinte de remparts, dans cette vie de luxe et de plaisir, dans cette multitude d'êtres venus de si loin pour se rencontrer sur un même point, toutes les idées, toutes les sensations se résumaient dans un seul et même instinct le plus fort, le plus impérieux de tous, l'amour. Toutes ces jeunes et belles figures, surmontées du simple casque de chevalier ou de la couronne de prince et de duc, parlaient un même langage, celui de la passion aux pieds de la souveraine, aux pieds de la modeste bourgeoise. L'air de Vienne semblait embrasé. Dans chaque réunion on respirait un parfum qui allumait les sens. Cette ville en un mot offrait le mélange unique peut-être des plaisirs intellectuels et artistiques de l'Italie et de l'existence matérielle de l'Allemagne.

On chercha, on connut bientôt le secret qui se cachait sous l'emblême de la marguerite. On apprit que cette fleur des champs rappelait au prince un nom chéri, celui de la comtesse ***. Un jour il visitait avec cette dame, objet de ses pensées, les serres impériales. L'amour est superstitieux; et de tout temps ce fut pour les

Digitized by Google

amants une douce habitude de consulter l'avenir sur la durée et l'étendue d'un sentiment qui fait leur bonheur. La comtesse cueille une marguerite, l'interroge suivant l'usage, et la dernière feuille amène le mot si désiré *passionnément*. Le mot est salué par un mutuel sourire : des regards sont échangés, de ces regards qui disent : vous êtes compris. Le prince cueille une autre fleur et l'attache à sa boutonnière. Mais ce n'est pas tout : l'oracle avait été cru ; le ciel avait reçu des serments, et le jardinier de Schœnbrunn cent florins pour le bienheureux pot de marguerite. Une fleur placée chaque matin près de son cœur venait rappeler à l'amant un serment qui d'ordinaire se tient mieux aux champs qu'à la cour.

Cependant, au son d'un nombreux orchestre, la Polonaise avait commencé ses gracieuses évolutions. L'empereur Alexandre, selon son habitude, marchait en tête de la colonne dansante. Son partner était la comtesse de Paar, aussi distinguée par les grâces de sa personne que par la finesse de son esprit. Minuit sonne : la nouvelle année commence. L'Autriche, on le sait, a conservé précieusement cette vieille coutume de nos

Digitized by Google

pères, de saluer par des vœux et des souhaits de bonheur l'avènement de la première heure de janvier. Au son de l'horloge, la comtesse s'arrête, et se tournant vers l'empereur de Russie :

— « Que je suis heureuse, sire, lui dit-elle, d'être la première à offrir à un si grand souverain des souhaits pour la nouvelle année. Permettez-moi aussi d'être auprès de votre majesté l'interprète de l'Europe entière pour le maintien de la paix générale et l'union de tous les peuples. »

De pareils vœux, exprimés par une belle bouche, ne pouvaient manquer d'être bien accueillis. Alexandre accepta donc avec une grâce parfaite la requête et l'avocat. Il répondit que tout son espoir, tous ses vœux étaient d'atteindre ce but si désiré, et qu'aucun sacrifice ne lui coûterait pour consolider une paix qui était le premier besoin de l'humanité.

Un cercle immense s'était formé : aux derniers mots de cette protestation impériale, un petit hourra féminin s'éleva de toutes parts, sorte d'ovation qui ne parut pas déplaire à Alexandre. Car, à quelques-unes des belles qualités de Louis-le-Grand, il s'appliquait surtout à joindre la

Digitized by Google

noblesse des manières et la galanterie. L'orchestre reprend la mélodie interrompue, et la polonaise s'achève au milieu d'un murmure de joie et d'applaudissements étouffés.

C'est ainsi que commença sous les plus heureux auspices cette année 1815, qui devait pourtant quelques mois après voir la lutte se ranimer plus acharnée que jamais, et se terminer par la catastrophe de Waterloo. Dès le matin une foule considérable, malgré la rigueur du froid, couvrait le Graben et les autres places publiques. Chacun semblait attendre cette annonce d'une paix générale, d'une réconciliation qui devaient, au dire de certains nouvellistes, signaler l'arrivée du nouvel an. On s'interrogeait avec une anxiété mêlée d'une incrédulité croissante à chaque instant. Tout ce qu'on put savoir, c'est que la cour autrichienne, pour éviter à ses hôtes l'ennui des compliments de bonne année et l'embarras de menteuses félicitations, avait supprimé la réception officielle d'usage. Quant aux décisions du Congrès, le même secret impénétrable continua de les envelopper, et chacun put à son aise continuer le commentaire quotidien sur

Digitized by Google

les dissensions des puissances et la langueur qu'elles allaient imprimer aux fêtes du mois de janvier.

Un nombre infini de voitures sillonnait la ville en tous sens : parmi ces équipages on remarquait comme éclipsant tous les autres par son luxe et sa tenue, celui de lord Stewart, ambassadeur d'Angleterre. Dès le matin l'impératrice Marie-Louise était venue de Schœnbrunn offrir ses vœux à son auguste père. Etrangère à tout ce qui se passait à Vienne, jamais elle n'assistait à aucune réunion, à aucune fête de cour, ni cérémonie publique. Cependant elle était accueillie partout avec une grande déférence. Pendant les premiers temps de son séjour à Schœnbrunn elle avait conservé les armoiries impériales de France sur les panneaux de sa voiture, les écussons des harnais et les boutons des livrées. Dans une visite qu'elle avait précédemment faite à l'empereur son père, quelques voix s'étaient exprimées assez hautement sur ce qu'on appelait une inconvenance. Marie-Louise avait entendu ces observations : dès ce jour elle avait fait effacer les dernières traces de son passage sur le trône de France,

Digitized by Google

Et quand nous aperçûmes sa voiture, nous y reconnûmes son chiffre substitué à celui de Napoléon, et les couleurs de sa nouvelle livrée.

Cependant, malgré les fâcheux pronostics du Graben sur le caractère grave que prenaient les discussions du Congrès, le palais impérial dès neuf heures du soir pouvait à peine contenir la foule immense qui s'y était portée. Les souverains, les notabilités politiques et diplomatiques étaient réunis dans la belle salle dite des Cérémonies : la cour autrichienne y donnait un bal d'apparat. Non loin de là, la grande salle des Redoutes était remplie d'une multitude de masques, de dominos. Griffiths et moi nous nous y étions rendus. C'était comme d'ordinaire l'aspect le plus gai, le plus animé : à peine pouvait-on circuler, tant les assistants, curieux ou acteurs, étaient pressés. Comme d'ordinaire aussi un seul sentiment, celui du plaisir, semblait électriser cette joyeuse assemblée. Enfin, après quelques tours nous nous retirâmes, confondus de voir une telle insouciance succéder si rapidement et s'allier à de si importantes préoccupations.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XXIV.

Dîner pique-nique de Sidney Smith à l'Augarten. — Sa vie aventureuse, ses missions et ses projets au Congrès. — Les souverains au cabaret. — Le roi de Bavière sans argent. — Départ et colère du roi de Wurtemberg. — La reine de Westphalie. — Annonce d'une partie de traîneaux. — Un bal chez lord Castlereagh.

Une des réunions les plus curieuses du Congrès de Vienne fut sans contredit le dîner ou pique-nique auquel l'amiral Sidney Smith s'avisa de convier les souverains, les notabilités et les

Digitized by Google

âmes philanthropiques que cette capitale comptait alors dans ses murs. L'idée de rassembler tant de personnages éminents et de faire payer à chacun son écot ne pouvait manquer de leur plaire par sa singularité même, au milieu de ces jouissances incessantes dont ils étaient gratuitement rassasiés. Aussi les convives en grand nombre avaient-ils répondu à son appel.

Sir Sidney Smith n'avait pas été attiré au Congrès par un simple motif de curiosité. Son but était aussi bien politique que philanthropique. Et, sans être investi d'aucune mission officielle, il s'était créé autant d'occupation que le représentant de la puissance la plus influente. Ses projets ne démentaient pas sa vie aventureuse, dont les épisodes tenaient autant du roman que de l'histoire.

Marin dès l'enfance, resté sans fonctions après la guerre d'Amérique, il passa au service de la Suède. Par suite de la glorieuse bataille navale de 1791 il fut nommé grand-croix de l'ordre de l'Epée: peu après il alla chercher de l'emploi auprès du gouvernement turc. Rappelé au bout de quelques mois par une proclamation du roi d'An-

Digitized by Google

gleterre, il se trouva avec lord Hood au siège de Toulon. Dans le courant de 1796, en station devant le Hâvre, il s'empara d'un corsaire français qu'un calme plat l'empêcha d'emmener. Un matelot ayant secrètement coupé le câble du navire amariné, la marée montante l'entraîna dans la Seine, où, attaqué par des forces supérieures, il dut se rendre. Conduit à Paris, il fut d'abord renfermé à la prison de l'Abbaye, puis à celle du Temple. C'est de cette dernière que ses amis, au moyen d'un faux ordre du ministre de la police, parvinrent à le faire évader : circonstance bien simple en elle-même, mais qui devait plus tard faire échouer sous les murs de Saint-Jean d'Acre les plus gigantesques projets, et peut-être empêcher la révolution de l'Orient. Qu'on cherche ensuite de grandes causes aux grands évènements.

Revenu en Angleterre, Sidney Smith obtint le commandement du *Tigre*, vaisseau de quatre-vingts canons, et fut chargé de surveiller les côtes d'Egypte. Après avoir bombardé Alexandrie, il fit voile pour la Syrie, où sa présence et ses conseils engagèrent le pacha à défendre Saint-Jean d'Acre. On sait que par son secours et sa ré-

Digitized by Google

sistance opiniâtre il détermina la levée du siège. Ce fut à ce sujet qu'il fut gratifié par le sultan d'une aigrette de grand prix, et par Napoléon de ce compliment non moins flatteur : « *Ce diable de Sidney Smith m'a fait manquer ma fortune.* »

De retour à Londres, il reçut de cette ville le droit de cité, auquel était jointe une magnifique épée. Nommé membre de la Chambre des Communes, il siégea jusqu'à la rupture de la paix d'Amiens. Pourvu alors d'un nouveau commandement, et nommé contre-amiral en 1805, il se rendit dans la Méditerranée, où il prit Caprée après un siège de quelques heures. Quand Bonaparte eut, en 1807, déclaré que la maison de Bragance avait cessé de régner, il transporta au Brésil le prince régent de Portugal et sa famille. Depuis lors il était demeuré sans emploi.

Mais le repos ne pouvait guère convenir à sa nature : le Congrès de Vienne lui parut une magnifique occasion de déployer l'activité de son esprit. On le vit donc arriver un des premiers. Il se présentait comme fondé de pouvoirs de l'ancien roi de Suède, Gustave-Adolphe, qui, sous le titre de duc de Holstein, l'avait chargé d'une réclama-

Digitized by Google

tion relative au trône qu'il avait perdu. Sa qualité d'ancien officier de la marine suédoise, et de chevalier de l'ordre de l'Epée, avait appelé sur lui cette honorable confiance.

Dès l'ouverture des conférences, sir Sidney Smith s'empressa de soumettre au tribunal suprême de l'Europe la déclaration de son auguste client. Le moment semblait bien choisi : tous les jours à Vienne les mots *justice*, *réparation*, *légitimité* étaient religieusement invoqués. En faisant appel à la conscience des souverains, le monarque déchu les pressait avec leurs propres arguments. Dans sa note Gustave-Adolphe rappelait : qu'il n'avait été détrôné que par l'influence de Bonaparte avec lequel il avait refusé toute relation, surtout depuis le meurtre du duc d'Enghien; que la nation suédoise, en l'excluant du trône, n'avait fait que céder à une nécessité politique et aux menaces des grandes puissances; qu'au moment où il avait signé son acte d'abdication il était prisonnier, que cependant il avait constamment refusé de renoncer aux droits de son fils ; qu'il espérait que ce prince, parvenu à sa majorité, saurait se prononcer d'une manière digne de lui,

Digitized by Google

de ses illustres aïeux et de la nation suédoise; qu'au surplus il ne demandait pas le trône pour lui-même.

Mais en politique les arguments les plus logiques ne sont pas ceux qui ont le plus cours. Les jours, les mois s'écoulaient sans qu'il fût le moins du monde question de rendre son sceptre au roi détrôné. Econduit dans son ambassade par une sorte de résistance inerte, Sidney Smith ne se décourageait pourtant pas.

Si, contre toute possibilité, disait-il souvent, j'échoue devant ce tribunal auguste, je porterai sans crainte la cause qui m'est confiée devant celui de mon pays. Tant que nous aurons un parlement en Angleterre, il y aura une tribune pour toute l'Europe. J'y demanderai comment un roi légitime se trouve dépouillé de ses droits; par quel motif le plus constant ennemi de Bonaparte a succombé victime de ses intrigues; pourquoi on abandonne à l'infortune celui qui le premier a attaqué le colosse avec toute l'ardeur d'un chevalier. Ne sait-on pas que Napoléon ne lui a jamais pardonné ses reproches sur le meurtre du duc d'Enghien, non plus que d'avoir à cette épo-

Digitized by Google

que ordonné à son ambassadeur de quitter Paris, et enfin d'avoir renvoyé au roi de Prusse sa décoration de l'Aigle noir qu'il venait d'offrir aussi à Bonaparte?

Si l'on m'objecte que Gustave-Adolphe a signé son abdication, je répondrai qu'il n'était pas libre alors; qu'un père ne peut attenter aux droits de son fils, un souverain détrôner sa dynastie. Ce prince, descendant du grand Gustave, de Charles XII, ne doit-il pas inspirer ici l'intérêt qui se rattache à de si beaux souvenirs? Lorsque de toutes parts on invoque bien haut les principes de l'équité, osera-t-on, par la plus étrange contradiction, rejeter les plus sacrés: ceux d'une hérédité fondée sur la gloire, consacrée par les siècles? Enfin, si l'histoire doit être désormais le seul juge des actes arbitraires, c'est à elle que Gustave-Adolphe en appellera: la postérité, plus équitable que le congrès des rois, dira de ce prince que si de brillantes singularités ont pu le rendre un objet d'envie ou d'inimitié, c'est qu'il est rare que la méchanceté ne se venge pas d'une brillante destinée par la calomnie. Quant à moi, ajoutait l'amiral, courtisan des grandeurs déchues, je sera

Digitized by Google

constant à mes principes, à mes affections; je défendrai jusqu'au bout tous les droits de la légitimité et du malheur.

En vain on lui répondait que l'intérêt des peuples, la foi des promesses, le besoin de la paix, ont aussi leurs droits; que l'Europe ne pouvait annuler les actes solennels, et peut-être aussi ces traités secrets qui assuraient à Bernadotte et à sa dynastie la paisible possession du trône de Suède; qu'elle ne récompenserait jamais par une spoliation les éminents services rendus par lui à la cause commune; qu'elle ne l'expulserait pas du pavois où l'avait élevé le vœu général des Suédois, pour leur imposer le monarque qu'ils avaient rejeté; que dans la position douteuse de Gustave-Adolphe, il fallait savoir supporter le malheur avec dignité pour le rendre respectable; qu'enfin quand on est déchu on ne peut être plaint qu'en évitant d'attirer l'attention. Mais, malgré l'indifférence du Congrès et du public, Sidney Smith n'en persistait pas moins dans ses honorables tentatives en faveur d'une cause désormais perdue.

La négociation de son dîner pique-nique avait rencontré moins d'obstacles. A Vienne, il était

Digitized by Google

plus aisé d'organiser une partie de plaisir que d'obtenir la restitution d'un trône dans une assemblée, qui semblait prendre pour devise de dépouiller les faibles au profit des forts. Le but de cette convocation générale était une souscription à la tête de laquelle l'amiral s'était placé. Le produit, avait-on dit dans le principe, était destiné à l'achat d'une immense lampe d'argent pour le Saint Sépulcre de Jérusalem. Mais on sut bien tôt que les sommes que Sidney Smith espérait réunir seraient consacrées au rachat des chrétiens détenus en barbarie. Déjà il avait proposé au Congrès d'organiser une expédition maritime, dans le but d'anéantir les puissances barbaresques, mettre un terme à leurs brigandages, et détruire à jamais ce trafic honteux des esclaves blancs en Afrique. C'est à lui que devait naturellement appartenir le commandement de cette armée anti-pirate. Mais on avait autre chose à penser qu'à décréter une croisade; et ce nouveau Pierre l'hermite dut se contenter du moyen plus simple de racheter les esclaves avec l'or sollicité du plaisir. Transportant en Autriche les usages d'Albion, un dîner lui avait semblé le lien nécessaire de cette œuvre d'humanité.

Digitized by Google

Un bon nombre de billets fut donc placé, et le jour fut pris. L'Augarten, ce beau palais, si parfaitement disposé pour une solennité de ce genre, fut désigné comme lieu de réunion. Yann, le traiteur par excellence, se chargea de tous les détails culinaires de ce gala philanthropique. Le prix du billet pour le dîner était fixé à trois ducats de Hollande, celui pour le bal qui devait suivre, à dix florins. Le service avait été annoncé pour cinq heures dans la belle salle où se pressait jadis la cour de Marie-Thérèse et de Joseph II : une table en fer à cheval y était dressée. Cette salle était décorée avec beaucoup de magnificence et de goût, et garnie tout à l'entour par une profusion d'étendards de toutes les nations. Un orchestre était placé à chaque extrémité.

Les souverains avaient accepté, et, on peut le dire, avec un empressement marqué. Les grands personnages du Congrès, ministres, généraux, ambassadeurs, avaient aussi apporté leurs ducats. Parmi les cent cinquante convives on pouvait compter autant d'altesses que de semi-souverainetés, de guerriers et d'hommes illustres. Des gens à cheval, placés de distance en distance,

Digitized by Google

annonçaient l'arrivée des monarques par des fanfares. Ces entrées éclatantes, qui se pratiquent ainsi sur la scène anglaise, prouvaient que l'amiral n'avait pas oublié le théâtre de Shakespeare.

Yann avait fait de son mieux : or, bien que ce mieux fût à souhait, bien que la Bohême, la Hongrie, les états héréditaires eussent fourni leurs productions les plus recherchées, on eût sans doute dîné mieux encore aux tables de la cour. Mais ici c'était un repas de cabaret, un repas à chacun son écot : cette nouveauté avait paru si bizarre pour les têtes couronnées ou à couronner, que pas une n'y avait manqué. C'était vraiment un étrange et curieux spectacle.

Personne n'a oublié le repas où Voltaire fait dîner Candide à Venise avec sept rois détrônés. Depuis lors on n'en avait jamais vu autant réunis dans une taverne ou cabaret. Si le nombre de ceux attablés à l'Augarten n'était pas tout-à-fait le même, au moins n'étaient-ils pas détrônés, mais bien couronnés, au contraire, et bien resplendissants. La comparaison inverse se présentait à tous les esprits. Involontairement aussi on pensait à quelques-unes de ces solennités où na-

Digitized by Google

guère les rois se pressaient autour de Napoléon victorieux : quelques voix en parlaient, mais bien bas.

Pendant la première partie du banquet, les orchestres avaient exécuté les airs nationaux des divers pays. Au second service l'amiral, en bon anglais fidèle aux coutumes britanniques, prit la parole et n'épargna ni les toasts ni les discours. Le sujet du sien était naturellement relatif au but de la réunion : bien qu'on eût pu y trouver quelques longueurs, un père de la merci n'eût pas prêché avec plus d'onction le rachat des esclaves. Le résultat dut singulièrement le flatter : car il s'éleva à plusieurs milliers de ducats. Les empereurs s'étaient inscrits chacun pour mille, et les autres suivant leur fortune ou leur philanthropie.

Sidney Smith avait fini son homélie : les services étaient épuisés : tous les vins de Hongrie, du Rhin et d'Italie avaient été dégustés et vantés selon leur mérite : on allait enfin quitter la table. Tout-à-coup, ainsi que de raison, se présente le sommellier de Yann, qui, entre deux symphonies d'Haydn, un plat de vermeil à la main, vient

Digitized by Google

réclamer de chacun des convives la somme de trois ducats d'or de Hollande, prix fixé pour le banquet, la musique et l'éclairage, ce qui faisait la somme de cinq mille quatre cents francs environ.

Or quelques mois plus tard, je me trouvai à Londres au dîner que les souverains reçurent de la Cité. Le nombre des convives était, à vrai dire, un peu plus considérable. Le bal aussi peut-être fut un peu plus nombreux. La dépense, quoique la fête fût presque entièrement semblable, se monta à vingt mille livres sterlings (500,000 francs). Autres lieux, autre total.

Mais une petite circonstance qui manqua au banquet de Londres vint égayer celui de l'Augarten. C'est un épisode qui vaut à lui seul tout un livre, et rappelle celui si facétieusement raconté par Voltaire; non pas qu'il s'agît d'un roi traqué par les huissiers comme le malheureux Théodore, ce souverain éphémère de la Corse; mais bien du plus adorable et du plus adoré des rois trônant, Maximilien Joseph de Bavière.

Le kelner de Yann avait commencé sa collecte et recueilli la mise de l'empereur Alexandre et du

Digitized by Google

roi de Danemark : arrivé à Sa Majesté bavaroise, le plénipotentiaire du tavernier lui présente intrépidement sa requête formulée par les six ducats d'or qui déjà brillent au fond de son plat. L'excellent Maximilien porte la main à la poche de son gilet, puis à l'autre, puis à celles de son habit : recherche inutile; poches, goussets sont aussi complètement veufs d'espèces qu'au joyeux temps où le prince Max n'y rencontrait qu'un vide que les usuriers de Paris avaient refusé de combler. Hâtons-nous de le dire, sans doute ce roi, le modèle des rois, avait versé tout le contenu de sa bourse dans quelque main qui s'était tendue à lui, ainsi qu'il le faisait chaque jour à Munich pour les infortunés qui ne l'imploraient jamais en vain. A la première visite des poches succède une autre visite non moins infructueuse. En vain Sa Majesté allonge les doigts et les introduit jusque dans les derniers recoins : il faut qu'elle se résigne, elle est décidément sans argent.

Décontenancé comme un écolier pris en faute, le roi se met à interroger du regard la longueur entière de la table, et avise tout au bout le comte Charles de Rechberg son chambellan.

Digitized by Google

Il pense avoir trouvé son sauveur : son supplice va finir. Mais Rechberg qui est là pour son argent et pour son compte a entamé une conversation fort animée avec M. de Humbold. Enthousiaste comme un auteur qui parle de son livre, il s'entretient du grand ouvrage sur la Russie qu'il vient de publier, et qui lui donne rang parmi les littérateurs les plus distingués. Rechberg ne voit pas la détresse de son souverain, et laisse tous ses gestes, tous ses regards sans écho.

Cependant le sommelier impassible attend, et son plat à la main, demande son salaire.

Le regard du roi va alternativement du collecteur à Rechberg, et de Rechberg au collecteur. Sa confusion est telle que, semblable à Richard III d'Angleterre, il serait prêt à s'écrier : « Trois ducats! trois ducats!. . . . . Mon royaume pour trois ducats. »

A la vue de cette scène si bizarre, un rire, dont on cherche vainement à comprimer l'éclat, circule autour de la table comme une étincelle électrique. En vérité, pour complément il n'y manque plus, comme au banquet royal de Venise, que les recors à la porte guettant le roi Théodore.

Digitized by Google

Dieu sait comment Sa Majesté de Bavière serait sortie de cet embarras, si ses voisins ne se fussent enfin décidés à y mettre fin. Déjà le prince Eugène s'était levé,et allait satisfaire cet entêté kelner qui, fidèle à ses instructions, prouvait qu'il était meilleur collecteur qu'adroit courtisan. Mais l'empereur Alexandre le devance : d'un geste il rappelle le sommelier, et vide sa bourse dans le plat de vermeil, non sans rire tout haut et de bien bon cœur. Ce que voyant, les assistants se mettent à l'imiter. Quant au bon Maximilien, après avoir beaucoup rougi, il finit par surmonter son embarras et rire plus haut que les autres d'un épisode qui peut-être lui rappelait sa jeunesse.

Ainsi se termina cette petite scène dont j'ai gardé le souvenir, et que je retrace ici avec le charme qui se rattache à toutes les actions de ce bon prince.

Le repas achevé et payé, les souscriptions remplies, on passa dans la salle du bal. C'était un vrai pêle-mêle, moins animé qu'une redoute, moins solennel qu'un bal de la cour, mais peut-être plus curieux pour l'œil d'un observateur. On y voyait peu de dames de haute lignée, celles-là étaient

Digitized by Google

déjà saturées de fêtes, mais en revanche un grand nombre de petites bourgeoises qui ne comptaient sur rien moins que sur une altesse ou un ambassadeur pour un menuet ou une valse. Malheureusement presque toutes avaient gâté leurs visages d'ordinaire si frais et si gracieux par des atours de mauvais goût. Bien qu'achetées à grands frais, ces riches parures dont elles étaient surchargées convenaient infiniment moins à leurs charmantes figures que le classique bonnet d'or phrygien.

A peine entrés dans le bal, les souverains se retirèrent: à leur exemple la plupart des illustres convives du banquet s'éclipsèrent aussi peu après.

Les jolies bourgeoises attendirent vainement qu'une main aristocratique vînt chercher la leur et les entraînât dans le tourbillon d'une valse. Il leur fallut se contenter, comme à l'ordinaire, des nouveaux arrivants pour cavaliers. Toutes cependant utilisèrent complètement les dix florins, prix du billet: le jour paraissait qu'elles ne songeaient pas encore au départ.

Réunie à celle du dîner, la dépense de ce bal

143415 Digitized by Google

ne se monta, dit-on, qu'à quinze mille florins; huit mois après, la fête de Guidhall donnée aux souverains par les marchands de Londres, et dont j'ai déjà parlé, coûta un demi million de francs. Et on se plaignait pourtant de la cherté excessive de Vienne. Qu'eût-ce donc été si le Congrès se fût tenu à Londres?

Telle fut cette fête qui fournit à Sidney Smith l'occasion de faire un long discours (1) et d'ajouter à ses titres, qui n'étaient déjà que trop fastueux, celui de président des chevaliers nobles. En vérité c'était dommage de voir un homme qui avait des droits réels, en chercher d'autres en dehors de sa valeur, et souvent de bien insignifiants. On disait que comme auxiliaire à ses vues d'humanité il avait sollicité et obtenu un bref du pape qui l'autorisait à créer une société dans le but d'abolir à jamais l'esclavage. Ce qui était un peu plus

(1) La conversation de Sidney Smith ne brillait pas par la concision. On pense bien que la défense de Saint-Jean d'Acre en faisait le sujet habituel. Aussi le prince de Ligne, qui avait eu la patience d'en écouter plusieurs fois le prolixe récit, l'appelait-il *Long-Acre*, qui est le nom d'une des rues les plus longues de Londres.

Digitized by Google

positif c'était le concours des puissances et leur argent.

Tous les souverains s'étaient empressés de manifester leur adhésion à ces projets philanthropiques par leur souscription et leur présence à son pique-nique, tous à l'exception de deux, l'empereur François, et le roi de Wurtemberg. Le premier, retenu dans son palais par une vive indisposition, avait donné mille ducats; le second avait depuis deux jours quitté Vienne, et son brusque départ faisait l'objet de toutes les conversations.

Naturellement impérieux et irascible, l'immense roi Frédéric supportait avec impatience l'allure si lente des discussions diplomatiques. Dans les réunions d'apparat on le voyait presque toujours ou soucieux ou grondant : il n'était pas le seul ; car, on le sentait, les passions s'agitaient sous ces fleurs. Une occasion se présenta où son caractère se déploya dans toute sa fougue. Parmi ce conflit de réclamations soumises au Congrès, la noblesse immédiate d'Allemagne avait cru pouvoir aussi se mettre de la partie : elle avait donc envoyé ses députés chargés de revendiquer pour

Digitized by Google

elle son ancienne position et ses droits. Dans une conférence à laquelle assistait Sa Majesté de Wurtemberg, on parlait de cette prétention et de la restauration du saint Empire Romain. Le roi se contenait avec peine. Enfin, quand il fut question de mesures qui pouvaient restreindre les prérogatives des souverains, il se leva en fureur. Devant lui était une table, à laquelle malheureusement on n'avait pas, comme à la table impériale, fait l'échancrure obligée pour y loger son énorme capacité. Soulevé par la proéminence abdominale du monarque, le meuble est renversé avec fracas. La mauvaise humeur du roi s'en augmente : il rentre précipitamment dans ses appartements, et le soir même quitte la capitale de l'Autriche, non sans recommander à ses plénipotentiaires de repousser constamment toutes les demandes de la noblesse. Quant au prince Guillaume, son fils, il était resté, bien plus occupé des beaux yeux de la grande-duchesse d'Oldemburg que de toutes les questions du Congrès.

Ce caractère dominateur, le roi de Wurtemberg le montrait aussi bien dans ses relations

Digitized by Google

avec sa famille que dans l'exercice de sa puissance. On en avait vu un exemple quand il avait imposé à son fils un mariage contre son gré; il le déploya non moins violemment dans sa conduite à l'égard de sa fille qui avait épousé Jérôme, roi de Westphalie, frère de Napoléon. A peine ce dernier fut-il tombé, qu'il voulut que sa fille rompît aussi son mariage. Attachée à son époux par une affection vraie et par son titre de mère, l'ex-reine de Westphalie opposa aux volontés de son père un refus inébranlable.

« Unie par des liens que la politique avait formés, lui écrivit-elle, je ne viens pas retracer le bonheur que j'ai dû à mon mari pendant sept années; mais eût-il été pour moi le plus mauvais des époux, si vous ne consultez, mon cher père, que ce que les vrais principes de l'honneur me commandent, vous me direz vous-même que je ne puis l'abandonner lorsqu'il devient malheureux, et surtout lorsqu'il n'est pas cause de son malheur. Ma première idée, mon premier mouvement ont été d'aller me jeter dans vos bras, mais avec lui, avec le père de mon enfant. Où serait d'ailleurs ma tranquillité, si je ne la

Digitized by Google

partageais pas avec celui auquel je dois aujourd'hui plus que jamais mes consolations. »

Dans une autre lettre, elle s'exprimait encore ainsi :

« Forcée par la politique d'épouser le roi mon époux, le sort a voulu que je me trouvasse la femme la plus heureuse qui puisse exister. Je porte à mon mari tous les sentiments réunis : amour, tendresse, estime. Un temps viendra, je l'espère, où vous serez convaincu que vous l'avez mal jugé : et alors vous retrouverez en lui comme en moi les enfants les plus respectueux et les plus tendres. »

Une aussi noble résistance finit par désarmer la volonté de son père. Bizarre destinée ! ce prince avait, obéissant à des raisons politiques, marié son fils et sa fille tous les deux contre leur vœu : le fils trouva le bonheur dans la rupture de son mariage, et la fille dans le maintien du sien.

Cependant, cette sortie du roi de Wurtemberg acheva de ruiner les espérances de la noblesse allemande. Quelques jours après, les députés,

Digitized by Google

rassasiés de promesses sans perspective de réalisation, n'attendirent pas qu'on les éconduisît tout-à-fait, et quittèrent aussi la capitale de l'Autriche. On ne leur épargna pas les épigrammes qui accompagnent ordinairement l'insuccès : on mit leur départ sur le compte de leurs finances épuisées; le lendemain on n'en parla plus. Tous les esprits étaient en émoi par l'annonce d'une fête nouvelle : il s'agissait d'une partie de traîneaux. La neige, dont une couche assez épaisse couvrait la terre, et le froid vif qui se soutenait depuis quelques jours, avaient fait naître l'idée de ce divertissement emprunté au rigoureux climat de Pétersbourg et de Moscou. La cour autrichienne faisait d'immenses préparatifs, et devait y déployer une magnificence destinée à rappeler les pompes du carrousel impérial.

En attendant que les apprêts fussent terminés, les plaisirs annoncés pour le mois de janvier se succédaient chaque jour. Les fêtes que les discussions devaient, disait-on, faire languir, étaient plus brillantes, plus joyeuses que jamais. A cette époque, lord Castlereagh donna un grand bal d'apparat. A Vienne, toutes les réunions avaient

Digitized by Google

leur cachet : généralement les bals particuliers donnés par les hauts personnages diplomatiques, quoique taillés sur le même patron, ne présentaient pas la même physionomie, ni les mêmes scènes. On eût pu nommer, par exemple, celui de mylord un bal de vanité; car s'il était somptueux, il était sérieux comme l'orgueil, et froid comme la prétention. Oui, on eût dit que l'orgueil et la prétention que milady avait au carrousel attachés sur son front avec l'ordre de la jarretière de son mari, l'avaient suivie dans les salons dorés, parfumés et brillantés de son hôtel. La somptuosité du souper ne put réchauffer le glacial de cette soirée. Quant à mylord, selon son habitude au milieu de toutes ces fêtes si animées, où tout était enivrement et plaisir, il paraissait préoccupé et profondément soucieux. Lors même que sa seigneurie dansait, on eût dit que, par les mouvements si rapides d'une gigue ou d'un ril écossais, elle semblait vouloir se dérober aux graves pensées qui l'oppressaient. Lord Castlereagh songeait-il à fuir les désappointements d'une politique insidieuse et avortée? méditait-il déjà la dernière scène du drame politique de sa vie, lors-

Digitized by Google

que le stoïcisme de Caton, joint aux sombres effets du spleen, le fit échapper par un suicide à de tardifs et importuns regrets? C'est un point que l'histoire n'a point encore éclairci.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XXV.

Quelques originaux au Congrès. — M. Aïdé. — Bon mot du prince de Ligne. — Madame Pratasoff. — M. Fonerou. — Le vieux Juif. — Sa noblesse et sa morale. — M. Raily. — Ses dîners et ses convives. — Le joueur et les deux ducs. — La fin d'un joueur.

Cette scène unique du Congrès semblait un composé de mille tableaux divers formant un tableau général. Chacun des acteurs était un roman complet, et la vie de la plupart eût pu faire de longs poèmes. Les originaux ne manquaient pas, comme

Digitized by Google

on le pense bien, dans ce pêle-mêle de bigarrures : leur présence n'était pas une des moindres singularités.

Au nombre de ces types que n'ont pu oublier les hôtes de Vienne, figurait en première ligne un M. Aïdé. C'était un de ces cosmopolites auxquels beaucoup d'assurance tient lieu de recommandation et de généalogie. Son existence était un problème, et sa fortune une énigme. Né à Smyrne, il était venu jadis fort jeune à Vienne. Son costume oriental, et le titre de prince du Liban dont il s'affublait, l'avaient à cette époque fait déjà remarquer. Lors du Congrès, un peu plus modeste, il avait mis bas et la principauté et l'habit musulman. On le voyait partout : pas un salon, pas une réunion dont il ne fût l'hôte obligé. Du reste fort accommodant sur les sociétés, n'épousant aucune des querelles ni des affections du moment, vivant également bien dans tous les camps, entre tous les partis. On remarquait cependant qu'il fréquentait plus particulièrement la maison de lord Castlereagh, qui semblait le protéger par égard pour son secrétaire intime. Des intérêts de commerce les avait, disait-on, réunis jadis à Smyrne.

Digitized by Google

La manie de cet original était de se faire présenter. Un nouvel arrivant ouvrait-il son salon, l'idée fixe de M. Aïdé était de trouver un introducteur, qui lui en facilitât l'entrée. Souvent il s'adressait à des personnes qu'il connaissait à peine. Sa tenacité ne se rebutait jamais. Le prince de Ligne, dont il avait cent fois mis l'obligeance à contribution, finit pourtant par s'impatienter de ces présentations multipliées; et un jour que l'obstiné grec revenait sans pudeur à la charge :

« Je vous présente, dit-il, un homme très présenté et très peu présentable. »

L'excellent prince disait que souvent il s'était repenti de ce qu'il appelait ce très mauvais bon mot. L'épigramme fut répétée et mit M. Aïdé à une sorte de mode sans le refroidir, sur le chapitre des présentations. Quelques années après le Congrès, voyageant en Angleterre, les manières élégantes qu'il avait acquises par la fréquentation de la bonne compagnie où il avait été si souvent présenté, captivèrent aux eaux de Cheltenham le cœur d'une jeune personne fort riche qu'il épousa. L'incertitude de son sort semblait fixée enfin, lorsque pour un sujet frivole, une présentation,

Digitized by Google

assura-t-on, il se prit de querelle avec le jeune marquis de B*** dans un bal chez M. Hope. Un duel s'en suivit : M. Aïdé fut tué sur la place.

Une individualité non moins curieuse, surtout par les souvenirs qu'elle rappelait, était la vieille comtesse Pratazoff, cette favorite de Catherine II, et qui avait jadis rempli auprès d'elle une charge d'intimité que les Anglais nommeraient inexpressible. A Vienne on la citait comme une célébrité. C'est au prince de Ligne que je dus encore de voir cette physionomie du siècle passé. « Notre connaissance date de loin, me disait-il un jour, en me conduisant chez elle : car elle était aussi de ce fabuleux voyage en Crimée, non pas, je pense, par raison *d'en cas*, mais parce que l'impératrice s'était fait de son esprit et de sa conversation une habitude dont elle ne pouvait se passer : la faveur chez les rois tient à si peu de chose. Ne croyez pas, ajouta-t-il en riant, que je regarde comme peu de chose la charge dont elle était revêtue. L'amour, en se voilant les yeux, répondrait qu'elle est fort significative et souvent nécessaire. »

L'amie de l'impératrice s'était sans façon établie à l'auberge. En entrant dans le salon je vis, assise

Digitized by Google

sur un sopha, une prodigieuse masse qui le remplissait de tout son volume. A la quantité de joyaux dont elle était chargée, on eût pu se figurer une idole indienne. Sur sa tête, au cou, aux bras brillaient des diadêmes, des bracelets, des colliers de diamants, des portraits enrichis de pierreries : d'immenses girandoles, pendues aux oreilles se jouaient jusque sur les épaules. Cette boutique de joaillerie me parut avoir soixante-dix ans.

A notre arrivée, elle voulut se lever, mais elle retomba aussitôt sur son sopha. Elle prit le prince par la main, et lui fit, non sans efforts, une place auprès d'elle. S'apercevant que je le suivais, elle m'adressa de ces phrases polies et mignardes dont les Russes de son temps connaissaient si bien le vocabulaire. La conversation s'engagea ensuite sur le beau temps évanoui des féeries de l'Hermitage. On déifia le passé, on médit du présent. Mais le plus curieux de cette heure de visite fut que le prince, oubliant les trente ans écoulés depuis le voyage de Crimée, se mit à traiter en jeune fille cette énorme douairière, ne l'appelant que petite et mon enfant. Quant à la comtesse, elle acceptait ce persiflage en minaudant avec le sérieux le plus comique.

Digitized by Google

Nous la quittâmes enfin : j'allai inscrire sur mes tablettes le portrait de cette marionnette qui venait montrer à l'Europe de Vienne le spectacle de sa vieille personne, de ses vieilles parures et de ses vieilles prétentions.

Un autre original était un anglais nommé Foneron. Longtemps banquier à Livourne, il y avait amassé une grande fortune, et était venu vivre en Autriche. Aussi bossu qu'Esope, aussi prévoyant que le Phrygien, et doué d'un cœur sensible, il avait calculé tous les inconvénients d'une union avec une femme à la taille de Circassienne. Dans cette sage prévision, il avait cherché et trouvé une jeune personne de la figure la plus ravissante, mais plus contrefaite encore que lui-même. Il offrit sa main : elle fut acceptée ; car la jeune fille était pauvre. Le mariage eut lieu. Quoique fait secrètement, il n'eut encore que trop de témoins. Jamais couple en vérité ne fut plus bizarrement assorti. Mais partout on a de l'indulgence pour les amphitryons.

Or, malgré les brocards sur sa taille et sur celle de sa compagne, M. Foneron mettait sa gloire et son bonheur à donner, lors du Con-

Digitized by Google

grès, les plus excellents dîners. Il est peu d'étrangers qui, admis à cette table somptueuse, n'aient gardé la mémoire des repas du vendredi et des biffstecks classiques qu'on y servait. On eût pu nommer M. Foneron le cuisinier du Congrès. Dans cette foule innombrable de prétendants, de solliciteurs, il ne réclamait rien, ni indemnité, ni titres, ni cordons. Ses titres, ses cordons, c'étaient ses dîners. Son unique ambition eût été de présider le *biffstecks club* de Londres.

A l'une de ces réceptions, j'avais rencontré M. Ank***, juif de nation, et qui ne démentait pas l'instinct de sa race pour l'or. Il en avait énormément : il en était littéralement cousu. Mais sa réputation d'avarice égalait sa réputation d'opulence. Il lui prit en fantaisie de m'inviter à déjeûner. Curieux de voir s'il était vrai que rien ne fût plus fastueux qu'un avare, j'acceptai.

Son appartement avait quelque chose de cette exiguité proprette qui vous pénètre et vous glace. Peu de feu ; point de tapis ; quelques meubles rares et usés. Le déjeûner fut à l'avenant. Pour me contraindre sans doute à faire pénitence de

Digitized by Google

tous les festins dont on était saturé, il m'offrit uniquement un peu d'eau noire qu'il appela du chocolat. Quand j'eus avalé courageusement ce brouet lacédémonien, il se mit à me montrer ses richesses artistiques. M. Ank*** était numismane : il avait une des plus riches et des plus complètes collections de médailles qui fût à Vienne, rivalisant avec celle si célèbre du comte Vitzay. Je vis ensuite quelques tableaux assez beaux, puis un vrai fouilli de bric-à-brac, qu'il réunissait moins par amour de l'art, que dans une idée de lucre ; car il mettait à toutes ces vieilleries une valeur follement exagérée.

J'avais accepté le chocolat ; je l'avais bu ; je continuai donc à avaler le calice. Quand il m'eut tout montré, il tira d'une armoire en fer un carton rempli entièrement d'effets à ordre, de lettres de change et de billets de caisse. Il y en avait pour une somme immense.

— « Là dedans, me dit-il, ne sont pas des titres de parchemin, ni des blazons écussonnés, mais des lettres de noblesse qui font pâlir toutes les aristocraties, et qui ne dérogent jamais. Là, point de mésalliance, point de tache. L'or, depuis que

Digitized by Google

sa première parcelle a été épurée par le feu, est la seule généalogie toujours pure, toujours fière, toujours brillante. Trouvez-moi une noblesse qui lutte de quartiers et d'hommages avec celle-là, je me prosterne devant elle. »

Et il caressait ses billets, il en agitait les feuillets de manière à me prouver quel était l'énorme total de cette noblesse à échéance, et de ce blazon au porteur.

— « Avec cela, continua-t-il, le monde est un immense paradis où nul fruit n'est défendu. Quoi qu'en disent les moralistes à la façon de Sénèque, voilà le mobile de toutes les vertus ; voilà aussi le mobile de tous les plaisirs. Oui, j'ai là tout, sans trouble, sans embarras, sans remords, tout depuis le palais le plus somptueux, les équipages les plus riches, les repas les plus exquis, jusqu'à la femme la plus belle. »

En disant ces mots, il étreignait son carton plus étroitement que le vieillard ne serre sa bourse dans *la scène du déluge* de Girodet.

— « Assez, assez, monsieur Ank***, lui dis-je ; non seulement vous anéantissez la vertu, mais vous justifieriez le crime. Pourquoi un brigand

Digitized by Google

ne s'excuserait-il pas de vous tuer, en disant qu'il veut juger, lui aussi, si la réalité que lui procurerait votre or ne vaudrait pas toutes vos illusions? »

J'eus assez, comme on le pense bien, de l'homme, de son déjeûner, de sa morale et de son carton. Je le quittai, me promettant bien de ne plus le revoir.

Un autre Anglais, qui disputait alors à M. Foneron l'honneur de traiter les étrangers et ses compatriotes, était M. Raily. Grâce à sa prodigieuse dépense, il devait l'emporter bientôt, au dire de quelques personnes, sur l'exquise confortabilité des *family dinners* de son rival. Peu soucieux d'augmenter le nombre de ses convives, j'avais constamment négligé toutes les occasions de me procurer des invitations dont M. Raily n'était pas avare.

— « Je veux te le faire connaître, me disait un jour Griffiths; un observateur doit tout voir et tout étudier. M. Raily, ainsi que plusieurs autres originaux, figurera très bien dans tes souvenirs, au moins par le mérite de la variété. »

Digitized by Google

Je me laissai entraîner. Pendant le trajet, je questionnai Griffiths et lui demandai quelques détails sur le personnage que nous allions visiter.

— « M. Raily, me dit-il, me paraît être un de ces individus mystérieux et singuliers à la manière du comte de Saint-Germain (1) et de Cagliostro, qui vivent de tout excepté de leurs revenus. Quand tu l'auras vu, je me réserve de te donner de lui une plus complète biographie. Je l'ai rencontré partout, dans mes divers voyages, toujours déployant un faste qui exige de grandes richesses ou d'habiles moyens de s'en procurer. Je l'ai d'abord vu dans l'Inde chez mylord Cornwallis; depuis je l'ai retrouvé à Hambourg, en Suède, à Moscou, à Paris lors de la paix d'Amiens:

(1) Le comte de St-Germain se prétendait âgé de deux mille ans, et trouvait des gens assez simples pour le croire. Un jour à table se tournant vers son valet :

— Ne trouves-tu pas, lui dit-il, que Monsieur, en lui désignant un des convives, a une grande ressemblance avec Jésus-Christ?

— J'en demande pardon à Votre Excellence, lui répondit l'impudent valet, mais il n'y a que trois cents ans que j'ai l'honneur d'être à votre service.

Digitized by Google

il arrivait, me dit-il, de Madrid. Enfin, le voici à Vienne où son luxe écrase les plus opulents. On dirait qu'il veut en faire oublier l'origine. Ses dîners sont fort recherchés, et ses invités du plus haut rang ; car il prise surtout les titres et qualités chez ses convives. Un duc assis à sa table le fait épanouir d'aise ; une Excellence le ravit ; une Altesse royale le met au comble du bonheur : si l'étiquette permettait aux Majestés d'y venir, il en perdrait je crois la raison. Tu en jugeras ; car je ne doute pas qu'il ne nous invite, ne fût-ce que par ostentation ? »

M. Raily avait établi sa résidence temporaire dans le magnifique hôtel du comte de Rosemberg. Il nous reçut avec une politesse affectée, commune à tous les hommes qui ne sont pas affables par un instinct particulier ou par une habitude constante de mœurs. Il mit une extrême importance à nous parler de sa maison, de ses meubles, de ses équipages, de ses domestiques ; passant à ses dîners, il énuméra les Altesses, les hommes célèbres qu'il y invitait, et finit par nous dire, ainsi que Griffiths l'avait prévu :

« Si vous vouliez bien, messieurs, excuser

Digitized by Google

une trop courte invitation, je vous prierais de me faire l'honneur de dîner aujourd'hui chez moi avec les princes héréditaires de Bavière et de Wurtemberg, le grand-duc de Bade, l'amiral Sidney Smith, plusieurs ambassadeurs et chargés d'affaires, et d'autres personnes de distinction qui sont sans doute de votre connaissance. »

Certain que le tableau de cette réunion serait piquant, Griffiths se hâta d'accepter; et nous laissâmes l'heureux maître de maison vaquer aux apprêts de son sérénissime banquet.

A six heures nous étions introduits de nouveau dans ses magnifiques appartements. Bientôt après, on annonça le dîner. La table était dressée dans une longue galerie, au bout de laquelle s'élevait en gradins un buffet à la mode anglaise. L'argenterie, le vermeil, les cristaux disposés en profusion par étages, témoignaient plutôt de l'opulence compacte que du goût délicat. L'amphitryon tout radieux fit mettre à sa droite le prince royal de Bavière, et le prince royal de Wurtemberg à sa gauche; puis, altesses, généraux, ministres, etc., se placèrent comme ils le jugèrent bon. Quant à moi, un heureux hasard me fit

Digitized by Google

asseoir à côté de l'amiral Sidney Smith. Sa conversation intéressante, où se retraçaient tous les faits dont il avait été le témoin depuis vingt-cinq ans, venait fort à propos pour rompre la monotonie du banquet.

Il était difficile d'imaginer un repas plus somptueux; cependant, malgré l'abondance et la recherche des mets, la finesse des vins, la profusion de tout, les heures paraissaient lentes, et les convives impatients d'en finir. Personne n'avait pris la tâche d'animer ou de généraliser la conversation. La plupart des personnages éminents que la curiosité ou l'importunité avaient réunis autour de cette table, semblaient gênés de leur position. Quant à M. Raily, il était persuadé qu'un repas auquel assistaient presque exclusivement des princes, des diplomates, des grands seigneurs, devait être nécessairement la première chose du monde.

On passa ensuite dans le salon où l'on servit le café et les glaces. Suivant un usage russe, que sans doute M. Raily avait rapporté de Moscou, plusieurs tables étaient couvertes de bijoux, d'objets précieux, et de brillantes bagatelles des divers

pays qu'il avait parcourus, ce qui donnait à cette pièce plutôt l'aspect d'une boutique à l'encan que d'un appartement de bonne compagnie. Un nombreux orchestre se mit en devoir d'exécuter un concert; mais le charme de la musique ne put parvenir à combattre l'ennui et la gêne qui s'étaient impatronisés dans ces salons. A neuf heures on avait quitté la table, avant dix heures tous ces nobles hôtes avaient quitté M. Raily.

Dans un salon écarté l'on avait dressé quelques tables de Wisth qui occupèrent les plus embarrassés de leur contenance. Un petit groupe entoura un vieillard sec, à l'œil vif, d'une assez grande taille, droit encore. C'était M. O'Bearn, qui naguère avait passé pour le premier, et était probablement le plus ancien joueur de l'Europe. Il avait fait du jeu l'occupation de sa vie, sa profession; il en avait vécu et en vivait encore. Il prenait plaisir à conter quelques-unes des aventures de jeu, et y mettait le plus désespérant accent irlandais qui fut jamais; en voici une entre autres.

— Depuis long-temps, nous dit-il, le duc de H*** désirait jouer avec moi. Je ne me fis pas prier,

pour lui procurer cette petite satisfaction. Il choisit le piquet; nous commençâmes la partie à neuf heures du soir, et le lendemain, quand le soleil parut, je gagnais à sa seigneurie plus d'or que son père n'en avait amassé dans son gouvernement général de l'Inde. Après le dernier coup qui était d'une somme énorme et qu'il perdit encore, le duc se leva et me dit :

— « Monsieur O'Bearn, je doute que ma fortune entière puisse vous payer ce que je perds. Je vais vous envoyer mon intendant. Il comptera avec vous et vous remettra les titres de mes propriétés. »

— « Très bien, mylord, lui répliquai-je, ces paroles sont d'un homme d'honneur. Mais ne croyez pas que je me laisserai gagner en procédés; il ne sera pas dit que j'aurai réduit à la besace un des plus beaux noms de notre chambre haute. Comme il n'est pas juste non plus que j'aie passé une nuit blanche sans résultat, ce qui est peu ma coutume, permettez que je fasse venir un prêtre et un notaire. Devant le prêtre vous allez jurer que vous ne toucherez jamais une carte de votre vie, et le notaire dressera un acte par lequel

Digitized by Google

vous me constituerez une rente viagère de mille livres sterling. Je n'ai pas besoin de vous dire, ajoutait le vieux joueur, que ces conditions furent acceptées et religieusement remplies. Jamais depuis lors, le duc de H*** n'a joué, et voici un demi-siècle que je touche scrupuleusement les arrérages de ma rente. »

Un autre trait que nous contait ce vétéran du tapis vert n'est pas moins caractéristique.

— « Peu de temps avant la révolution, continua M. O'Bearn, j'étais venu à Paris. Je logeais comme de coutume à l'hôtel d'Angleterre. On y jouait à cette époque assez gros jeu. Le soir de mon arrivée, je descendis au salon; les tables étaient dressées : je m'assieds près de l'une. Deux messieurs jouaient au piquet. Le duc de Grammont, qui était alors le roi de la mode, le type de l'élégance et de la prodigalité, vient s'asseoir précisément en face de moi. Il me regarde et se prend tout-à-coup à dire avec ou sans intention : »

— « On nous parle beaucoup de ces Anglais qui risquent des sommes énormes soit au jeu, soit dans les paris. Ici nous n'en voyons jamais de ces Anglais-là. »

Digitized by Google

Je ne réponds rien. Quelques instants après, un coup douteux se présente.

« Je parierais bien pour Monsieur, dit le duc, en désignant un des joueurs.

« Et moi, dis-je aussitôt en montrant l'autre, je parie pour Monsieur huit mille livres sterling (200,000 francs).

« Combien, Monsieur, avez-vous dit?

— « J'ai dit que je parierais huit mille livres sterling.

— « Le duc, après ce qu'il avait dit, ne pouvait reculer.

« C'est tenu, Monsieur, me répond-il.

Le coup se joue, le duc perd. Il se lève et vient à moi.

« Mylord, me dit-il.

« Je ne suis point Mylord : je suis master O'Beam, que désirez-vous?

« Je ne pourrai peut-être pas vous acquitter sur-le-champ une somme aussi considérable.

« C'est assez, Monsieur ; je vous accorde tout le temps que vous voudrez. Mais sachez que quand je joue, j'ai toujours l'argent dans ma valise.

Peu de temps après il me paya, et fut sans

Digitized by Google

doute un peu moins prompt à parler aux Anglais. Quant à moi j'ai toujours été fort enchanté d'avoir donné une bonne leçon au petit duc de Grammont.

Cependant toutes les tables de jeu furent bientôt abandonnées. Le petit nombre d'auditeurs, qui s'était groupé autour de M. O'Beirn, prit congé sous divers prétextes. Nous nous échappâmes inaperçus, nous demandant comment on pouvait prodiguer tant de peines et dépenser tant d'argent pour arriver à un résultat aussi complètement nul. Chaque membre de cette réunion avait eu l'air de se demander pendant et après : comment et pourquoi sommes-nous ici ?

Eh bien, l'as-tu deviné, me dit Griffith en sortant ? Cet homme dont la opulence t'étonne ici même, où tout est luxe et somptuosité, cet homme est un joueur. Nous avons encore en Angleterre quelques échantillons de ces caractères du siècle dernier. Depuis que Charles II avait légué à son peuple la funeste engouement du jeu, être joueur était pour ainsi dire une position avouée. Tu sais tout ce qu'on a dit de la jeunesse du prince de Galles, de sa passion pour

le jeu, passion qui eut pour lui de si terribles conséquences. La plus déplorable fut de voir autour de sa personne royale des gens qu'on eût à peine osé saluer hors des salons de Carlton-House. Il suffisait d'être joueur, ce qu'on nommait beau joueur, pour que les portes de la résidence royale vous fussent ouvertes. Ces messieurs, après les tournées qu'ils faisaient chaque année en Angleterre aussi régulièrement que les magistrats à chaque session, prenaient d'ordinaire leur essor pour leurs tournées européennes. Ils en rapportaient d'immenses moissons. De ce nombre était M. Raily et son convive M. O'Bearn.

M. Raily est né à Bath, cette ville si fréquentée par toutes nos sommités. Entré dans le monde avec peu de fortune, il prit d'abord pour modèle son devancier dans cette carrière, un certain M. Nach. Cet autre personnage qu'on appelait le beau Nach, fut pendant quarante ans le régulateur de la mode à Bath. Son autorité dans ce genre était sans bornes, et ses jugements sans appel. Enfin, on l'avait surnommé le roi de Bath. A l'exemple de son maître, M. Raily se posa comme le prince des salons et des boudoirs. Mais

Digitized by Google

bientôt, lassé de n'être le héros que d'aventures galantes, il se mit à en chercher de plus fructueuses. De sa ville natale il passa aux capitales des trois royaumes, puis à celles de l'Europe. Il sut les exploiter fort heureusement. Maintenant il revient de Pétersbourg : il en a rapporté ces monceaux de vaisselle plate, cette profusion de perles et de diamants qui le font ressembler à un joaillier, et de plus, assure-t-on, un crédit d'un million de florins chez le banquier Arnstein. En vérité tout cela est fabuleux. Puisse-t-il ne pas justifier tôt ou tard le proverbe anglais qui dit : « Celui qui veut faire fortune dans un mois, est ordinairement pendu la première semaine ! »

Etranges vicissitudes du jeu ! trois ans ne s'étaient pas écoulés que je retrouvai M. Raily à Paris. Toute cette opulence s'était évanouie. Aux brillantes illusions d'un moment avait succédé la plus sombre réalité. Il se présenta un jour chez moi non plus avec cet aplomb que donne la fortune, mais avec l'air humble d'un solliciteur à jeûn. Je l'eus à peine interrogé sur sa vie à Paris, que, sans périphrase et sans détour, il me répondit :

— « Je n'ai plus rien : meubles, argenterie,

Digitized by Google

diamants, votre infernal salon des étrangers a tout englouti.

Il me décrivit alors avec désespoir ses révolutions du sort, si communes pourtant dans la vie d'un joueur.

— J'ai tout épuisé, dit-il : en terminant, voyez-vous ce bracelet? ce sont les cheveux de ma femme bien aimée. Il en est suivi le reste, si vos prêteurs sur gage eussent voulu m'en donner un écu.

— Eh! monsieur Raily, pourquoi ne vous adressez-vous pas à toutes ces illustrations que vous traitiez si magnifiquement à Vienne?

— « Je l'ai fait, je n'ai reçu aucune réponse. »

Je le priai d'accepter quelques secours. Peu d'années après, je sus que cet homme dont le faste avait étonné Vienne même à l'époque du Congrès, et chez qui les rois avaient dîné, était mort de faim.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVI.

Bal à l'*Apollo sall*. — Les souvenirs incognito. — Zibin et le roi de Prusse. — Charles de Rechberg et le roi de Bavière. — Le menuet. — Le roi de Danemarck. — Récit du bombardement de Copenhague. — La leçon d'allemand.

Depuis son aventure de jeu, je voyais fréquemment Z*** ici. Il semblait que le désastre éprouvé par ce jeune homme et les efforts que j'avais tentés pour en prévenir les suites m'eussent rapproché de lui. Après un dîner que nous avions fait

ensemble à l'auberge de l'impératrice d'Autriche, il me proposa de le suivre à un bal qui s'était ouvert depuis quelque temps déjà dans un magnifique local appelé le salon d'Apollon. J'acceptai, et nous nous rendîmes à ce temple du plaisir.

Ce qu'on créait alors à Vienne avait une empreinte de grandeur digne du temps et des hôtes qu'on désirait y fêter. Néanmoins, pour donner une idée exacte de cet établissement unique, il faudrait reproduire en entier l'un des plus brillants chapitres de ces contes arabes qui ont tant émerveillé notre enfance. L'*Apollo sall*, œuvre de M. Moreau, architecte français, est sans contredit un des monuments les plus curieux de la capitale de l'Autriche. L'extérieur est d'un goût noble. A l'intérieur, dans un local immense, on trouvait les salons somptueux d'un palais, les bosquets d'un jardin. D'un kiosque turc aux vives couleurs on passait à la hutte d'une lapon. Ici des allées bordées d'un frais gazon, plantées de rosiers et d'arbustes odoriférants, présentaient la plus riante variété. Au centre de la salle du souper s'élevait un rocher immense, d'où s'échappaient, parmi des fleurs, des cascades d'une eau vive,

Digitized by Google

retombant dans des bassins remplis de poissons. Tous les styles d'architecture se disputaient la décoration de cette enceinte : le moresque bizarre, le grec si pur, le gothique découpé. Tout ce qui pouvait enfin multiplier ou varier les jouissances du regard, s'y trouvait réuni. Ici le scintillement des bougies sur mille lustres de cristaux coloriés ; plus loin, la douce clarté de lampes d'albâtre, imitant l'astre paisible de la nuit, répandaient dans cette salle des teintes lumineuses appropriées à chaque destination. Et tandis que les rigueurs de l'hiver couvraient de neige la terre d'alentour, on y goûtait la tiède fraîcheur du printemps en respirant les parfums les plus suaves.

La foule était extrême quand nous entrâmes : on prétendait que le nombre des assistants s'élevait au moins à huit ou dix mille personnes. Dans toutes les réunions du Congrès je n'avais pas encore vu, je l'avoue, un assemblage à la fois plus brillant et plus bizarre : c'était un aspect vraiment unique, un monde en miniature.

Peu à peu chacun trouva à se caser selon son goût dans cette foule immense. Le contenu ne sem-

Digitized by Google

bla, bientôt plus en disproportion avec le contenant, et l'on put circuler à peu près librement.

La première personne que j'aperçus fut Zibin qui se promenait avec le roi de Prusse. Zibin était traité si familièrement par sa majesté que, comme il est très petit, et que le roi était très grand, ce dernier lui tenait exactement la tête sous le bras. Malgré la gêne de cette position, mon jeune courtisan en paraissait flatté à un tel point, qu'il ne l'eût sans doute pas changée contre les coussins du plus moëlleux sopha de l'Orient.

Entraîné par les rencontres qu'il avait faites, mon compagnon m'avait quitté depuis quelque temps. Dans cette solitude bruyante je cherchais un ami qui doublât mon plaisir en le partageant. Un heureux hasard me fit rencontrer presqu'à la fois le général Tettenborn et le prince Philippe de Hesse-Hombourg. Mon cœur était toujours à l'aise avec eux. Nous nous mîmes à parcourir ensemble tous les détails qu'offrait cette somptueuse enceinte. Nous nous assîmes ensuite sous le péristyle à l'entrée des salons, pour pouvoir guetter les nouveaux arrivants : de ce nombre furent presque tous les souverains.

Cette liberté attachée à leur indignité dans les bals publics, les leur faisait vivement préférer à la cérémonieuse étiquette des bals de cour. On les voyait alors si heureux d'être eux-mêmes, qu'on ne savait bien gaudé de les fatiguer de respects qu'ils échangent si rarement contre des témoignages réels d'affection. Aussi, dans toutes ces réunions publiques, les monarques plus communicatifs, semblaient-ils même reconnaissans de ce qu'on voulait bien oublier les distances. Tout cela venait sans effort, et n'était pas refroidi par cette demi-réserve que prescrivent les incognitos de commande. En outre, l'habitude de les voir continuellement depuis quelques mois avait considérablement émoussé la curiosité publique. Cette curiosité avait pourtant été extrême dans les premiers moments, et presque inconcevable dans un pays comme Vienne, où chaque habitant peut approcher de son souverain comme d'un père.

Le roi de Bavière arriva un des derniers. Il était accompagné des deux princes ses fils, et suivi du comte Charles de Rechberg, son chambellan. Rechberg nous aperçut et quittant un

moment Sa Majesté, il accourt vers nous. Mais comme son service ne lui permettait pas de s'éloigner pour longtemps, il nous pressait de souper avec lui, dès que le roi se serait retiré, et fortifiait son invitation de toutes ces petites phrases d'amitié qui excluent un refus. Aux derniers mots de son affectueuse péroraison, voilà qu'il se sent doucement pincer l'oreille, et qu'une voix très peu courroucée lui dit :

« Allons, allons, coureur : pourquoi donc m'abandonnez-vous là ? »

Il se retourne : le tireur d'oreille était Maximilien Joseph. Nous nous levons aussitôt.

« Ne bougez pas, Messieurs, nous dit cet excellent prince, avec ce ton de bonté qui lui était si familier, N'importe où je vais, je n'ai pas plus tôt tourné la tête que, zeste, Monsieur a disparu, et qu'il me faut faire l'office de crieur public pour le rappeler. »

Rechberg s'excusa sur notre rencontre inattendue, et n'eut pas de peine à se faire pardonner. Il était facile de voir, par le ton de la remontrance et la correction même qui l'accompagnait, combien il possédait l'affection de son souverain.

Digitized by Google

— « Ah! dit Tettenborn, dès que le roi nous eut quittés, celui-là a acquis une célébrité que le temps ne lui ravira pas. Les bons rois sont en effet plus immortels que les grands rois. Je conçois aisément ce que Rechberg nous dit de Maximilien :

« Que, dégagé des soins de son royaume, il fait le bonheur de ses amis par sa société. »

Placé en face de la porte, je vis entrer le comte de Witt qui aussitôt vint à moi.

— « Puisque vous m'avez précédé ici, dit-il, vous allez m'y servir d'introducteur.

— « Bien volontiers.

Et, comme j'avais plusieurs fois fait le tour de ces salles, je le guidai partout.

— « Ce spectacle enchanteur et varié, disait-il, ne rappelle-t-il pas les fêtes que l'impératrice Catherine donnait lors des glorieux évènements de son règne, et dont le récit est encore dans la bouche de ma mère?

— « Ah! plutôt, parlez des fêtes si ravissantes qu'elle-même ordonnait dans son palais de Tulczim, fêtes dont elle était l'âme et le plus bel ornement. Que parfois on trouve, mon cher comte,

Digitized by Google

dans les résidences des rois ce faste éblouissant des cours, on le conçoit; mais que dans une campagne de l'Ukraine on rencontre un palais de Rome antique, les jardins de Babylone, le goût de Versailles s'alliant aux recherches les plus exquises du luxe, voilà ce qu'on a peine à croire; voilà pourtant ce qui se groupait à Tulczin autour de votre mère, de cette ravissante création de la Grèce, de cette fille des contrées brûlantes où naquit Aspasie, où Junon sortit du ciseau de Scopas. Voilà ce que rappellent, sans l'effacer, tous les prodiges qui se voient à Vienne.

Dans un quinconce chinois, où était dressé un billard, nous trouvâmes le roi de Danemarck accompagné d'un seul chambellan. Alexandre Ypsilanti m'aperçut, et s'approcha en prononçant mon nom à haute voix. A ce nom, le roi se retourna, et me reconnut sur-le-champ quoique je ne l'eusse pas vu depuis l'époque où il n'était que prince royal.

— « Avez-vous appris l'allemand, me demanda ce prince en souriant, depuis votre départ de Copenhague?

— « Non, sire, mais je n'ai pas oublié la

bonne leçon que Votre Majesté a bien voulu me donner.

Il s'informa alors de ma famille avec le plus vif intérêt, me parla des événements qui s'étaient accomplis depuis quelques mois, et devaient lui être favorables. Il me demanda si elle était en France, et entra dans des détails qui me prouvèrent combien est grande chez les souverains la faculté du souvenir.

Le roi s'entretint ensuite quelque temps avec le comte de Witt. Il était impossible de réunir plus d'amabilité et de bonhomie, de gaîté sans familiarité avec une instruction plus solide. Ce prince faisait, pour captiver, tous les frais qu'on aurait pu attendre d'un courtisan qui veut plaire. Les années n'avaient apporté aucun changement à sa personne. Il était toujours très mince avec un visage très pâle, un très long nez, et des cheveux d'un blond blanc qui étaient de l'expression à sa physionomie. C'était enfin cette même figure qui autrefois avait excité ma gaîté et mon effroi. Mais, en même temps, si ces traits me rappelaient une circonstance pénible de ma vie, ils me retraçaient aussi une époque mémorable, un acte de généro-

Digitized by Google

sité et l'indulgence de ce noble cœur, qui le peindront mieux par un trait que le plus volumineux panégyrique.

Lorsque le roi de Danemarck nous eut quittés :

— « Qu'avez-vous donc voulu dire à S. M., me demanda le comte de Witt, par sa première leçon d'allemand? Quant à ce qu'il vous ait reconnu, comme s'il vous eût quitté depuis huit jours, n'en soyez pas surpris : les souverains ont tous de la mémoire. »

— « Le roi vient de me rappeler une circonstance dont le récit serait un peu long. Permettez-moi de le remettre à demain. »

Nous entrâmes dans la grande salle du bal où circulaient, confondus dans la foule, les rois, les généraux, les bourgeois, les hommes d'état, coudoyés par des artisans, agacés par des grisettes : mais, nouveaux Almavivas, tous ces illustres personnages se trouvaient plus flattés des préférences de quelques naïves *Rosines*, que des œillades étudiées des coquettes expertes de la cour.

Zibin, qui avait dégagé sa tête de la glorieuse étreinte de l'étau royal de Sa Majesté prussienne, vint nous rejoindre. Je lui fis compliment sur-

Digitized by Google

l'insigne bienveillance dont il avait été l'objet : il en paraissait fier.

— « Pour la conserver, lui dis-je, n'oubliez pas les recommandations du prince de Ligne, de celui qui fut notre maître à tous. Soyez modéré dans vos éloges. On ne prend plus les rois avec des paroles. Il n'est qu'un certain air d'admiration dont ils aient encore de la peine à se défendre ; mais voilà tout. Des louanges à la Lauzun, répétait-il souvent, ne séduiraient pas nos modernes Louis XIV. »

De compagnie avec quelques majestés, nous contemplions les graves bourgeois de Vienne figurant le menuet obligé.

— « Qui croirait, dit Zibin, que cette danse a pris naissance au village ? A voir sa lourde monotonie on ne s'imaginerait pas que, dans son principe, elle fut fort gaie. Introduite à la cour, sa pétulance s'est changée en gravité : maintenant elle est triste à mourir.

— Ah ! dit le comte de Witt, si l'incomparable prince de Ligne ne nous avait pas été enlevé, c'est lui qui nous rappellerait encore les menuets qu'il dansa au grand Trianon avec la charmante marquise de Coigny.

Digitized by Google

Le prince de Ligne, reprit Zibin, a lui-même appelé le menuet *une grâce stupide*.

Assurément, dis-je à mon tour, c'est avant de l'avoir dansé qu'il qualifiait ainsi le menuet. Je pense, comme vous, qu'on s'en acquittait un peu mieux jadis à la cour de France, qu'on ne le fait aujourd'hui à Vienne. Croyez cependant que les anciennes traditions de la danse grave ne sont pas perdues sans retour.

— Mais où les retrouver, s'écria-t-on autour de moi?

Eh bien, pour peu que cela vous plaise, je vais vous en faire juges.

Après ces mots je m'approche de la jeune princesse de Hesse-Philippstadt que je venais d'apercevoir avec sa mère.

Princesse, lui dis-je en lui présentant la main, faites-moi la grâce de m'aider à convaincre ces Messieurs qu'on sait encore danser le menuet de cour.

Elle accepte. Zibin me prête son chapeau d'uniforme. Me rappelant les leçons d'Abraham, qui avait aussi été le maître de danse de la jeune princesse, nous nous mettons à figurer avec assez

de précision et de danse de caractère. Quant à ma charmante partner, par la souplesse et la grâce de ses pas, elle eut mérité qu'un autre Don Juan d'Autriche partît en poste de Bruxelles et vînt incognito pour la voir danser, ainsi qu'il le fit au Louvre pour Marguerite de Bourgogne. Les éloges ne lui furent pas épargnés, et nos critiques furent obligés de convenir que l'antique menuet n'était pas encore détrôné.

Cependant le comte de Rechberg, qui réunissait ses convives, me cherchait dans toutes les salles, ne se doutant pas que, champion improvisé, je soutenais, au milieu du salon principal, l'honneur de la danse classique. Dès que j'eus reconduit la jeune princesse à sa mère, il nous entraîna dans la salle du souper. A la table voisine de la nôtre étaient assis le prince Kolowski, Alfred et Stanislas Potocki, quelques autres Russes attachés à l'empereur, et, plus loin, Nostitz, Borel, Palfi, le prince Esterhazy. On se porta des santés, on fit aussi de bons mots : l'esprit pétillait comme le Mn. de Champagne.

Les deux princes de Bavière soupaient avec nous. Le hasard m'avait placé près du plus jeune,

Digitized by Google

le prince Charles. Il est difficile d'avoir, au printemps de la vie, une plus charmante figure : mais loin d'en tirer vanité, il semblait dédaigner ce fragile avantage, et n'ambitionner les suffrages que pour le mérite solide qu'il possédait au plus haut degré. Grâces au séjour que j'avais jadis fait à Munich, il m'était permis de lui parler d'évènements et de personnes qui nous intéressaient également. Je lui rappelai ce terrible désastre qui avait plongé dans la désolation la capitale du roi son père, lorsque le pont de l'Isard fut emporté par les flots, circonstance mémorable où ce jeune prince avait donné des preuves si nobles de sang-froid et de courage. C'était le 12 septembre 1813, au retour d'une chasse où je l'avais accompagné, nous venions de traverser ce pont quelques instants auparavant. Tout-à-coup une digue qui borde la rivière s'était rompue. Les débris avaient encombré son lit : les eaux s'étaient bientôt accrues dans une proportion effrayante. La curiosité avait porté ces habitants en foule sur le pont pour en contempler les effets. Mais la crue de l'eau avait été si rapide que, ne trouvant plus d'écoulement sous les arches, sa

Digitized by Google

force avait entraîné le pont tout entier, et une grande partie des spectateurs qui le couvraient. N'écoutant que son amour de l'humanité, le prince Charles avait, au péril de ses jours, sauvé plusieurs infortunés que le courant allait engloutir. La reconnaissance et l'admiration publiques l'en avaient récompensé.

On parla de Vienne, de ses plaisirs, de ses fêtes variées, des jolies femmes qui l'embellissaient, sujets intarissables de conversation.

— « On nous comble de prévenances ici, me disait ce prince : c'est une féerie continuelle que ce séjour. On pourrait lui appliquer ce qu'une de vos spirituelles françaises me disait de Paris : *C'est le lieu du monde où l'on peut le mieux se rassasier de plaisir.* »

— « Sans doute, prince, pour ceux à qui les distractions tiennent lieu de tout : mais il faut aussi quelque chose pour le cœur, ne fût-ce que pour laisser reposer la tête. »

— « Ah! depuis quand, à Vienne, est-il un cœur oisif? n'ai-je pas ici toute ma famille avec moi? que puis-je désirer de plus? »

— « Quelqu'un qui est à Munich, prince.... »

Digitized by Google

A ces mots, pour un vieux général de vingt ans il se prit à rougir comme une jeune fille de seize.

Le prince royal, aujourd'hui roi de Bavière, était à côté du comte de Rechberg qui lui faisait de son mieux les honneurs du souper. Moins beau, moins brillant que son frère, le prince royal possédait une érudition profonde et variée. Il connaissait et cultivait les Muses. Aux nobles sentiments d'un prince appelé à gouverner les hommes, il joignait l'amour des arts, le goût des institutions utiles qui contribuent si puissamment à les rendre heureux. Monté sur le trône, il a su réaliser tout ce qu'avait promis sa jeunesse.

Avec de tels auxiliaires, Rechberg n'eut point de peine à égayer son souper. Avant de se séparer, les deux tables voisines se réunirent à la nôtre ; et comme les libations furent en proportion des convives nouveaux, le vin coulait à flots, les saillies se succédaient sans interruption. Enfin, à trois heures du matin, il fallut songer à la retraite.

Z***ki et moi nous nous étions perdus dans cette foule. Comme je traversais la salle du bal encore pleine de monde, je l'aperçus. Ainsi que

Digitized by Google

moi, il avait trouvé un dédommagement. A son bras était une femme en domino, à la taille svelte et légère : leur conversation paraissait fort animée. Je lui envoyai de loin un salut d'adieu, et souhaitai que l'amour lui fît oublier les rigueurs de la fortune.

Enfin, ivre de vin, de gaîté et de plaisir, chacun regagna le temple des songes.

Le lendemain, le comte de Witt fut exact au rendez-vous.

— « Expliquez-moi donc, je vous prie, ce que le roi de Danemarck a voulu dire par vos progrès dans la langue allemande, et à quel évènement se rattache votre connaissance? »

— « Vous savez, lui répondis-je, que souvent un mot, un geste, une inflexion de voix nous rappellent subitement des scènes de notre vie qui semblaient disparues depuis longtemps de notre mémoire. Le passé renaît alors avec toutes ses couleurs; les impressions qui sommeillaient se raniment, et telle en est la puissance, qu'on trouve une sorte de volupté à se retracer des époques douloureuses, des pertes cruelles : on en trouve jusque dans les larmes que leur souve-

Digitized by Google

nir nous arrache. Je l'ai éprouvé bien vivement hier. . .

« Pendant le cours de la révolution française, mon père avait constamment refusé d'émigrer. Proscrit, comme coupable de patriotisme et de dévouement, il n'avait pu dérober sa tête à l'échafaud qu'en se cachant dans la demeure d'un ami. Quand le délire de sang fut calmé, il crut pouvoir revendiquer une patrie qu'il n'avait jamais abandonnée. Mais, porté encore sur les listes fatales, poursuivi par des haines aveugles et acharnées, proscrit de nouveau après le dix-huit fructidor, il fut obligé de fuir pour échapper à une mort non moins terrible dans les déserts pestilentiels de Sinnamary. De fuite en fuite, il m'entraîna avec lui jusqu'à Hambourg. Nous y éprouvâmes toutes les privations attachées à cet exil volontaire et précipité. Invités par le comte de Fersen à nous rendre en Suède, nous quittâmes la ville Anséatique, et, à travers les landes du Holstein, nous gagnâmes à pied Copenhague. Le peu de ressources que nous avions alors ne nous permettait pas de faire autrement la route.

« Mon père, à l'époque de son ministère aux

Digitized by Google

affaires étrangères, avait connu très particulièrement à Paris le comte de Lowendhall. Ce seigneur nous reçut en Danemarck avec une grande bienveillance. Jadis mon père, dans ses relations avec le Danemarck, avait pu être agréable à cette cour : il s'en fit un titre pour solliciter du prince royal quelques secours pécuniaires que réclamait bien impérieusement notre position. Le comte s'offrit de me présenter à son altesse et d'appuyer notre requête de tout son pouvoir. La veille du jour où, par son entremise, cette audience du prince m'était accordée, je me promenais seul dans le parc de la résidence royale de Fredericksberg. Au détour d'une allée écartée, j'aperçois un jeune homme vêtu d'un habit gris clair, sautillant en marchant, portant un parapluie sous le bras, et donnant l'autre bras à une très jolie personne. La figure de ce jeune homme me paraît si étrange, qu'avec toute la légèreté française que ne tempérait guère une gaîté d'écolier, je m'arrête pour le contempler à mon aise. Aussitôt un rire, dont je ne puis modérer les éclats, l'instruit de l'effet que sa vue produisait sur moi. J'aurais dû facilement voir, au regard très cour-

Digitized by Google

roucé qu'il me lançait, combien le choquait cet impertinent examen ; mais, plus sa figure exprimait de colère, plus elle me paraissait grotesque, et mon insolente gaîté ne cessa que lorsque je l'eus entièrement perdu de vue.

« Le lendemain, sur la recommandation du comte de Lowendhall, je fus reçu au palais. Les gardes de la porte me laissèrent passer, et bientôt, au travers d'une longue suite de galeries resplendissantes du faste de l'ancienne cour, je parvins jusqu'à une portière de velours qui donnait entrée dans un dernier salon. Un page de service m'introduisit dans la salle du trône attenant au cabinet du prince : et là, mon placet à la main, j'attendais qu'il plût à son altesse de m'admettre en sa présence. Bientôt les portes s'ouvrent : un chambellan sort, et prononce mon nom. Je m'avance : de la main très poliment il me fait signe d'entrer. Tout-à-coup j'aperçois debout, dans le fond de la pièce, le jeune homme que la veille j'avais si outrageusement offensé. Je reconnais ses traits, son habit gris ; mais à l'étoile brodée sur sa poitrine, à son large cordon bleu en sautoir, je ne puis plus douter que ce ne soit le

Digitized by Google

prince royal de Danemarck. Je vous laisse à penser quelle dut être ma frayeur. Frappé d'effroi comme si j'eusse mis le pied sur un serpent, je me rappelle et mon rire hors de propos, et le courroux qu'il avait excité. Immobile, indécis, ne sachant plus si je dois avancer ou fuir, il me semble voir fondre sur moi tous les châtiments que n'avait que trop mérités mon imprudente gaîté. En vérité, dans cet état d'angoisse je serais encore, je pense, cloué à cette place fatale, malgré les instances du chambellan pour me faire avancer vers son altesse. Heureusement, la jeune femme à qui le prince royal donnait le bras la veille, et qui n'était autre que sa charmante sœur la princesse d'Augustembourg, traversa le salon pour se rendre dans l'appartement de son frère. Rassuré par sa figure angélique, je m'introduisis sur ses pas, espérant m'en faire un égide contre une rigueur qui eût été pour nous dans cette circonstance le dernier des malheurs.

« Baissant les yeux, rouge de confusion, je tends au prince en tremblant le papier que mon père m'avait remis. Le prince me regarde fixément, me reconnaît sans doute; mais, sans en

Digitized by Google

rien témoigner, il lit attentivement mon placet, puis le présentant à sa sœur :

— « Encore une victime de cette révolution française, lui dit-il. »

« Il entra ensuite dans quelques détails sur notre position, et s'enquit avec bonté de nos ressources, de nos desseins. Enhardi par son ton de bienveillance, je lui conte tout ce que nous avions souffert depuis notre départ de France, notre douloureux pélerinage au travers de l'Allemagne, notre projet de nous rendre en Suède, et notre espoir d'y trouver un appui dans l'amitié du comte de Fersen pour mon père.

« La princesse écoutait le récit de nos malheurs avec cet intérêt qui les fait promptement oublier. Quand j'en vins à cette partie de notre voyage à pied, et au tableau de toutes les privations qui en avaient été la suite :

— « Mais sans doute, vous savez l'allemand, me dit le prince ? »

— « Hélas ! non, répondis-je, et voilà ce qui a rendu ce voyage si pénible.

— « Pauvre enfant, dit la princesse, si jeune encore, et avoir déjà tant souffert ! Elle a dû vous

Digitized by Google

sembler bien longue la route de l'exil à travers nos tristes champs de sable ! »

« Et quelques larmes roulaient dans ses beaux yeux. Ah! partout où se trouvent des misères humaines, le ciel envoie des femmes pour les adoucir, Aussi, des pleurs comprimés par une vive émotion baignèrent à l'instant mon visage; et j'eusse voulu exprimer à cet ange ce que mon cœur éprouvait. Honorer une telle bonté eût été honorer la divinité.

« Tout s'harmonisait dans cette charmante princesse : la délicatesse de ses traits, la grâce de sa taille, la modestie de son maintien, le doux son de sa voix. Ce qu'elle disait d'affectueux était d'autant plus attachant que sa sensibilité paraissait plus profonde. Voilà le véritable empire, et aujourd'hui, quand je la peins ainsi, c'est le souvenir qui lui rend un culte de reconnaissance.

« Alliant au plus doux regard cette voix du cœur qui va droit au cœur, elle continua de m'adresser diverses questions sur ma famille, mon éducation et les souvenirs de ma patrie. Cependant le prince royal avait écrit quelques mots sur mon placet.

Digitized by Google

— « Je répondrai demain à votre père, me dit-il en me le rendant. Passez maintenant à ma chancellerie; vous y recevrez cent frédérics d'or, ce qui vous mettra à même de voyager moins péniblement. »

— « Allez, monsieur, ajouta la princesse, allez, je vous souhaite le bonheur; mais si vous ne le trouvez pas en Suède, revenez en Danemarck chercher un refuge; du moins vous y trouverez le repos. »

« Le prince, en me congédiant, appela son chambellan et lui ordonna de me conduire à son trésorier.

« Ah! quelle leçon! m'écriai-je en quittant cette providence visible, ce jeune homme qui se vengeait en roi de l'impertinence d'un enfant malheureux. Dans l'effusion de ma gratitude, si je l'eusse osé, je serais tombé à ses pieds. Mais cette leçon n'a pas été sans fruit; car en vérité, depuis ce temps, je n'ai jamais eu à me reprocher un trait semblable d'impertinente étourderie. »

— « Jusque-là, me dit le comte de Witt, je vois bien une leçon de savoir-vivre; mais je ne vois pas encore une leçon d'allemand? »

Digitized by Google

— « M'y voici :

« Peu de jours après, avec cet argent mon père arrêta notre passage à bord d'un navire qui partait pour Stockholm ; mais les vents contraires nous retenaient en rade. Dans la nuit du 2 avril 1801, nous sommes réveillés par le bruit d'une très vive canonnade : on se lève à la hâte, on s'interroge ; bientôt le jour, qui commençait à poindre, vient fixer nos incertitudes.

« Toute la flotte anglaise, sous les ordres des amiraux Parker et Nelson, favorisée par le vent et la marée, bravant le feu des batteries de Kronembourg, avait forcé le passage du Sund, entreprise jugée jusqu'alors inexécutable. Cette escadre formidable, placée en vue de la ville qu'elle pouvait foudroyer, venait sommer le Danemarck de lui livrer sa flotte, ou de rompre son traité d'alliance avec la Suède et la Russie.

« La consternation devint générale parmi nous : il ne fallait qu'un signe de l'amiral anglais pour nous capturer ou nous couler bas. Nelson dédaigna une si facile victoire, et pendant les pourparlers on envoya des chaloupes pour remorquer les bâtiments marchands. Peu d'instants après,

Digitized by Google

nous rentrions dans le port. A peine y étions-nous débarqués, que le combat naval s'engagea. Si l'attaque fut vive et impétueuse, la défense fut héroïque. Pas un seul habitant qui ne courût aux armes pour repousser cette odieuse agression. L'amour de la patrie confondait tous les rangs : nobles et artisans, marchands et bourgeois, chacun semblait rivaliser de zèle et d'enthousiasme. L'université fournit sur-le-champ un corps de douze cents jeunes gens, la fleur du Danemarck. On lisait sur leur drapeau : *Tous pour chacun, chacun pour tous.* Le prince royal déploya le plus grand courage pendant cette lutte sanglante, lutte à laquelle il devait si peu s'attendre. Descendant en ligne directe du souverain de l'Angleterre, il voyait, sans aucun antécédent hostile, sa capitale et sa flotte menacées par les ordres du propre frère de sa mère. A quoi servent donc pour le repos des états les alliances de familles et les liens de parenté ?

« Il eût été dangereux de ne pas prendre part à cet enthousiasme de résistance. Rentrés à notre ancienne auberge, je suppliai mon père de me permettre d'aller me mêler au combat : il y con-

Digitized by Google

sentit. Armé d'une épée qui pouvait bien remonter au roi Kanut, et que m'avait prêtée mon hôtesse, je me rendis sur la jetée. J'y fus témoin d'un combat naval dans un port, spectacle le plus horrible dont le regard puisse être frappé, et que l'imagination puisse concevoir.

« Jamais le Danemarck n'avait été engagé dans une lutte si meurtrière; jamais peut-être les Danois n'eurent-ils l'occasion de déployer plus noblement leur courage national. Ardents, infatigables, à l'enthousiasme qui les animait, on eût dit une population de héros. Quant à moi, immobile à la pointe de la jetée, balançant sur mon épaule ma longue épée qui m'eût aisément servi de lance, j'étais posé là comme en vedette. Personne ne s'en étonnait. De plus jeunes enfants que moi se disputaient l'honneur d'être placés à des postes aussi périlleux.

« La ville était en flammes; les bombes y pleuvaient de toutes parts. Les chaloupes canonnières danoises ripostaient bravement au feu des vaisseaux anglais. Mais ceux-ci, les dominant de toute la hauteur de leurs batteries, semblables à autant de volcans en éruption, les inondaient

Digitized by Google

d'une pluie de mitraille. Tout-à-coup une bombe tomba sur le vaisseau danois l'*Indfædstretten*, et le fit sauter. Une affreuse illumination éclaira le ciel : aussitôt la mer et le rivage furent couverts de débris, de cadavres, de membres sanglants. Le vent, abattu par l'explosion, ne se faisait plus sentir, et la mer laissait retomber ses vagues. Quelques instants plus tôt nous eussions été victimes de cette catastrophe ; car, alors qu'on remorquait dans le port notre vaisseau hollandais, nous avions été contraints d'aborder l'*Indfædstretten* pour y faire vérifier nos passeports.

Cependant, le combat continuait plus acharné et plus terrible. Immobile devant cette scène de feu et de sang, je contemplais avec effroi les effets de ce spectacle encore présent à mon souvenir comme le plus horrible tableau que la destinée ait jeté sous mes yeux.

« Tout-à-coup je me sens frappé sur l'épaule, et j'entends quelques mots allemands qui me sont adressés. Je me retourne : c'était le prince royal, que la confusion du moment avait séparé de sa suite. Il était encore vêtu de son petit habit gris. Il me reconnaît.

Digitized by Google

— « Eh ! que faites-vous ici, me dit-il ? »

— « J'essaie de m'acquitter, monseigneur. »

— « C'est très bien..... Courez porter ce papier au capitaine Albert Turach que vous voyez là bas sur le port, prêt à s'embarquer pour prendre le commandement d'une batterie flottante ; courez, et rappelez-vous bien le mot *angemblicklich.* »

— « Comment, mon prince ? »

— « *Angemblicklich*, ce qui en allemand signifie *à l'instant.* Vous lui direz ce mot en lui remettant mon ordre. »

« Je cours aussitôt : Turach reçoit l'ordre et se précipite dans un canot, où des rameurs de tout âge, de toute condition n'attendaient qu'un chef pour démarrer.

« Quand je revins, le prince royal s'était éloigné. Je l'aperçus sur une batterie flottante d'où il contemplait l'action, animait par sa présence et son exemple cette population généreuse, fière de combattre et de mourir sous ses yeux. Oh ! oui, en revoyant ce jeune prince beau de valeur et de patriotisme, j'expiai une seconde fois par un en-

Digitized by Google

thousiasme de respect et d'admiration le rire moqueur du parc de Fredericsberg.

« Vous connaissez l'issue de cette action : les Danois s'y couvrirent de gloire, mais le carnage fut affreux. Plus de six mille hommes y périrent. Le feu était partout : bourgeois, soldats, étudiants, tous s'attelaient aux pompes, amenaient des tonneaux remplis d'eau, se précipitaient sur les flammes que rien ne pouvait éteindre. Enfin, Nelson, pour arrêter l'effusion du sang et prévenir l'entière destruction de Copenhague, dépêcha un parlementaire au prince royal.

« Le prince envoya promptement sa réponse : soudain ce drame sanglant, qui avait la ville et la rade pour théâtre, interrompit son action meurtrière. Nelson vint à terre, et se rendit au palais à travers une population exaspérée. Lui, calme et fier, marchait comme s'il eût encore commandé sur son bord. Suivant ses pas, je me frayai un chemin dans la foule, et pénétrai avec lui jusque dans l'intérieur des appartements. Le prince royal le conduisit à son père, heureux au moins, par la perte de sa raison, de ne pouvoir connaître et apprécier les désastres de sa capitale.

Digitized by Google

« Copenhague offrait un spectacle horrible : ici des morts qu'on emportait; là des blessés étendus sans mouvement faisaient entendre les derniers sifflements de l'agonie, au milieu des rues dépavées, des maisons écroulées, des édifices noircis par la flamme. Les pleurs et la désolation avaient succédé à l'enthousiasme du combat. Quelques cris de joie venaient, par intervalles, rompre ce silence de mort, quand des amis, des parents se retrouvaient parmi ces monceaux de ruines et de cadavres.

« Sous la loi de l'impérieuse nécessité, les conditions imposées par l'Angleterre furent acceptées. Le traité offensif et défensif entre le Danemarck, la Suède et la Russie fut résilié. Si, dans le combat, le prince royal avait été admirable de courage et de sang-froid, dans ces conférences il fut également noble et digne.

Depuis lors, Frédéric est monté sur le trône : et quoique, à côté des vastes états qui se sont formés de toutes parts, le Danemarck ne soit guère maintenant qu'une grande et belle seigneurie, armoriée d'une couronne royale, tant d'évènements divers n'ont pas ôté la mémoire à cet excellent prince. Vous le voyez, il a conservé le souvenir

Digitized by Google

d'une circonstance frivole en apparence, mais qui cependant, bien importante dans ma vie, est impérissable dans mon souvenir. »

— « Toutes ces leçons de l'expérience ne seront sans doute pas perdues pour toi, me dit Griffiths. »

— « Je l'espère, afin de pouvoir dire plus tard avec Rousseau :

« J'ai beaucoup vécu en peu d'années. »

« Le chemin des passions l'avait conduit à la philosophie; moi, le chemin du malheur m'a conduit à l'amitié. »

— « Mais en vérité, dit le comte de Witt, vous pourriez déjà commencer à écrire vos mémoires. »

— « Oh! non, reprit vivement Griffiths, Dieu l'en garde. Le prince de Ligne disait avec raison que, dans l'extrême jeunesse, on vit trop hors de soi, et, dans l'extrême vieillesse, trop en soi. L'âge mûr allie ces contrastes : laissons l'y venir, et qu'il attende que le roman de sa vie soit terminé pour en écrire l'histoire. »

Digitized by Google

CHAPITRE XXVII.

Cérémonie funèbre pour l'anniversaire de la mort de Louis XVI. — Réunion chez M. de Talleyrand. — Discussion au sujet de la Saxe et de la Pologne. — Ordre du jour du grand-duc Constantin. — Un factum de M. Pozzo di Borgo.

Une imposante cérémonie vint enfin apporter une trève à ces divertissements. Vingt-deux ans s'étaient écoulés depuis que l'infortuné Louis XVI avait porté sa tête sur l'échafaud, et sa mémoire n'avait pas encore reçu l'expiation d'un deuil

Digitized by Google

solennel et public. Au moment où tous ces rois réunis travaillaient de concert à la paix de l'Europe, ils ne pouvaient manquer de protester, par une éclatante manifestation de douleur, contre un attentat qui, en ébranlant leurs trônes, semblait avoir été le signal de cette guerre désastreuse. Aussi, quand M. de Talleyrand, comme chef de la légation française, sollicita l'agrément du gouvernement autrichien pour faire célébrer un service funèbre lors du néfaste anniversaire du 21 janvier, sa demande fut-elle accueillie avec un douloureux empressement? Bien plus, l'empereur François voulut que cette cérémonie eût lieu dans la cathédrale de Saint-Etienne, qu'elle fût environnée d'une pompe extraordinaire, et que les dépenses en fussent supportées par le trésor impérial.

MM. Isabey et Moreau furent chargés de faire tous les dessins et de diriger les préparatifs. Conformément au vœu de l'empereur, ils y déployèrent la plus grande magnificence et cet éclat funéraire qui accompagne les obsèques des rois. Au centre de la vieille basilique, s'élevait, à une hauteur de soixante pieds, une im-

Digitized by Google

mense baldaquin orné des attributs de la royauté. Quatre statues colossales, placées aux quatre angles du cénotaphe, représentaient la France répandant des pleurs, l'Europe apportant le tribut de ses regrets, l'Espérance guidant l'âme du vertueux monarque au séjour de l'immortalité, et la Religion tenant à la main ce sublime testament, modèle de charité et de pardon. La nef tout entière avait disparu sous une immense tenture noire richement brodée en argent : à chaque pilier apparaissait l'écusson de la maison de France. Une multitude innombrable de cierges et de bougies répandaient une vive clarté sous ces sombres voûtes fermées à la lumière du jour.

Une tribune entièrement drapée de velours noir rehaussé de franges d'argent avait été préparée pour les souverains. La nef et le chœur étaient réservés aux personnes invitées, et les parties latérales au public. Les billets d'invitation étaient ainsi conçus dans les termes de la plus grande simplicité :

« Les ambassadeurs de Sa Majesté Très Chrétienne vous prient d'assister au service qui sera célébré le 21 janvier dans l'église cathédrale de St-Etienne. »

Digitized by Google

Bien avant l'heure fixée pour le commencement de la cérémonie, une foule immense inondait l'enceinte du temple gothique. Tous les Français présents à Vienne avaient, quel que fût leur rang, reçu des lettres de convocation : pas un n'y avait manqué. Les chevaliers de la Toison d'Or et les ambassadeurs en grand costume occupaient les premières places dans le chœur. Derrière eux se pressaient toutes les notabilités, tous les hôtes princiers et les autorités de la ville de Vienne. Un détachement des régiments des gardes et de la garde noble hongroise faisait le service autour du catafalque, comme aux funérailles des empereurs. L'empereur François avait voulu donner ainsi un haut témoignage de ses sentiments. Dans la nef on voyait un nombre considérable de dames toutes vêtues de noir et enveloppées de longs voiles de deuil, substitués, pour quelques heures, aux fleurs, aux diamants, aux brillantes parures de tous les jours.

A onze heures, on sonna l'arrivée de l'empereur François, de l'empereur de Russie, des rois de Prusse, de Bavière et de Danemarck, des reines et de l'impératrice de Russie. L'impératrice

Digitized by Google

d'Autriche, retenue dans son palais par sa mauvaise santé, que les émotions douloureuses ne pouvaient que compromettre encore plus, s'était seule abstenue de paraître à cette cérémonie. Le prince Léopold de Sicile, comme seul membre de la maison de Bourbon, et M. de La Tour du Pin, ambassadeur de France, se présentèrent au parvis du temple et conduisirent les souverains à la tribune impériale. L'office commença aussitôt.

Malgré ses quatre-vingt-quatre ans, le vénérable archevêque de Vienne, prince de Hohenwarth, avait voulu officier. Un saint respect, une vive et religieuse émotion régnaient dans cette immense réunion à la vue de ce sarcofage royal, et de ce pontife en cheveux blancs appelant sur le vertueux roi la miséricorde divine. Quelles réflexions faisait naître la présence de tous ces monarques pieusement agenouillés non loin de ce tombeau qui rappelait un si grand attentat et une si grande infortune! Tous tenaient par des alliances ou des traités à l'illustre maison de France, la plus ancienne de l'Europe : c'étaient l'empereur François, si rapproché de Louis XVI par les liens du sang; Alexandre de Russie, dont

Digitized by Google

l'aïeul, Pierre-le-Grand, avait reçu en France un si noble accueil; le roi de Bavière qui, dans sa jeunesse, avait consacré son épée au souverain qu'il pleurait maintenant; enfin le roi de Danemarck dont la longue suite d'ayeux avait été si intimement liée aux Bourbons. Mais surtout quels graves enseignements sur l'instabilité des grandeurs humaines! Comme cette tombe devait leur rappeler qu'eux aussi ils avaient vu, depuis dix ans, leurs armées détruites, leurs capitales envahies, leurs trônes chanceler sous l'effort de cette main qui avait remué l'Europe depuis Cadix jusqu'à Moscou.

M. Zaignelins, français d'origine et curé de l'église Sainte-Anne de Vienne, prononça en français un discours où l'on remarqua de grandes beautés : quelques personnes prétendirent que M. de Talleyrand y avait mis la main. Son texte était celui-ci : *Que la terre apprenne à craindre le nom du Seigneur*. L'orateur rappela d'abord la puissance et la gloire de cette monarchie française qui datait de quatorze siècles. Il peignit ensuite à grands traits la marche rapide de la révolution qui, en trois ans, avait renversé de fond

Digitized by Google

en comble cet antique édifice. Dans ces désastres inouis il montra le doigt de Dieu qui *élève et abaisse les trônes*. Enfin, après avoir appelé les prières des assistants sur Louis XVI et sur Marie-Antoinette d'Autriche, il termina en citant les principaux passages de ce testament qu'on a si bien appelé le code le plus héroïque de la charité. Là était pour Louis la plus belle oraison funèbre. Quand M. Zaignelins descendit de la chaire, des larmes coulaient de tous les yeux.

Deux cent cinquante voix exécutèrent ensuite, sans aucun accompagnement, un *requiem* composé par Neukomm, élève d'Haydn. Des amateurs s'étaient joints aux musiciens: ils formaient deux chœurs, dont l'un était conduit par Salieri le maître de chapelle de l'empereur. L'effet en fut admirable. Ecouté dans le plus profond recueillement, cet hymne de douleur semblait moins une prière adressée au ciel pour la vertueuse victime qu'une association aux sublimes paroles de pardon qu'on venait d'entendre.

Les frais occasionnés par cette solennité funèbre s'élevèrent à près de cent mille florins, et furent payés entièrement par la cour autrichienne.

Digitized by Google

Un ordre exprès de l'empereur avait, pour ce jour-là, suspendu tous les divertissements quotidiens. Le soir, une foule inaccoutumée s'était rendue dans les salons de M. de Talleyrand. Tout y était grave comme d'ordinaire; car les hautes discussions politiques y trouvaient plutôt accès que les fêtes et les plaisirs. La question polonaise y était agitée, plus vive, plus ardente que jamais, et, en apparence, plus éloignée de sa solution.

L'incorporation de la Pologne à son empire était, lors du Congrès de Vienne, le premier vœu de l'empereur Alexandre. Soutenu dans cette prétention par le roi de Prusse auquel, en revanche, il sacrifiait et abandonnait la Saxe, il avait pensé ne rencontrer aucun obstacle sérieux. Mais, dès les premières conférences, une vive opposition s'éleva contre cette double spoliation et l'espèce de marché dont elle était l'objet. En ce qui concernait la Saxe, M. de Metternich et M. de Talleyrand résistaient au renversement d'un prince adoré de ses sujets et qui, pendant quarante ans, avait honoré le trône par sa probité, par la réunion de toutes les vertus. Ils espéraient, en déniant la Saxe à la Prusse, que ce refus entraînerait la

Digitized by Google

rupture de l'accord entre le czar et le roi Frédéric-Guillaume ; par suite, ils se flattaient que le Congrès pourrait constituer dans le grand-duché de Varsovie une Pologne indépendante. L'Angleterre qui, dans le principe, avait paru favorable aux prétentions de la Prusse et de la Russie, vaincue par les raisonnements des deux ministres autrichiens et français, avait fini par se joindre à eux. La discussion s'était envenimée malgré les bons offices et l'intercession du délié Razumowski. C'est dans une de ces conférences orageuses, que le grand-duc Constantin s'était emporté contre M. de ..... Enfin, lors d'une autre réunion, Alexandre s'adressant à lord Castlereagh, n'avait pas craint de dire que huit millions de Polonais se lèveraient à sa voix pour soutenir ses justes demandes et l'indépendance de leur patrie.

Mais, sous cette question de la Pologne, se cachait dans l'avenir une autre question bien autrement vaste et importante pour l'équilibre général. Napoléon n'avait pas encore prononcé ces mots fameux, que « avant cinquante ans l'Europe serait française ou cosaque. » Mais déjà plusieurs esprits prévoyants s'alarmaient avec

Digitized by Google

raison de voir la Russie maîtresse sur la Vistule. Dans le but de la *refouler vers ses âpres climats*, et de soustraire la Pologne à sa domination, l'Autriche, la France et l'Angleterre s'unirent par un traité secret du 10 janvier 1815. L'influence de M. de Talleyrand avait déterminé ce pacte; car déjà il penchait pour l'alliance anglaise, à la réalisation de laquelle il a travaillé avec tant d'ardeur quinze ans plus tard. C'est ce même traité que les ministres de Louis XVIII laissèrent aux Tuileries lors de la fuite du 20 mars, et que Napoléon s'empressa d'envoyer à l'empereur Alexandre. Ce dernier en conserva contre M. de Talleyrand une rancune qu'il ne put surmonter: ce fut même une des causes qui, après la deuxième restauration, éloignèrent constamment le diplomate français du ministère et des affaires.

Cependant on supposait que le grand-duc Constantin, éloigné de Vienne par la volonté de son frère et maître, n'était occupé exclusivement que de revues et de parades, objet unique de sa passion. Personne ne songeait à la guerre, et tous les vœux appelaient la paix. Tout-à-coup on reçoit à Vienne une proclamation adressée par le

Digitized by Google

grand-duc à la nation polonaise, et dans laquelle il semblait l'appeler aux armes. Cet étrange manifeste était ainsi conçu :

« A l'armée polonaise.

« Sa majesté l'empereur Alexandre, votre puissant protecteur, vous fait cet appel : réunissez-vous autour de vos drapeaux; armez vos bras pour défendre votre patrie et pour maintenir votre existence politique. Pendant que cet auguste monarque prépare l'heureux avenir de votre pays, montrez-vous prêts à soutenir de votre sang ses nobles efforts. Les mêmes chefs qui depuis vingt ans vous ont conduits sur le chemin de la gloire, sauront vous y ramener. L'empereur apprécie votre bravoure : au milieu des désastres d'une guerre funeste, il a vu votre honneur survivre à des évènements qui ne dépendaient pas de vous. De hauts faits d'armes vous ont distingués dans une lutte dont le motif vous était étranger; à présent que vos efforts ne seront consacrés qu'à la patrie, vous serez invincibles. Soldats et guerriers de toutes armes, donnez les premiers l'exemple de toutes les vertus qui doivent régner chez vos compatriotes. Dévouement sans bornes pour

Digitized by Google

l'empereur qui ne veut que le bien de votre patrie, amour pour son auguste personne ; obéissance, discipline, concorde : voilà les moyens d'assurer la prospérité de votre pays qui se trouve sous l'égide de l'empereur. C'est par là que vous arriverez à cette heureuse situation, que d'autres peuvent vous promettre, mais que lui seul peut vous procurer : sa puissance et ses vertus vous en sont les garants. »

Deux points surtout dans cette œuvre excitaient un profond étonnement. Le grand-duc, en engageant les Polonais à se serrer autour de l'empereur son frère, en sollicitant leur dévouement à sa personne, devançait la décision souveraine du Congrès. La question était soumise à ce tribunal suprême : rien n'était encore décidé ; et cependant Constantin proclamait le czar protecteur de la Pologne. En second lieu, que signifiaient ces menaces de guerre, cet appel aux armes quand toute l'Europe travaillait à la consolidation d'une paix générale? Contre qui les Polonais, guidés par la Russie voulaient-ils donc se battre? Contre les autres puissances qui leur refusaient leur indépendance? Mais, en vérité, se flattait-on

Digitized by Google

d'en imposer à la Pologne et de lui donner le change en dénaturant la réalité des faits? pouvait-elle être aveuglée par ces protestations en faveur de sa nationalité?

Depuis que cette proclamation, un moment démentie, avait acquis un caractère d'authenticité, la discussion qu'elle avait soulevée étouffait toutes les autres. Dans le salon de M. de Talleyrand, elle était le sujet de toutes les conversations. On le savait partisan de la Saxe et de la Pologne. On n'ignorait pas qu'avec M. de Metternich il était l'âme de cette résistance prévoyante et calme aux projets de la Russie.

— « Avez-vous lu, disait au milieu d'un groupe M. L***, un mémoire rédigé par M. Pozzo di Borgo et relatif à la Pologne? On s'en entretient beaucoup dans le monde politique. L'auteur y démontre par une foule de raisons, que ce pays ne doit pas être érigé en pays indépendant, mais doit être incorporé entièrement à la Russie. »

— « Que M. Pozzo, reprit-on, se soit fait l'ennemi des principes et de la personne de Napoléon, cela se conçoit et s'explique par ce venin

Digitized by Google

des *vendettas* corses qui se lèguent de génération en génération. Dans sa patrie, à lui, la haine est un héritage de famille : Dieu seul sait où elle remonte et quand elle s'éteindra. Mais qu'a fait à M. Pozzo cette malheureuse nation polonaise, pour qu'il vienne combattre le bon vouloir qu'on lui témoigne ici ? »

— « M. Pozzo défend la cause du pays qui l'a adopté. Employé par la Russie, il est devenu russe. »

— « Mais le dévouement ne peut aller jusqu'à l'ingratitude. La mémoire du cœur serait-elle donc déniée à l'écrivain politique jusqu'à faire oublier à M. Pozzo que ce fut le prince Adam Czartorinski qui l'accueillit lors de son arrivée en Russie, qui le conduisit et fut en quelque sorte le premier des dégrés du temple de la fortune où il aspire à monter ? M. Pozzo revenait alors de Constantinople, où ses efforts pour se bien poser auprès de l'amiral Signavin avaient été paralysés par les menées ou le mérite du comte Capo d'Istria. Il lui fallait réparer à Pétersbourg l'échec reçu au Bosphore, et tenter une nouvelle chance. Le prince Adam fut pour le voyageur

Digitized by Google

apprenti diplomate une véritable providence. Ecrire aujourd'hui un mémoire contre la patrie du prince, c'est s'attaquer à son étoile. C'est peut-être être habile en politique; mais, je vous le demande, est-ce juste en gratitude ? (1) »

— « Vous savez que M. Pozzo réclame la priorité du conseil de faire marcher les armées alliées sur Paris? »

— « Oui, mais on prétend aussi qu'après l'évènement l'avis a été réclamé par bien d'autres prophètes. S'il eût échoué, on verrait sans doute aujourd'hui moins d'oracles. »

— « Eh bien! il est probable que M. Pozzo ira loin. »

Pour réussir en politique, il faut oublier famille, amis, patrie. Foulez aux pieds la reconnaissance, étouffez les affections les plus chères, reniez les principes de toute votre vie, les succès et la gloire sont à ce prix.

(1) Le factum de M. Pozzo di Borgo, écrit avec un art et une adresse infinis, est une des œuvres les plus remarquables qu'ait vu éclore le Congrès de Vienne.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XXVIII.

Partie de traîneaux. — Spectacle et fête au château de Schœnbrunn. — Le prince Eugène. — Souvenir de la reine Hortense. — L'impératrice Marie-Louise à la vallée de Ste-Hélène. — Deuxième partie de traîneaux. — Rencontre d'un convoi.

Une fatalité inaccoutumée semblait s'attacher à la partie de traîneaux préparée par la cour autrichienne. Commandée plusieurs fois, elle avait été toujours ajournée par suite du changement de température. Un jour le froid semblait pro-

Digitized by Google

mettre pour le lendemain une surface dure et polie nécessaire à ces chars du nord : mais le dégel survenait et ramollissait la couche de glace répandue sur la terre. Enfin une franche gelée se décida, une neige abondante l'avait précédée : la promenade impériale fut de nouveau pompeusement annoncée.

Dès le matin une foule immense se pressait sur la place Joseph où les traîneaux étaient rassemblés. Presque tous avaient été construits à neuf ; ceux qu'on avait destinés aux empereurs et aux souverains, disposés en forme de calèche, étaient ornés avec tout ce que le goût et la richesse réunis pouvaient produire de plus magnifique : ils étincelaient de vives couleurs rehaussées d'or : les coussins en velours vert émeraude étaient garnis de bordures et de franges du même métal. Les harnais aux armes de la maison impériale étaient accompagnés de clochettes d'argent.

Les traîneaux préparés pour les hauts personnages du Congrès et la noblesse autrichienne ne le cédaient à ceux des souverains ni en élégance ni en richesse. On y voyait briller la soie, le velours et l'or. Tous enfin étaient attelés de chevaux

Digitized by Google

de prix, couverts de peaux de tigre et de riches fourrures, et dont les crinières tressées étaient parées de nœuds et de rubans. Leur ardeur, excitée par le bruit des clochettes, pouvait à peine être contenue, tant ils paraissaient impatients d'emporter dans l'espace ces légers équipages.

Cependant, en attendant le signal du départ, les promeneurs privilégiés étaient réunis dans les salons du palais impérial. A deux heures l'ordre est donné : l'illustre compagnie descend et prend place selon l'ordre des préséances pour les souverains, et, pour les autres, selon le rang que le hasard leur a indiqué. Chaque cavalier reçoit une dame que le sort lui a assignée pour compagne de route. Une fanfare de trompettes se fait entendre. Le cortège se met en marche.

Un détachement de cavalerie s'avance, précédant les sergents et les fourriers de la cour, montés sur des coursiers richement caparaçonnés. Ils sont suivis d'un immense traîneau attelé de six chevaux et portant un orchestre de timballiers et de trompettes. Le grand-écuyer Trauttmansdorff, à cheval avec ses hommes d'armes, vient ensuite; puis, immédiatement après, les traîneaux des

Digitized by Google

souverains. Le premier est celui de l'empereur d'Autriche guidant la charmante Elisabeth, impératrice de Russie; dans le second, Alexandre conduit la princesse d'Auesberg; puis viennent le roi de Prusse avec la comtesse Julie Zichy, le roi de Danemarck avec la grande-duchesse de Saxe Veimar, et le grand-duc de Bade avec la grande maîtresse de la cour comtesse Lazanski. Vingt-quatre jeunes pages richement vêtus en costumes du moyen-âge, et un escadron de la garde noble hongroise escortent les traîneaux des souverains.

L'impératrice de Russie est enveloppée dans une large pelisse de velours vert doublée d'hermine: elle est coiffée d'une toque de même couleur, ornée d'une aigrette en diamants et semblable à celle que portait ordinairement la grande Catherine. Les autres dames sont également garanties du froid par des pelisses de velours où l'œil remarque les plus riches couleurs: celle de la grande-duchesse de Veimar est rose, aussi bordée d'hermine, fourrure qui en Autriche est réservée exclusivement aux personnes du sang impérial. Les autres couleurs, telles que le pour-

Digitized by Google

pre, l'amaranthe, sont relevées par les plus rares et les plus élégantes fourrures.

Arrivent ensuite les autres traîneaux au nombre de trente environ, portant les notabilités de la cour, et les hôtes princiers qu'elle s'est chargée de divertir. Pour traverser la ville, le cortège ne marche qu'au pas; la foule attentive peut reconnaître et saluer au passage les illustrations qu'une course plus rapide va emporter tout-à-l'heure. L'archiduc palatin conduit la grande-duchesse d'Oldemburg, enveloppée dans un manteau de velours bleu dont la nuance tendre se marie si bien avec sa charmante figure. Derrière eux le prince royal de Wurtemberg guide la princesse Lichtenstein. Quelque belle que soit sa partner, il ne quitte pas des yeux le traîneau où se trouve celle qu'il idolâtre, et semble se plaindre du sort qui ne l'a favorisé qu'à demi. Au prince Guillaume de Prusse est échue notre charmante *reine* la comtesse Fuchs. Le prince Léopold de Sicile est avec la comtesse Mnisech Lubomirska, le prince Eugène avec madame d'Appony, le prince royal de Bavière avec la comtesse Sophie Zichy, l'archiduc Charles avec la comtesse Esterhazy,

Digitized by Google

le prince Auguste de Prusse avec la comtesse Bathiany, le comte François Zichy avec milady Castlereagh, le comte de Wurbna avec la comtesse Walluzew, le duc de Saxe-Cobourg avec la belle Rosalie Rzewouska. Toutes les toilettes de ces dames sont éclatantes de richesse et d'élégance: les hommes portent généralement des polonaises garnies des plus brillantes fourrures.

Vient ensuite un escadron de piqueurs à la livrée impériale; puis la marche est fermée par plusieurs équipages de réserve et un autre grand traîneau à six chevaux portant un orchestre de musiciens vêtus à la turque, qui exécutent des symphonies guerrières. Après avoir traversé lentement les principales rues et places de Vienne, le cortége se range sur deux lignes; les chevaux, livrés à leur impatience, s'élancent au galop sur la route de Schœnbrunn.

En quelques instants, la troupe dorée fut arrivée au rendez-vous. Cependant, comme il y avait eu quelque dérangement dans ces frêles équipages, on s'était rallié à mi-chemin près du monument élevé au roi Jean Sobieski en mémoire de la délivrance de l'Autriche. C'est une pyra-

Digitized by Google

mide triangulaire construite sur le lieu même où le grand-visir Kara-Mustapha avait planté sa tente pendant le siège. Quand le brillant cortège eut disparu à nos yeux, il n'y eut qu'un cri dans ce nombre infini de spectateurs sur la beauté unique de ce coup-d'œil. On admirait moins la magnificence et le luxe déployés par la cour et la noblesse autrichienne que la réunion de ces personnages illustres. Il avait fallu une occasion aussi solennelle que le Congrès pour rassembler tant de têtes couronnées, tant de célébrités en tout genre, tant de femmes remarquables. C'était en vérité un tableau tel que beaucoup de siècles n'en voient pas de semblables, et dont le nôtre, disait-on, ne sera pas témoin une seconde fois.

L'impératrice d'Autriche, le roi et la reine de Bavière, ainsi que plusieurs princesses dont la frêle santé avait redouté l'intensité du froid, s'étaient rendus en voiture au palais de Schœnbrunn. On y avait préparé une fête magnifique pour laquelle avaient été distribuées un grand nombre d'invitations. Le retour ne devait avoir lieu que pendant la nuit à la lueur des flambeaux. Après le banquet, auquel étaient nécessairement con-

Digitized by Google

viées toutes les personnes qui avaient eu l'honneur du traîneau, les acteurs du théâtre de la ville devaient représenter une des plus jolies pièces de la scène française, la *Cendrillon* de M. Etienne, traduite en allemand. Un grand bal devait suivre le spectacle. Nous nous rendîmes de bonne heure à Schœnbrunn, le prince Koslowski, le comte de Witt et moi.

Lorsque les traîneaux furent arrivés, ils se formèrent en cercle autour de l'étang glacé de Schœnbrunn, qui, poli comme un miroir, était couverts de patineurs dans les costumes les plus élégants des diverses contrées du Nord. Là, cette population fugitive exécuta toutes les évolutions d'un art dont la souplesse et la grâce forment la base et le rudiment.

Les uns, glissant moelleusement, donnaient à leurs corps les formes les plus variées ; d'autres, attelés à des chars à la Panurge, à des cygnes aux ailes argentées, à des gondoles légères, parcouraient de longues distances, entraînant avec la rapidité du regard des essaims de beautés accourues à ce joyeux rendez-vous d'hiver. Çà et là, des tentes barriolées de toutes les couleurs se

Digitized by Google

déployaient avec élégance. Des groupes de marchands ambulants, glissant sur leurs patins comme à une kermesse hollandaise, venaient offrir des boissons fortifiantes aux débutants essoufflés.

Partout c'était une vie centuplée par le mouvement, tableau original sans cesse varié, qui s'embellissait du cadre unique formé par les traîneaux de la cour, par la nombreuse livrée tant à pied qu'à cheval, par toute l'escorte enfin qui, à grande peine, contenait la foule des curieux accourus du voisinage et de Vienne pour s'ébattre à ce nouveau genre de plaisir.

Un jeune homme attaché à l'ambassade d'Angleterre, sir Edouard W***, membre du club des patineurs de Londres, accoutumé à émerveiller sur la Serpentine les promeneurs de Hyde Parck, exécuta des passes, des pirouettes, des crochets doubles et triples avec une agilité surprenante.

Emule du chevalier de Saint-Georges, qui, sur le bassin de Versailles, traçait le nom de Marie-Antoinette, sir Edouard W*** traça, du fer de son patin, le chiffre des reines, des impératrices et des autres célébrités féminines qui avaient

Digitized by Google

quitté leurs traîneaux pour applaudir à son adresse. D'autres encore, avec moins de perfection sans doute, formèrent les pas les plus bizarres, le saut de Zéphire, la chinoise, la guirlande et la valse. Ce dernier pas fut exécuté par deux dames hollandaises qui, dans le costume si pittoresque des laitières de Sardam, enlevèrent tous les suffrages et furent universellement applaudies.

Je ne dirai rien du coup-d'œil que présentait la salle de spectacle, si ce n'est qu'il était éblouissant comme d'ordinaire; mais l'aspect qu'offraient les salons était vraiment enchanteur. Les plantes les plus rares des serres impériales, des myrtes, des orangers chargés de fleurs, couvraient les escaliers, les vestibules, les salles de danse, décoration plus ravissante encore par le contraste du froid intense qui sévissait au dehors. Après la représentation de *Cendrillon*, à laquelle on avait ajouté quelques ballets gracieusement dessinés, la foule se pressa dans ces salons où le parfum et la variété des fleurs nous reportaient aux plus beaux jours de l'année. On dansa ensuite quelques polonaises.

— « Je ne puis nier, me disait le comte de Witt, que cette partie de traîneaux n'ait été une chose

Digitized by Google

belle, élégante, merveilleuse même pour nous autres Russes, qui sommes pourtant habitués à des magnificences de ce genre. Je ne disconviens pas non plus que cette fête, qui nous rappelle le printemps, ne soit digne du reste : et en vérité, du train dont on mène nos plaisirs, nous serons heureux si la satiété n'amène pas le dégoût. Cependant, j'aurais voulu pour ajouter quelque chose de neuf à tout ce qu'on nous offre ici, et pour compléter cette fête d'hiver, qu'on construisît sur le lac de Schœnbrunn un palais tout de glace pour y recevoir et y traiter la royale société. »

— « Comment, tout de glace, général ? »

— « Oui, tel que celui que l'impératrice Anne fit construire sur la Newa. Mais vous, qui avez habité Pétersbourg, n'avez-vous pas entendu parler de cette fête ? »

— « Nullement : quelle est-elle donc ? »

— « Il y avait à la cour de l'impératrice Anne un prince G***, qui en était devenu le bouffon. L'impératrice voulut le marier : on lui choisit une femme assortie à ses habitudes, et pour célébrer dignement la noce, on construisit sur la Newa,

Digitized by Google

comme je vous le disais, un palais de glace. Les colonnes, les murs, les frontons, à l'intérieur l'ameublement, les tables, les lustres et jusqu'au lit des époux, tout était d'eau gelée, façonnée par d'habiles ouvriers. Pour donner plus de variété à cette construction extraordinaire, des blocs d'eau coloriée et congelée avaient été employés aux ornements. Quand de riches tapis eurent été étendus dans les appartements, quand des milliers de bougies les éclairèrent, la cour se rendit en traîneaux à ce fantastique palais, et la fête commença. On exécuta des danses cosaques au son des mélodies les plus bizarres; puis un souper auquel assistèrent mille convives fut servi. Au milieu du repas, quatre cosaques apportèrent en grande pompe un bœuf entier aux cornes dorées et qu'on avait fait rotir également sur la glace dans la cour du palais : après avoir fait le tour de la table, ce monstrueux roti fut abandonné aux gens de service. Vint enfin le moment de coucher les mariés : alors on entendit une salve d'artillerie tirée avec des canons également de glace. Jusque-là tout avait bien été pour le pauvre G*** et sa fiancée. Mais, quand on les eut

Digitized by Google

déshabillés et mis au lit, et que la glace commença à fondre autour d'eux, ils se mirent à faire des grimaces et des contorsions qui n'étaient nullement celles de l'amour. Comme, devant la cour, ils n'osaient quitter leur couche nuptiale, ils furent tous deux, on le conçoit, fort peu satisfaits de ce passe-temps impérial. Mais, à part la noce, le souvenir de cet étrange et magnifique palais s'est transmis jusqu'à nous. Je regrette, je l'avoue, que MM. les membres du comité des fêtes n'aient pas renouvelé ce spectacle magique d'un immense château de cristal. »

— « Vous me permettrez, mon cher général, de préférer vos hôtels si hermétiquement clos, si bien chauffés, à ces beaux palais de glace, fussent-ils ceux des fées; comme aussi une bonne berline bien fermée vaudra toujours mieux que vos traîneaux, quelque poétique que soit leur rapidité. Je leur trouve un grand inconvénient : le voyageur qui s'y hasarde est à peu près sûr de se trouver, au terme de sa course, avec un nez, une joue, une oreille de moins. Quant à moi, je ne monte jamais dans un de ces glissants véhicules sans me rappeler ce qui m'arriva en Suède. Un

Digitized by Google

paysan me conduisait sur un lac gelé de la Dalécarlie. La glace craquait sous les pas de ses chevaux et menaçait de nous engloutir. Je ne pouvais dissimuler ma crainte. »

— « Eh ! laissez donc, me répondit le rustre, s'il y avait du danger est-ce que j'y exposerais mes bêtes ?

« Je n'ai jamais oublié cette naïveté suédoise. »

J'avais aperçu le prince Eugène à peu près seul ; je m'approchai de lui. Il voulut bien, avec sa grâce ordinaire, me faire reproche de ce que j'étais resté longtemps sans aller le voir, quoique je l'eusse souvent rencontré chez notre amie la comtesse Laure. Je m'excusai et passai alors avec lui quelques-uns de ces instants rapides qui font époque dans la pensée.

Dans toutes les cérémonies où il était obligé de paraître, Eugène se faisait remarquer par une dignité calme. Sa figure douce et habituellement riante était alors sérieuse. Les peines de son cœur s'y révélaient un peu, mais contenues par le courage, le devoir et par les exigences de la représentation ; en un mot, il était homme.

Cependant, quelque équivoque que fût sa posi-

Digitized by Google

tion à Vienne, il y avait trouvé de nobles amitiés. On sait que l'empereur de Russie lui témoignait la plus vive affection : leur intimité faisait également honneur au prince déchu et au puissant empereur. Cet intérêt, cette protection du czar s'étendaient jusque sur la reine Hortense. Sachant combien, dans sa conduite souvent irréfléchie, elle avait besoin de conseils, Alexandre avait envoyé à Paris un agent diplomatique nommé Boutiakin, chargé de la protéger et de la guider.

Eugène venait de recevoir des lettres de cette sœur chérie qui semblait avoir hérité de toutes les grâces féminines de sa mère. Hortense y épanchait ses douleurs : et on sait combien, à cette époque, elles furent poignantes. Les discussions de famille, la mort de sa mère, la menace d'être privée de ses enfants, tout semblait s'ajouter pour elle à la perte d'une brillante position. En m'en parlant, le prince avait peine à contenir son attendrissement. Dès lors je me promis bien de me faire un titre de ces confidences, afin de me rapprocher un jour de cette femme intéressante, pour qui une couronne enlevée n'était que le moindre des chagrins. Mon vœu fut plus tard

Digitized by Google

réalisé, non pas à Paris, comme je l'espérais, mais dans le lieu qui alors lui servait de refuge. C'était en 1819 ; elle était exilée. A cette époque je revenais de Pologne où j'avais passé plusieurs années, et je rentrais en France. Me trouvant à Ausbourg, j'appris que celle qui ne s'appelait plus que la duchesse de Saint-Leu y résidait. Elle avait autrefois mis en musique quelques-unes de mes romances (1). J'invoquai cette circonstance et la bienveillance que son frère, le prince Eugène, m'avait témoignée lors du Congrès, pour solliciter l'honneur de lui être présenté. Sa réponse, qu'elle m'envoya aussitôt, mit un nouveau prix à la faveur qu'elle m'accordait.

Je ne la connaissais encore que par la renommée et mes entretiens avec son frère ; mais, dès les premiers instants, il me sembla que je la retrouvais comme après une longue absence, et que je devais l'obligeance de son accueil aux liens d'une ancienne amitié. Tout en elle s'harmonisait parfaitement : l'expression angélique de ses traits, ses discours, son maintien, la douceur de sa voix

(1) *Partant pour la Syrie, la Sentinelle, le vieux Barde, m'oublieras-tu*, etc?

Digitized by Google

et de son caractère. Ce qu'elle disait d'affectueux était d'autant plus touchant que son cœur seul le dictait; elle animait si bien ses tableaux, qu'on se croyait présent ou acteur dans la scène. Elle avait un art magique pour instruire et pour séduire; et cette séduction sans artifice jetait dans le cœur des traces profondes sur lesquelles le temps est sans pouvoir.

C'est dans ces courts instants d'une conversation intime que je pus juger que tout le bien qui m'en avait été dit n'était pas exagéré. Quelle profonde sensibilité au souvenir de la perte de sa mère, dans le récit si tragique de la mort de madame de Broc, son amie! mais, dès qu'elle parlait de son frère, de ses enfants, des arts, sa figure s'animait et paraissait réfléchir tout le feu de sa pensée. Il était bien difficile, en me détaillant son existence actuelle, qu'elle ne revînt pas sur le sujet de sa constante peine, son exil.

— « Vous retournez dans votre patrie, me dit-elle? »

Ce mot de patrie s'échappa de son sein avec un profond soupir.

— « Oh! continua-t-elle, une chambre; oui,

Digitized by Google

une seule chambre au sixième étage à Paris, voilà tout ce que je désire. »

Et des larmes roulaient dans ses yeux. Je l'avais à peine connue cette patrie, perdue pour moi presque au berceau. Et cependant c'est en courant la retrouver que je comprenais bien sa douleur de ne plus la revoir. Elle parla des mesures prises pour l'en éloigner avec cette résignation qui se plaint et ne murmure pas. Enfin, après deux heures de conversation, je ne sus ce qu'il fallait admirer le plus, de sa raison, de son esprit ou de son cœur.

Le soir on servit le thé.

— « C'est un usage que j'ai conservé de la Hollande, me dit-elle; mais ne supposez pas, ajouta-t-elle en rougissant, que ce soit pour me rappeler un temps si brillant, hélas! et déjà si loin. »

Plusieurs visites lui vinrent du voisinage, d'autres de Munich. Elle les reçut, et dut être flattée des égards empressés qu'on lui témoignait. Ne les devant plus qu'à l'estime, elle pouvait les croire plus sincères que les adulations dont l'intrigue la fatiguait aux cours de St-Cloud et de La

Digitized by Google

Haye. Pendant la soirée, elle me montra quelques bons tableaux de peintres des diverses écoles, et une collection d'objets précieux que la succession de sa mère avait beaucoup augmentée. La plupart de ces brillantes bagatelles se rattachaient à des époques ou à des personnes célèbres : on eût pu nommer son musée un précis de l'histoire moderne. On fit ensuite de la musique. La duchesse chanta en s'accompagnant : elle y mit cette âme qui l'inspirait quand elle composait. Elle venait de terminer une suite de dessins ingénieusement appropriés à ses romances : comment ne pas aimer cet art charmant qui semble donner une action à la pensée ? Le lendemain, je reçus d'elle, comme souvenir, ce joli recueil que le temps rendra sans doute plus précieux.

A minuit, je pris congé d'elle, peut-être sans espoir de la revoir jamais. Mais, en quelque lieu que le sort me conduise, cette journée sera ineffaçablement gravée dans mon cœur et dans mon souvenir. En effet, on se plaît à rendre hommage aux grandeurs tombées, quand elles possèdent, comme Hortense, le don d'un génie aimable et naturel, joint au charme d'une âme tendre.

Digitized by Google

Cependant l'heure du retour à Vienne avait sonné. Une fanfare de trompettes se fait entendre. Enveloppés dans leurs manteaux, les illustres promeneurs se dirigent vers la cour du palais. rangés sur deux files, les traîneaux les attendaient. Chacun reprend la place que le sort lui avait donnée le matin. Tous les cavaliers de l'escorte portent à la main une torche enflammée, dont la lueur vacillante jette çà et là d'incertaines clartés. Une symphonie guerrière retentit de nouveau. Le cortège se met en marche : les rapides équipages emportés au galop glissent et disparaissent laissant dans l'horison une traînée fantastique de lumière au travers de la neige et du givre suspendus aux arbres de la route.

Pendant que le palais de Schœnbrunn était ainsi témoin de ces plaisirs enivrants, que faisaient ceux pour qui ce beau lieu n'était qu'une prison? Fuyant tout contact avec les hôtes joyeux du Congrès, Marie-Louise et son fils avaient préféré s'éloigner d'une partie de plaisir qui ne pourrait leur rappeler que de douloureux souvenirs. Dès le matin, tous les deux s'étaient rendus en traîneaux à Bade, dans la riante vallée de Ste-Hélène

Digitized by Google

où est élevé un joli pavillon. L'impératrice déchue y passa la journée, donna à dîner à sa petite cour, et ne revint que dans la soirée à Schœnbrunn. Retirée aussitôt dans ses appartements, elle ne fut témoin d'aucun des détails de cette fête. Etrange rapprochement de noms entre la vallée de Ste-Hélène où Marie-Louise allait cacher ses douleurs, et cette île fameuse, appelée aussi Ste-Hélène, où son mari devait, quelques mois après, ensevelir sa gloire et ses désastres!

Le lendemain, l'empereur d'Autriche fit présent à Alexandre du traîneau doré que celui-ci avait monté. Pour faire voir quel prix il attachait au cadeau, le czar le fit soigneusement emballer et l'envoya à Pétersbourg. On calcula que les dépenses de cette promenade et de la fête donnée à Schœnbrunn s'élevèrent à trois cent mille florins environ.

Quelques jours après, la partie fut recommencée, de même qu'on avait donné deux représentations du carrousel impérial. Cette fois on se borna à faire le tour du Prater. Mais, au retour, une rencontre sur laquelle on ne comptait guère vint mal à-propos jeter quelque contraste dans ce

Digitized by Google

bruyant plaisir. Avant de rentrer au palais, le cortège était engagé dans une de ces rues étroites qui avoisinent la cathédrale. La foule joyeuse, pleine de vie, d'espoir, d'amour, glissait légèrement sur la voie glacée : les coursiers lancés au galop faisaient tinter leurs sonnettes d'argent ; les trompettes avaient sonné un air de chasse ; les torches enflammées répandaient un éclat que réfléchissait la neige en scintillant comme des milliers de diamants. Tout-à-coup, se présente une longue procession conduisant un mort à son dernier gîte, avec parents éplorés, prêtres revêtus d'ornements de deuil, et chantres entonnant de lugubres psalmodies de la lithurgie romaine. La brillante compagnie est obligée de faire halte, les traîneaux s'arrêtent, les écuyers se rangent, les hommes se découvrent, pendant que le convoi défile lentement et s'achemine vers l'église de St-Etienne. Quel spectacle! d'un côté, la mort avec son irrécusable réalité ; de l'autre, le plaisir avec ses joies et son enivrante insouciance.

Vingt-sept ans se sont écoulés depuis cette époque si gaie du Congrès de Vienne. Combien de ces promeneurs, que j'ai vus, jeunes alors, et pleins

Digitized by Google

de gloire, entraînés par le traîneau rapide, ont été emportés depuis par l'impitoyable mort! Combien d'entre eux ont été moissonnés avant le temps! L'empereur Alexandre, dont la jeunesse et la courtoisie animaient toutes ces solennités, l'empereur d'Autriche, les rois de Prusse, de Bavière, le prince Eugène si bon, si cordial, sont descendus dans le tombeau : l'impératrice d'Autriche si gracieuse, si amie des arts, la charmante Elisabeth de Russie, sa belle-sœur la grande-duchesse d'Oldemburg, la comtesse Julie Zichy, madame de Fuchs (1), ont été enlevés par des coups aussi funestes qu'inattendus. Combien d'autres femmes, dans la fleur de la beauté, et dont les grâces em-

(1) C'est dans une lettre que le Landgrave de Hesse-Hombourg écrivait à l'auteur, et où, avec les expressions de la plus touchante sensibilité, il déplorait la mort du duc d'Orléans, qu'il lui apprit dans ces termes celle de leur commune et si regrettée amie la comtesse de Fuchs :

« J'ai, de mon côté aussi, une perte à vous annoncer, qui vous sera sensible, c'est la mort de la pauvre comtesse de Fuchs, qui, après avoir souffert le martyre pendant une longue maladie, s'est éteinte le 29 juin dernier, ayant toujours conservé son amabilité et sa douceur, avec une patience digne d'un ange. »

(Lettre du Landgrave de Hesse au comte de Lagarde du 28 juillet 1842.)

Digitized by Google

bellissaient ces joyeuses réunions, ont été fauchées quand, pour elles, la vie était à son aurore. Et parmi les notabilités militaires ou politiques, combien ont disparu de la scène du monde : de Wrede, Schwartzemberg, Talleyrand, d'Alberg, Castlereagh, Capo d'Istria ! Que d'amis ont été enlevés à mon affection : Koslowski, de Witt, Ypsilanti ! En vérité, le sillon presque inaperçu du traîneau glissant sur la neige polie, me suis-je dit bien souvent, est l'image de notre rapide passage ou plutôt de notre apparition sur la terre.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIX.

Soirée chez madame de Fuchs. — Le prince Philippe de Hesse-Hombourg. — Les nouvellistes de Vienne. — Le village français en Allemagne. — Le prince Eugène. — Souvenir du Consulat. — Madame Récamier. — Retour d'émigration. — Une amie d'enfance ou la magie d'un nom. — Bal chez lord Stewart.

A une soirée chez notre charmante *reine* la comtesse de Fuchs, toute notre coterie était réunie autour d'elle : je dis coterie, car elle avait aussi la sienne. A défaut de traités diplomatiques, sa grâce

Digitized by Google

et l'amitié en formaient le lien. La conversation roulait sur quelques nouvelles dérobées, assurait-on, au secret qui *enveloppait* les hautes délibérations du Congrès.

— « C'est une plaisante récréation, disait Ompteda, que d'écouter les nouvellistes du Graben. On a longtemps plaisanté les badauds de Paris, les cokneys de Londres, leur confiance dans les paroles de leurs journaux, et leur crédulité si empressée d'adopter les récits les plus hasardés. Je doute qu'ils aient jamais égalé ceux de Vienne. Nos politiques en plein vent ont trouvé le moyen de tout dire, et qui est plus, de tout croire : ils distribuent sans façon les couronnes et les provinces. En vain les territoires cédés aujourd'hui à un souverain deviennent demain le partage d'un autre; en vain les bruits de guerre du matin sont, le soir, démentis par les assurances de paix les plus positives. Toutes ces déconvenues, loin de lasser la crédulité publique, semblent l'aiguillonner encore. Cependant ce qu'on sait le mieux, *c'est qu'on ne sait rien.* »

On demandait au prince Philippe de Hesse-Hombourg si le sort du landgraviat de sa famille

Digitized by Google

était fixé soit par les décisions du Graben, soit par les décisions un peu plus sérieuses du Congrès.

— Rien n'a encore transpiré, répondit-il; mais on pense que cette principauté recevra une légère augmentation. »

Et alors il entra dans quelques détails intéressants sur l'origine de cette maison, l'une des plus illustres de l'Allemagne par son ancienneté et ses alliances, et sur cette souveraineté à laquelle il ne pensait pas être appelé un jour.

— « La principauté de Hesse-Hombourg, continua-t-il, offre une des singularités les plus curieuses des temps modernes. C'est une petite colonie de religionnaires français qui s'y est réfugiée lors de la révocation de l'édit de Nantes. Le landgrave Frédéric accueillit avec empressement ces malheureux proscrits par l'intolérance de leur roi; il leur donna des terres à cultiver, et vendit sa vaisselle d'argent pour venir à leur secours. Ils ont fondé un village auquel ils ont donné le nom de Frédérickstorff. Chose étonnante! depuis plus de cent ans ils ont conservé sans altération le langage, les mœurs, le costume,

Digitized by Google

toutes les habitudes en un mot de leur patrie et de leur siècle. C'est une espèce de république : le pasteur la gouverne. Isolés dans un vallon au centre de l'Allemagne, quoiqu'à la porte de leur pays ces hommes semblent n'avoir point assisté aux grands évènements qui viennent de s'accomplir. Ils ont ignoré la révolution française, ou n'en ont que vaguement entendu parler. Français par les mœurs, par le souvenir, par le cœur, ils ne songent plus à la patrie qui autrefois a repoussé leurs pères. »

— « Dans mes voyages, dis-je, j'ai trouvé aussi une colonie semblable, qui a poussé plus loin sa migration. C'est en Russie, aux environs de Macarief, qu'elle a porté ses pénates. Elle a conservé également la langue et le costume du temps, sans même omettre la volumineuse perruque que chacun connaît. »

Je m'étais rapproché du prince Eugène : cruellement froissé par les évènements qui venaient de s'accomplir, il aimait à faire retour vers le passé. Son souvenir, franchissant les dix années de l'empire, se reportait surtout avec une sorte de regret mélancolique sur l'époque du consulat qui fut

Digitized by Google

pour lui une ère de bonheur, car elle avait été celle de l'espérance. C'était en vérité un moment bien remarquable que ces quatres années : tout alors demandait à renaître de la confusion où l'avaient plongé les saturnales du directoire. Rien encore n'était stable; mais déjà on pouvait s'apercevoir qu'on marchait à grands pas vers une régénération sociale. Il régnait un abandon de plaisir irrésistible : ce n'était pas la licence qui l'avait précédé, c'était comme un bruit lointain et affaibli de cette licence se régularisant de jour en jour. La prodigalité était extrême : l'or semblait couler à flots : les fortunes militaires et administratives s'étaient faites si rapidement, qu'on n'en connaissait pas encore le prix. Une foule d'émigrés, qui rentraient et retrouvaient leurs biens et leur patrie, se dédommageaient, par des jouissances continuelles, des privations sans nombre éprouvées sur la terre d'exil; d'autres, heureux d'avoir échappé à la mort ou à la proscription, suivaient ce torrent des joies du moment, et répandaient cette fortune qu'ils avaient été à la veille de perdre avec la vie. Enfin, comme si tout eût dû coopérer à l'illustration de cette époque,

Digitized by Google

ce fut peut-être celle qui compta le plus de beautés célèbres. Non pas que le hasard eût fourni alors un type de femmes plus remarquables : mais l'or, insoucieusement prodigué, mettait comme par enchantement en lumière des femmes qui, restées dans une condition obscure, auraient passé inaperçues ; placées sur le pavois, elles empruntaient à l'opulence, dont elles étaient environnées, une partie de cet éclat qui éblouit les regards.

Nous passions en revue toutes les joies de ce temps si remarquable ; nous rappellions principalement le souvenir de la femme qui fut la *reine d'alors*, madame Récamier. C'était chez elle que se réunissait la meilleure compagnie du temps, et tout ce que Paris attirait d'étrangers de distinction. C'était en elle que semblaient se résumer l'élégance et l'éclat de ce moment. Eugène avait assisté souvent à ses réceptions, que l'Europe n'a point oubliées.

— « Cette époque, disais-je au prince, restera toujours gravée dans ma mémoire, non pas seulement par le brillant de ses fêtes, par le retentissement de notre gloire militaire, mais par une

Digitized by Google

circonstance qui a fait époque dans mon existence. Vous le savez, mon prince, il est des instants où la fortune, lasse de vous prendre pour jouet, vous élève du plus profond de l'abîme à une région de bonheur. J'en fis alors une bien curieuse épreuve. »

— « Qelle est donc cette circonstance, s'écria vivement la comtesse Laure ? Il faut nous la faire connaître. »

— « C'est un épisode un peu long à vous raconter, et qui équivaudrait à la lecture d'un poème ou d'un roman. Cependant, si vous voulez me prêter quelques instants d'attention, je vous obéirai. »

— « Eh bien soit, parlez, nous vous écoutons tous. »

— « En tout autre moment, un pareil chapitre serait peut-être déplacé; mais il me semble que nous ne dérogerons pas à la mode qui règle tout ici. Celle des récits et des lectures s'impatronise depuis quelque temps dans les salons, à la façon de ce qui se passait sous le grand roi que l'on cite à tout propos, dont on imite les bals, les loteries, les carrousels. Indulgence donc

Digitized by Google

pour le narrateur comme le destin en eut jadis pour l'auteur de cette scène unique parmi celles de la vie bizarre et tourmentée que le sort lui a faite.

« Les révolutions les plus imprévues sont souvent dues aux causes les plus frivoles. C'est peut-être un mot, un seul mot qui a décidé de mon avenir. En faut-il davantage au destin, alors que, par un caprice, il nous prend au plus bas de l'échelle pour nous transporter au sommet, au moment même où l'on balançait entre *l'asphixie et la Seine....?*

« Chacun connaît l'inconvénient de ces petits noms qu'on donne aux enfants, et qui se continuent jusqu'à une époque où devient prodigieusement ridicule ce qui n'était auparavant que mignard et gracieux. C'était autrefois une mode en France, comme ici, comme partout, de conférer au jeune âge ce second baptême d'amitié. Or, ce qu'on a fait ou dit la veille paraît tout simple à faire ou à dire le lendemain. On appelait donc, à Paris comme à Vienne, de grands adolescents du nom de Fanfan, Dédé, Lolo, et autres petits sobriquets du cœur, aussi doux à entendre qu'à prononcer. Je serais bon avocat

Digitized by Google

pour défendre cette cause ; car, moi aussi, j'ai été caressé d'un de ces noms enfantins ; et bien m'en prit de me le rappeler dans un jour décisif pour moi. Oui, ce nom, tolérablement niais, fut un talisman qui me valut celui de toutes les fées.

« Napoléon avait renversé le gouvernement faible et méprisé du Directoire. Assez fort pour être clément, il permettait de revoir leur patrie à tous ces malheureux qui ne l'avaient abandonnée que pour soustraire leur tête à l'échafaud. Je venais de quitter mon père à Amsterdam. Il avait résolu de m'envoyer à Paris pour y voir ses gens d'affaires, et y trouver des ressources qui lui manquaient sur la terre d'exil. A cet effet, il m'avait confié à un compatriote, M. Clément, dont nous avions fait la connaissance en Hollande, et qui retournait en France. Nous partîmes ensemble pour Paris.

« Nous descendîmes à l'hôtel de Calais, rue Coquillière. M. Clément y trouva des lettres de sa famille partie depuis quelques jours pour Dijon, et qui l'y appelait instamment.

« En me quittant, il me recommanda aux soins du maître de l'hôtel, M. Chaudeau, pâtissier de

Digitized by Google

son état, qui consentit à me garder, bien que mon apparence n'annonçât pas une grande dépense, ni même les moyens d'en payer une petite.

« Je me trouvai installé dans une modeste chambre au cinquième étage, du prix de douze francs par mois. Certes, ce loyer n'était pas cher; mais quand on a peu, on donne toujours trop. L'ameublement de ce taudis était en rapport avec la classe des voyageurs qui l'occupaient d'ordinaire. Son principal ornement consistait en une vieille couchette dont les rideaux, d'une siamoise passée et trouée, s'ouvraient à l'ancienne manière en glissant sur une tringle de fer. Près de là était une petite commode en noyer, sans mains ni serrure, et qui servait en même temps d'armoire, de table et de toilette; une cuvette, veuve de son pot à l'eau, était surmontée d'une bouteille; enfin, une haute chaise à dossier, recouverte de velours d'Utrecht, à demi défoncée, et un morceau de miroir presque sans tain, complétaient les richesses mobilières de cette chétive habitation. Ajoutez que la brique froide et usée dont elle était carrelée prouvait assez que jamais le confortable ne monte aussi haut dans une maison garnie de Paris.

Digitized by Google

Quant à mes repas, je les combinais toujours d'après l'exiguité de ma bourse. Non, rien que je sache n'est plus triste que le séjour d'une telle maison, surtout quand, ainsi que cet hôtel de Calais, elle est située dans une rue étroite et sombre où le jour terne et humide rampe comme à regret sur les plafonds enfumés et sur les vitres dépolies. Il y a, dans l'aspect de ces meubles étrangers à vos habitudes, quelque chose qui repousse et qui glace. Mais si, pour couronner ce tableau, on se trouve là sans argent, on peut regretter encore les landes du Holstein, quand même on les aurait parcourues comme moi, mourant de fatigue et de soif, pour aller tomber inanimé sur une des bornes milliaires du Danemarck. Sans contredit, l'immensité d'un désert, où l'on peut au moins, sans rien payer, poser sa tête sur une pierre isolée, est une véritable oasis en comparaison du logis où il faut s'abriter à crédit.

Néanmoins, j'éprouvai d'abord tout l'enivrement du retour à la patrie. J'avais *salué* Paris avec ce ravissement qui fait crier : « terre, terre » aux matelots après une longue navigation. J'étais bien

Digitized by Google

jeune encore : mais, en si peu d'années, je venais de vivre beaucoup et vite. Voyages, tempêtes, combats, privations, dangers de mort, j'avais tout connu. Cependant il me semblait que, la veille encore, j'avais erré sous les maronniers des Tuileries, dans les galeries du Palais-Royal, où je me retrouvais après un exil de trois ans. Je traversais avec une vive émotion les passages, les places, les ponts : je les parcourais avec autant de hâte que si Paris dût encore m'échapper. Je revoyais la Seine, telle qu'une vieille amie. Tout m'était nouveau : tout m'attendrissait facilement; oui, tout jusqu'aux cris sauvages des négociants ambulants qui pullulent dans les rues de Paris. Il me semblait reprendre possession de ce tout. C'est qu'à seize ans on a tant d'avenir! Tout ce qui est probable alors semble possible : on dirait que, par droit de jeunesse, on doive commander au monde entier.... Mais combien fut sombre le réveil de ce songe éveillé!

Je commençai mes visites aux gens d'affaires dont mon père m'avait indiqué la demeure. Les uns étaient absents, d'autres feignaient sans doute d'avoir perdu tout souvenir. Je me gardai bien

Digitized by Google

d'aller réclamer la pitié de mes compagnons de jeux et d'études, me rappellant ces mots qu'à Hambourg Colleville me répétait sans cesse :

« Sachez vous passer de tout plutôt que d'être réduit à demander un service à celui que vous croyez votre meilleur ami. »

Aussi, d'ordinaire, je remontais le soir à mon gîte aérien, harassé de fatigue et peu disposé à dire avec Pope :

« Tout ce qui est, est bien. »

Il est vrai que, pour compâtir à mes peines, je n'y trouvais que la pauvre servante Marie. Afin de me distraire du découragement empreint sur mes traits, l'excellente fille choisissait toujours des histoires capables de me figer le sang au cœur.

« Il y a quelques mois, me disait-elle, un jeune et joli garçon nommé Denneville habitait la chambre où vous êtes. Du matin au soir il écrivait, c'était un savant. Puis il chantait pour se distraire, en s'accompagnant de la guitare; car, de plus, il était artiste. Tout cela était bon; mais, bien qu'il fît peu de dépense, le pauvre garçon n'acquittait jamais un mémoire, et depuis sept

Digitized by Google

mois qu'il logeait à l'hôtel, on ignorait encore la couleur de son argent. Ce n'est pas qu'il n'en promît chaque jour; mais en vain écrivait-il à sa famille qui habitait Rheims. Il n'est pire sourd, dit-on, que celui qui ne veut pas entendre: et rien de rien n'arrivait de la Champagne. Il y a des parents bien durs, ah! oui bien durs! C'est pourquoi ce pauvre jeune homme répétait souvent qu'il n'est pas de meilleur parent qu'un louis d'or, ni de plus véritable ami que le mont-de-piété.

« M. Chaudeau, furieux de ne se voir payé que de mauvaises raisons, perdit patience, et n'attendit qu'un moment opportun pour cesser, disait-il, d'être dupe.

« Un soir que M. Denneville était descendu en pantoufles et en robe de chambre pour faire une emplette chez le papetier en face, voilà que M. Chaudeau monte ici, pose un cadenas à la porte et met ainsi sous un scellé de fer la totalité du bagage de son pauvre locataire. Quand celui-ci revient, son papier à la main, il trouve sur le pallier son impitoyable créancier qui lui enjoint d'aller chercher un gîte ailleurs.

Digitized by Google

« C'est inhumain, n'est-ce pas, Monsieur, de renvoyer ainsi son débiteur, pour ainsi dire tout nu. Car est-ce un vêtement que des pantoufles de basane, une robe de chambre de bazin et un madras en guise de chapeau? Prières, promesses, menaces, tout fut inutile. Il fallut que le malheureux prît son parti et redescendît dans la rue pour s'y promener, comme un fantôme, avec grande chance d'y mourir de froid; car c'était au mois de novembre.

Dix heures sonnaient, les boutiques commençaient à se fermer: le brouillard devenait de plus en plus épais. Le pauvre jeune homme ne savait où chercher un refuge, n'ayant en perspective que l'arche d'un pont ou un corps-de-garde, pour chambre à coucher. Voilà qu'à la pointe St-Eustache il est accosté par une malheureuse femme, une ouvrière, Monsieur, qui, touchée au récit de sa déplorable situation, le conduit dans sa chambre, l'y fait souper, car un homme ne peut se nourrir de chagrin, et le garde ainsi près d'un mois, partageant tout avec lui. Ah! Monsieur, il n'y a réellement que les malheureux qui aient des entrailles!

Digitized by Google

Mais ce qu'il y a de plus surprenant dans cette histoire, c'est la fin. L'amant de cette pauvre fille était domestique d'un général. Le général cherchait un secrétaire. Le domestique s'intéresse assez au protégé de la Providence pour partager avec lui ses hardes, comme la pauvre fille avait partagé son pain: puis il présente M. Denneville à son maître. Sa physionomie plaît : il est agréé, et le général l'emmène à l'armée d'Italie, où il allait commander une division.

Or, monsieur, tout ce qui va en Italie et n'y est pas tué, en revient riche. C'en fut ainsi de M. Denneville; à son retour il était cousu d'or. Il paya tout ce qu'il devait à M. Chaudeau. Mieux encore, il acheta, précisément en face de l'hôtel, un petit fonds de mercerie pour en faire présent à la pauvre fille qui l'avait si à propos secouru, de sorte que vous pourrez l'y voir établie maintenant à l'enseigne du *Doigt de Dieu*, et honnête peut-être bien encore; car souvent le vice, Monsieur, n'est qu'un enfant de la misère. »

On pense bien que de tels tableaux ne nuançaient pas agréablement mes songes. Ce grand homme, expulsé de la chambre que j'habitais, et

Digitized by Google

se promenant dans la rue vêtu de blanc, son rouleau de papier à la main, m'apparaissait comme à don Juan la statue du commandeur. Dans mon anxiété, je lui substituais parfois la figure de mon hôte, tenant d'une main son mémoire et un cadenas de l'autre. Je ne dormais plus; je mangeais à peine. Mon esprit tuait mon corps, et j'allais succomber à cette terrible lutte, car je n'en prévoyais pas le terme.

J'étais allé à l'hôtel Choiseul qui avait été habité par ma famille : il était transformé en une maison de ventes publiques (1). J'en parcourus les appartements; tous étaient encombrés de meubles et de marchandises que l'on offrait à l'encan. Rien hélas! ne nous y appartenait plus. Le portier même avait été changé ; et, quelque invraisemblable ou romanesque que cela puisse paraître, je n'y retrouvai de connaissance que Castor, pauvre chien de garde, encore dans sa loge. Remuant la queue et les oreilles, Castor vint me lécher les mains quand je m'approchai de lui pour le caresser. Dirai-je ce que me firent

(1) C'est sur l'emplacement de cet hôtel, rue Grange-Batelière, qu'est maintenant l'Opéra.

Digitized by Google

éprouver ces caresses? Ah! sans peine on le comprendra. Quand le cœur est brisé, il devient sensible même à la pitié d'un chien.

Sans cesse je pensais aux anciens amis de ma famille. Parmi eux, j'avais entendu citer M. Récamier, comme le plus riche banquier de l'époque, et sa femme comme la beauté la plus à la mode. J'avais connu madame Récamier avant son mariage, et au moment où elle arrivait à Paris. Enfants l'un et l'autre, nos parents habitaient la même maison. Nos études et nos jeux étaient souvent interrompus par les scènes de la révolution. Je conservais toujours le souvenir de ces premières années; mais elle, le gardait-elle encore? Je l'avais complètement perdue de vue depuis près de six années remplies de tant d'évènements. Une fausse honte me retenait : je ne pouvais me résoudre à m'offrir à une semblable opulence dans un état si voisin de la misère. Cependant les jours s'écoulaient et j'avais épuisé mes dernières ressources. Envain avais-je essayé d'emprunter sur le portrait de Louis XVI, dernier don de ce prince malheureux à mon père, son ministre fidèle et dévoué. Que faisait à des marchands d'argent l'image d'un

Digitized by Google

roi qui ne fut grand que par ses vertus, et ne vivait plus que pour l'histoire?

Je rendis compte à mon père de ma position; je lui annonçai les démarches infructueuses que j'avais faites, et lui demandai de nouvelles instructions. Je reçus en réponse une lettre datée de la Hollande. Il me disait de rester encore quelque temps à Paris; mais, si je n'y réussissais pas, de revenir à Amsterdam; que M. Vandenberg, le maître de l'hôtel où nous avions logé, m'y faciliterait le moyen de le rejoindre en Angleterre, où des affaires importantes l'appelaient sans retard.

Quelle nuit je passai au reçu de cette lettre! Il est des situations trop pénibles à décrire, des douleurs qui se conçoivent, mais qu'on ne peut exprimer. Je me voyais livré à moi-même, sans ressources, à Paris, sans mère, sans parents, sans ami, semblable à ceux qui cherchent et ne trouvent pas, à ceux qui pleurent et que l'on raille, qui aiment et que l'on méprise. Partir pour Amsterdam, me disait-on; mais comment? qui prendrait soin de m'y conduire? de là, passer en Angleterre, et par où? les communications avec ce pays étaient fermées de toutes parts. Ah! com-

Digitized by Google

bien il avait dû coûter à mon père pour se décider à m'écrire ainsi ! peut-être croyait-il que déjà l'expérience m'avait donné la sagesse des années, et que ce trajet de mille lieues que j'avais franchi avec lui m'avait appris à vaincre les obstacles. Mais alors je n'étais pas seul : son courage soutenait le mien. Aujourd'hui son absence me laissait sans aucun autre appui que l'avenir et Dieu.

Je dormis d'un sommeil agité et inquiet qui n'est pas le repos, qui n'est que l'oubli de la souffrance. Je réfléchissais à cette lutte cruelle que le monde allait me faire subir : je me voyais jeté au milieu de la foule pour y gagner un pain amer en le disputant au reste des hommes. Les jours me semblaient des siècles ; car, si le bonheur a des ailes, comme disait le prince de Ligne, le malheur a des jambes de plomb. Pauvres insensés que nous sommes ! à quinze ans, nous croyons avoir fatigué le destin ; au moindre orage nous courbons la tête ; nous disons : « plus d'espoir ; » à soixante ans nous espérons encore !

Enfin, de ce conflit d'idées jaillit une résolution. Il était temps : je n'entrevoyais nulle chance de temporiser, ni de faire patienter M. Chaudeau

Digitized by Google

dont la figure se refrognait de jour en jour. Je n'hésitai plus à me rendre chez madame Récamier. Je savais qu'elle était à sa campagne de Clichy-la-Garenne. Je me décidai donc à courir implorer son appui, comme on implore celui d'un ange du ciel, alors que tout vous manque sur la terre.

Par une belle matinée du mois de mai, je quittai la rue Coquillière pour me rendre au château de Clichy. Je m'encourageais, chemin faisant, par tout ce que me retraçait ma mémoire des jours fleuris de mon jeune âge. Dans cette évocation de mes premières années, l'image de madame Récamier, de celle qui avait été la compagne de mes joies si vives, de mes chagrins si courts, m'apparaissait incessamment. Me rappelant une à une toutes les marques d'affection vraie qu'elle m'avait constamment prodiguées, je repoussais loin de moi la crainte qu'une immense fortune, qu'une haute position sociale lui fissent méconnaître ou dédaigner son premier ami, bien qu'il revînt à elle sans appui, proscrit et malheureux.

Le cœur bien agité, je monte à pas lents cette colline qui mène à la barrière de Clichy. J'avais

Digitized by Google

seize ans ; à cette époque de la vie, si riche d'avenir, à moins d'être disgracié de la nature, on plait généralement, ne fût-ce que par l'intérêt que l'on inspire. Ma taille était moyenne, mon teint peu coloré; mes traits, que les passions de la terre n'avaient encore ni flétris, ni ridés, étaient encadrés par une profusion de cheveux du plus beau blond doré, tombant par grosses boucles sur mes épaules.

Bien qu'une telle coiffure fût trop enfantine pour mon âge, ce qui la rendait moins tolérable encore, c'était l'énorme chapeau à trois cornes qui la surmontait, couvre-chef que mon père ne m'avait jamais permis de quitter, attendu, disait-il, que cela soutenait noblesse (1).

Quant à mon habit, c'était celui de ma première communion : drap noir, rayé de soie de

(1) Paul Ier, empereur de Russie, avait les chapeaux ronds en une telle horreur, qu'il en avait proscrit l'usage par une loi ; il les traitait d'allures Jacobines. Malheur à un étranger qui se fût permis de traverser la place du palais impérial avec une semblable coiffure ! car, bien que, par un froid de vingt degrés, le pauvre réfractaire l'eût à sa main humblement, il n'eût pas manqué d'aller en Sibérie apprendre, par quelques années d'exil, à deviner les caprices du czar.

Digitized by Google

même couleur, d'une étoffe assez belle; mais qui contrastait tellement avec les étoffes unies adoptées par la mode, qu'on eût pu, sans trop lui faire injure, s'en affubler au carnaval. Joignez à cela une culotte de nankin retenue sous le genou par des boucles à facettes, une veste à basque brodée de fleurs, et enfin des bottes molles à revers, plissant assez bas vers la cheville pour laisser apercevoir, dans tout le brillant de ses diverses couleurs, une paire de bas de soie chinée qui avait appartenu à Gustave III de Suède, et dont M. Robert, son valet de chambre, m'avait fait présent à Stockholm.

Cet assemblage bizarre eût été impitoyablement raillé partout excepté à Paris. Mais jadis, comme à présent, pourvu que vous fussiez couvert d'un vêtement quelconque, on ne s'inquiétait guère s'il était taillé aux caprices de la mode régnante ou sur le patron du siècle écoulé. J'étais, en un mot, un échantillon déplorable de ces exilés rentrant dans leur patrie, portant, en guise de blason, l'enseigne des misères de leur proscription. Quant à moi, bien qu'à Paris depuis trois semaines, habitué à me voir ainsi vêtu

Digitized by Google

et n'ayant pas de sujet de comparaison dans le quartier voisin des Halles que j'habitais, je ne pouvais me croire si outrageusement en opposition avec les modes de l'époque.

Lorsque j'eus atteint la barrière de Clichy, qui domine majestueusement Paris, je continuai de marcher à travers quelques pauvres cabanes éparses dans la campagne. J'étais loin de penser alors qu'à cette même place s'éleverait plus tard une jolie ville (1) peuplée de quinze mille habitants, ayant ses cafés, ses bains, son théâtre, et disputant à Passy l'avantage d'être le *Tibur* des gens de lettres et des artistes effrayés du fracas de Paris.

Au revers de la colline, la pente douce et moëlleuse d'un tapis de verdure me conduisit à l'avenue de Clichy. J'avançais aussi légèrement sous ces arbres séculaires que si, au retour de la chasse, je fusse venu heurter à la porte du manoir paternel. A l'aspect de la grille du château, cette assurance factice m'abandonna tout-à-coup. Pouvais-je me le dissimuler? je n'étais qu'un malheureux enfant, pauvre plante brisée venant

(1) Les Batignolles.

Digitized by Google

implorer un abri au toit de l'étranger. Aussi, bien que ma raison m'enjoignît de poursuivre, une timidité bien concevable ralentissait mes pas.

Me recevra-t-elle? me reconnaîtra-t-elle?..... Mon sang, échauffé par une marche rapide, se glaçait à cette question. J'eusse rétrogradé peut-être, s'il n'eût fallu m'avouer qu'avancer vers ce point, le seul pur et bleu dans tout mon horison, c'était l'unique chance de trouver un asile.

Arrivé au pavillon du concierge, je tire la chaîne attachée à la porte. La clochette résonne timidement à ma timide secousse. Cependant, on avait entendu, car une voix de l'intérieur crie à Laurette d'aller ouvrir la grille.

Laurette, me dis-je? Ce joli nom doit appartenir à une jeune fille, et la sympathie de nos âges me rendra sans doute son accueil favorable. Cette illusion fut bientôt détruite, et j'eusse ri de ma méprise si mon pauvre cœur eût été dans ce moment susceptible de quelque joie. Au lieu de la petite Laurette, bergère d'opéra, que je me figurais voir accourir portant houlette armée de rubans et panetière fleurie, voici que se présente une paysanne voutée, ridée, vieille comme le

Digitized by Google

temps. Laurette était vêtue d'une jupe de tiretaine rayée noir et blanc, et tenait, en guise de houlette, la grosse clef de la grille. A mes demandes elle répond en m'indiquant du doigt la porte du vestibule; car, aux petits coups répétés qu'elle se donnait de la main sur l'oreille, je m'aperçus, à ma seconde question, qu'elle était sourde.

Tremblant, incertain, j'hésitais à faire un pas de plus, tant c'est un cruel jour que celui où le besoin vous conduit en suppliant à la porte même d'un ami. Mais déjà la grille massive criait sur ses gonds en se refermant. Laurette avait regagné son pavillon, et force me fut de continuer en avant une marche qu'il ne m'était plus permis de rendre rétrograde.

Je traverse donc la cour à pas lents, et je monte, plus lentement encore, ce large perron de l'antique résidence des ducs de Lévi, désirant et craignant tour-à-tour d'en atteindre la dernière marche. Je sonne: un domestique se présente: ôtant mon démesuré tricorne, avec cet air d'humilité qui dénature les mouvements de l'homme malheureux, d'une voix que je m'efforce de rendre assurée, je lui demande si je pourrais avoir

Digitized by Google

l'honneur de parler à madame Récamier. A la façon dont il se prit à m'examiner, je pensai qu'habitué dans ces temps d'orages à voir beaucoup de naufragés aborder à ce port d'espérance, il me classait parmi cette foule de nécessiteux qui, chaque jour, réclamaient les secours de l'inépuisable bienfaisance de sa maîtresse.

— « Je vais savoir, me dit-il, si Madame est visible; mais qui lui annoncerai-je, Monsieur? »

Je lui donne mon nom.

Satisfait sur ce point il me prie de m'asseoir. Quelques instants se passent, et Joseph, ainsi se nommait le domestique, ne revient pas. Brisé par l'inquiétude, je me lève de cette banquette où il m'est impossible de rester et je me mets à arpenter en tous sens ce large vestibule, pavé de marbre, tapissé de sombres portraits, peintures d'un autre âge, usés comme le passé, comme lui oubliés et sur lesquels je m'efforce en vain de saisir un sourire favorable.

On sait combien celui qui vient demander une grâce, contemple avec une attention minutieuse les lieux où il attend son sort. Ainsi faisais-je, et mon anxiété sera comprise par cette classe de

Digitized by Google

solliciteurs qui, depuis quarante ans, s'est vue incessamment repoussée du parvis de tous les pouvoirs; comprise par ces coupables de misère qu'éveille chaque matin la voix impérieuse du besoin, cette voix hurlant à leur oreille.

« Lève-toi, sollicite, rampe, obtiens ou meurs. . . . . »

Joseph revient enfin; mais ce n'est plus cette figure semi-bienveillante qui m'avait accueilli à mon entrée.

— « Madame regrette de ne pouvoir vous recevoir aujourd'hui, Monsieur. N'ayant pas l'honneur de vous connaître, elle vous prie de lui adresser par écrit ce qui motive votre visite. »

De ne pas me connaître!! mes lèvres murmuraient douloureusement ces mots. Frappé de stupeur, je n'y voyais plus. Ne pas me connaître! . . . . . Tout semblait me manquer à la fois dans ce monde, le présent, l'avenir, l'amitié et mon courage aussi. Des larmes, que déguisaient mal les cornes de mon chapeau, roulaient pressées sur mon visage! . . . . . A seize ans, on en répand encore dans les peines de la vie. On n'a

Digitized by Google

pas encore cette force d'âme qui ne s'acquiert qu'à l'école du malheur.

Bien que consterné de cette faiblesse, je ne pouvais cependant me résoudre à quitter la place. En effet, par ce même prodige de l'imagination qui, dans quelques secondes de sommeil, offre en songe une longue série d'objets divers (1), la mienne me retraçant aussi spontanément l'escalier raide et tortueux aboutissant aux mansardes de l'hôtel de Calais, et mon impitoyable hôte m'y attendant son mémoire à la main pour m'en disputer la possession comme à mon expulsé prédécesseur. Mais plus encore! quels mots affreux venaient en réalité de retentir à mon oreille! Juliette, la compagne, l'amie de mon enfance, ne se souvenait plus même de mon nom!

(1) Je pourrais citer, à l'appui de cette assertion, la vision dont le comte de Lavalette parle dans ses mémoires et qu'il m'avait racontée à Ausbourg chez la duchesse de St-Leu. La veille du jour qui précéda celui fixé pour son exécution, il se vit en songe monté sur la fatale charette, une multitude de corps sans têtes étaient aux fenêtres dans la rue St-Honoré qu'il parcourut dans toute sa longueur : il ne s'éveilla qu'au pied de l'échafaud. Cet horrible cauchemar n'avait duré que l'espace de temps que le geôlier avait mis pour ouvrir et fermer une porte, à peine quelques minutes.

Digitized by Google

Or, pendant ce triste colloque intérieur, Joseph debout, immobile, regardant incessamment certaine ouverture de vestibule, ne m'indiquait que trop son impatience de clore à jamais sur moi la porte de cette demeure. Mais, bien que son regard semblât me dire : « Comment, vous êtes encore là? » je ne bougeais pas. Cloué à cette place, je ne pouvais renoncer à ma dernière espérance. Soudain, par une de ces inspirations spontanées dues souvent aux positions désespérées, je me souviens que, pendant mon enfance, je n'ai jamais porté qu'un petit nom d'amitié; que madame Récamier ne m'a jamais appelé que de ce nom : aussitôt, saisissant avec force le bras de Joseph :

— « Veuillez bien, Monsieur, retourner encore une fois près de madame Récamier, et lui dire que c'est Lolo, Lolo qui revient de Suède et la conjure de lui permettre de la voir un instant. »

A la façon dont Joseph renfrogna sa figure à cette nouvelle requête, je dus craindre qu'il ne me tînt pour fou. Lolo, la Suède, quel rapport pouvait-il exister entre tout cela et sa maîtresse? Aussi, me semblait-il peu disposé à tenter ce nou-

Digitized by Google

veau message; mais je l'en priai d'un air si pénétré, qu'il parut s'y décider enfin, comme on accorde à un malade abandonné du médecin la dernière fantaisie dont il attend sa guérison.

Me voici donc seul encore, marchant à grands pas dans ce vestibule, laissant librement couler des larmes dont je n'avais plus à rougir devant un œil étranger, et me recommandant avec ferveur à ma providence, celle qui planait sur notre navire dans la Baltique en fureur, celle qui m'avait fait surgir de l'abîme glacé du lac Moëler, protégé au bombardement de Copenhague, et à laquelle je demandais maintenant un miracle non moins décisif peut-être que ceux auxquels j'avais précédemment dû la vie.

Souvent, a dit le poète arabe, il suffit d'une minute pour accomplir une destinée, comme il suffit d'un éclair au ciel pour percer tout un nuage. Au plus fort de mon oraison mentale, j'entends au loin un concert d'accents féminins éclater sur tous les tons; une voix les domine : quelle voix, grand Dieu! celle des esprits célestes que peint Milton ne produit point d'impressions plus ravissantes. Cette voix je l'ai reconnue. Mais

Digitized by Google

aussitôt la porte s'ouvre : madame Récamier, entourée de trois jeunes filles presque aussi belles qu'elle-même, accourt à moi en s'écriant :

— « Mon ami! mon pauvre Lolo! c'est donc vous! »

Et ses yeux, fixés sur les miens, se remplissent de pleurs, tandis que mon visage se baigne des plus douces larmes que j'aie versées de ma vie.

— « Oui, c'est moi, répondis-je; Ah! je retrouve en vous l'ange de mes rêves. »

Et je couvrais de baisers ses mains, ses vêtements, car ma voix n'eût pu rendre l'ivresse que j'éprouvais. Comment, en effet, exprimer ce délire? je riais, je pleurais, j'extravaguais. Serré enfin dans des bras amis, mes souffrances faisaient place à des transports que mon cœur pouvait à peine contenir.

En opposition à cette scène ravissante, la figure perplexe de Joseph acquérait de seconde en seconde une expression tellement comique qu'elle eût pu provoquer le rire de tout homme attaqué du spleen. C'était un mélange d'attendrissement et d'étonnement stupide qui retenait ses larmes. Il y céda pourtant, et comme nous pleurions

Digitized by Google

tous, il se prit à sanglotter aussi, ce qui donna un caractère décidé à l'ébahissement de sa physionomie.

Madame Récamier m'entraîna au salon : mes pieds chancelaient en la suivant, tant mon émotion était forte. Je semblais demander grâce à mon bonheur. Là se succédèrent les mille et mille questions dictées par cette curiosité féminine qui s'allie si bien à un tendre intérêt. Il fallut d'abord énumérer cette succession d'évènements tristes ou gais de ma vie d'enfance si remplie et tant abrégée. Mais aussi, sous combien de formes consolantes se variaient les témoignages d'amitié et de sympathie! comme ces jolies mains, en se joignant, se levaient au ciel! comme tous ces beaux yeux se mouillaient de pleurs; comme ces bouches charmantes disaient ensemble : « Pauvre malheureux enfant! » C'est aussi ce qu'à Copenhague la belle princesse royale de Danemark avait dit au récit de mes longues misères. Ah! dans quelque rang que le malheur se confie à une femme, c'est toujours une oreille attentive qui l'écoute, un cœur compatissant qui lui répond.

Dès que j'eus succinctement tracé mon itiné-

Digitized by Google

raire de Paris à Stochkolm et de Tornéo en France, mon jeune auditoire et moi nous n'exprimions plus qu'un seul et même sentiment, la joie de se revoir et la promesse mille fois répétée par madame Récamier de ne jamais m'abandonner, de me servir de guide et d'appui. Et tout cela exempt de cet air de protection qui blesse et dessèche le cœur, tout cela dit simplement avec ce ton de bonté naturelle que nulle femme ne possède comme elle.

Mais, si Juliette était ravissante de bonté, Dieu! qu'elle était belle aussi! Qu'on se retrace la souplesse de sa taille, le charme de ses beaux yeux et de son sourire, sa brune chevelure donnant plus d'attrait à l'éclat de son teint, la grâce de toute sa personne, et on aura une idée bien imparfaite encore de cette beauté si célèbre. Mais ce que la parole serait impuissante à rendre, c'est l'expression céleste de sa physionomie, où se reflétaient le calme et la pureté de son âme; voilà ce que l'art humain n'a peut-être reproduit jamais que dans les sublimes vierges de Raphaël.

Après plusieurs heures consacrées à des récits cent fois interrompus et repris, il fallut aller goûter le repos.

Digitized by Google

Que cette première nuit à Clichy fut différente de celle qui l'avait précédée. Ebloui par une vision consolante, des songes dorés balancèrent mon sommeil. Ah! c'est que je n'étais plus un exilé dans ce monde Déjà sans souci sur l'avenir, toutes les mauvaises fortunes du proscrit étaient sorties de ma mémoire; je me sentais protégé, encouragé, respirant une atmosphère de luxe et d'opulence qui me ramenait à mes premiers jours. J'avais trouvé ma providence dans un palais. Aussi, éveillé par les premiers rayons d'un soleil pur et brillant, j'allai à ma fenêtre; je l'ouvris. Le temps était superbe, l'air semblait embaumé, tout dans la nature paraissait heureux comme moi. Je contemplais les riants ombrages du jardin auxquels le chant d'une multitude d'oiseaux semblait prêter une voix harmonieuse. J'admirais la variété et la profusion des fleurs du parterre, plus loin, les détours sinueux de la Seine qui baignait les murs du parc. Je ne pouvais rien voir de tout cela d'un œil indifférent. C'était la terre promise que mes regards contemplaient avec ivresse. Alors, plein d'une émotion religieuse, tombant à genoux, je bénis Dieu d'avoir donné

Digitized by Google

cette fois à ma providence le cœur d'une amie et les traits d'un ange pour venir à mon secours.

« Vous avez voulu, mesdames, entendre un chapitre de ma vie si tourmentée : la mode seule a pu me servir d'excuse. »

Ce récit mit fin aux causeries de la soirée : on se sépara. Il me sembla que plusieurs dames avaient été tentées d'imiter le bon serviteur Joseph, et d'essuyer quelques larmes furtives, tant il est vrai que rien ne trouve plus vite l'accès du cœur que la peinture de ces positions où l'homme passe subitement de la douleur à la joie, de la misère au bonheur.

Le lendemain nous nous retrouvions presque tous à une fête dont l'éclat éblouissant ne valait pas le bonheur du cercle intime de la comtesse de Fuchs. Lord Stewart, ambassadeur d'Angleterre, donnait un grand bal dans le magnifique hôtel Stharemberg, sa résidence, pour célébrer la naissance de sa souveraine. Rien n'avait été épargné pour que cette réunion fût digne de cette circonstance mémorable et de la puissance que mylord représentait. Mylord avait déployé une magnificence, ou pour mieux dire une profusion

Digitized by Google

dont peu de fêtes jusqu'alors avaient offert de modèles.

Seulement, son excellence, qui avait la prétention de se singulariser en tout, et à qui ses singularités ne réussissaient pas toujours, avait imaginé de joindre à ses billets d'invitation une injonction polie de venir à son bal en costume du temps de la reine Elisabeth. Ses compatriotes le comprirent aisément, et ils étaient nombreux à Vienne. La plupart des autres invités s'étaient dispensés d'obtempérer à la requête; mais il suffit de ceux qui avaient adopté le costume pour produire un effet très remarquable.

Quant à mylord, il portait son uniforme de colonel de hussards, dont la couleur écarlate était tellement cachée sous les broderies et le nombre infini de décorations civiles et militaires, qu'on eût pu le prendre pour le blazon vivant de toutes les chevaleries de l'Europe.

A part cette singularité, le bal fut ce qu'étaient les bals de tous les autres jours : beaucoup de souverains, de princes, de grandes dames, d'illustrations politiques, un souper merveilleux, une loterie de charmantes futilités anglaises, qu'une

Digitized by Google

dame, habillée exactement comme la reine Elisabeth, distribua à toute l'assemblée. Puis on dansa jusqu'au jour, ce qui cependant commençait à devenir rare à Vienne où les bals de cour se prolongeaient rarement au-delà de minuit.

Digitized by Google

CHAPITRE XXX.

Alexandre proclamé roi de Pologne. — Le prince Czartorinski. — Confiance des Polonais. — Le comte Arthur Potocki. — Les révolutions de Pologne. — L'esclavage. — Ivan ou le serf polonais.

Toutes les incertitudes sur la question polonaise avaient cessé. Le résultat des conférences du Congrès, que Vienne et l'Europe attendaient avec une égale impatience, était connu enfin. Alexandre venait d'être proclamé roi de Pologne.

Digitized by Google

Pendant quatre mois cette réunion avait été le but exclusif de sa pensée. Ses efforts, l'habileté de ses ministres, la profonde conception de leurs vues étaient couronnés du succès. Le duché de Varsovie et la plus belle partie du territoire polonais était définitivement incorporés à son empire. La porte de l'Occident lui était ouverte.

Dans les phases qu'a subies cette négociation deux objets surtout viennent frapper l'esprit : l'habile conduite du gouvernement russe et la confiance des Polonais. Quand la chûte de Napoléon eut fait évanouir les dernières espérances de ce peuple, ses regards se tournèrent vers Alexandre. Persuadé qu'il lui rendrait son ancienne existence, qu'il reconstituerait en Pologne un royaume indépendant, il reporta sur lui son affection et ses vœux. Ni les souvenirs du passé, ni les leçons de l'histoire, ni les avertissements de quelques esprits plus clairvoyants, rien n'avait pu lui ouvrir les yeux.

Alexandre et son ministère, il faut l'avouer, avaient soigneusement exploité cette disposition. La plus grande modération fut affichée : les promesses les plus séduisantes furent prodiguées à la

Digitized by Google

nation polonaise : les rêves d'indépendance, les idées de constitution libre furent flattés et entretenus. Les officiers russes en Pologne reçurent ordre de témoigner la plus grande déférence pour les autorités civiles et militaires. Enfin, au mois de septembre 1814, avant même qu'Alexandre ne traversât la Pologne pour se rendre au Congrès, quand le général Krasinski était entré à Varsovie avec sa division, le feld-maréchal Barclay de Tolly avait été le féliciter à la tête de son état-major. L'union la plus franche en apparence régnait entre les généraux des deux nations.

Mais, dès les premières conférences des plénipotentiaires, malgré les protestations du czar en faveur de la nation polonaise, son système d'agrandissement fut bientôt dévoilé. En vain le roi de Prusse, intimement d'accord avec lui, soutenait toutes ses demandes. Le Congrès résista longtemps avant de donner son assentiment. La France, l'Autriche et l'Angleterre opposaient un refus absolu. On a vu plus haut comment Alexandre alla même jusqu'à dire qu'il soutiendrait, les armes à la main, ses prétentions et la liberté de la Pologne. Enfin, de guerre lasse, le Congrès céda,

Digitized by Google

et la patrie des Jagellons, des Sobieski, fut réunie à la Russie.

A peine cette décision fut-elle rendue qu'Alexandre s'empressa de l'annoncer au gouvernement de Varsovie. Dans une lettre écrite de sa main au comte Ostrowski, président du sénat, il s'exprimait ainsi :

« En prenant le titre de roi de Pologne, j'ai voulu satisfaire au vœu de la nation. Le royaume de Pologne sera uni à l'empire par les liens de sa propre constitution. Si le grand intérêt du repos général n'a pas permis que tous les Polonais fussent réunis sous un même sceptre, je me suis efforcé d'adoucir les rigueurs de cette séparation et de leur obtenir partout la jouissance paisible de leur nationalité. »

Fidèle à son système, Alexandre faisait sonner bien haut le mot de nationalité au moment où venait d'être accompli et consacré le partage qui devait plus tard en être la ruine.

Parmi les notabilités polonaises qui, à Vienne, avaient défendu cette cause avec le plus d'intelligence et de courage, il faut placer en première ligne le prince Adam Czartorinski. Passionné

Digitized by Google

pour l'indépendance de son pays, il s'était flatté d'en voir le régénérateur dans la personne d'Alexandre. Quand l'empereur, lors de son voyage de Russie à Vienne, s'était arrêté à Pulawi, séjour de cette antique famille, la princesse mère, ses deux fils, Adam et Constantin, ses deux filles, la princesse de Wurtemberg et la comtesse Zamoïska lui avaient fait la plus brillante réception. A leurs yeux, c'était lui dont la main devait relever leur patrie de ses ruines. Alexandre, de son côté, professait une haute estime pour le caractère du prince Adam. Même au Congrès, le bruit avait couru un moment qu'il allait le nommer son ministre des affaires étrangères en remplacement de M. de Nesselrode, et plus tard qu'il lui réservait la vice-royauté de Pologne. On n'a jamais su jusqu'à quel point ces bruits pouvaient être fondés : était-ce un hommage rendu à la loyauté et aux talents du prince Adam? Etait-ce un calcul pour abuser les esprits? Depuis lors, l'Europe a su comment ce prince a été le martyr de la cause à laquelle il avait voué toute sa vie.

Mais enfin quelle devait être dans l'avenir la portée de cette décision du Congrès? Placé sous le

Digitized by Google

sceptre de l'autocrate russe, la Pologne remontait-elle au rang des nations? Ou bien, comme ces fleuves qui viennent dans l'Océan perdre leurs flots et leur nom, allait-elle s'engloutir dans les immenses limites de l'empire moscovite? Telles étaient les questions qui s'agitaient un jour chez la princesse Sapieha. Dans son salon étaient réunis autour d'elle le comte Arthur Potocki, le comte Komar, le prince Radzivill, le prince Paul Sapieha, la princesse Lubomirska, la comtesse Lanskaronska et plusieurs autres dames. Si l'illusion est permise, c'est surtout quand il s'agit de la patrie : dans cette réunion les cœurs étaient généralement ouverts à l'espérance d'une restauration politique : tous les esprits croyaient à la réalisation des promesses d'Alexandre.

De l'état actuel de la Pologne on passa naturellement à la discussion des causes qui en avaient amené les révolutions.

— « Avant d'avoir résidé dans votre patrie, disais-je à Arthur Potocki, j'avais, à l'école du prince de Ligne, puisé pour elle la plus vive sympathie. Mais, tout en désapprouvant un partage dont l'Europe a été la complice, on est forcé

Digitized by Google

de l'avouer, la Pologne s'est perdue elle-même par les vices de son gouvernement.

— « Cependant, sous ce gouvernement, elle s'était élevée au plus haut point de gloire et de puissance : elle avait donné des lois à la Prusse et à la Russie, vaincu les Ottomans, et délivré l'Autriche.

— « Oui, la Pologne a joué en Europe un rôle brillant, et peut-être a-t-elle sauvé la chrétienté du joug de la barbarie? Comment donc, lorsque l'étendue de son territoire, l'esprit, le courage de ses habitants semblaient l'appeler à une prépondérance plus marquée encore, comment a-t-elle été si rapidement effacée du livre des peuples? C'est qu'elle était restée stationnaire au milieu du mouvement général; c'est qu'elle n'avait pas marché comme les pays ses voisins. Faut-il donc rappeler les enseignements de l'histoire? Faut-il énumérer tous les germes de destruction qu'elle renfermait dans son sein : une couronne élective, plutôt vendue que donnée, et reçue à titre de grâce; un pouvoir sans force, parce que les sujets, sous le frivole prétexte que le roi avait violé les priviléges de la nation, pouvaient se regarder comme déliés de leur serment de fidélité; cet

Digitized by Google

absurde *liberum veto*, qui donnait à tout noble le droit d'arrêter et de dissoudre une diète par le seul acte de sa volonté, droit qui fut une des principales sources de l'anarchie et de la destruction de la Pologne; les privilèges exorbitants, l'insoumission de la noblesse, qui, tantôt levant des régiments indépendants, tantôt formant des confédérations, semait le trouble, le désordre, et rompait l'unité du gouvernement; son intolérance qui refusait d'admettre les dissidents au partage des charges et des honneurs, et a fini par allumer la guerre civile : voilà les causes qui devaient immanquablement amener et qui ont par dégrés consommé sa ruine. Aussi, qu'est-il arrivé? ses voisins, forts de l'obéissance de leurs sujets et d'un pouvoir non contesté, ont convoité son territoire. Ils ont commencé par lui imposer un roi qu'ils pussent protéger pour le dominer. Les Polonais se sont divisés au lieu de se réunir contre l'ennemi commun : l'ennemi n'a eu qu'à vouloir, la Pologne a disparu. »

— « L'honneur de l'Europe est intéressé à sa régénération, dit un des assistants; au besoin, le peuple polonais, las d'en appeler à la justice, en

Digitized by Google

appellerait à la force. Son antique valeur. . . . .

— « Détrompez-vous, m'écriai-je : ce qui manque précisément à la Pologne, c'est un peuple polonais. Le premier obstacle à sa résurrection est l'esclavage. Il n'y a que des mains libres qui puissent défendre la liberté, que des cœurs libres qui puissent la comprendre. En l'absence d'une nation indépendante, un pays n'est qu'un corps sans muscles, ou bien une tête d'or sur un tronc d'argile. Jetez les yeux sur le tableau qu'offre depuis cinquante ans la malheureuse Pologne. Quelle situation lui a faite sa vicieuse constitution et le maintien du servage ! D'un côté, une noblesse pauvre, dominée par un petit nombre de grandes familles qui possèdent toutes les terres, toutes les richesses ; d'un autre côté, un peuple d'ilotes, vendu comme un vil bétail, insouciant du nom de son maître, insensible à la perte d'une nationalité qu'il ne connaît pas, incapable de se réveiller au nom de sa liberté, abruti enfin par l'ignorance. »

— « Beaucoup de nobles, dit Arthur, se sont empressés de répandre l'instruction dans leurs domaines : les ténèbres se dissipent tous les jours. »

Digitized by Google

— « Imprudent bienfait! soyez-en sûr : donner des lumières à ceux qu'on retient dans l'esclavage, c'est les éclairer sur leur malheur. Vous retracerai-je la triste fin du comte Kaminski, fin qui naguère a inspiré de si profondes méditations sur le maintien de la servitude? Vous savez qu'il avait envoyé à Leipsick deux de ses sujets pour y apprendre la musique. Outre des talents supérieurs dans cet art, ces jeunes gens avaient acquis des idées d'indépendance bien peu en harmonie avec l'existence que le sort leur avait faite. Un jour, pour une simple faute, le comte leur fit donner les bagottes. Une idée de vengeance s'empare aussitôt de ces malheureux. Munis de haches ils pénètrent dans la chambre à coucher de leur maître, lui reprochent de les avoir sortis de la sphère où la nature injuste les avait placés en naissant, de leur avoir fait apprécier par des lumières funestes la véritable dignité de l'homme, pour les soumettre ensuite au traitement de l'esclavage le plus humiliant. Puis ils assassinent froidement un vieillard désarmé, et courent se livrer au magistrat pour subir le châtiment de leur crime . . . . . Oui, la servitude est

Digitized by Google

un monstrueux abus, qui renverse toutes les idées de patrie, de justice, de morale, et souvent se joue des affections les plus saintes. Mais, qu'on y prenne garde; l'esclavage porte avec lui son châtiment. La chaîne a deux bouts: elle pèse aussi bien à la main du maître qui la tient qu'au pied du serf qui la traîne. »

A la droite de la princesse était assise une jeune femme d'une rare beauté. Ses beaux cheveux noirs tombant en anneaux sur son col rendaient plus remarquable encore sa pâleur extrême. Ses longues paupières modestement baissées, l'expression douloureuse et calme de sa physionomie, inspiraient pour elle intérêt et sympathie. Elle semblait appartenir à ce beau type de femmes dans la vie desquelles l'amour joue un grand rôle, et en précipite presque toujours le dénouement. Son front était couvert d'un nuage: on voyait que le malheur y avait passé, et que sa bouche gracieuse ne connaissait plus le sourire. A peine les mots d'esclave et d'esclavage avaient-ils été prononcés, que sa figure s'était animée: ses yeux s'étaient levés comme pour supplier qu'on interrompît cette conversation: enfin, aux dernières

Digitized by Google

paroles qui étaient sorties de ma bouche, elle s'était levée, portant son mouchoir à ses yeux et s'était retirée dans une pièce voisine comme suffoquée par une émotion qu'elle ne pouvait dominer.

— « Vous venez, me dit Arthur Potocki, de réveiller sans le savoir une bien grande douleur, et d'aviver une plaie encore saignante.

— « Expliquez-vous, je vous prie: quelle est cette dame à qui mes paroles ont causé une si pénible impression?

— Je la connais depuis plusieurs années : nos domaines sont voisins. Une ancienne amitié unit nos familles. Cette dame semblait née pour un avenir de bonheur : une circonstance aussi intéressante que funeste l'a détruit en un moment. Ses beaux yeux, qui n'expriment plus qu'une morne tristesse, ont brillé autrefois de l'éclat le plus radieux. Son âme ne fut pas toujours absorbée par les regrets et la mélancolie.

— « Ce que vous me dites pique vivement ma curiosité : serait-ce indiscret que de vous demander quelques particularités de son histoire? »

Cependant cet incident avait interrompu la conversation générale : quelques groupes parti-

Digitized by Google

culiers se formèrent. Des tables de wisth furent dressées. Chacun profitant de cette douce aisance qui était un des grands charmes de la société à Vienne, nous nous retirâmes, le comte Arthur et moi, dans un coin du salon : cédant, avec sa grâce habituelle, à ma curiosité, il s'exprima à peu près en ces termes :

« Vous avez sans doute entendu parler du comte Bro**ky, palatin de ***, aussi célèbre par sa brillante éloquence que par son immense fortune. Vanda, sa fille unique, avait en naissant coûté la vie à sa mère. Le comte lui donna pour nourrice la femme d'un de ses sujets de l'Ukraine qu'il fit venir au château avec son fils : le mari servait dans l'un des régiments envoyés au Caucase.

Les deux enfants, nourris du même lait, furent élevés ensemble. L'éducation que reçut Ivan développa en lui le germe des plus nobles qualités. Le comte, s'attachant de plus en plus à ses bienfaits, plaça plus tard ce jeune homme à l'Université de Wilna, qui déjà, par les soins du prince Adam Czartorinski, passait pour une des plus célèbres de l'Europe.

Ivan s'y fit remarquer par une conduite exem-

Digitized by Google

plaire et des progrès rapides. Il eut bientôt gagné l'amitié de ses camarades et l'estime de ses professeurs. A son retour, à peine âgé de vingt ans, le comte, pour lui prouver sa satisfaction et sa confiance, lui donna l'administration générale de ses biens. Dès lors, Ivan se fit un bonheur de ses devoirs. Il géra si habilement, qu'en améliorant le sort des vassaux, il augmenta les revenus de ces vastes domaines.

« Les maîtres les plus distingués avaient été appelés pour achever l'éducation de Vanda. Une jeune orpheline, Elizabeth Pe***ka, était élevée avec elle. Le comte, son oncle et son tuteur, administrait ses biens situés dans la province de Cherson, dont le père d'Elizabeth avait été gouverneur. Les deux cousines, bonnes et sensibles, différaient de caractère sans que cela altérât en rien leur mutuelle affection : Vanda, belle, vive, parfois même impétueuse, se repentait si promptement d'un tort, et s'en accusait avec tant de franchise, qu'il fallait bien le lui pardonner et peut-être l'en aimer davantage; Elizabeth, plutôt intéressante que belle, souvent distraite ou mélancolique, semblait née pour aimer et souffrir.

Digitized by Google

« Leur éducation était entièrement terminée quand Ivan revint de Wilna. Depuis plusieurs années il avait perdu sa mère. Son père n'avait jamais donné de ses nouvelles, on supposait qu'il était mort ou que, fait prisonnier par les Circassiens, il n'avait pu leur échapper (1). Le château du comte devenait donc le seul asyle de l'orphelin, et ses bienfaiteurs son unique famille. Si le destin avait fait naître Ivan dans une classe avilie, la nature l'avait dédommagé en le douant d'une beauté peu commune, mieux encore en y joignant ces qualités précieuses qui commandent l'affection sans exciter l'envie.

L'éloge de ce jeune homme, souvent répété par le comte, devait influer sur les sentiments des deux amies. Vivant avec lui sans contrainte, accoutumées dès l'enfance à le regarder comme un

(1) Lorsque les Circassiens avaient des prisonniers, ils les réduisaient en esclavage, et pour les empêcher de fuir, ils leur faisaient dans les talons des incisions, puis y introduisaient du crin de cheval coupé très fin. Dès que les plaies étaient fermées, le prisonnier ne pouvait s'appuyer sur le talon sans éprouver de vives douleurs, et la fuite devenait impossible.

Digitized by Google

frère, elles ignoraient encore le mot d'amour, quand déjà toutes deux en ressentaient les atteintes. Vanda se rassura par l'espoir que la tendresse aveugle de son père pour elle, et son affection pour Ivan, applaniraient la distance qui les séparait. De son côté, Elizabeth, maîtresse d'elle-même et de son immense fortune, nourrissait avec bonheur l'espoir de réparer envers Ivan les torts de sa naissance et du sort. Cette pensée épurait à ses yeux son amour.

Mais, si Elizabeth pouvait se croire aimée, Vanda était sûre de l'être; une femme se trompe rarement sur le sentiment qu'elle inspire.

Une fête était préparée pour célébrer l'anniversaire de la naissance de Vanda et le retour de son père qui arrivait avec Ivan d'un voyage en Vollsinie.

On attendait, lorsqu'on vit au loin le comte et Ivan, suivis de quelques domestiques et pressant le pas de leurs chevaux. Un lac, traversé par une chaussée étroite, servant de digue et de chemin, les séparait encore du château. Ils s'y engagent au moment où un troupeau de bœufs y entrait par l'autre extrémité. Ils continuent leur course.

Digitized by Google

Un des bœufs, effrayé, frappe le cheval du comte. Se sentant blessé, le cheval fait un écart qui le précipite avec son cavalier dans le lac. Ivan s'y jette aussitôt : il fait des efforts inouis ; il atteint enfin son bienfaiteur que son cheval entraînait, le dégage de ses étriers et le soutient sur l'eau. Une barque vient les recueillir et les mener à bord.

A cette vue, Vanda s'était évanouie. Elle ne reprit connaissance que pour apprendre toute l'étendue de son malheur. Le médecin ne conservait plus aucune espérance de sauver son père. Dès que le fatal arrêt fut prononcé, on s'éloigna de cette scène de désolation.

Cruelle nuit! et qu'elle fut différente de ce qu'elle devait être! Partout encore des fleurs exhalant les parfums les plus suaves, mille bougies allumées, des tables chargées de mets, des instruments épars, et, sur un lit de mort, un père, un oncle, un bienfaiteur expirant dans les bras de ses enfants au désespoir.

Vers minuit le comte sortit de son évanouissement. Vanda! Elizabeth! Ivan! c'est tout ce qu'il

Digitized by Google

pouvait prononcer. Enfin, faisant un dernier effort il se souleva, prit la main d'Ivan, et lui dit :

« Je te les confie! »

Et il les bénit tous les trois : puis, unissant la main d'Ivan à celle de Vanda, il ajouta :

— « Mon fils, fais son bonheur, de ce moment c'est ton devoir..... »

Et il expira.

Depuis les dernières paroles de son père, Vanda se regardait comme fiancée à Ivan, et ne faisait plus mystère de ses sentiments. Elizabeth souffrait en silence. On attribuait à la perte de son oncle les larmes qu'elle donnait à la perte d'un amant.

Cependant, l'expression de tristesse répandue sur sa figure fit bientôt place à une sérénité qui depuis longtemps ne lui était plus habituelle. Loin d'éviter Ivan, qu'elle avait semblé fuir, elle le recherchait et redevint familière avec lui comme aux premiers jours de son enfance. Ce changement ne pouvait échapper à Vanda. Trop fière pour se plaindre, elle dissimula ses soupçons, fit épier les démarches d'Ivan et de sa cousine, et ne tarda pas à apprendre qu'ils s'étaient vus en se-

Digitized by Google

cret, dans le jardin, quand personne encore n'était éveillé au château.

Au désespoir de se croire trompée par les deux êtres qu'elle aimait le mieux au monde, Vanda chercha l'occasion de les convaincre d'ingratitude et de trahison. Hélas! le ciel n'exauça que trop ses imprudents souhaits.

Depuis deux jours les gens d'Elizabeth faisaient les préparatifs d'un voyage; les relais étaient disposés sur la route de la Galicie. Elizabeth n'en avait point encore parlé, lorsqu'un soir elle prit la main de sa cousine, et les yeux pleins de larmes lui fit ses adieux.

— « Je pars demain, lui dit-elle: je vous reverrai, je l'espère; mais je n'oublierai jamais le séjour de mes jeunes années et de mon unique bonheur. Souvenez-vous toujours de moi, chère Vanda, et soyez convaincue que je vous aurai bien aimée. . . . . »

Des adieux si solennels, une telle émotion pour une courte absence ne parurent pas naturelles à Vanda. Elle y crut voir la preuve d'une trahison: elle supposa qu'Ivan et Elizabeth avaient concerté leur fuite, que ce voyage n'était qu'un pré-

Digitized by Google

texte pour l'effectuer sans danger. Mais la froideur avec laquelle elle reçut de si tendres adieux ne fut pas aperçue d'Elizabeth, dont la vive douleur semblait anéantir toutes les facultés.

Vanda fait appeler Sara, sa femme de confiance.

— « Il n'est que trop vrai, lui dit-elle, les ingrats veulent me fuir. Attache-toi à leurs pas, observe leurs démarches et viens tout me dire à l'instant. Ah! ils conspirent contre moi. Eh bien, on verra ce que je puis faire : je frapperai un coup qui les anéantira. »

Restée seule, Vanda tombe épuisée de douleur sur un sopha. Repassant dans sa mémoire les serments d'amour qu'Ivan lui a répétés si souvent, les témoignages d'affection, de dévouement que depuis son enfance sa cousine lui a prodigués, elle repousse cette cruelle image de deux êtres si chers, se liguant pour déchirer son cœur. Il vaut mieux parler, se dit-elle, pénétrer ce mystère dont je m'alarme peut-être sans sujet.

Elle se lève pour les rejoindre, mais à ce moment Sara revient, et, avec elle, tous les tourments de la jalousie.

— « Eh bien, les as-tu vus?

Digitized by Google

— « Oui, lui dit Sara; je les quitte à l'instant. Ivan était aux genoux d'Elizabeth, il tenait dans ses mains des papiers qu'elle venait de lui remettre, et qu'il s'efforçait de lui faire reprendre.

« Rien ne peut changer ma résolution, disait Elizabeth : elle est inébranlable. J'ai votre parole. Dans trois jours nous n'aurons plus rien à cacher. »

Ivan la suppliait de différer encore son départ.

« Mon cher Ivan, lui a-t-elle dit, demain à l'aurore nous aurons tous deux fait notre devoir. »

Leurs larmes coulaient en abondance. Enfin ils ont quitté le jardin. Ivan lui a dit, en serrant les papiers dans son sein :

« Ils resteront là, chère Elizabeth, ainsi que votre secret et l'admiration que je vous ai vouée. »

Certaine maintenant d'être sacrifiée à une rivale, Vanda se jette tout habillée sur son lit, pour être prête aux premiers rayons du jour. Un lourd sommeil appesantit ses paupières; elle ne s'éveille qu'au bruit de la cloche attachée au timon de la calèche de voyage d'Elizabeth (1). Elle court à la

(1) On attache, en Russie et en Pologne, une cloche au timon des voitures des voyageurs; ce signal, qui s'entend

Digitized by Google

fenêtre, elle voit sa cousine pressée dans les bras d'Ivan, s'en arracher avec effort pour s'élancer dans sa voiture en lui remettant une boîte qu'Ivan porte à ses lèvres avec transport. Dans son indignation, Vanda se hâte de descendre pour les accabler de reproches; mais le long détour qu'il lui faut faire pour arriver à la porte donnant sur le chemin de traverse, et la colère qui trouble sa raison, l'égarent dans les galeries du château. La voiture, qu'entraînent quatre chevaux, a le temps d'être hors de portée de la voix et de la vue. En arrivant à cette fatale place, Vanda n'y trouve plus qu'Ivan, qui, les yeux fixes et baignés de larmes, suivait d'un regard qui semblait ne rien voir, la direction que les chevaux avaient prise.

Muet, immobile, Ivan n'avait pas aperçu Vanda : il se retourne, il remarque son trouble, son désordre, la surprise du groupe de paysans et de domestiques qui l'entourent. Il s'approche aussitôt d'elle avec empressement.

de fort loin dans ces vastes solitudes, avertit les paysans de ranger leurs charettes ou leurs traîneaux pour laisser le passage libre à la poste.

Digitized by Google

— « Chère Vanda, je n'espérais pas vous voir à cette heure, lui dit-il; Elizabeth et moi avions voulu vous éviter la douleur d'un second adieu.

— « Le détour est heureux, répond Vanda avec un sourire amer; mais il n'est jamais trop tard pour déjouer des desseins perfides; et s'il est de la haine pour les parjures, il est du mépris pour les âmes viles. Ce sont les seuls sentiments que vous m'inspiriez.

— « Est-ce bien à moi que vous parlez ainsi, Vanda? dit Ivan avec un étonnement mêlé de douleur et de fierté.

— « Oui, à vous, Ivan; c'est précisément parce que je ne parle qu'à vous, que je vous ordonne de me remettre à l'instant les papiers et la boîte que vous tenez de ma cousine.

— « Votre raison s'égare, Vanda; venez, suivez-moi; ce n'est ni ce lieu, ni ces gens qui doivent être témoins de pareils discours.

— « Ma raison, c'est probable, fut longtemps non pas égarée, mais abusée. Quoi qu'il en soit, je vous réitère l'ordre de me remettre ces papiers. Voulez-vous obéir?

— « Le ton dont vous me les demandez, Van-

Digitized by Google

da, me serait un motif suffisant de vous les refuser, si je ne m'étais engagé à ne pas m'en dessaisir.

— « Oh ! c'est trop me braver. Obéissez, vous dis-je !

Et hors d'elle-même, elle s'élance sur Ivan pour les arracher de son sein. Mais repoussée avec une sorte de violence, elle chancelle, tombe et va frapper de sa tête la borne du chemin public. Relevée aussitôt par ses domestiques, elle s'avance avec dignité vers Ivan : concentrant une fureur qui semble portée à son comble.

— « Ivan, Ivanowitch, lui dit-elle d'une voix forte, vous avez osé porter sur votre maîtresse une main criminelle : cette action d'un monstre mérite le châtiment réservé à l'esclave ; vous allez connaître que vous n'êtes que cela.

— « Moi, votre esclave, Madame ! moi !..... Votre père m'a fait votre égal.

— « Mon égal !... Insolent ! montrez-moi l'acte qui vous affranchit. Vous êtes serf, serf rebelle aux volontés d'un maître, serf à qui il ne manquait qu'une arme pour devenir un assassin !

Soudain elle se tourne vers quelques paysans qui l'entourent.

Digitized by Google

— « Qu'on le dépouille à l'instant, leur dit-elle; qu'on s'empare des papiers qu'il dénie à mes volontés, et qu'en esclave coupable il soit battu de bagottes. Cents ducats d'or seront le prix de l'obéissance à mes ordres. »

Ceux qui ont vu ces hommes façonnés par les siècles à une soumission passive, garotter leur père aux seuls caprices d'un intendant, et le battre impitoyablement de verges, ou, violant toutes les lois de la pudeur, dépouiller une femme, une jeune fille, et les soumettre à la punition des enfants, ne seront pas surpris que cet ordre cruel ait été aussi promptement exécuté que donné. Soit donc que, séduits par l'appât d'une grande récompense, ces hommes n'aient envisagé que l'or promis, soit enfin que dans toutes les classes on semble se plaire à voir rabaisser ceux que leur mérite a élevés, tous se jettent à la fois sur Ivan. Plein de honte et de rage, Ivan se défend en désespéré; mais bientôt accablé par le nombre, cet être sensible et éclairé, ce modèle de l'honneur, est dépouillé, garotté comme un criminel et flétri par le châtiment le plus ignominieux.

Digitized by Google

Que de repentir on s'épargnerait, si l'on mettait seulement un instant d'intervalle entre la colère et ses effets! Se fuyant elle-même, en proie aux furies qui lui rongent le cœur, Vanda traverse avec égarement les appartements du château. Elle arrive enfin dans sa chambre et tombe épuisée de douleur en face du portrait de son père, dont le regard sévère semble déjà être la première punition de son indigne emportement. Eperdue, elle s'empresse de saisir le paquet qu'elle a tant désiré. Elle déchire l'enveloppe, l'ouvre; mais elle n'y trouve que la boîte dont elle avait fait présent jadis à Elizabeth, et qui, ornée de son portrait, renfermait ses cheveux, des papiers, des contrats relatifs à des affaires de famille, et enfin une lettre que sa cousine lui adressait. Elle la parcourt d'un œil égaré . . . . . Elle lit qu'Elizabeth, depuis longtemps consumée par un chagrin qui la tue, et renonçant à des efforts inutiles pour le vaincre, s'était décidé à quitter un monde où elle n'espérait plus de bonheur; mais qu'avant de s'ensevelir pour jamais dans une retraite ignorée, elle veut donner encore à ses deux amis un témoignage de son affection; que,

Digitized by Google

par suite de son invariable résolution, elle joint ici l'acte de donation entière de ses biens en faveur d'Ivan, à la seule condition de rendre libres les domestiques qui l'ont servie depuis son enfance, et de prendre soin de leur sort.

« Adieu, chère Vanda, disait-elle en terminant sa lettre, sois heureuse autant que le désire Elizabeth. Que l'amour d'Ivan te dédommage de ma perte. Ton portrait et tes cheveux que je lui remets te prouveront que, détachée de toutes les affections terrestres, je ne veux plus m'occuper que d'un autre avenir, où j'irai bientôt vous attendre.

Quelles furent les sensations de Vanda après une telle lecture! Une douleur sans bornes brise son cœur.

« Oh! qu'il revienne, qu'il revienne! s'écrie-t-elle. Qu'il me pardonne et que je meure à ses pieds! Courez, courez tous, vous, instruments d'une fureur aveugle, dit-elle, en s'adressant aux gens qui venaient réclamer la récompense promise; volez sur ses traces, ramenez-le, ne fût-ce que pour un moment, et j'accorde la liberté à qui me le rendra. »

Digitized by Google

A ces mots, tous se précipitent sur les pas d'Ivan; mais leurs recherches sont inutiles. Accablé de honte, altéré de vengeance, Ivan s'était enfoncé dans les bois qui avoisinent le château. Là, poussant des cris de désespoir et de rage, il errait depuis plusieurs heures dans l'épaisseur de la forêt, où les animaux sauvages semblaient seuls pouvoir pénétrer. La nuit était venue, des torrents de pluie fondant des cieux inondaient les lambeaux de ses vêtements, sans pouvoir attiédir la fièvre qui le dévorait.

« Je dois mourir, s'écriait-il, ma vie serait désormais un supplice; mais que du moins ma mort lui serve de châtiment. »

Insensible aux ronces qui le déchirent, il revient au château. L'horloge sonnait minuit, quand il en aperçut les tours. Une seule fenêtre était éclairée, c'était celle de la chambre de Vanda.

« Tu veilles, fille impitoyable, s'écrie-t-il. Oui, tes nuits seront désormais sans repos. Celle-ci sera pour moi la dernière. »

Il traverse les galeries du palais et arrive à sa chambre sans rencontrer personne. Il prend ses pistolets, premier présent du comte, il les cache

Digitized by Google

sous ses vêtements et se dirige dans l'appartement de Vanda. L'infortunée, entendant marcher, se soulève précipitamment du lit où elle était en proie à ses remords.

— « Est-ce lui? s'écrie-t-elle. Ah! le ramenez-vous?

— « Il revient lui-même, dit Ivan.

Et il s'offre à elle dans l'état effrayant où l'avaient mis son supplice et tout ce qu'il avait enduré depuis l'instant de sa fuite.

— « Il revient vous faire jouir d'un spectacle digne de vous.....

Aussitôt il arme un de ses pistolets, le dirige vers son front; mais Vanda s'est précipitée: elle détourne le coup.

— « Tes efforts sont vains, barbare! lui dit-il en la repoussant; tu m'as ravi l'honneur. Je suis maintenant le maître de ta vie, mais si je l'arrachais, ton supplice serait trop doux. Vis pour ton repentir et songe que tu m'as assassiné!

Et il va faire usage de son second pistolet. Vanda, à ses genoux qu'elle embrasse, lui crie d'une voix suppliante:

Digitized by Google

— « Arrête, arrête! cher Ivan! Un mot, un mot seulement, et je meurs avec toi!

— « Eh bien! parle, que me veux-tu? Joins la fausseté à la cruauté. Je t'écoute, hâte-toi.

— « Cher Ivan, par la mémoire de notre père, par le sein de ta mère qui nous a nourris, ne consomme pas un crime horrible. Pardonne à ta sœur, pardonne à ton épouse; sois miséricordieux, comme notre sauveur.

— « As-tu pensé au sein qui t'a nourrie, à ce Dieu que tu invoques, quand, sur un soupçon futile, tu condamnas ma vie à l'opprobre, si j'étais assez lâche pour en porter le fardeau.

— « Ivan, pardonne! Ivan, il est un moyen de tout réparer. Dieu m'en est témoin, si je pouvais effacer au prix de mon sang la faute que j'ai commise, je le verserais à l'instant même. Viens, suis-moi à l'autel, viens m'y pardonner en m'acceptant pour épouse.

— « Qui, moi! que je donne à la fille de mon bienfaiteur le nom d'un être flétri par les verges des bourreaux! Non, non, jamais, jamais!

— « Eh bien! un dernier moyen s'offre. Suis-le, ou, je le répète, Ivan, tu ne mourras pas

Digitized by Google

seul. Un même amour ou une même tombe. Tu sais qu'une armée polonaise, sous les ordres de Poniatowski, s'est assemblée dans le grand-duché et va marcher sur Léopold. Cours te joindre à elle. Pars cette nuit même. Voilà ma promesse de mariage qui te rend libre et te fait mon égal; prends tout l'or que je possède. S'il ne suffit pas, joins-y mon écrin; vends-le, emploies-en le produit au soutien d'une si noble cause, montre-toi digne de notre père, de mon amour du nom polonais. Ennoblis-toi par ton épée, et porte dès à présent le nom, le titre de mon père, que je te donne avec tout ce qui m'appartient. Ah! puisse cette compensation effacer le souvenir de ma faute! Quoi! tu ne réponds pas, tu balances, Ivan? Eh bien! voilà mon sein, frappe: à toi ou à lui, dit-elle en montrant le ciel; frappe, punis-moi; mais pense que dans cet autre monde où je te précéderai ou te suivrai, ta mère et mon père nous attendent.....

— « Pour nous juger, Vanda! et que répondras-tu?

— « Ah! que je fus bien coupable, sans doute, dit-elle en tombant à ses pieds, mais qu'il n'est pas de faute qu'un vrai repentir n'efface.

Digitized by Google

C'en était trop pour l'âme tendre d'Ivan.

— « Tu l'emportes, Vanda, tu l'emportes, fille trop chère! dit-il en la relevant. Je vivrai puisqu'un baptême de gloire peut effacer une souillure d'ignominie. Je pars à l'instant même, et sans honte j'accepte tes dons; c'est un sacrifice que tu fais à la Pologne.

— « Oh! dis plutôt une expiation à l'amour, reprend Vanda en le pressant convulsivement sur son sein.

Aussitôt elle entraîne Ivan. Entourée de domestiques qu'avait alarmés l'explosion de l'arme à feu :

— « Voici votre maître, leur dit-elle en leur montrant Ivan, voici le comte mon époux, le seul auquel nous devions tous obéir ici.

Elle ordonne qu'une calèche soit attelée de six chevaux, que six autres suivent à petites journées et se rendent à Varsovie. Elle apporte elle-même la cassette contenant tout ce qu'elle a offert; et ces mêmes lieux, témoins peu d'heures avant de transports de rage et de désespoir, voient les plus douces larmes essuyées par les plus tendres baisers.

Digitized by Google

A son arrivée dans le grand-duché, Ivan, connu de tous les amis de son *bienfaiteur*, dont les fils avaient été ses camarades à l'Université, fut accueilli comme le méritait son noble caractère. Par sa conduite, il ennoblit tous les dégrés de l'échelle, qu'il monta jusqu'au grade de capitaine. Pendant la durée de cette campagne, il ne perdit aucune occasion de s'instruire de ses devoirs militaires, ne songeant à Vanda que pour se rappeler ses bienfaits, et à la gloire qu'en pensant qu'elle en était le prix. Les détails de cette campagne sont connus. Le prince Poniatowski réussit au-delà de ses espérances. Il tourna l'armée autrichienne, se jeta dans la Galicie, et se rendit maître de Sandomir et de Zamosc. Profitant de l'enthousiasme des habitants qui de toutes parts accouraient en armes au-devant de son armée, il sut sanctifier cette guerre dont le but était l'indépendance et la liberté.

Peu de jours après l'occupation de Léopold, poussant une reconnaissance à quelques lieues de la ville, Ivan fut surpris par un parti de hullans autrichiens. Au moment où il parvenait à mettre les ennemis en fuite, il reçut un coup de

Digitized by Google

feu qui lui traversa la poitrine. Relevé par ses lanciers et soutenu par Pierre, dévoué serviteur qui lui était attaché depuis son enfance, le sang qu'il perdait en abondance ne permit pas de le reconduire au camp: sur une civière faite à la hâte on le transporta dans un village voisin où la princesse Lubomirska avait fondé un hospice desservi par des sœurs de la Charité sous la règle de St-Vincent-de Paul. Placé dans une des chambres du couvent, tous les soins lui furent prodigués, tant par le médecin de la maison que par ces anges de dévouement et de vertu. Mais la balle avait atteint les organes de la vie, et dès le second jour le chirurgien prononça qu'il ne restait plus aucune espérance.

A l'annonce du fatal arrêt, une jeune sœur, dont un voile cachait les traits et qui n'avait pas quitté Ivan, jette un long cri d'effroi, se précipite sur ce lit de douleur et y reste anéantie. Elle ne pleurait pas l'infortunée, car elle se mourait aussi. A ce cri le malade ouvre péniblement les paupières, écarte le voile qui la dérobe à sa vue, et sous les vêtements d'une de ces saintes filles, reconnaît l'amie de son enfance.

Digitized by Google

— « Est-ce vous que je vois, vous, Elizabeth, lui dit-il en saisissant sa main, ou un ange a-t-il revêtu cet habit pour porter au ciel mon dernier soupir? Etait-ce donc pour cette vie pénible que vous abandonniez toutes les aisances du luxe? Etait-ce pour enrichir votre ami que vous vouliez devenir la servante des pauvres?

— « Dieu l'ordonnait ainsi, cher Ivan. Si je n'ai pu résister à vos prières, si je n'ai pu me vaincre enfin, c'est qu'inspirée par le ciel, je devais mettre des vœux éternels entre nous. Eprouvée sur la terre par tout ce que le cœur d'une femme ressent de plus déchirant, aucun sacrifice ensuite ne pouvait me paraître pénible. En renonçant à vous, le plus grand était accompli.

— « Que dites-vous, Elizabeth?....,

— « Ce fatal secret m'échappe malgré moi : je vous aimais, Ivan; et quand j'ai tout fait pour que cet amour ne troublât ni votre repos ni celui de Vanda, voilà quelle en est la récompense.

— « Au secours! il se meurt, s'écrie Pierre. Ah! de grâce, Madame, retirez-vous : cette émotion le tue.

Cependant Ivan revient à lui, arrête ses yeux

Digitized by Google

mourants sur ce visage où se peignaient l'amour, la terreur, la tendre pitié.

« Mourir si jeune, dit-il, et tant aimé ! . . . »

Puis, soulevant péniblement sa main :

« Elizabeth . . . . . Vanda . . . . . Trouverai-je au ciel les anges que je laisse sur la terre !. . . . . .

Il retomba sur son lit de douleur.

La pieuse fille avait reçu le dernier soupir de celui qu'elle avait tant aimé. Deux semaines ne s'étaient pas écoulées qu'elle était gisante sur le marbre du tombeau d'Ivan, qui dut être soulevé pour la réunir à lui.

La nouvelle de la mort d'Ivan et d'Elizabeth ne tarda pas à parvenir à Vanda. On peut juger quel dut être l'état de son âme. C'était une douleur qui ne permettait pas de larmes. Tous les soins de ses amies pour tarir l'amertume de ses regrets furent vains.

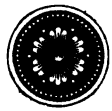
« Quand on n'a plus rien à aimer, on n'a plus rien à craindre, disait-elle. »

Il y a deux ans, le jeune prince L....off en devint éperduement amoureux, et lui demanda sa main. Elle le refusa longtemps; vaincue cepen-

Digitized by Google

dant par l'idée qu'un être sensible souffrait encore pour elle, elle se décida à former cette union. Depuis, ils ont tous deux parcouru la France et l'Allemagne, et reviennent maintenant de l'Italie. On pouvait croire qu'un changement de scènes et les soins de son mari calmeraient l'amertume de ses souvenirs. Mais l'image d'Ivan la suit sans cesse comme un remords. Les mots d'esclavage et d'esclave prononcés devant elle produisent toujours une émotion cruelle. C'est une fleur que le vent des passions a desséchée, et que le temps sera impuissant à faire renaître. »

Je remerciai vivement le comte Arthur, et, sous l'impression de ses paroles, j'ai esquissé ce tableau. Mais je sens qu'il lui manque la diction de mon spirituel narrateur, et la vue de son intéressante héroïne.



Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XXXI.

L'empereur Alexandre, le roi de Prusse et l'officier de marine. — Surprise à l'impératrice de Russie. — Continuation des fêtes. — Un bal chez M. de Stakelberg. — Paul Kisselef. — Brozin. — Fête donnée par le prince de Metternich. — Incendie de la salle de bal. — Fêtes et banquet à la cour. — Ompteda. — Chronique du Congrès. — Le parfum accusateur. — Souvenir de l'impératrice Joséphine et de Madame Tallien. — Un roman à la cour.

Le comte de Witt entra un matin chez moi en riant aux éclats.

Digitized by Google

— « Qui vous rend si gai, mon cher général, lui dis-je?

— « Une aventure que vient de me raconter Ouvaroff : elle est fort plaisante, mais, bien qu'il en tienne les détails de l'empereur Alexandre lui-même, on aura peine à la croire.

« Un jeune marin, protégé du comte de N...ode, qui, par une coïncidence bizarre, n'était jamais venu à Pétersbourg, et ne connaissait pas l'empereur, a été expédié à Vienne porteur de dépêches importantes. Alexandre, ici comme dans sa capitale, vous le savez, aime à parcourir à pied les rues et les promenades. Ce matin, Sa Majesté sortait du palais revêtue d'une simple capote d'uniforme, quand elle avise un jeune officier de sa marine, botté, éperonné, qui semblait s'orienter et interroger du regard l'entrée de la résidence impériale, incertain du point vers lequel il dirigerait son gouvernail. Alexandre l'aborde.

— « Vous paraissez chercher quelque chose, lui dit-il.

— « C'est vrai, répond le marin. J'ai une dépêche à remettre à l'empereur de Russie. On m'a enseigné le palais de Burg : m'y voici. Mais, à

Digitized by Google

Vienne depuis quelques instants seulement, je ne sais à qui m'adresser pour me guider et m'introduire. »

Alexandre est charmé de l'air franc et ouvert du jeune homme. Il lui paraît plaisant de prolonger un peu son incognito.

— « Vous ne trouveriez pas l'empereur maintenant; dans ce moment il n'est pas au palais. Mais à deux heures il pourra vous recevoir. »

La conversation s'entame sur le ton le plus familier et le plus amical. Le czar interroge notre officier sur sa famille, sa carrière, ses espérances. Il apprend de lui qu'entré fort jeune dans la marine il n'est jamais venu à la cour, et n'a jamais vu son souverain. Enfin, après une demi-heure de promenade et de conversation, Alexandre se tournant vers le marin, lui dit affectueusement :

— « Monsieur, vous pouvez me remettre vos lettres; je suis Alexandre.

— « Mauvais plaisant, répond l'autre en riant, vous, l'empereur?

— « Oui, l'empereur de Russie.

— « Allez donc; comme je suis l'empereur de la Chine, moi.

Digitized by Google

— « Et pourquoi ne seriez-vous pas l'empereur de la Chine?

— « Vraiment oui, comme vous êtes celui de la Russie, reprend le joyeux enfant de Neptune.»

Alexandre, de plus en plus charmé d'un quiproquo qui promet de devenir comique, prend goût à la plaisanterie. Les gais propos, les réparties joyeuses continuent. On atteint le rempart. Bientôt l'empereur aperçoit le roi de Prusse qui se dirige de leur côté.

— Savez-vous l'allemand, dit-il à son compagnon?

— « Pas un mot, répond l'autre. »

Aussitôt Alexandre le devance, aborde Frédéric-Guillaume, et lui dit quelques mots en allemand; puis, revenant au jeune marin et le prenant par la main.

— « Voici, lui dit-il, une bonne occasion de vous faire connaître le roi de Prusse.

« Sire, un officier de ma flotte que j'ai l'honneur de présenter à votre majesté.

— « Ah! de mieux en mieux, s'écrie l'autre; Monsieur, le roi de Prusse; vous, l'empereur de Russie; moi l'empereur de la Chine. Trois souve-

Digitized by Google

rains ..... pourquoi pas? mon capitaine dit bien qu'il l'est, après Dieu, sur son bord ..... A propos, comment vont les affaires de la Prusse? se porte-t-on bien à Berlin? En vérité, c'était un incontestable héros, que votre prédécesseur le grand Frédéric? Comme aussi votre ayeul, Pierre 1er de Russie de réformatrice mémoire, dit-il en s'inclinant devant Alexandre. Tout grands qu'ils étaient, je doute qu'ils eussent imité mon grand père, qui, à la bataille de Tchesmé, se fit sauter avec son bâtiment plutôt que de se rendre aux Turcs. »

Bien que la liberté de ces propos approchât de l'insolence, tout cela était dit par le marin avec cette franchise et cette gaîté qui sont l'apanage de cette profession. Non seulement les deux souverains ne s'en blessaient pas, mais leur rire témoignait qu'ils s'en amusaient beaucoup.

On était arrivé à la porte d'une guinguette. Très poliment l'officier offre à ses interlocuteurs d'y entrer pour continuer l'entretien le verre à la main. Entraînés par cette folie du moment, les deux souverains acceptent. Il faut véritablement être témoin de tout ce qui se passe ici pour croire

Digitized by Google

à la possibilité d'une semblable scène. Des rafraîchissements sont servis : on s'attable, on trinque familièrement en continuant à deviser sans contrainte et avec l'abandon qu'une royale débauche autorise dans un pareil lieu.

— « A votre santé, mon frère, dit Guillaume de Prusse à Alexandre de Russie.

— « Vrai Dieu, répond l'empereur, il ne manque à la solemnité d'un pareil toast que l'artillerie obligée des batteries de nos capitales.

— « Qu'il en soit comme vous le désirez, dit le marin saisissant son pistolet et se disposant à l'armer. Voilà un canon de petit calibre qui y suppléera. »

Il allait tirer, ameuter la foule, et changer en une scène scandaleuse ce qui n'était qu'un joyeux badinage. Ce n'est pas sans peine que l'on détourne le danger d'une démonstration si bruyante. Enfin on quitte la place : mais le marin tient obstinément à payer la dépense, et l'on doit lui céder : on sort de la taverne.

Arrivés sur le bastion, la foule commence à environner les deux monarques, et leur prodigue les marques de déférence accoutumées,

Digitized by Google

M. de Richelieu aborde Alexandre avec respect, et le traite de majesté. Le jeune officier, qui a servi sous les ordres du duc à Odessa, le reconnaît : il pâlit, il se trouble, il voit qu'il a été dupe d'une mystification royale. Mais, bientôt rassuré par l'air de bonté d'Alexandre, il s'empresse de lui remettre ses dépêches. L'empereur les prend avec un sourire gracieux et malin, et, du geste le plus bienveillant, congédie le jeune marin qui reçoit de son souverain une invitation à dîner pour le jour même.

« Notre spirituel officier a-t-il été le mystificateur ou le mystifié? je ne puis vous le dire; mais après tout, quel qu'ait été son rôle, bien certainement cette circonstance bizarre d'un passe-temps royal le poussera plus loin que ne l'eussent fait vingt ans de service, ou la plus éclatante action. Il n'aura pas besoin d'aller, comme son grand père, chercher, à l'aide d'un baril de poudre, sa récompense au ciel.

Mais, pendant que nos rois s'amusent, continua le général, les impératrices et les reines ne veulent pas rester en arrière. Vous savez que c'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance de l'im-

Digitized by Google

pératrice de Russie. Or, tous les anniversaires, toutes les fêtes du calendrier sont des occasions pour le plaisir, et le plaisir n'en laisse échapper aucune. Hier matin, l'impératrice d'Autriche, les grandes duchesses d'Oldemburg et de Saxe-Veimar, affublées de vêtements bizarres, se sont fait annoncer sous des noms supposés chez l'impératrice Elisabeth. Après quelque hésitation, on s'est reconnu, on a beaucoup ri : des cadeaux magnifiques ont été offerts, et, ainsi que la surprise, acceptés de la meilleure grâce du monde.

— « Le prince de Ligne, mon cher général, en parlant de tous ces souverains que le plaisir enivre, les appelait des rois en vacances : en vérité, à les voir se divertir ainsi comme des enfants, il eût pu les nommer des écoliers en vacances. »

Le comte me pressa de l'accompagner le soir à un grand bal que M. de Stakelberg, ambassadeur de Russie, devait donner pour fêter la naissance de sa souveraine. Je le lui promis : ce devait, assurait-on, être la dernière réunion russe : car on annonçait que toutes les affaires seraient enfin terminées pour le carnaval. Plusieurs souverains songeaient à quitter Vienne, et lord Castlereagh était appelé

Digitized by Google

à Londres pour l'ouverture du parlement anglais.

Quoique, très souvent depuis les premiers jours du congrès, de pareils bruits eussent été répandus à Vienne, on pouvait, cette fois, croire à leur vraisemblance. Quatre mois s'étaient écoulés depuis que le plaisir avait ouvert aux représentants de l'Europe les portes du sanctuaire où ses destinées allaient être fixées : l'équilibre et la paix allaient probablement sortir de ce long enfantement.

Que dire du bal de M. de Stakelberg après toutes les descriptions des féeries de cette époque? Il semblait vraiment qu'une sorte de lutte s'établît entre les représentants des grandes puissances, lutte de magnificence et de bon goût. Mais, outre les merveilles du luxe et de l'opulence, ce qui distinguait surtout ces bals offerts aux illustres hôtes de Vienne par les notabilités russes, c'était une exquise urbanité jointe à ce que la civilisation offre de plus recherché. Le monde avait convié dans la capitale de l'Autriche ses plus illustres personnages dans la diplomatie et les armes : au milieu de ces célébrités, la palme de la politesse antique, qu'on a appelée si long-temps la politesse

Digitized by Google

française, appartenait sans conteste à la Russie.

Une des premières personnes que j'aperçus dans cette éblouissante réunion fut le général Ouvaroff. Debout et immobile selon son habitude, il portait à son doigt cette bague mystérieuse qui ne le quittait pas, et sur laquelle était gravée une tête de mort. Etait-ce un souvenir de la mort de la princesse S*** qui s'était empoisonnée par amour pour lui? ce lugubre emblême était-il destiné à lui rappeler le meurtre de Paul Ier auquel il avait coopéré, disait-on? c'est ce que je n'ai jamais pu savoir.

Prés de lui était le colonel Brozin, et le comte Paul Kisseleff, tous deux aides-de-camp de l'empereur Alexandre. Le premier, beau et brave militaire, eut plus tard le dangereux honneur de succéder à son maître dans le cœur de la belle Nariskin : car il n'était donné qu'à Louis XIV d'être aimé d'une Lavallière, d'une femme qui se donnât à Dieu en cessant d'être à son roi. Le second, militaire de la plus haute distinction, s'est acquis, depuis, une réputation méritée comme administrateur des principautés de Valachie et de Moldavie. On se sentait pris d'abord d'une

Digitized by Google

sorte de sympathie pour son caractère intrépide et brillant. Enthousiaste de tout ce qui est grand et noble, il était véritablement passionné pour Alexandre qu'il aimait comme un bienfaiteur, et qu'il chérissait par ce penchant naturel qui attache l'une à l'autre deux âmes faites pour s'entendre. Le général Paul Kisseleff a épousé, depuis, la fille aînée de la célèbre comtesse Sophie Potocka. Il est chargé aujourd'hui de l'un des ministères les plus importants de l'empire russe.

Ici, le prince Dolgoroucki, fils de cette belle princesse Dolgoroucka, pour laquelle Potemkin fit bombarder la forteresse d'Ockzakoff pendant toute une nuit, est entouré d'un cercle nombreux au milieu duquel on distingue les princes Gagarin et Troubetskoï, l'aide-de-camp Pankratieff, etc.

Plus loin, M. de Talleyrand cause froidement avec MM. de Wintzingerode et de Hardemberg. Dans le bruit et l'enivrement du plaisir, sa physionomie impassible exprime le même calme que dans la salle du congrès, où vient de s'agiter le sort de l'Europe et de sa patrie.

Déjà plusieurs valses et polonaises avaient été

Digitized by Google

exécutées : on pria la princesse B..... de danser la Tarentelle, cette jolie danse napolitaine, que, dans son enfance, ses jeunes compagnes de Parthénope exécutaient avec elle sous ce beau ciel qui l'a vue naître. Cédant au vœu général, elle se plaça au milieu du salon, fit une révérence pleine de grace; puis, saisissant un tambour de basque, elle donne le signal à la musique, et commence ce pas léger, animé, voluptueux qui s'harmonise si bien avec l'ivresse dont l'air de Naples est empreint. Tantôt elle agite son tambour au-dessus de sa tête, et en fait sonner les grelots avec une incroyable dextérité; tantôt, le frappant de la main, du coude, des genoux, de la tête, elle parcourt le cercle qui l'entoure avec tant de légèreté, qu'elle semble à peine effleurer le parquet qui la porte. Ces pas vifs et pressés, ce mélange de pudeur et de volupté, rappellaient par leur souplesse et leur grâce, les poses de l'antiquité conservées dans les arabesques d'Herculanum, ou, mieux encore, celles des ravissantes filles de la baie napolitaine. Si on l'eût osé, les applaudissements eussent éclaté avec transport, mais un murmure universel et non moins flatteur vint prouver

Digitized by Google

à la charmante Therpsicore l'admiration de tous les spectateurs.

Souvent, quand mon souvenir m'a reporté vers ces fêtes où j'ai vu la noblesse russe à Pétersbourg, à Moscou, à Vienne, déployer une telle recherche d'élégance et de richesse, je me suis rappelé ce que me disait mon ami le comte Tolstoÿ sur les difficultés que Pierre Ier eut à vaincre pour contraindre ses boyards de s'amuser à l'européenne. L'opposition avait été si violente qu'il ne put en triompher qu'en publiant un long règlement; et quiconque s'en écartait encourait les peines les plus sévères. Bien que son inébranlable volonté eût décidé que ces fêtes auraient un caractère européen, on touchait encore trop à la barbarie pour qu'elles ne s'en ressentissent pas. C'était au son du tambour que les bals de la cour étaient annoncés par la ville. Les dames s'y rendaient à cinq heures du soir: elles devaient être vêtues à la mode suivie alors dans les autres cours de l'Europe. L'impératrice mère seule, qui était une Nariskin, était exempte de la loi générale, et conservait le vêtement des dames russes. Pierre, qui ne s'épargnait jamais dans les ordres qu'il pres-

Digitized by Google

crivait aux autres, se tenait en faction à la porte du palais, un esponton à la main. Ainsi, Louis XIV à St-Cyr, transformé en huissier, gardait la porte du théâtre lors des représentations d'Esther. Les grandes duchesses offraient des rafraîchissements aux convives; c'était bien leur nom, car les rafraîchissements n'étaient pas autre chose que des vins de France, de l'hydromel, de l'eau-de-vie et de la bierre forte. A la porte d'entrée, faisant face à l'empereur, un chambellan tenait deux urnes, renfermant un grand nombre de numéros. Chaque cavalier et chaque dame entrant dans le bal en tirait un, et, bon gré malgré, se trouvait associé avec le numéro correspondant, comme jadis les athlètes du Pugilat aux jeux olympiques. Les bals masqués étaient encore plus extraordinaires. On cherchait à s'y distinguer par les costumes les plus bizarres : et la joie, les danses étaient en harmonie avec les costumes.

Mais quelques années ne s'étaient pas écoulées que les leçons de l'illustre réformateur avaient déjà porté leurs fruits. Sous Catherine Ire, sous Elizabeth, on vit le plaisir suivre la même progression que la puissance et l'influence russes.

Digitized by Google

Cette dernière princesse affectionnait surtout les bals masqués : elle en donnait un magnifique le premier jour de chaque année ; les dames étaient tenues d'y paraître en hommes, et les hommes en habits de femmes. L'impératrice, qui était fort belle en homme, prenait grand plaisir à ce déguisement. Puis vint le règne de Catherine II, qui sembla destinée à épuiser tous les genres de gloires et de plaisirs. Sans parler de ses magnifiques carrousels, il suffira de rappeler ses réunions et ses bals au château de Czarkoselo, et les fêtes de Potemkin au palais de la Tauride : l'imagination humaine ne peut aller au-delà. Enfin, dans les premières années de ce siècle, et à l'époque du Congrès de Vienne, il n'était pas de nation qui comprît le plaisir mieux que la nation russe, et qui sût mieux lui imprimer un cachet de politesse et de grandeur.

Ainsi, chaque jour voyait une fête nouvelle succéder à la fête de la veille, sans que cette continuation de plaisir parût amener la satiété. Pendant que M. de Stakelberg célébrait la naissance de sa souveraine, l'empereur François réunissait pour le même objet les têtes couronnées, les

Digitized by Google

princes, les autres notabilités politiques ou militaires à un grand concert dans une des salles de la résidence impériale. Un dîner splendide avait précédé le concert. Deux jours auparavant M. le prince de Metternich avait aussi donné un grand bal auquel avaient assisté tous les hôtes de la cour autrichienne. Mais je m'aperçois que je touche bientôt au terme de ma course et que je n'ai pas encore parlé de cet homme d'état, l'un des personnages les plus saillants de notre époque. Qui n'a essayé de peindre M. de Metternich?..... Ainsi que M. de Talleyrand, il a eu de son vivant tous les honneurs de l'histoire; mais, quoique son portrait ait déjà été tracé par des mains plus exercées que la mienne, je ne puis résister au désir de le montrer, moi aussi, tel que j'ai pu le juger au travers de cette auréole de puissance et de réserve diplomatique dans laquelle il a vécu depuis sa jeunesse.

M. de Metternich, à cette époque, pouvait passer encore pour un jeune homme. Ses traits étaient parfaitement réguliers et beaux, son sourire plein de grâce; sa figure exprimait la finesse et la bienveillance; sa taille moyenne était aisée

Digitized by Google

et bien prise, sa démarche remplie de noblesse et d'élégance. C'est surtout dans le beau dessin d'Isabey, représentant les plénipotentiaires au Congrès, qu'on peut se former une idée exacte de tous ces avantages extérieurs auxquels son cœur n'était pas insensible. Au premier coup-d'œil on se plaisait à voir en lui un de ces hommes auxquels la nature a prodigué tous ses dons les plus séduisants, et qu'elle semble n'appeler qu'aux frivoles succès de la société. Mais, si l'on considérait attentivement sa physionomie, où sont empreints à la fois la souplesse et la fermeté ; si l'on scrutait la profondeur de son regard, à l'instant la supériorité de son génie politique se décélait : on ne voyait plus en lui que l'homme d'état habitué au gouvernement des hommes et au maniement des grandes affaires.

Mêlé depuis trente-cinq ans aux gigantesques commotions qui ont remué l'Europe, M. de Metternich a montré la haute aptitude de son esprit, cette rare pénétration, et cette sagacité qui prévoit et dirige les évènements. Sa décision, fruit d'une longue méditation, est immuable, sa parole nette et incisive comme il convient à l'homme

Digitized by Google

d'état qui est sûr de la portée de tout ce qu'il dit. Ajoutez à cela que M. de Metternich est un des plus charmants conteurs de notre époque.

En politique on lui a reproché d'être asservi à la loi de l'immobilité : certes, un esprit aussi élevé que le sien a bien compris qu'il n'est pas dans la destinée de l'homme de rester stationnaire, et que, dans notre siècle, rester immobile ce serait reculer. Mais il sait aussi que les secousses ne sont pas le progrès, et qu'il faut, dans le gouvernement des hommes, tenir compte de leurs habitudes et de leurs besoins réels. Si le moment n'est pas venu de porter sur M. de Metternich un jugement définitif, l'histoire contemporaine doit se borner à constater le bonheur calme et sans nuages que son gouvernement immobile et silencieux a su donner aux états héréditaires de l'Autriche : ce bonheur, qui leur suffit, est déjà un titre de gloire qu'on ne saurait méconnaître.

Les fêtes de M. de Metternich lors du Congrès avaient un caractère particulier tout-à-fait en rapport avec sa personne, si on peut s'exprimer ainsi. Au luxe le mieux entendu, à une recherche extrême dans les détails, se joignait un gran-

Digitized by Google

diose sans confusion. Il semblait que, sous ce point de vue, une sorte de préséance leur appartînt comme elle appartenait au prince dans les conférences diplomatiques de la chancellerie d'état.

Ce fut vers la fin de janvier que fut donnée cette réunion. Elle eut lieu à la maison de campagne que M. de Metternich possède à une petite distance de Vienne. Quoique le froid fût excessif, la foule des assistants était immense, et, comme d'ordinaire, on y voyait réunies toutes les illustrations de l'Europe, toutes les plus jolies femmes du moment. Le prince et la princesse en faisaient les honneurs à l'envi et avec une certaine grâce coquette qui s'efface de jour en jour, maintenant que l'on croit avoir tout fait quand on s'est borné à ouvrir la porte de ses salons. En vérité, en voyant tout le soin que cet illustre maître de maison se donnait pour plaire à ses invités, on se rappelait que naguère, au début de sa carrière, il avait brillé à Paris par le charme de ses manières. Si, depuis, sa position avait démesurément grandi, elle ne lui avait rien enlevé d'une urbanité qui pour un favori ne laisse pas que d'être un parfait auxiliaire au bon vouloir de la fortune.

Digitized by Google

Une magnifique salle de danse avait été construite pour cette fête sur l'emplacement du jardin, elle était ornée avec ce luxe et cette richesse de décors qu'on apportait dans tout. Les gradins étaient couverts de femmes éblouissantes de toilette et de beauté. L'œil ne quittait cette riante perspective que pour se reporter sur un spectacle non moins brillant, la variété infinie des uniformes, des broderies, des décorations qui remplissaient le milieu de la salle.

— « Ce qui confond l'esprit, disais-je au prince Philippe de Hesse-Hombourg, c'est que la multiplicité des plaisirs n'en amène pas la satiété. Je ne puis concevoir comment les frêles organisations des femmes peuvent suffire à ces joies sans cesse renaissantes. »

— « Les femmes, vous le savez, trouvent dans la lutte un plaisir que nous ne connaissons pas. Or, ces bals sont de véritables arènes où viennent combattre en champ clos les beautés de tous les pays. C'est une rivalité d'élégance, un carrousel à l'éventail : chaque combattant y espère un triomphe, et l'espoir suffit pour doubler ses forces. »

Le lendemain, un bruit sinistre se répandit

Digitized by Google

dans la ville. Cette salle de bal si élégante, ces lieux témoins de tant de joies, avaient été, pendant la nuit, dévorés en partie par le feu. Les gens superstitieux ne manquaient pas à Vienne. Ce fâcheux évènement servit de texte à de nombreux pronostics. On rappelait les malheurs qui avaient signalé le mariage de Louis XVI, et l'incendie du prince de Schwartzemberg à Paris quand une même couche reçut Napoléon et la fille des césars : triste analogie avec les fêtes qui célébraient sa chute dans la capitale de son beau-père, et non loin du lieu d'exil de sa femme et de son fils. La haute position qui appartenait à M. de Metternich dans les débats de l'Europe, la présidence que ses collègues lui avaient déférée, venaient donner plus de consistance encore à ces lugubres conjectures. Pourquoi faut-il qu'elles se soient si tristement réalisées?

Quelques jours après, sans autrement s'inquiéter de toutes les prédictions des Nostradamus viennois, la cour autrichienne célébrait gaîment la fête du roi de Danemarck, de la reine de Bavière, du duc de Saxe Veimar et du grand-duc de Bade, qui tombait le même jour. Un grand

Digitized by Google

gala, auquel le public était admis comme curieux, réunissait toutes les têtes couronnées. Je suivis la foule, désireux de contempler un coup-d'œil qui ne devait probablement pas se renouveler de sitôt. C'était en vérité quelque chose de bien imposant que ce banquet, par le nombre et le rang des convives. *Sire, votre majesté* s'entendait à tous les coins de la table : altesse royale, altesse impériale, grands-ducs, ducs, n'y étaient, après tout, que des sujets haut placés. Qu'on ajoute à tout cela le rang des officiers servants, écuyers, échansons, pannetiers, pour la plupart aussi princes souverains ou altesses sérénissimes; qu'on se figure des milliers de bougies faisant étinceler les cristaux et reluire la vaisselle d'or massive de la maison impériale, le parfum des fleurs se mêlant à l'harmonie des instruments, la douce familiarité, l'intimité de ces maîtres du monde tempérant la majesté de leur réunion, et on conviendra que c'était un spectacle unique à contempler.

C'est dans ces galas d'apparat qu'on servait de ce vin de Tokai dont le prix exorbitant est évalué de cent vingt à cent cinquante florins la bouteille. L'empereur en avait de plus de cent ans

Digitized by Google

dans sa cave : ce précieux nectar ne voyait le jour que dans les occasions solennelles quand il s'agissait de fêter quelque grand anniversaire, ou de porter quelques santés souveraines.

Le hasard m'avait placé non loin du baron Ompteda. Nous sortîmes ensemble pour nous rendre au théâtre de la porte de Carinthie. On y donnait *Flore et Zéphire*, ballet exécuté par les danseurs de l'Opéra de Paris. La salle était pleine comme d'habitude. Peu soucieux des entrechats et des pirouettes, je me promenais avec Ompteda, certain, s'il était en verve, d'être bientôt au fait de la chronique du Congrès : personne mieux que lui n'avait le talent de recueillir et d'habiller les nouvelles du Graben et des salons.

— « Que dit-on de nouveau ? demandai-je à mon spirituel interlocuteur.

— Tout est fini, ou près de l'être. Les nuages sont dissipés. C'est au départ de lord Castlereagh que l'Europe doit enfin l'heureuse issue des négociations.

— « Mylord était donc le seul obstacle à la paix?

— « Vous n'y êtes pas : depuis quatre mois on conférait sans pouvoir se mettre d'accord. Tout-

Digitized by Google

à-coup, Mylord est rappelé en Angleterre pour l'ouverture du Parlement. Vous comprenez qu'il ne pouvait s'y présenter sans apporter au moins quelques nouvelles : il a donc ranimé les délibérations, hâté la conclusion des affaires, pressé les résultats. Pourquoi les autres nations n'ont-elles pas aussi des parlements à ouvrir?

« La cour d'Autriche est fort à l'aise, continua le baron. L'aréopage européen a prononcé sur le sort de Naples et de son roi improvisé, Joachim. Le trône va être rendu à la branche des Bourbons. Vous savez que la chancellerie impériale avait pris le parti de ne pas notifier le décès de la reine Caroline, ne sachant quel titre lui donner. L'embarras a disparu.

— « Oui, je me rappelle qu'on avait mis en avant un honnête prétexte. La cour, disait-on, ne voulait pas attrister les fêtes du Congrès, en pleurant officiellement la fille de Marie-Thérèse. Ainsi, en réalité elle ne voulait pas, ou plutôt n'osait pas trancher cette question d'étiquette réservée à la diplomatie. On va donc prendre le deuil de la pauvre reine au moment où il con-

Digitized by Google

viendrait plutôt de chanter un *Te Deum* pour le retour de son époux au trône de ses pères.

— « Un de vos diplomates très influent ici a une façon toute particulière de faire arriver à Vienne des nouvelles de Paris pour les accommoder à sa guise: il envoie à Madame la duchesse son épouse un projet de dépêche. Le secrétaire docile le transcrit. Huit jours après, l'estafette la rapporte, puis on montre en confidence des notes de la cour des Tuileries qui n'y ont été ni dictées ni chiffrées. En vérité on aurait pu leur épargner les cahotements du voyage.

« Vous avez entendu parler du duel qui vient d'avoir lieu entre le prince de *** et le comte de M**.

— « Oui, j'ai appris que les deux champions, quoique blessés tous les deux, l'étaient si légèrement que leurs amis n'ont aucune inquiétude.

— « Le public de Vienne, reprit Ompteda, s'égaierait bien s'il connaissait le sujet de la querelle. La femme d'un de ces Messieurs a une passion malheureuse pour les parfums, ou plutôt pour un parfum dont elle se fait gloire d'être l'inventeur. C'est un mélange d'eau de rose et de

Digitized by Google

musc assez fort pour mettre en fuite toutes les femmes vaporeuses de l'Italie. Comme cette dame, belle encore, quoique n'étant plus de la première jeunesse, allait souvent dans le monde, ce malencontreux parfum y était si connu qu'entrait-elle dans une pièce, sa présence était aussitôt trahie à l'odorat. Voici qu'un matin son mari, le prince *** arrive chez son ami le comte M**. A peine a-t-il mis le pied dans les appartements que, saisi par une odeur qu'il ne connaît que trop, il s'écrie :

— « Ma femme est donc venue ici?

— « Non sans doute, répond le comte.

— « Tu le nies. Alors elle y est encore. Et si je me mets à la chercher, je ne la suivrai pas longtemps à la piste.

« Par suite d'une vive explication, où l'un nie et l'autre affirme, les deux amis mettent l'épée à la main dans la chambre même, et pendant qu'ils se blessent mutuellement, la dame s'esquive par un escalier dérobé. Cette mésaventure aurait dû la guérir. Mais non : elle n'en continue pas moins à s'inonder de cette maudite essence, qu'on pourra bien appeler le parfum accusateur.

« On déplore avec raison l'accident qui vient

Digitized by Google

de coûter la vie au jeune duc, Louis d'Aremberg. Précipité par son cheval sur les dalles de la place Joseph, il a été relevé mort. Et que l'on envie encore les avantages d'une haute naissance! Voyez si l'auréole du rang protège de la foudre. Le père du jeune duc a perdu la vie à la chasse, d'un coup de feu; sa mère a été guillotinée en France; son frère s'est expatrié par suite d'un duel où il a tué son adversaire; enfin sa sœur a péri dans l'incendie du bal donné par le prince Schwartzemberg à Paris. Fallait-il donc s'appeler d'Aremberg pour qu'à ce nom s'attachât tant de fatalité?

« Vous n'étiez pas au dernier bal donné par le banquier Gey-Muller?

— « Non; mais j'ai assisté déjà à une fête de ce genre chez le baron d'Arnstein, et ce fut pour moi, ici où tout est merveilleux, un spectacle vraiment incroyable que celui de l'aristocratie financière luttant de luxe avec la cour autrichienne, et la surpassant peut-être.

— « Ce qui a signalé la réunion de Gey-Muller, c'est moins la profusion, l'élégance, la recherche exquise du souper, qu'une chûte, non pas la

Digitized by Google

chûte d'un empire, on y est maintenant assez accoutumé, mais celle de la jolie madame Pereyra, la fille du baron d'Arnstein. Elle valsait avec le prince Dietristhein : entraînée par la rapidité de cette valse russe, qui tourbillonne comme une avalanche, embarrassée dans les plis de sa robe, elle est tombée avec son cavalier ; et tous deux ont roulé au milieu de la foule. Je vous laisse à penser quelle fut leur confusion. Il faut en convenir : les princes du nom de Maurice sont poursuivis par une sorte de fatalité. Au carrousel impérial vous avez vu Maurice Lichtenstein précipité avec son cheval sur l'arène. Voici cet autre Maurice qui se met à pivoter sur son dos au lieu de tourner sur ses jambes : il ne faut pas disputer des goûts.

— « Trève, mon cher baron, trève de plaisanteries : ce sont des pierres que, sans le savoir, vous jetez dans mon jardin. Pareille mésaventure m'est arrivée jadis au salon des étrangers à Paris. Mais, pour tout dire, mon joli partner était masqué, ce qui lui épargna la peine de rougir. Je dus en outre à cette chûte d'entendre une conversation qui, à cette époque, avait tout l'intérêt d'une scène de drame.

Digitized by Google

« C'était lors des premières années du consulat. La meilleure compagnie de l'Europe affluait alors à Paris. La France, avide de jouir après les orages sanglants de la révolution, semblait saisir tous les moyens d'oublier ses souffrances. Les salons de Frascati étaient le rendez-vous ou plutôt le temple du plaisir. Ici une foule de gens de tout rang, de tout sexe, à la faveur d'un domino, venaient à une table de jeu risquer, dans une nuit, le fruit de vingt ans de travail, ou le produit des plus ingénieuses spéculations. Là, dissimulées par une légère surface de carton et une enveloppe de soie, s'agitaient les intrigues politiques ou amoureuses les plus piquantes; plus loin, des quadrilles, où figuraient Vestris, Bigottini, Millière, faisaient assaut de grâces et de légèreté. Je valsais avec madame R*** : la foule qui nous entourait était immense. Embarrassé dans son domino, mon partner fait un faux pas, tombe et m'entraîne. Nous nous relevons aussitôt : mais tout émue de cet accident, madame R... me prie de la conduire hors de la salle. Fort à point nous rencontrons le marquis de Livry qui nous fait conduire dans ses appartements à l'étage supérieur.

Digitized by Google

L'air plus pur, et quelques spiritueux eurent bientôt dissipé le malaise de madame R***. Nous nous disposions à redescendre dans les salons, lorsque nous entendons une conversation assez vive dans la pièce voisine.

Beaumarchais a dit que pour entendre il faut écouter : persuadés qu'il ne s'agissait que d'une intrigue de bal, nous nous approchons de la cloison. A travers sa mince épaisseur nous distinguons deux voix de femmes. Nous allions nous retirer, désappointés, quand le nom de Bonaparte frappe notre oreille. Ce nom, le talisman de cette époque, attire de nouveau notre attention ; nous entendons l'une de ces dames dire à l'autre :

« Je vous proteste, ma chère Thérézina, que j'ai fait tout ce que l'amitié pouvait attendre de moi, mais vainement. Ce matin encore j'ai tenté un nouvel effort. Il ne veut rien entendre. En vérité, je suis à me demander ce qui peut l'avoir si fortement prévenu contre vous. Vous êtes la seule femme qu'il ait rayée de la liste de celles admises dans mon intimité. Craignant qu'il ne vous fît un affront personnel, ce dont je ne me consolerais jamais, j'ai hasardé de venir ici seule

Digitized by Google

avec mon fils. On me croit couchée au château : mais j'ai voulu vous voir pour calmer votre tête et me justifier à vos yeux.

— « Je n'ai jamais douté de votre cœur ni de votre attachement, Joséphine, répondait l'autre dame : leur perte me serait mille fois plus douloureuse que les préventions de Bonaparte. Ma conduite a été assez digne pour que l'on puisse s'honorer de mes visites : et certainement je ne vous en ferai pas sans son aveu. Mais ne lui souvient-il plus que la première démarche de Tallien, après le 10 thermidor, fut de nous ouvrir les portes du cachot où toutes deux nous attendions la mort? Peut-il avoir oublié que celui dont je porte le nom a nourri vos enfants pendant toute votre captivité. Ces enfants, les siens aujourd'hui, il ne les a sans doute pas consultés avant de vous interdire ma présence. Il n'était pas consul alors que je partageais avec vous. . . . Mais pardon, Joséphine, pardon!. . . . . .

Ici des sanglots l'interrompirent.

— « Calmez-vous, ma chère Thérézina ; laissons passer le premier orage, et tout s'arrangera. Mais gardons-nous de l'irriter davantage. Il en

Digitized by Google

veut beaucoup à O...rd, et l'on dit que vous ne recevez que lui.

— « Eh! veut-il donc, reprit Thérézina indignée, parce qu'il gouverne la France, tyranniser aussi nos cœurs? Faudra-t-il sacrifier tout, jusqu'à nos affections les plus intimes et les plus chères? »

Comme elle achevait ces mots, on frappa à la porte. C'était Eugène Beauharnais qui venait chercher une de ces dames.

— « Partons, lui dit-il: voici une heure que vous êtes absente; le conseil est peut-être fini: que dirait le premier consul s'il ne vous trouvait pas en rentrant?

Nous nous éloignâmes à petit bruit, madame R*** et moi.

« Quittons ce bal, me dit-elle en descendant; ce que nous pourrions y voir ne vaudrait pas ce que nous venons d'entendre. »

L'une de ces dames était Joséphine, celle qui allait, bientôt après, être saluée du nom d'impératrice; l'autre était madame Tallien, aussi célèbre par son extrême beauté que par ce caractère

Digitized by Google

énergique à qui la France dut le renversement de Robespierre. »

Ompteda se mit ensuite à me raconter quelques-unes de ces anecdotes qui se passaient, si l'on peut s'exprimer ainsi, derrière les coulisses du Congrès. Une d'elles avait eu pour héros un homme auquel la bizarre destinée devait me lier vingt-cinq ans après pour l'accomplissement d'un roman plus sérieux.

« Voici une petite facétie amoureuse, me dit le baron, qui met la diplomatie secondaire passablement en émoi. Vous vous rappelez sans doute ces tableaux en action qui furent tant admirés à la cour, et cette représentation de l'Olympe qui ne dut pas rendre les déesses de là-haut médiocrement jalouses de la beauté de leurs représentantes ici-bas. Vous vous rappelez également que, pendant ce chef-d'œuvre d'immobilité, on entendit un solo de harpe, exécuté avec la plus rare perfection par un jeune homme attaché à l'ambassade de Portugal.

— « Oui, le baron T...y.

— « Eh bien! cet orphée moderne a mieux fait que son devancier qui ne charmait que les

Digitized by Google

tigres et les panthères; il avait su captiver un cœur de mortelle caché sous une enveloppe divine. Notre jeune et élégant aventurier avait osé porter ses regards sur un objet qu'il lui était permis d'admirer et non pas d'adorer; et une jeune tête, séduite par son talent musical et ses avantages personnels, avait laissé parler un cœur dont les mouvements ne doivent être réglés que par la politique. Le roman a été poussé si loin que les deux amants songeaient, disait-on, au dénouement obligé, à un enlèvement, quand on a prié Roméo de vouloir bien s'esquiver au plus vite sans sa Juliette. On parle de correspondances saisies, d'une grande maîtresse vertement tancée. Cette autre *grande Mademoiselle* est inconsolable d'une telle conclusion : elle demande à grands cris ou son amant ou un cloître. On ne lui accordera probablement ni l'un ni l'autre, et, le temps lui venant en aide, elle guérira de cet amour insensé.

— « Et l'amant..... qu'en dit-on ? a-t-il obéi ?

— « Ah ! bien lui a pris d'être enrégimenté dans la brigade diplomatique, sans quoi les sons de sa harpe eussent charmé pour longtemps les

Digitized by Google

échos de quelque château fort de la Hongrie ou de la Bohême. L'Autriche qui n'a pas, comme l'Angleterre, besoin d'un *alien bill* pour éloigner les étrangers qui l'offusquent, a exigé de M. de Sald...a le renvoi immédiat du jeune téméraire. Cette nuit donc, en compagnie de gens de cœur et d'exactitude qui répondaient de son obéissance, il a dû quitter l'Autriche avec une injonction très formelle de n'y jamais reparaître. Ainsi l'aventure s'est terminée par des chevaux de poste, et les derniers accords de la harpe du barde auront mis fin à ce roman de cour. »

On parla huit jours de cet épisode qui coûta bien des pleurs, puis on l'oublia : à la cour on oublie vite. Mais tout devait être extraordinaire dans la carrière aventureuse du baron T...y. Etait-ce pour montrer qu'il était digne d'un tel amour qu'il se mit en quête d'une couronne, comme s'il eût voulu venir en parer celle que sa naissance appelait à porter un diadême?

Vingt ans plus tard on le retrouve prenant royalement possession de différentes îles de l'Océan pacifique, plantant enfin son drapeau indépendant sur le rivage de la Nouvelle-Zélande,

Digitized by Google

et méritant par ses efforts et sa constance que le Parlement d'Angleterre discutât la validité de ses titres. Un pas de plus, et ce rêve d'une tête aventureuse, mais noble et grande, se réalisait. Nouveau Triptolème de ces contrées barbares, il voulait en payer la souveraineté par les bienfaits de la civilisation. Pendant deux ans je joignis ma voix à la sienne: mais ni lui ni ses amis ne furent compris, à peine écoutés quand ils promettaient une riche colonie en échange de quelques secours. Tout ce qu'il avait tenté ne servit qu'à mettre l'Angleterre sur la trace de cette nouvelle conquête, aussitôt qu'elle la jugea à sa convenance. Copie infortunée du roi Théodore, il fut détrôné sans conteste. Mais aussi, s'il avait réussi, quel dénouement pour relever son épisode extra-romanesque du Congrès de Vienne!

Digitized by Google

CHAPITRE XXXIII.

Déjeûner chez M. de Talleyrand pour l'Anniversaire de sa naissance. — M. de Talleyrand et le manuscrit. — La princesse-maréchale Lubomirska. — Le carnaval. — Arrivée de nouveaux étrangers. — Le prince Koslowski. — Chaos de réclamations. — Les indemnités du roi de Danemarck. — Bruits du Congrès. — Arrivée de Wellington à Vienne.

Parmi les souvenirs du Congrès que j'ai gardés avec le plus de reconnaissance, est celui d'une réunion intime et pour ainsi dire de famille chez

Digitized by Google

M. de Talleyrand. C'était un déjeûner auquel n'assistaient exactement que les personnes de son ambassade, d'autres de son intimité, et quelques-uns des rares Français qui se trouvaient alors à Vienne. Ce repas matinal était donné pour l'anniversaire de sa naissance : le prince entrait ce jour-là dans sa soixante-unième année. J'eus la bonne fortune d'être du nombre des conviés.

Les personnes qui aiment à recueillir les moindres particularités d'un homme célèbre, n'ont pas oublié de noter les minutieuses recherches de la toilette du prince de Talleyrand, et de la coquetterie de son petit-lever. Effectivement ce lever tenait à la fois du Mazarin et de la Pompadour. Curieux d'en étudier les détails, je suivis dans la chambre à coucher MM. Bogne de Faye et Rouen qui allaient présenter leurs félicitations à leur illustre patron.

En ce moment le diplomate modèle faisait son apparition hors des épais rideaux de son lit. Un petit nombre d'intimes des deux sexes se trouvaient déjà réunis. Enveloppé dans un peignoir de mousseline plissée et gaufrée, le prince procéda à la toilette de son abondante chevelure qu'il

Digitized by Google

livra, comme l'homme entre deux âges de Lafontaine, non pas à deux femmes, mais à deux coiffeurs qui se mirent à s'escrimer à l'envi, et terminèrent par cet ensemble de cheveux flottants que chacun connaît. Vint ensuite le tour du barbier étuviste, puis le nuage de poudre: la toilette de la tête et des mains achevée, on passa à celle des pieds, détail moins récréatif, attendu l'odeur nauséabonde de l'eau de Barèges employée à fortifier sa jambe boiteuse. Tout cela irréprochablement terminé, nous pûmes, sans être valets, juger en robe de chambre ce héros de la diplomatie. Il m'y parut peut-être mieux qu'en habit de ministre, l'homme de l'à-propos, le modèle de ces manières nobles et courtoises qui ne sont plus hélas! qu'un souvenir.

Quand toutes ces ablutions d'eau et de parfum furent achevées, le premier valet-de-chambre, qui n'avait d'autre fonction que de surveiller l'ensemble, s'avança pour mettre la cravate qu'il noua d'un nœud fort galant. Vinrent ensuite les autres parties de l'ajustement. Hâtons-nous d'ajouter que toutes ces transformations furent exécutées avec une aisance de grand seigneur et un abandon pleins de convenance qui ne laissaient

Digitized by Google

voir que l'homme sans s'inquiéter de ses métamorphoses.

A table, non-seulement M. de Talleyrand déploya sa grâce et son urbanité ordinaires, mais il fut plus aimable que dans ses salons d'apparât, où, malgré son air insouciant, on pouvait s'apercevoir qu'il s'observait. Ce n'était plus ce silence habituel qu'il avait élevé, disait-on, jusqu'à l'éloquence, comme il sut élever l'expérience jusqu'à la divination. Pour être moins profond, son discours maintenant n'en avait peut-être qu'un charme plus irrésistible : il partait du cœur et s'épanchait sans contrainte.

Bien que madame Edmond de Périgord fût présente, ce fut le prince qui fit entièrement les honneurs. Il servit tous les plats, offrit de tous les vins, adressant à chaque convive quelques paroles bienveillantes et spirituelles. Si parfois quelqu'un tentait d'amener la conversation sur la politique, qu'à Vienne certains esprits voulaient impatroniser partout, à l'instant même il parlait d'une chose ou d'un fait tellement étrangers aux questions du moment, qu'on eût pu croire que la diplomatie lui était totalement antipathique. Il

Digitized by Google

nous avoua qu'il aimait qu'on lui souhaitât sa fête, à ce point que d'ordinaire il en chômait deux : la saint Charles et la saint Maurice, sans oublier l'anniversaire de sa naissance.

« Ces deux saints, ajouta-t-il, si jamais la fantaisie me prenait d'écrire ma vie, seraient pour mes souvenirs les meilleurs jalons : avec leur aide je pourrais coordonner toutes mes années, tristes ou heureuses, et dire où je me trouvais lors de leur apparition dans le calendrier.

Madame de Périgord vint à dire qu'elle avait reçu, le matin même, un manuscrit en latin sur l'histoire de Courlande, que l'auteur dédiait au prince Louis de Rohan, le mari de sa mère.

— « Un manuscrit ! interrompit vivement le prince, ce mot me rappelle une des circonstances les plus piquantes de ma vie. Lorsqu'à mon retour d'Amérique je me trouvais à Hambourg, j'avais fait la connaissance d'un Monsieur qui, ainsi que moi, logeait à l'auberge de l'Empereur Romain. Je m'étais rencontré avec lui à table d'hôte ; bref il m'avait prié de lire le manuscrit d'un ouvrage de sa composition, je ne me souviens plus sur quel sujet. J'en acceptai la corvée,

Digitized by Google

et le montai dans ma chambre. Or, ce même jour, je fus chez MM. Dechapeaurouge, mes banquiers, prendre sur le reste d'un fort mince crédit quinze louis environ. Le soir, en rentrant, j'ouvre le manuscrit pour le parcourir, et, entre les feuillets, je dépose mon petit trésor enveloppé d'un papier. Voilà qu'à six heures du matin on frappe violemment à ma porte : on entre ; c'était mon auteur. Il m'apprend qu'il va s'embarquer à l'instant même pour Londres, et vient me réclamer ses précieuses élaborations. Dans le trouble que me cause ce réveil en sursaut, je lui fais signe de reprendre son manuscrit placé sur ma table, je lui crie avec humeur : bon voyage ! me retourne dans mon lit et me rendors. Hélas ! le malheureux m'emportait ma somme, et le hasard avait fait pour lui ce que sans doute libraire n'eût jamais fait pour son manuscrit. Je ne le revis pas, ni mes quinze louis non plus ; et je dus bien tristement retourner chez MM. Dechapeaurouge retirer le très peu qui m'y restait, en jurant bien qu'on ne me prendrait plus à examiner des manuscrits. »

On passa dans un petit salon, où, sur une table, nous vîmes tous les cadeaux qu'on venait de lui

Digitized by Google

envoyer de Paris. Il y en avait de la duchesse de Luynes, de la princesse de Vaudémont, de madame Tiskewitch, et d'une foule d'autres dames, qui, connaissant son goût pour les souvenirs attentifs, ne manquaient jamais de les renouveler aux trois époques qu'il venait de citer. Sur un divan étaient étalés tous ses ordres, et Dieu sait s'il en avait. Chose remarquable! les plus étincelants de pierreries étaient donnés par les plus petits princes.

Il continua pendant quelque temps de s'entretenir avec nous, mettant dans ses moindres discours un laisser-aller gracieux et de bon goût, qui contrastait visiblement avec sa réputation diplomatique. Son expression était constamment simple: une sorte de bonhomie, relevée par l'attitude et la politesse d'un grand seigneur, régnait dans toute sa personne. Enfin, quand il nous quitta pour se rendre chez M. de Metternich, je ne pouvais accorder tout ce qu'on disait sur son caractère. On a prétendu que, sous le rapport de l'esprit, M. de Talleyrand en robe de chambre était loin d'être ce qu'il paraissait en habit brodé, qu'en un mot la toilette lui était nécessaire pour ainsi

Digitized by Google

dire. Quant à moi, je l'ai vu dans ses salons de Paris, de Vienne, de Londres. Une seule fois j'ai été reçu dans l'intimité de sa famille; eh bien! de tous les souvenirs que j'ai conservés de cet homme célèbre, le dernier est, sans contredit, le plus présent à ma pensée, le plus vivace.

Parmi les salons qui pouvaient disputer à celui de M. de Talleyrand la palme du bon ton, de l'élégance et de la sociabilité la plus exquise, il faut citer en première ligne celui de la princesse-maréchale Lubomirska. Fixée à Vienne depuis bien des années, cette dame semblait avoir accepté la tâche d'ouvrir sa maison aux étrangers qui désiraient lui être présentés, et dans cette mémorable occasion elle n'avait pas failli à son mandat d'hospitalité. Personne mieux qu'elle ne pouvait donner une idée exacte de ce qu'était cette existence fabuleuse des grands de Pologne au plus beau temps de leur splendeur. Elle réunissait en elle tout ce que l'on savait de la grandeur des Potocki, de la magnificence des Radzivill, de la noble façon d'être des Lubomirki, et de tant d'autres dont le souvenir est impérissable. Son palais, situé près des remparts, ses serviteurs,

Digitized by Google

son entourage, tout chez elle et en elle présentait un ensemble qui participait de l'Europe et de l'Asie. Lié particulièrement avec son petit-fils le prince Frédéric, j'étais accueilli par elle comme une ancienne connaissance. Il me semblait dans ses salons de Vienne retrouver les prodiges de Pulhawi, et les féeries de Tulczim. C'étaient la princesse Czartorinska et la belle comtesse Sophie Potocka, confondues dans un même ensemble de ton exquis et de grâce enchanteresse.

Le mois de février, en ramenant quelques rayons de soleil, avait aussi ramené l'essaim des nouvellistes et des oisifs sur le Graben, d'où le froid et la neige les avaient exilés : qu'on y ajoute une affluence infinie de nouveaux étrangers plus nombreux peut-être qu'aux premiers jours du Congrès, et que le carnaval avait attirés à Vienne, et l'on se fera encore difficilement une idée de la foule des curieux qui couvraient les places, les remparts et les promenades publiques. Les spectacles, les bals de la Redoute, que la vogue délaissait un peu, étaient plus suivis que jamais. C'était une recrudescence de plaisir : et, comme si l'Europe entière eût été destinée à ce joyeux

Digitized by Google

pélerinage de Vienne, il n'était plus question de la fin du Congrès, si souvent annoncée et toujours démentie.

J'aperçus le prince Koslowski non loin d'un groupe de discoureurs : comme il se contentait d'être témoin de la discussion, je l'abordai.

— « Quelles nouvelles, cher prince? demande invariablement adressée, des milliers de fois chaque jour, à Vienne.

— « Vous le voyez : le carnaval semble avoir donné une commotion électrique aux plaisirs. Le Congrès ne marche pas, il danse, nous disait le prince de Ligne. Effectivement, à la multiplicité des bals parés, masqués, costumés qui se succèdent depuis quelques jours avec une fureur nouvelle, on pourrait graver en gros caractères sur une colonne au milieu de cette place, ce qu'on écrivit jadis sur l'emplacement de la bastille : *Ici l'on danse.*

— « Et le Congrès?

— « L'auguste aréopage, comme on l'appelle ici, est plus occupé que jamais. Les réclamations pleuvent de toutes parts : elles se raniment avec de nouveaux arrivants, comme les plaisirs se sont

Digitized by Google

ranimés avec le carnaval. Le Congrès ne sait, à la lettre, à qui répondre. Chacun se choisit un avocat qui puisse le mieux défendre sa cause. Malgré la décision déjà connue, et que lui a notifiée si gracieusement M. de Metternich, Gênes ne se tient pas pour battue, et réclame auprès de l'empereur d'Autriche lui-même. On a dit un jour que l'Angleterre avait parlé du rétablissement de la république de Venise; Venise aussitôt agit auprès d'Alexandre et implore ses bons offices. Il n'est pas jusqu'à la république de Raguse qui ne se confie, toujours pour le même objet, à la protection du grand Turc. Viennent ensuite les princes médiatisés de l'Allemagne qui parlent d'envoyer de nouveaux ambassadeurs avec des finances mieux garnies cette fois; puis le roi détrôné de Suède pour lequde plaisir sir Sidney Smith avec une persévérance et une abondance dignes d'un meilleur sort. Les juifs réclament le droit de bourgeoisie; le pape sollicite le rétablissement des jésuites; on demande les îles Ioniennes pour le prince Eugène. On demande . . . . . Que ne demande-t-on pas? Jusque-là tout est assez naturel. Mais ce qui est moins amusant, c'est

Digitized by Google

que la plupart de ces réclamants, comme tous les plaideurs remplis de leur sujet, vous arrêtent au détour d'une rue, sans se soucier du vent qui souffle quelquefois à Vienne comme dans aucune capitale de l'Europe, et les voilà qui se mettent à dérouler une série de raisons, selon eux indubitables et sans réplique. En résumé, ils en sont pour leurs frais d'éloquence, et l'auditeur pour un bon rhume qu'il doit à sa complaisance et à l'importunité. »

— « J'ai entendu parler d'une réclamation à laquelle ne faillira pas une haute protection, c'est celle de la Suisse soutenue par M. Laharpe, précepteur de l'empereur Alexandre.

— « Il est vrai : M. Laharpe se présente sur la scène non seulement avec la certitude d'un puissant patronage, mais avec la réputation d'un caractère particulier qui répand sur lui tout l'intérêt de la curiosité. Vous savez qu'Alexandre a conservé pour lui une affection sincère. C'est le czar, dit-on, qui l'a appelé à Vienne. En tous cas, il y vient pour plaider la cause des Suisses du canton de Vaud, ses compatriotes. A l'entendre parler, au milieu de si grands intérêts qui se débattent

Digitized by Google

ici, des petits intérêts de son canton, à voir avec quel feu il les défend contre les nobles de Berne, on se rappelle involontairement le mot de Paul Ier, qui nommait la révolution de Genève une tempête dans un verre d'eau. Dans une de ces révolutions tout aussi sanguinaires que celles des grands états, mais sur une plus petite échelle, le parti de M. Laharpe ayant succombé, il fut pris et condamné. Des gendarmes le conduisaient au lieu où il devait être fusillé : passant près d'une auberge, il demande à s'y arrêter ; on l'accompagne dans une chambre dont il connaissait parfaitement la localité. Pendant qu'on l'observe moins, il ouvre la fenêtre, saute sur le sol peu élevé et tombe du canton de Vaud sur celui de Fribourg. Les soldats qui le conduisaient n'osent pas l'y poursuivre, et c'est ainsi qu'il parvient à s'échapper. Il a dû concevoir quelque ressentiment contre des gens qui lui avaient été si hostiles. L'âge n'a pas calmé sa fougue, et ses discours se sentent du danger qu'il a couru.

— « Grâce à l'auguste protection d'Alexandre, les demandes de M. Laharpe vont être promptement accueillies.

Digitized by Google

— « Il n'est pas certain que le Congrès ait le loisir de s'en occuper seulement : car, à voir le nombre des réclamants et la nature des réclamations, s'il voulait faire justice à tous, il n'aurait pas achevé sa tâche dans cent ans.

— « Mais au moins les hauts arbitres sont-ils d'accord ?

— « Pas le moins du monde. La question de la Pologne est vidée : mais toutes les autres sont encore à régler. Le sort de la Saxe et de son roi n'est pas encore fixé ; la Prusse persiste à demander les anciennes provinces belges, les pays de Trèves et de Cologne. La France, qui redoute un pareil voisinage, ne veut pas de la Prusse sur la rive gauche du Rhin. D'un autre côté elle insiste pour que le trône de Naples soit rendu à la branche des Bourbons. Enfin, c'est un conflit inextricable. Croiriez-vous que le roi de Danemarck s'est mis aussi de la partie, et réclame ce que chaque souverain est convenu d'appeler ses indemnités.

— « Demande imprudente, sans doute ! Frédéric eût dû se trouver très heureux, dans ce chaos de prétentions, de passer inaperçu. »

Effectivement, entre tous ces souverains qui

Digitized by Google

devaient quitter Vienne enrichis des dépouilles de leurs voisins, le roi de Danemarck seul était destiné à rester bien strictement enfermé dans ses anciennes limites. Aussi tout le monde répéta-t-il sa réponse à Alexandre quand ils se séparèrent.

« Sire, vous emportez tous les cœurs avec vous, lui avait dit le czar.

— « Les cœurs peut-être, Sire, mais pas une seule âme, répondit le roi avec un sourire malin.

Pour comprendre l'allusion spirituelle de ce mot il faut se rappeler qu'âme veut dire sujet, et que, dans les décisions du Congrès, on calcula toujours en supputant le nombre d'habitants des pays abandonnés. Sous ce rapport, le roi de Danemarck avait été un des souverains les moins bien traités.

On a souvent dit que le Congrès, cette montagne si grosse d'espérances, et qui, depuis cinq mois, avait à peine accouché d'une souris, présentait toutes les scènes de la vie humaine se succédant aussi rapidement que dans un miroir magique. Cependant les observateurs désintéressés de ce *pandémonium* étaient étonnés de voir se ré-

Digitized by Google

soudre si paisiblement en fêtes, en soirées, en tournois à la rose les questions si irritantes du remaniement de l'Europe. Depuis quelques jours on parlait tout bas d'un duel qui avait surgi inopinément et manqué d'ensanglanter l'arène si joyeuse de Vienne. Cette rencontre avait eu lieu, non pas entre de jeunes écervelés, mais entre deux hommes graves, d'un âge mûr, très haut placés, tous deux ministres d'une puissance influente, entre le savant et spirituel Guillaume de Humboldt et le ministre de la guerre de S. M. prussienne.

— « Quelle est donc, demandai-je au prince Koslowski, la cause d'une collision si étrange entre des hommes qui doivent au moins l'exemple du calme et de la modération?

— « Ce n'est, me dit-il, ni l'amour, ni l'ambition, ni l'orgueil qui ont amené les deux champions sur le terrain, mais bien une puérile susceptibilité d'étiquette. Invité à assister à une conférence du Congrès, le général-ministre B... venait de donner des éclaircissements sur des points se rattachant à son département. M. de Humboldt, au lieu de lui dire que, l'objet de sa

Digitized by Google

présence étant rempli, la conférence allait continuer sa délibération, l'éconduisit sous un prétexte dont s'effaroucha la susceptibilité du militaire. Celui-ci a demandé une réparation les armes à la main. Le courageux Humboldt, que le sang-froid n'abandonne jamais, a accepté la partie de la meilleure grâce du monde. Le duel n'a eu pour témoins que le prince de Hardemberg et le docteur Koreff, que M. de Humboldt aime beaucoup. On s'est battu très sérieusement et très consciencieusement; mais il paraît que les membres du Congrès sont inviolables : aucune peau ministérielle ou diplomatique n'a été entamée. Aussi, parle-t-on fort peu de cette rencontre dont la cause est tout au plus digne de jeunes sous-lieutenants?

« Si quelques-uns s'égayent sur le chatouilleux amour-propre du ministre B...., généralement on admire le flegme, la conduite chevaleresque, et la bonne humeur de son adversaire, aussi imperturbable devant le canon d'un pistolet que devant le tapis vert de la table des conférences. »

« A propos du docteur Koreff, on s'entretient

Digitized by Google

d'un refus qu'il vient d'essuyer et qui caractérise merveilleusement le système du gouvernement autrichien Vous avez entendu parler de la réception faite à l'empereur François, lors de son entrée dans sa capitale avant l'ouverture du Congrès. Koreff, qui courtise à la fois les Muses et Esculape, avait été témoin de ce touchant spectacle. Il se mit à composer une pièce de vers où il exhalait son enthousiasme. Communiquée d'abord à M. de Metternich, à la famille Schwartzemberg, à de Gentz, puis à la duchesse de Sagan; à toutes les personnes enfin qui composent ces cercles brillants et spirituels, l'ode fut généralement goûtée. Partout on applaudit à la poésie; partout les sentiments qu'elle exprime trouvèrent un écho dans les cœurs. Encouragé par ce succès, l'auteur veut faire imprimer son œuvre. Il s'adresse à Strauss. Mais quel est son étonnement quand l'imprimeur, quelques jours après, lui annonce que la haute police a refusé la permission! Persuadé, ainsi que toutes les personnes de la société, que ce refus, émané d'un subalterne, ne peut être que l'effet d'un malentendu, le poète prend le parti de s'adresser au ministre lui-même.

Digitized by Google

M. de Stager le reçoit avec la plus gracieuse politesse. L'enfant d'Apollon expose ses griefs; mais son étonnement est au comble quand le chef suprême de la police lui répond que ce refus n'est nullement dû à l'erreur d'un employé, et que le gouvernement autrichien a pour principe de repousser tout enthousiasme aussi bien pour lui que contre lui. C'est ainsi que jadis à Vienne il était défendu, sous peine de mort, de parler du gouvernement, même en bien.

« Enfin, poursuivit Koslowski, hier le duc de Wellington est arrivé à Vienne. Les diplomates comptent beaucoup sur sa coopération. On espère que l'estime que les souverains lui portent aplanira les difficultés qui entravent les délibérations, et qu'il obtiendra des sacrifices que lord Castlereagh n'avait pu déterminer.

— « Mylord, dit-on, part chargé, non pas de trophées diplomatiques, mais de présents. Aux décorations qui lui manquaient encore et que les souverains, grands et petits, se sont empressés de lui envoyer, l'empereur d'Autriche a ajouté des vases magnifiques sortis de sa manu-

Digitized by Google

facture. Milady sera bien glorieuse de ce cadeau impérial.

— « On parle vaguement de la découverte d'un immense complot tramé en Italie, et dont les ramifications embrassaient tous les différents états. Il s'agissait de constituer une véritable nationalité italienne, et, pour y parvenir, de mettre tous les étrangers à mort. Si cette nouvelle est exacte, elle doit, encore plus que l'arrivée de Wellington, hâter les décisions du Congrès.

— « L'Italie, on peut le craindre, poursuit de ses vœux une chimère quand elle rêve de former un seul état complètement indépendant: trop d'éléments rivaux, trop d'intérêts divers se partagent le pays pour qu'un pareil projet puisse se réaliser, et de nouvelles Vêpres siciliennes ne feraient qu'ensanglanter et ternir une cause noble, mais désormais perdue.

— « Tenez-vous sur vos gardes: Vienne est en ce moment infesté de voleurs. On parle de bandes organisées qui se jouent de la police. On a dérobé des diamants pour une valeur considérable chez le comte de Wurbna. Ni le larron ni le produit de son larcin n'ont pu être retrouvés. Voilà des gens

Digitized by Google

qui, il faut en convenir, profitent bien mal des leçons d'équité que le Congrès proclame ici pour l'instruction de l'Europe et du monde.

« Irez-vous ce soir au bal de la Redoute? me dit le prince, quand je le quittai : Wellington doit s'y rendre; tout Vienne y sera. »

Etrange bizarrerie! dans une ville qui réunissait presque toutes les illustrations contemporaines, l'arrivée de Wellington avait mis en émoi la cour et la diplomatie : la cour, parce que c'était du nouveau et qu'on ne savait pas trop où en prendre; la diplomatie, parce qu'on assurait qu'il venait pour remplacer Castlereagh dont la politique était généralement blâmée : et ce n'était pas une petite affaire que d'avoir à traiter avec un collègue nouveau. M. Wellesley Pool, membre de la chambre des communes, et parent du duc, était arrivé en même temps que lui. C'était un des Anglais les plus brillants qui se trouvassent à Vienne : possesseur d'une fortune immense, doué d'une instruction profonde et variée, il faisait honneur à la nation qu'il représentait.

La curiosité était donc excitée au plus haut point. Chacun désirait connaître un homme pour

Digitized by Google

qui la fortune des armes avait été si continuellement favorable, qui, par l'opiniâtreté et la persévérance, avait su lutter contre le génie de Napoléon. Les souverains s'empresserent de lui faire visite, il ne fut sorte d'honneurs et d'égards dont on ne le comblât. Le soir, quand le bruit se fut répandu qu'il se rendait à la redoute de la cour, plus de sept à huit mille spectateurs se pressaient dans les salons. Lorsqu'il fit son entrée accompagné de lord Castlereagh, et donnant le bras à une dame masquée, que l'on présuma être milady Castlereagh, toute la foule se précipita sur ses pas. Bien qu'accoutumé à cet empressement général, il dut être flatté d'un pareil témoignage. Enfin, ce qui ne fut pas la moindre particularité de son arrivée, c'est qu'elle occasionna un jeu considérable sur les effets publics, qui fit perdre et gagner plusieurs millions en quelques jours. Car, à Vienne comme partout, le jeu de la bourse saisissait la moindre occasion pour opérer de ces fluctuations rapides, causes de tant de chûtes et d'élévations soudaines.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXIV.

Le carnaval. — Fête de l'empereur d'Autriche. — Une redoute masquée. — Le diadème, ou la vanité punie. — Un million : le jeu et l'esclavage, anecdote moscovite.

Le carnaval avait secoué ses grelots : et quoique, depuis cinq mois, aucun jour ne se fût écoulé qui n'eût été marqué par des fêtes, cette fièvre de plaisirs semblait s'accroître incessamment. Presque toutes les grandes questions européennes étaient demeurées indécises. Dans cet enivrement chacun avait oublié et le Congrès et sa mission.

Digitized by Google

Cependant l'atmosphère semblait lourde et menaçante : quelques esprits pronostiquaient un orage, sans pouvoir néanmoins déterminer le point de l'horizon où le tonnerre devait éclater.

La fête de l'empereur d'Autriche, qui tomba au milieu de ces folles joies, se passa entièrement en famille. La santé de ce prince ne permit pas de célébrer cette solennité avec toutes les pompes qui se déployaient d'ordinaire. La réunion, pour être moins nombreuse, n'en présenta pas moins un spectacle rare : presque tous les membres s'appelaient frères ou cousins ; et ces frères étaient les souverains les plus puissants de l'Europe. Dès le matin, l'empereur Alexandre les avait précédés tous. Vêtu de l'habit de général autrichien, et donnant le bras à sa charmante épouse, il était venu présenter ses vœux et ses bouquets avec cette simplicité cordiale qui donne tant de charme aux expressions de l'amitié. Depuis quelque temps, ces monarques avaient adopté chacun des sociétés particulières, où ils vivaient dans une sorte d'intimité. Néanmoins, quand ils se réunissaient, il était impossible de montrer une plus affectueuse familiarité.

Digitized by Google

Les bals de la redoute étaient plus fréquentés que jamais: Griffiths et moi nous nous rendîmes un soir à l'une de ces réunions qu'on eût pu nommer la lanterne magique du Congrès, tant étaient nombreux et variés les personnages qu'on y passait en revue. La foule était si considérable, qu'après avoir ouvert toutes les salles, on fut obligé de fermer les portes et de refuser l'entrée à un grand nombre de curieux.

Rien ne pouvait donner une idée de l'insouciante animation qui planait sur cette réunion formée de tant d'éléments divers. Dans la foule je retrouvai le prince Koslowski.

« A voir de tous côtés, lui dis-je, ces échanges de doux propos, de doux regards, d'étreintes plus douces encore, on pourrait appeler la Redoute de Vienne une Bourse où l'on trafique des effets galants.

— « Beaumarchais l'avait dit avant vous de l'Opéra de Paris. Mais vous pourriez ajouter, comme appendice, que de semblables effets ont cours sur toutes les Bourses dansantes de l'Europe.

« Remarquez, poursuivit le prince, cette jeune femme si simplement masquée en paysane cala-

Digitized by Google

braise. Elle paraît s'être souvenue de ce qu'un mouvement de vanité coûta jadis à sa mère. Cette mère, qui était un peu alliée à ma famille, éprouva qu'un diadême impérial blesse parfois cruellement le front, quand bien même la politique ne se rattache nullement à cet essai. »

La dame était jolie : l'anecdote promettait d'être piquante. Je priai mon spirituel conteur de me la faire connaître. Il me satisfit en ces termes :

« Un jour l'impératrice Catherine voulut faire nettoyer la masse énorme de joyaux de toute espèce entassés dans des coffres qui, depuis le règne de Pierre-le-Grand, recélaient ainsi des valeurs dont on avait à peine connaissance au palais. Craignant quelques larcins dans cette revue générale, l'impératrice nomma deux capitaines aux gardes pour inspecter et surveiller les travaux. Le père de notre joli masque fut désigné. La vue de toutes ces richesses fascina tellement les yeux et la tête des deux inspecteurs, qu'ils conçurent la funeste pensée d'un vol. Tous deux s'entendirent pour dérober une partie de ces trésors, espérant que la soustraction passerait inaperçue. Ce cou-

Digitized by Google

pable butin fut donc partagé entre eux. L'un, à qui échut un lot de perles, se hâta de les envoyer à Amsterdam par un homme affidé. Là, vendues secrètement, l'argent qu'il en reçut fut employé par lui au rachat de terres engagées par sa famille, et qu'il eut la prudence de substituer sur la tête de son fils. L'autre, dont la part se composait de diamants, attendit le printemps pour se rendre en Angleterre, se promettant d'en tirer un meilleur parti par lui-même que par le concours d'un agent.

« Au nombre des objets dérobés se trouvait un diadême dont la valeur passait cent mille roubles. Tous ces objets avaient été soigneusement cachés dans le coin le plus reculé de son appartement. Mais une fatalité semble toujours s'attacher au crime : sa femme découvre la cachette. En vain son mari lui jure que ce diadême ne lui appartient pas, que c'est un dépôt d'honneur. Elle prie, non pas de le lui donner, mais de le lui laisser porter à un bal de la cour, ne fût-ce qu'un instant. Lui résiste : mais elle tourmente, supplie et pleure tant que le capitaine, amoureux fou de sa femme, cède malheureusement à ses prières, espérant que ce

Digitized by Google

joyau, qui n'avait pas vu le jour depuis cent ans peut-être, ne serait reconnu d'aucune personne de la génération nouvelle.

La jeune femme, qui ne sentait pas que ce diadême lui brûlait le front, arrive au bal de l'Hermitage. Je vous laisse à penser de quels regards d'admiration et d'envie fut saluée cette merveilleuse parure. Jusque-là tout allait bien. Mais, voici qu'au plus fort de ce triomphe la vieille demoiselle Pratasoff, placée derrière le fauteuil de l'impératrice, entend Catherine s'extasier aussi sur le feu que jetaient ces brillants.

— « Madame, lui dit sa confidente en se penchant à son oreille, que Votre Majesté ne soit pas ainsi émerveillée. Ce diadême est celui de l'impératrice votre tante : vingt fois je le lui ai vu porter.

« Ces mots sont pour Catherine un trait de lumière : elle se lève, s'approche de la jeune femme qui, enchantée de son triomphe, avait, comme Cendrillon, oublié sa promesse de ne porter ce joyau qu'un instant.

— « Pourrais-je vous demander, Madame, lui dit l'impératrice, quel est le joaillier qui vous a monté ces belles pierres ?

Digitized by Google

« La jeune femme troublée nomme au hasard un bijoutier. L'impératrice, après quelques mots insignifiants, la quitte. Cependant la pauvre femme continue de danser avec ce malencontreux diadême suspendu sur sa tête, plus menaçant que l'épée de Damoclès. L'impératrice envoie en toute hâte un aide-de-camp s'enquérir auprès du bijoutier désigné depuis quand et pour qui il a monté ce diadême. Le bijoutier n'en a aucune connaissance. Cette réponse arrive immédiatement au palais : l'impératrice interpelle de nouveau l'imprudente.

— « Vous vous êtes jouée de moi, Madame, lui dit-elle : votre bijoutier nie vous avoir vendu ce diadême. Je désire positivement savoir d'où il vous est venu, ajoute-t-elle avec sévérité.

« La jeune femme interdite, balbutie : les soupçons de Catherine se changent en certitude. A l'instant l'ordre est donné d'arrêter les deux inspecteurs infidèles. Tous deux, jugés et reconnus coupables, furent envoyés en Sibérie. Mais, par une étrange bizarrerie, celui qui avait vendu les perles en Hollande, et placé cette fortune sur la tête de son fils, n'en fut pas dépouillé, tandis

Digitized by Google

que les diamants trouvés dans la maison de l'autre furent soigneusement rapportés au trésor. Lorsqu'après quelques années d'expiation l'impératrice fit grâce aux deux coupables, le premier put croire que la justice n'était qu'une fable, le second dut maudire toujours sa folle condescendance qui lui coûtait sa réputation et son avenir. Quant à la jeune femme, elle avait payé bien chèrement un éclair de vanité, et le plaisir d'écraser un instant ses rivales. »

Après avoir fait quelques tours dans les salles, nous quittâmes de bonne heure, Griffiths et moi, le palais de Burg. La soirée était belle. Nous regagnions à pied le Jaeger-Zeil. En passant devant l'hôtel du comte de Rosemberg, nous le vîmes resplendissant de lumières. Des valets, magnifiquement vêtus, traversaient les cours, portant des plateaux chargés de glaces et de fruits. Une musique harmonieuse, des éclats bruyants de voix, témoignaient de la joie qui paraissait y régner.

« Il me semble, dis-je à mon ami, que ton compatriote, M. Raily, traite aujourd'hui plus somptueusement que de coutume ses hôtes royaux. A

Digitized by Google

ce train là, son crédit d'un million chez le banquier Arnstein sera bientôt épuisé.

— « Après celui-là, d'autres encore, me répondit Griffiths: la carrière des joueurs de profession est tellement parsemée de faits imprévus, d'épisodes bizarres; la fortune leur vient tant et si souvent en aide, que les mots ruine, chance, témérité, opulence, se présentent à chaque ligne de leur biographie. Parfois aussi, dans ce tourbillon, viennent luire des éclairs de générosité, de dévouement, de grandeur. Si le vulgaire était initié à l'énigme de ces existences, alors disparaîtrait le prestige fantastique qu'il voit dans le sort de ces Bohêmes de cours, de tripots et de palais.

« L'origine de ce crédit d'un million de florins se rattache à un fait que M. Raily m'a conté lui-même depuis notre dernière visite, et qui caractérise merveilleusement les ressources infinies du jeu. »

Nous étions arrivés : mon ami s'exprima ainsi :

« Un matin, à la porte de l'hôtel qu'habitait M. Raily à Moscou, près du pont des Maréchaux, s'arrête un équipage élégant attelé de quatre chevaux à longs crins flottants, superbement harna-

Digitized by Google

chés. Sur le siège est un cocher à la barbe brillante et touffue, vêtu d'un caftan brodé d'or, serré sur la taille par une riche ceinture de kazan; sur un des chevaux de devant, un postillon (falètre) d'environ douze à treize ans, propre, coquet, et pas plus haut que la botte d'un cavalier des horse-guards, faisant entendre ce cri aigu et prolongé avec lequel ces centaures pygmées excitent leurs chevaux et font ranger les piétons; laquais à l'avenant en grande livrée, le chapeau à trois cornes bordé en argent; enfin le tout au plus irréprochable complet. Voilà pour le carrosse.

« Un homme d'une trentaine d'années, vêtu à la russe, costume que portent quelques gentilshommes des provinces éloignées, en descend. Sa physionomie est ouverte et gracieuse; ses cheveux blonds se confondent, en ondoyant, avec sa barbe blonde; tout son extérieur enfin est celui d'un homme appartenant aux classes élevées de la société. Il se fait annoncer et se présente avec ces manières aisées qui servent toujours d'excellent passeport à l'homme, qui n'aurait pas d'autre recommandation pour se pousser dans le monde.

« Veuillez excuser ma visite, dit-il à M. Raily,

Digitized by Google

en français très pur. J'aurais dû, sans doute, vous en demander d'avance la permission ; mais j'ai eu l'avantage de vous rencontrer quelquefois dans des réunions publiques. Je me suis fait un titre de cette circonstance, et j'espère qu'elle me servira d'excuse. »

« M. Raily le reconnaît aussitôt et se hâte de lui offrir un siège, en lui demandant en quoi il pourrait lui être agréable.

— « Ce dont j'ai à vous entretenir, Monsieur, est pour moi d'une haute importance. Mais permettez-moi, avant toute confidence, d'exiger de vous une promesse : que vous consentiez ou que vous refusiez de me rendre le service que je viens réclamer de vous, veuillez vous engager à m'en garder le secret. Une indiscrétion pourrait rendre plus tard impossible ce que je désire tenter aujourd'hui par votre secours. Au reste, soyez-en certain, rien de ce que j'ai à vous communiquer ne peut vous compromettre. »

« M. Raily promet sans hésiter, car il sentait déjà un attrait sympathique qui l'intéressait à ce jeune homme : il donne des ordres pour que rien ne vienne les interrompre, et lui prête toute son attention.

Digitized by Google

— « Je me nomme Swerkof-Feodorowith, reprend le jeune homme : je suis marchand de première classe. Vous savez sans doute quel rang nous tenons parmi la bourgeoisie; j'habite ici dans votre voisinage, mais ma maison de commerce et ma résidence habituelle sont à Toula.

« Vous êtes, m'a-t-on dit, un gentilhomme anglais; résidant depuis quelques mois à Moscou, et, comme toutes les personnes distinguées de votre pays, vous jouez gros jeu et très noblement. C'est aussi ce que nous faisons en Russie. C'est ce qui, plus ou moins, se pratique partout. Mais on dit encore, Monsieur, que vous jouez heureusement, et je vous en félicite, car c'est un moyen d'éviter d'être dupe. Excusez-moi si j'ajoute que c'est sur cette réputation que j'ai pris la liberté de me présenter à vous.

— « Que peut-il y avoir de commun entre mes habitudes, leurs résultats favorables ou contraires, et la visite que vous me faites, répond Raily assez surpris de ce début? Est-ce pour mesurer nos degrés de bonheur ou de savoir, aux cartes ou aux dés, que vous êtes chez moi? expliquez-vous clairement, je vous prie. »

Digitized by Google

— « Non, Monsieur; je ne joue jamais; je ne connais même aucun jeu. »

— « Qu'est-ce donc alors?

— « Je viens, dit le jeune russe d'un ton solennel et donnant tout-à-coup à sa figure l'expression d'une gravité douloureuse, je viens pour une communication d'une bien autre importance, pour une tentative dont le succès peut dépendre de vous, mais à laquelle cependant le jeu ne sera pas étranger.

— « J'écoute, Monsieur.

— « J'ai entendu faire l'éloge de votre noble caractère; j'y ai eu foi et je suis venu mettre en vos mains un bien dont un anglais prise si haut la valeur, la liberté! »

« A ce mot de liberté, prononcé avec une exaltation impossible à décrire, M. Raily fixe sur le jeune homme un regard étonné, comme si tout ce qu'il venait d'entendre n'eût pu être pris que pour un jeu. Le russe comprit sans doute sa pensée, il se hâta d'ajouter :

— « Ce mot, dans ma bouche, vous paraît étrange, Monsieur. Le premier bienfait de Dieu, après la vie, n'est-ce pas ce principe de tout ce

Digitized by Google

qui est noble, généreux et grand, n'est-ce pas la liberté? Eh bien! cette vie, sans laquelle l'autre n'est rien, moi, Monsieur, j'en suis privé à jamais; moi, j'en parle comme l'aveugle qui soupire après la lumière: moi, je suis esclave, Monsieur, et peut-être est-ce à vous qu'il est réservé d'effacer de mon front ce stigmate ignominieux, ce signe de l'opprobre que la loi nous contraint de graver sur nos portes (1), ce blason d'infamie que nous léguons de génération en génération, comme le signe dont le doigt de Dieu marqua le front de Caïn.

— « Que puis-je à tout ceci? Monsieur, expliquez-vous.

— « Voici ma prière: dans ce tourbillon qu'on est convenu d'appeler le grand monde, vous rencontrez le comte K***, enseigne au régiment des chevaliers-gardes. C'est un des jeunes gens le plus en renom au club des Anglais: il étonne, par sa témérité, son luxe et son arrogance, les joueurs et les parieurs les plus aventureux.

(1) La loi oblige en Russie un serf, quelque riche qu'il soit, d'inscrire sur sa porte: Ivan, fils d'Ivan, serf du prince....

Digitized by Google

— « Il est vrai, notre connaissance ressemble presque à une liaison intime.

— « Oui, liaison sans importance, j'ose le dire; car il lui manque une base : l'estime. Vous n'estimez pas le comte, Monsieur, et en cela vous suivez l'opinion commune. De la vanité qu'il prend pour de l'orgueil, de l'impudence pour du courage, du bavardage pour de l'érudition, et qui pis est, rien là, dit-il en se touchant le cœur, absolument rien : ni âme, ni entrailles; tel est le comte, Monsieur. On connaît de pareils êtres, on ne les estime jamais, jamais on n'est leur ami.

— « Voilà un portrait peu flatté : après.

— « Après!..... Eh bien! Monsieur, je le dis la honte au front, l'enfer au fond de l'âme, cet homme, j'en suis l'esclave; cet homme est mon maître! »

« En disant ces mots, ses yeux, qui tout-à-l'heure semblaient lancer des flammes, parurent se couvrir d'un voile et s'obscurcir de pleurs.

« M. Raily resta frappé de stupeur, car il envisageait à l'instant ce que devait avoir de déchirant un tel sort pour un tel homme.

— « Remettez-vous et achevez, lui dit-il en lui

Digitized by Google

serrant affectueusement la main. Jusqu'ici je ne puis que vous plaindre, enseignez-moi comment je puis vous servir.

Le jeune homme comprit ce langage du cœur; bientôt ses pleurs s'arrêtèrent, il put continuer.

— » Le père du comte actuel habitait une de ses terres près d'Orel. Mon père, attaché très-jeune à sa personne, gagna sa confiance, le servit fidèlement et mérita que le comte en mourant lui laissât une somme assez importante, mais sans songer à l'affranchir. Ainsi que d'autres sujets intelligents, mon père employa cet argent à trafiquer de pelleteries et de fourrures avec la Russie méridionale. Heureux dans ses entreprises, sa fortune s'accrut rapidement, et dès-lors il proportionna le train de sa maison à son opulence. Pendant mon enfance, mon père avait recueilli chez lui une des victimes de la révolution française que l'exil avait jetées dans notre pays. Monsieur de B***, homme d'un grand savoir, soigna mon éducation. Il fut pour moi un second père; je lui dois le peu que je vaux. Connaissant notre position de serfs, plusieurs fois il me proposa de

Digitized by Google

m'y soustraire en le suivant à l'étranger. Mais j'eusse dû abandonner pour jamais ma patrie; mon père fût devenu passible de ma fuite; son moindre châtiment eût été d'être contraint à quitter son habitation splendide pour retourner à son labeur d'esclave. Une autre cause, encore plus forte que la raison, m'attachait à cet ignominieux vasselage : l'amour, Monsieur! J'aimais et j'étais aimé; et, bien que je repoussasse la pensée d'associer à mon sort une femme jeune, bien née, qui en s'unissant à moi eût elle-même cessé d'être libre, je me flattais que le temps abolirait ces lois iniques, que bientôt l'empereur Alexandre, régénérateur moral de son pays, comme son illustre aïeul Pierre-le-Grand le fut de son peuple, qu'Alexandre briserait notre joug de fer; qu'il nous traiterait comme les paysans qui habitent les bords de la Baltique, comme les serfs de quelques-uns de ses domaines impériaux (1); qu'on pourrait lui devoir l'émancipation morale de quarante

(1) Un des bienfaits du règne de l'empereur Alexandre est l'ukase qui défend et abolit la vente individuelle des sujets d'une terre : ils ne peuvent maintenant être cédés qu'en masse avec la propriété foncière.

Digitized by Google

millions d'êtres pensants, dont l'intelligence n'est que comprimée sous le joug d'un pouvoir arbitraire. Mais nos maîtres lui pardonneraient plus aisément les grands excès du pouvoir arbitraire que l'usage de ce même pouvoir en faveur de l'humble classe de ses sujets. J'espérais que, libre enfin, je conduirais Eudoxie à l'autel, non pas souillée du bandeau de laine de l'esclave, mais rayonnante sous la couronne blanche et pure attachée à la tête de l'épouse affranchie. J'ai espéré vainement jusqu'à ce jour. Mon père mourut ; je continuai son commerce, et le portai jusque dans l'Orient. En peu d'années, je doublai par des spéculations heureuses la fortune déjà très considérable qu'il m'avait amassée.

— « Mais que ne proposez-vous au comte de vous racheter ?

— « Il refuserait, Monsieur. Il n'est pas de la classe de quelques propriétaires fonciers qui sollicitent un système raisonné d'émancipation. C'est un principe parmi les grands seigneurs moscovites de ne jamais accepter le rachat d'un esclave. Naguère encore un serf du comte Scheremetoff lui a offert deux millions de roubles pour

Digitized by Google

sa rançon; son offre a été repoussée. Cependant cet homme ne paie au comte par année qu'un tribut insignifiant, un *obrock* de quelques roubles. Mais ces âmes de bronze sont fières de compter parmi leurs vassaux des millionnaires, dont ils peuvent d'un mot briser le cœur et flétrir la vie, soumis à l'arbitraire de leur seigneur ou de leur intendant; ils tirent vanité de les voir descendre d'un équipage somptueux, fruit de leur industrie ou de leur génie, pour courber devant eux leur front dans la boue et la poussière. Et cela, grand Dieu, parce que le maître qui les avilit ainsi, s'est, comme l'a dit un auteur français, donné seulement la peine de naître. Ah! n'est-ce pas, Monsieur, que c'est injuste? que c'est horrible? »

Puis, s'animant par degrés, il ajouta avec une fougue qui prouvait combien était profonde sa blessure :

« Voilà le tableau en masse; mais si vous en connaissiez les détails, combien vous frémiriez! comme vous maudiriez notre joug! Qu'avaient-ils besoin, ces écrivains, ces philosophes auxquels on doit tant de pages sur le droit et la dignité de l'homme, d'aller puiser les exemples de l'abus de

Digitized by Google

la force dans le trafic de l'homme noir qu'on enlève aux rivages africains pour le vendre à l'autre bout du monde? Que ne venaient-ils contempler nos misères à nous? Ils nous auraient vus, enfants d'une nature marâtre, chargés de chaînes, transportés comme un vil engrais d'un sol fertilisé par nos mains sur des steppes infécondes qu'il nous faut fertiliser encore. Ils auraient vu nos flancs déchirés à la voix d'un caprice; le fils, bourreau de sa mère, contraint de battre de verges le sein qui l'a nourri; la vierge de nos familles, notre sœur, notre amante peut-être, l'hostie sainte sur ses lèvres pures encore, livrée à la sortie des temples aux appétits brutaux d'un maître luxurieux. Que n'ont-ils vu tout cela, Monsieur? Ah! sans doute, je le répète, s'ils avaient connu ces douleurs, ils n'eussent pas cru nécessaire, pour plaider leur sainte cause, d'interroger un rivage lointain, de s'y faire révéler des crimes, dont, à leur voix, on gémit, et auxquels pourtant on ne remédiera peut-être jamais? »

Il s'arrêta quelques instants comme épuisé par le souvenir de ces sombres images : puis, sous l'influence de ces pensées si terribles, il reprit vec un accent plus pénétré :

Digitized by Google

— « Eh bien ! Monsieur, le terme de cet amas de misère, la possession de la femme que j'idolâtre et qui mourra comme moi, si nous ne pouvons être unis, la liberté, cet objet ardent de mes vœux depuis que je respire, tous ces biens, je puis vous les devoir; et alors, pour moi, vous aurez été plus qu'un homme, plus qu'un ami, vous aurez été presqu'un Dieu !

— « Que faut-il faire? je suis disposé à tout tenter ; parlez, expliquez-vous.

— « Vous jouez, Monsieur. Ce qui pour vous n'est peut-être qu'un délassement, est chez le comte K*** une passion effrénée. Il lui sacrifie tout, ce qui infailliblement l'entraînera dans l'abîme. Rien ne sera donc plus facile que de l'engager avec vous. Amenez-le à mettre en jeu une petite terre qu'il possède sur les bords du Volga ; c'est un village qui ne compte pas plus de cinquante feux, et dont l'industrie consiste à fabriquer des clous. Cette terre, il ne la vendrait à aucun prix, j'en suis certain, sans quoi j'en serais depuis long-temps possesseur. Mais dans le paroxisme fébrile du joueur, il peut la risquer, il peut la perdre : tout est là. C'est dans ce village

Digitized by Google

que je suis né, qu'est né mon père, qu'habite le reste de ma famille; cette terre à moi, nous sommes tous libres. Vous voilà maître, Monsieur, de mon secret et de mon sort. Prononcez! si vous consentez à me venir en aide, votre parole me suffit, et dès-lors poussez vos enjeux, doublez-les, centuplez-les, triomphez à tout prix. Vous avez sur ma caisse un crédit illimité, puisez-y sans réserve. Quelle que soit votre chance, fût-elle opiniâtrément contraire, dût-elle même me ruiner, je vous conserverai encore une reconnaissance éternelle pour m'avoir compris, pour avoir écouté ma prière, et tenté de me rendre heureux et libre. »

« Raily promit tout: ils se séparèrent.

« Deux paladins impatients d'entrer dans la lice, pour s'y disputer, sous les yeux de leurs belles, le prix du tournoi, ne se précipitent pas avec plus d'ardeur que deux joueurs désireux de se combattre devant un tapis vert. Il est une sorte d'aimant, d'influence magnétique qui les attire d'aussi loin qu'ils se peuvent deviner, et qui les rapprocherait à jour fixe des deux extrémités du globe. Alors commence une lutte plus vive, plus

Digitized by Google

acharnée que celle de nos pugilistes en Angleterre. Le résultat est à peu près le même : au physique, la mort d'un des deux combattants, comme, au moral, la ruine de l'un des deux joueurs.

« Cela t'expliquera comment le comte et Raily furent bientôt en présence. Manœuvrant habilement, l'anglais se laissa d'abord vaincre. Enivré par le succès, son adversaire devint littéralement l'ombre de son corps : il le suivait en tous lieux, à la chasse, au bal, à la promenade, au théâtre; il ne le quittait plus. Jamais courtisan de Versailles ou de St-James ne fut plus exact au lever et au coucher de son roi.

« Le pharaon, jeu très à la mode à Moscou, fut aussi celui où les deux antagonistes s'escrimèrent. Le comte tenait la banque; la somme perdue par Raily s'élevait déjà à près de cinquante mille roubles. Dieu sait comme le russe y prenait goût! Mais enfin, l'autre tailla à son tour, et dès cet instant la chance tourna.

« Or, un après-dîner, le sort favorisa tellement M. Raily, qu'il gagna tout ce que le comte K*** possédait en roubles, en papier, en objets d'art, enfin jusqu'aux saintes images richement enchas-

Digitized by Google

sées dans l'or et les pierres fines, et auxquelles, un russe attache un prix inestimable ; il gagna tout, et quand le jour parut, cet amas de richesses se trouva amoncelé autour de la table qui leur avait servi d'arène.

« Cependant le comte proposait de jouer encore, mais seulement argent blanc, ce qui signifie des chiffres en forme de mise tracés à la craie sur le tapis vert, et qui se traduisaient par: à crédit. M. Raily fait mine de se retirer, de sonner ses gens pour qu'ils placent dans sa voiture tout ce qu'il y avait de portatif dans ce riche et volumineux butin.

« A cette vue, le comte redouble ses instances pour l'engager à rester. Il se met à le prier d'un air si humble, puis si passionné, demandant une revanche du ton dont on sollicite la plus grande faveur, que Raily juge l'occasion favorable et le moment décisif pour accomplir la promesse qu'il a faite à son jeune protégé.

« Il replace sur la table l'or, les bijoux, les billets.

— « Comte, lui dit-il, je suis beau joueur, et vous allez en juger. J'ai la fantaisie d'être proprié-

Digitized by Google

taire moscovite, ne fût-ce que pour la bizarrerie du fait. Vous possédez un petit domaine sur les bords du Volga; si vous consentez, je le joue contre tout ceci.

« Il faut connaître l'empire de cette passion sur celui qu'elle ronge et calcine, pour concevoir que, dans cet instant où tout espoir de réparer sa perte lui échappe, Lucifer lui proposât-il de jouer son âme contre un ducat, il n'hésiterait pas à accepter la partie. Sans même répondre donc, le comte K*** court à son secrétaire, en retire le titre de cette propriété, et vient avec un transport de joie le jeter en enjeu sur l'or qui tapissait la table.

« Décidément la chance était en faveur de M. Raily. Ils n'avaient pas joué dix minutes qu'il était suzerain de cette terre promise, et qu'un but tant désiré était atteint. Saisissant le contrat qui l'en rendait possesseur et les cinquante mille roubles que précédemment il avait perdus;

— « Comte, lui dit-il en se levant, quitte ou double pour le reste. »

« Le comte nomme une couleur et la nomme juste.

Digitized by Google

— « Reprenez tout ceci, dit l'anglais, ma nuit est assez payée.

« Puis ils se quittèrent les meilleurs amis du monde : le russe ravi de cette revanche si prompte et si désintéressée, Raily charmé du bonheur dont il allait combler son nouvel ami.

« Le jour-même, l'heureux joueur écrit à Feodor en lui renvoyant ses cinquante mille roubles et lui annonçant qu'il avait à sa disposition le titre du domaine du Volga. Peu d'heures après il le voit arriver conduisant par la main une jeune personne, belle, fraîche, blonde, comme toutes les filles du Nord et qu'il lui présente : c'était Eudoxie, celle qu'il aimait tant, celle dont il était aimé. Tous deux alors tombant aux genoux de M. Raily :

— « Vous êtes notre maître, notre père, lui disent-ils : bénissez-nous, achevez votre œuvre sublime de régénération. »

« Raily les relève, les presse vivement dans ses bras, surpris lui-même des pleurs qu'il verse en abondance.

— « Qu'il vous doive son bonheur tout entier,

Digitized by Google

dit-il en s'adressant à Eudoxie, et lui remettant l'acte de propriété. La loi inique, jusque dans sa prévision, interdit à l'esclave affranchi de posséder un domaine; mais vous êtes libre, vous; vous êtes noble, madame, et cette même loi permet cependant que, le serf de vos terres élevé au rang de votre époux, cette injuste exclusion disparaisse. Vous êtes donc propriétaire en vertu de ce titre, conduisez Feodor à l'autel, ce sont vos chaînes seules que désormais il devra porter. »

« Dans une joie indicible, Eudoxie cache sa rougeur et de bien douces larmes dans le sein de son amant.

— « Monsieur, lui dit le jeune marchand, nous ne serions pas assez forts, elle et moi, pour rester toute notre vie chargés d'un pareil fardeau de reconnaissance. Heureux qui, dans une telle infortune, rencontre un aussi noble cœur! mais ne soyez pas généreux à demi : prenez, prenez ceci, Monsieur, ajouta-t-il en lui présentant un portefeuille; prenez, nous ne serons réellement heureux qu'à cette condition.

« Il faut le dire à la louange du joueur, il hési-

Digitized by Google

tait à recevoir le prix d'une action qui n'avait d'autre mérite que son succès.

— « En vous suppliant, reprend Feodor, de garder ce témoignage de notre gratitude, nous ne nous croyons pas encore quittes. De grâce, acceptez ce souvenir, Monsieur, ajoute-t-il en tombant encore à genoux, ou reprenez votre bienfait. »

« M. Raily ne résista plus ; peu de jours après il quitta Moscou.

« Le portefeuille contenait un million de roubles et ces mots : *A l'homme libre qui m'a fait libre.* »

Digitized by Google

CHAPITRE XXXV.

L'atelier d'Isabey. — Son dessin des plénipotentiaires au Congrès de Vienne. — La sépulture impériale aux Capucins. — Souvenir des tombes de Cracovie. — Le prédicateur Werner. — La cathédrale de St-Etienne. — Bal d'enfants chez la princesse Marie Esterhazy. — L'impératrice Elizabeth de Russie.

Un des monuments du congrès de Vienne qui eut le privilège de réunir tous les suffrages, privilège que n'ont pas obtenu généralement les dé-

Digitized by Google

cisions de cet auguste aréopage, est l'historique et beau dessin d'Isabey, représentant une séance des plénipotentiaires. L'artiste s'occupait alors d'y mettre la dernière main : nous nous rendîmes un matin chez lui, Griffiths et moi.

Sa galerie de portraits, qui comprend les personnages célèbres de tous les pays de l'Europe, était déjà considérable. On y voyait figurer les rois, les empereurs, les ministres, les généraux, les beautés célèbres de l'époque, et surtout celles dont Vienne abondait alors, et qui venaient confier la reproduction de leurs traits à sa touche élégante et spirituelle : Napoléon, Alexandre, Metternich, Joséphine, Hortense, la princesse Bagration, l'impératrice Élisabeth, etc. Chez tous ces modèles, Isabey avait saisi avec le plus rare bonheur le caractère de la physionomie, le genre d'esprit, le type de beauté particulier à chacun d'eux.

Notre attention se porta ensuite sur ce dessin qui, sous le nom du *Congrès de Vienne*, rattachera celui de son auteur aux hommes illustres qu'il a retracés. Tout le monde connaît cette composition. Elle représente la salle du congrès au mo-

Digitized by Google

ment où le prince de Metternich y introduit le duc de Wellington. Lord Castlereagh est au milieu, le bras appuyé sur un fauteuil : près de lui, M. de Talleyrand est vu de face, reconnaissable entre tous à son immuable imperturbabilité. Les autres plénipotentiaires, messieurs de Nesselrode, de Humboldt, de Hardemberg, de Stakelberg, etc., sont groupés autour de la table où se signèrent les destinées de l'Europe. Chacune des figures a l'expression qui lui est propre, et leur ressemblance frappante a confirmé à cet égard la réputation méritée de l'artiste. Isabey a vaincu aussi une des grandes difficultés de ces œuvres d'apparat, la froideur et le défaut d'ensemble; avec une extrême habileté il a su donner à tous ses personnages des attitudes variées. Enfin, ce qui ne devait être qu'une collection de portraits, est devenu un véritable tableau, monument pour les arts aussi bien que pour l'histoire.

Dans le principe, lord Wellington ne devait pas figurer dans cette composition, puisqu'il n'arriva à Vienne qu'au mois de février 1815, et pour remplacer lord Castlereagh. Cette arrivée nécessita dans la disposition du dessin un changement

Digitized by Google

important, c'est-à-dire l'addition d'un nouveau personnage. Ce motif lui a fait choisir le moment de l'introduction du duc, combinaison qui lui a permis de ne pas déranger les autres figures. Isabey nous expliqua avec beaucoup d'esprit et de gaîté comment le nouvel arrivant avait témoigné quelque mécontentement de se trouver ainsi relégué dans un coin du tableau, où il n'est vu que de profil. Le spirituel artiste avait calmé ce petit mouvement d'humeur en lui montrant qu'une fraise, à la mode du seizième siècle, dessinée sous ce profil, lui donnait une ressemblance parfaite avec Henri IV. L'explication avait paru satisfaisante au général anglais, et elle lui fit oublier la malencontreuse place nécessitée par les exigences de l'art.

Un autre incident avait, dans le principe, signalé les premières démarches du peintre. Au nombre des mandataires européens devait nécessairement figurer le baron de Humboldt, dont le nom n'a pas besoin d'éloge. On avait prévenu Isabey qu'il trouverait une grande résistance auprès de cet homme d'état, auquel on connaissait une aversion décidée à laisser faire son portrait.

Digitized by Google

Il l'avait même refusé à la princesse Louise Radzivill, sœur du prince Ferdinand de Prusse. Prévenu de cette singularité et même un peu intimidé, Isabey se présente chez le diplomate. Son embarras feint ou réel augmente la proverbiale bonne humeur du baron, qui, fixant sur lui ses gros yeux bleus à fleur de tête, lui répond ainsi :

— « Regardez-moi bien, et convenez que la nature m'a donné un visage trop laid pour que vous n'approuviez pas la loi que je me suis faite de ne jamais dépenser un sol pour mon portrait. N'est-ce pas? la nature rirait bien à mes dépens, si elle découvrait en moi cette sotte vanité. Elle doit voir que je reconnais le mauvais tour qu'elle m'a joué. »

Frappé de cette réponse, le peintre regarde avec stupéfaction la figure hétéroclite du ministre. Rappelant bientôt son esprit et sa gaîté :

— « Mais aussi, reprend-il, je compte bien ne demander à votre Excellence aucune récompense de la peine très-agréable que je prendrai. Je ne viens solliciter que la faveur de me *donner* quelques séances. »

Digitized by Google

— « N'est-ce que cela? Je vous en donnerai tant que vous voudrez. Ne vous gênez pas. Mais je ne puis renoncer à mon principe de ne rien dépenser pour ma laide figure. »

Effectivement, le spirituel diplomate posa devant l'artiste autant de fois qu'il le désira. Lorsque la gravure parut, son portrait fut trouvé le plus ressemblant de tous, et souvent il disait :

— « Moi, je n'ai rien payé pour mon portrait. Isabey a voulu se venger de moi. Il m'a fait ressemblant. »

En quittant l'atelier du peintre nous nous dirigeâmes vers la ville. Sur le pont du Danube nous aperçûmes la princesse Hélène Souwaroff, le général Tettenborn et Alexandre Ypsilanti : ils marchaient dans la même direction que nous : ils allaient, nous dirent-ils, dans le Mehl-Grub, à l'église des Capucins, visiter les tombeaux de la famille impériale : ils nous proposèrent de les y accompagner : nous acceptâmes.

Arrivés à la chapelle sépulcrale, un moine, après avoir allumé une large torche, nous précéda dans les caveaux. On y compte neuf tombes d'em-

Digitized by Google

pereurs, treize d'impératrices, et, en tout, à peu près quatre-vingts de membres de la race impériale.

C'est dans cette chapelle souterraine, nous dit le moine, que Marie-Thérèse, pendant trente années, entendit chaque jour la messe en présence même du sépulcre qu'elle avait fait préparer pour elle à côté de celui de son époux.

Cette illustre souveraine avait tant souffert dans les premiers jours de sa jeunesse, que le pieux sentiment de l'instabilité de la vie ne la quitta jamais au milieu même de ses grandeurs. Les exemples d'une dévotion sérieuse et constante ne sont pas rares chez les maîtres de la terre. Comme ils n'obéissent qu'à la mort, son irrésistible pouvoir les frappe davantage. Les difficultés de la vie se placent entre nous et la tombe : tout est aplani pour les rois jusqu'au terme, et cela même le rend plus visible à leurs yeux.

« Ce trait de Marie-Thérèse, nous dit Tettenborn, me rappelle que lorsque Joseph II eut permis au public l'entrée du jardin de l'Augarten, une dame de la cour vint se plaindre à lui de ne pouvoir plus s'y promener avec ses égaux.

— « Si chacun devait être réduit à la société

Digitized by Google

de ses égaux, lui répondit l'empereur, il ne me resterait donc plus pour prendre l'air que le caveau des Capucins, puisque c'est là seulement que je retrouverais les miens. »

Après avoir contemplé, quelques instants, ces monuments de marbre et d'airain, magnifique témoignage de notre néant, dépositaires de ces illustres poussières, nous remontions mélancoliquement les marches du caveau, lorsque les feux de plusieurs torches annoncèrent l'arrivée d'une société nombreuse : nous reconnûmes la princesse Bagration, les princes Koslowski, Gallitzin, Scheremetoff, et quelques personnes de marque. Depuis quelque temps c'était une mode pour les étrangers de visiter les curiosités de la ville de Vienne. Au moment de leur arrivée, l'enivrement du plaisir, plus tard la rigueur du froid, avait mis empêchement à ces excursions scientifiques. Le retour du soleil de février avait levé l'obstacle: aussi, plus que jamais, les églises, les palais, les galeries, étaient encombrés de curieux. Notre conducteur nous dit que presque tous les hôtes de Vienne et même les souverains étaient venus plusieurs fois visiter ces caveaux. Ainsi, les

Digitized by Google

fêtes conduisaient naturellement ces heureux du siècle à réfléchir sur les tombeaux ! De tout temps la poésie s'est plu à rapprocher ces images ; mais le sort aussi est un terrible poète, qui ne les a que trop souvent réunis.

Enfin, comme nous quittions l'église, MM. de Nesselrode, Pozzo-di Borgo, le duc de Richelieu, M. Amstetd, venaient aussi visiter ce séjour de la mort.

— « Sans doute, dit Ypsilanti en les apercevant, ces têtes si agitées veulent étudier ici le repos. »

Nous nous dirigeâmes vers les remparts. La conversation avait repris un ton sérieux en rapport avec les objets que nous venions de quitter. La princesse Hélène compara ces caveaux des Capucins à ceux du monastère de Petchersky à Kiow, où l'on voit la plupart des saints du couvent placés dans des bières ouvertes. Ces précieuses reliques attirent, dans l'antique capitale de la Moscovie, une foule de pélerins qui s'y rendent à pied de Kasan et d'autres villes qui touchent à l'Asie.

— « Rien ne prouve mieux, dit la princesse

Digitized by Google

Hélène, la force du sentiment religieux. Seul il fait entreprendre et terminer ces pélerinages lointains, qui, sans lui, paraîtraient impossibles. . . . . Mais, ajouta-t-elle, l'espoir des récompenses à venir allège les maux présents.

— « Dans mon passage à Cracovie, repris-je, j'ai visité, dans les souterrains de la cathédrale, les tombeaux des rois de Pologne. Les bières y sont également ouvertes, et les corps embaumés, dont le temps semble avoir respecté les formes, sont encore couverts de tous les attributs de la royauté. Le manteau d'hermine, le sceptre, le diadême étincelant de pierreries, tous ces hochets d'un pouvoir évanoui, présentent un contraste frappant avec l'aspect inflexible de la mort. Ces traits jadis si nobles, contractés et noircis, ces restes de chevelure s'échappant de l'étreinte du bandeau royal, ce mélange palpable de grandeur et de néant, laissent à l'esprit une impression profonde. Ce tableau d'une destruction successive semble dire à celui qui le contemple :

« Vis, toi que la vie n'a pas encore abandonné, la mort saura bien t'apprendre à mourir.

« Cependant ces images du passé sont moins

Digitized by Google

terribles quand l'airain ou le marbre déguise, comme ici, les effets visibles du trépas; ou bien, en m'adressant à la princesse, quand les monuments sont décorés d'inscriptions rappelant un souvenir glorieux, comme à l'église de l'Annonciation de Saint-Pétersbourg (1).

C'était un jour de fête : les remparts étaient couverts d'une foule innombrable.

— « Comme cette classe d'artisans donne, par sa mise aisée et ses figures riantes, la meilleure preuve de la récompense qui ne manque jamais à l'industrie heureuse, dit la princesse.

— « Il est vrai, reprit Griffiths : jamais à Vienne on ne rencontre de mendiants. Les établissements de charité sont administrés avec beaucoup d'ordre et de libéralité. La bienfaisance publique et particulière est dirigée avec un grand esprit de justice. Le peuple ayant en général plus d'aptitude industrielle et d'intelligence commerciale que dans

(1) La princesse Souwaroff est née Nariskin. Sur le magnifique tombeau de marbre, destiné aux membres de cette famille, une inscription indique le seul titre qu'elle soit jalouse de revendiquer : *Pierre Ier est sorti de leur sang.*

Digitized by Google

le reste de l'Allemagne, conduit bien sa propre destinée. Tout ici porte l'empreinte d'un gouvernement paternel, sage et religieux. Et, sans adopter l'exagération poétique de Wolzang-Menzel, qui dit que Vienne est assise au milieu de ses campagnes comme une perle enchâssée dans de l'or, on peut affirmer qu'il n'est pas de capitale en Europe qui puisse lui être comparée pour le charme des sites, la vie pleine de calme et d'incurie qu'on y mène. On s'aperçoit partout que le pays est heureux. Madame de Staël appelait l'Allemagne le pays de la pensée : on pourrait nommer Vienne la patrie du bonheur.

— « Ce qui, ajoutai-je, donne d'ordinaire à Vienne une physionomie toute particulière et singulièrement animée, c'est la multitude d'étrangers répandus dans les rues : Juifs, Turcs, Arméniens, Croates, Bohémiens, tous revêtus de leurs costumes nationaux. A voir chacun d'eux se livrer aux occupations et au commerce de son pays, on se croirait au milieu d'un grand bazar européen. Ce coup-d'œil si pittoresque est bien en ce moment un peu effacé par celui des uniformes et des broderies ; mais la ville ne s'en plaint

Digitized by Google

pas, dit-on. Car, grâce au carnaval qui l'a encombrée de nouveau, tout est redevenu d'un prix excessif. Et les marchands, quand on leur en parle, vous répondent comme il y a quatre mois :

« Eh ! le Congrès ! »

Cependant nous apercevions de loin la flèche élégante de la cathédrale de St-Etienne.

— « Ne seriez-vous pas tentée, dis-je à la princesse Souwaroff, d'assister à un des spectacles qui en ce moment ont le privilège d'exciter la curiosité publique ?

— « Lequel donc ? car on se perd dans les spectacles de Vienne.

— « Une prédication du révérend M. Werner, passe-temps fort édifiant. »

La princesse avait entendu parler de ce nouvel apôtre sur lequel une existence tourmentée, un talent véritable, et surtout des antécédents singuliers, appelaient l'attention générale. Elle accepta de se rendre à St-Etienne, curieuse, comme nous, de connaître ce simple prêtre qui, au milieu de si grands intérêts et de plaisirs si variés, avait encore trouvé le moyen de passionner la foule.

Avant de marcher sur la trace des Massillon et

Digitized by Google

des Bossuet, M. Werner avait été luthérien et poète dramatique. Il était auteur de plusieurs tragédies représentées avec succès et sur lesquelles il avait répandu les teintes romantiques les plus prononcées. Portant dans ses compositions théâtrales toute l'énergie de sa conviction religieuse, il s'était étudié à y peindre les commencements du luthéranisme sous les couleurs les plus séduisantes. Une circonstance à la fois poétique et romanesque avait signalé l'histoire de sa conversion au catholicisme. Un soir il se promenait à Vienne sur la place de la cathédrale, en proie à une de ces sombres rêveries, apanage particulier des poètes germaniques. Dans son exaltation, il contemplait cette masse imposante et les tours gothiques dont la cîme se perd dans les nuages. Tout-à-coup la porte s'ouvre; un prêtre vénérable, vêtu de blanc, escorté de deux jeunes enfants, paraît et va porter à un mourant les dernières consolations de la religion; une torche répand sur sa marche une lumière tremblante. Frappé de ce spectacle, le poète luthérien s'arrête et regarde avec respect le saint cortège s'éloigner et disparaître comme une mystérieuse apparition. A l'instant son imagina-

Digitized by Google

tion est frappée, son cœur est ému ; la grandeur et la sublimité de la religion catholique se révèlent à son esprit dans ce fait pourtant si simple d'un vieux prêtre portant le Saint-Sacrement à un malade. Dès ce moment M. Werner est catholique. Il quitte Vienne, se rend à Rome, et abjure son erreur dans la basilique de St-Pierre. Enfin, après avoir vécu deux ans dans un hermitage aux pieds du Vésuve, il était revenu en Allemagne, et passant du théâtre à la chaire, il s'était mis à prêcher. La singularité de sa conversion, son talent de prédicateur, sa diction où se retrouvaient encore l'exaltation et les couleurs tour-à-tour sombres et brillantes de sa poésie d'autrefois, tout avait concouru à le mettre à la mode. Chaque fois qu'il devait parler, l'église pouvait à peine contenir les flots des assistants pieux ou curieux.

Les directeurs de théâtres, voyant le succès obtenu par le prédicateur, imaginèrent de remettre à la scène les tragédies du poète. La spéculation fut heureuse. Le matin, on venait se presser à la parole du nouveau saint Paul, et le soir, la mémoire toute pleine encore des citations de l'Ecriture et

Digitized by Google

des Pères, les mêmes auditeurs allaient applaudir *Attila, Luther, le Fils de la Vallée*, et les autres œuvres de l'hérétique converti. Désolé de ces applaudissements, M. Werner se croyait obligé de lancer l'anathême du haut de sa chaire contre ses premières erreurs, qu'il aurait voulu anéantir. Mais, plus il tonnait, plus le contraste semblait piquant, et son double succès de prédicateur et d'auteur dramatique allait toujours croissant.

Nous eûmes quelque peine à trouver de la place dans la cathédrale, tant l'assemblée était nombreuse. On y voyait des princes, des généraux, des grandes dames, et, ce qui était non moins bizarre, des gens appartenant à toutes les communions chrétiennes. L'apôtre parut enfin, et débita un long sermon en allemand. Je n'en compris pas un mot : et probablement n'étais-je pas le seul parmi ces nombreux étrangers que la curiosité avait attirés comme nous, et qui ignoraient presque tous la langue allemande. L'effet n'en parut pas moins très satisfaisant : la voix caverneuse de l'orateur, sa grande figure maigre et blême, ses yeux caves : tout était en harmonie avec le temple dont il faisait retentir les voûtes.

Digitized by Google

La cathédrale de St-Etienne, en effet, artistement sculptée au dehors, est obscure au-dedans, et cette obscurité même, si favorable au recueillement, semblait ajouter quelque chose de sépulcral à la déclamation du prédicateur.

Commencée vers le douzième siècle, l'église métropolitaine de Vienne est au nombre des monuments les plus intéressants que l'art gothique ait produits, par la beauté des détails, la majesté et l'harmonie de son ensemble. La nef est soutenue par des piliers richement ornés : la chaire, les autels, les chapelles, sont décorés par une profusion extraordinaire de ciselures. Ce qui la rend surtout remarquable, c'est l'aiguille de son clocher qui a 470 pieds au-dessus du sol. Ce chef-d'œuvre de légèreté penche visiblement au sommet. Le bourdon, qui a 16 pieds de hauteur et 32 de circonférence, fut fondu avec les canons qui jadis foudroyèrent Vienne aux diverses époques où elle fut assiégée par les Turcs. A l'intérieur de l'église on remarque le mausolée de l'empereur Frédéric III ; plus loin est le somptueux monument que la princesse de Lichtenstein fit élever à son illustre parent le prince Eugène

Digitized by Google

de Savoie, la gloire du règne de Charles VI. Là sont les tombes des guerriers, des héros qui défendirent l'empire, et des hommes célèbres qui l'ont illustré. C'est pour ainsi dire l'histoire de la monarchie autrichienne.

— « Eh bien! me dit la princesse Hélène en sortant, que pensez-vous du prédicateur?

— « Je n'ai pu juger qu'en partie de son éloquence; je ne dirai rien de sa morale; je le crois irréprochable sur l'article du dogme. Mais, en vérité, son ton d'énergumène m'inspire peu le désir de faire connaissance avec ses œuvres théâtrales. Si vous m'en croyez, nous irons au théâtre de la cour voir *Cinna* ou *le Misanthrope*. »

En nous séparant nous nous promîmes de nous retrouver bientôt chez la princesse Marie Esterhazy, qui devait donner un bal d'enfants.

L'idée de cette fête, après les splendides réunions des souverains, ne pouvait manquer de piquer vivement la curiosité. Aussi, les salons de la princesse offraient-ils le tableau le plus animé et le plus gracieux. Tous les jeunes rejetons de la haute aristocratie avaient été conviés pour prendre part à cette partie de plaisir qui leur était dédiée.

Digitized by Google

Les hôtes couronnés de Vienne, spectateurs cette fois, les illustrations politiques et militaires, se pressaient et faisaient cercle autour de ces groupes enfantins, et semblaient se délasser en contemplant leur gaîté naïve. Tous les appartements du palais étaient disposés de façon à ce que les jeunes invités marchassent de surprise en surprise. Des escamoteurs avec leurs prodiges, des ombres chinoises, des lanternes magiques, se succédaient de pièce en pièce. Partout la sollicitude de la princesse Marie s'était complu à varier les plaisirs du jeune âge, comme si chacun de ces enfants eût été un des siens. Quand tous ces joyeux passe-temps furent épuisés, on entra dans le grand salon, disposé pour le bal; les danses commencèrent, dépourvues de régularité peut-être, mais non de grâce et d'abandon. Ceux qui ont vu des bals d'enfants costumés, se feront une idée du piquant et du charme de ces quadrilles. Ces petits êtres que la nature a formés si gracieux, parés de tout ce que l'art, le goût ou le caprice ajoutent à la beauté de l'enfance, formaient un ensemble aussi complet que ravissant. Si quelque chose pouvait balancer l'atten-

Digitized by Google

tion commandée par ces charmants groupes, c'était l'expression d'orgueil, de tendresse, d'anxiété dont les reflets se peignaient sur le visage de tant de jeunes et gracieuses mères. Il fallait voir leurs regards brillants d'espérance et de fierté, suivre, inquiets et charmés, les pas, les poses, les attitudes des jeunes danseurs. Il fallait voir cet instinct maternel, qui ne se trompe jamais, s'unir à leurs moindres mouvements, et jusqu'au bout de ce salon si vaste, distinguer le plus léger cri arraché à la douleur, ou échappé au plaisir de l'un de ces enfants.

Les costumes, tous comme on le pense bien de la plus grande magnificence, turcs, chevaliers, albanaises, napolitaines, moyen-âge, Louis XIV, russes, polonais, étaient portés quelquefois avec une importance bien comique par ces altesses lilliputiennes : c'étaient les jeunes princes et princesses Lobkowitz, Rosemberg, Schwartzemberg, Sinzendorff, Staremberg, Cohary et Colloredo. Quant aux princes Lichtenstein, ils y étaient en foule : la princesse Marie étant née Lichtenstein, n'avait pas manqué de convier à sa fête le ban et l'arrière-ban des différentes branches de son il-

Digitized by Google

lustre famille. Au milieu de cet essaim de petits anges, il était facile de voir que le démon de l'orgueil commençait déjà auprès d'eux ses dangereuses séductions. Une de ces altesses féminines s'emporta avec un violent dépit contre une de ses compagnes d'un rang inférieur : la querelle alla même si loin, qu'aucune ne voulant céder, elle occasionna quelque trouble dans le bal. Cela me rappela cette anecdote que m'avait racontée lord Stair, et qui avait, quelques années auparavant, amusé toute l'Angleterre. C'était pendant l'enfance de la princesse de Galles : on lui avait donné pour compagne de jeu la fille d'un musicien qui s'était acquis une grande réputation en touchant de l'orgue à l'église de Saint-Paul. Un jour les deux enfants se disputaient pour un jouet dont chacune voulait s'emparer ; enfin la petite prolétaire opposant toujours les mêmes refus :

« Osez-vous bien me résister, dit la jeune princesse avec colère, ne savez-vous pas que je suis la fille du prince de Galles ?

— « Et que m'importe, répondit l'autre enfant avec fierté, ne savez-vous pas vous-même que je suis la fille de l'organiste de Saint-Paul ?

Digitized by Google

A Vienne comme à Londres la querelle fut promptement apaisée, et un baiser cimenta la paix.

Les danses furent interrompues par l'arrivée des chanteurs tyroliens, qui à cette époque faisaient fureur à Vienne. Ils étaient au nombre de sept, cinq hommes et deux femmes, et portaient le costume si pittoresque de leurs montagnes. Peu d'années auparavant, venus du Tyrol comme simples ouvriers horlogers, ils se réunissaient le soir après les travaux de la journée, et exécutaient en chœur leurs chants nationaux. L'effet qu'ils produisaient était tel, qu'une foule immense de tout rang les suivait dans la rue; la police était obligée de les escorter afin de prévenir le désordre. Les directeurs de la Wieden les engagèrent pour chanter sur leur théâtre. L'enthousiasme fut au comble, et tel qu'on leur faisait répéter jusqu'à six fois les mêmes airs. Les sociétés les plus élévées les appelaient dans leurs soirées, et partout ils recueillaient d'unanimes applaudissements. Ils avaient récemment parcouru une partie de l'Europe (1) et étaient, lors du congrès,

(1) Le succès et la fortune les accompagnèrent partout.

Digitized by Google

revenus sur le théâtre de leur première gloire. Leur chant possédait vraiment un charme indescriptible : c'étaient des mélodies d'une fraîcheur, d'une suavité, d'un rythme inconnus jusqu'alors. La pureté, l'expression et jusqu'aux hardiesses de leur exécution, ajoutaient encore à la gracieuse étrangeté de cette musique nationale.

On passa ensuite dans une salle qui jusque là n'avait pas encore été ouverte. Un grand arbre à rameaux d'or y était chargé de jouets, de cadeaux de toute espèce, entre autres de ces jolies boîtes faites avec le pavé de Vienne. On tira une loterie de ces charmantes bagatelles. Ce fut alors un renouvellement de joie. Quand cette vive population fut chargée de ces dons si délicatement offerts, on passa dans la salle du banquet. Tout ce que Vienne avait pu offrir de friand et d'exquis fut livré à la gourmandise et à l'appétit

Lorsqu'ils vinrent à Londres, Georges IV les fit chanter au pavillon de Brigthon. Enivrée par les éloges souverains, la tête tourna à l'une de ces jeunes filles : après un morceau que le roi daignait vivement applaudir, elle sauta au cou de Sa Majesté et l'embrassa comme elle eût fait d'un bon bourgeois à Inspruck.

Digitized by Google

de ces jeunes hôtes. Pendant le souper les mêmes chanteurs Tyroliens, placés dans une pièce voisine, firent encore entendre quelques-unes de leurs variations les plus capricieuses, dont les sons, affaiblis dans le lointain, ressemblaient à l'écho d'une mélodie céleste.

Enfin, avant de rendre au sommeil tous ces jeunes danseurs, on les réunit dans une walse générale. C'était vraiment quelque chose de merveilleux que cette confusion de têtes emportées çà et là par le rapide tourbillon: leurs cris, leur gaîté, leur vivacité, formaient le plus ravissant coup-d'œil. Les souverains et toute la cour semblaient prendre leur part de ces joies enfantines et reposer leurs esprits parfois si agités sur ces tableaux d'innocence et de bonheur. Seule, l'impératrice Élizabeth de Russie, portait sur ses traits une expression plus prononcée de mélancolie. On voyait qu'elle enviait les joies de la maternité, et que ce spectacle renouvelait ses regrets. Telle était l'affection que cette princesse portait à l'empereur, que, quand elle rencontrait la fille qu'il avait eue de madame Nariskin, elle la couvrait de baisers et de caresses, cherchant à tromper ainsi sa douleur d'épouse et de mère.

Digitized by Google

La princesse Estherazy, qu'on appelait à si juste titre l'exemple et l'ornement de la cour, s'était surpassée dans ce raout enfantin : elle avait renchéri encore, s'il est possible, sur cette aménité qui la distinguait et qui était devenue proverbiale à Vienne. Une jeune femme charmante qui réunissait à la beauté de sa tante, la reine de Prusse, les grâces de sa mère, la princesse Paul Esterhazy, née de la Tour-et-Taxis, partageait avec sa belle-mère le soin de faire les honneurs de ce bal. Elle y apportait cette affabilité gracieuse et ce goût exquis qui la distinguent, sentiment indéfinissable que tant de chances concourent à former.

Enfin le bal se termina : mais le souvenir reconnaissant en sera sans doute resté longtemps gravé dans la mémoire de ces enfants en leur rappelant une époque brillante, et dans le cœur de leurs jeunes mères comme une soirée de triomphe et de bonheur.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XXXVI.

La galerie de tableaux du duc de Saxe-Teschen. — L'empereur Alexandre et le prince Eugène. — Les tableaux du Belveder. — Le roi de Bavière. — Les récits. — Origine de la Malmaison. — Lally Tollendal ou les prédictions du bourreau.

A quelque opinion politique qu'on appartienne, on ne peut rester indifférent aux récits qui font connaître les personnages qui ont occupé la scène du monde. On aime à les suivre dans les détails familiers de la vie et dans le cercle de leur

Digitized by Google

intimité. Grâce au congrès de Vienne, il m'a été donné d'approcher et de connaître quelques-uns des hommes qui ont fourni des pages à l'histoire contemporaine. Les anecdotes que je raconte ne seront donc pas sans intérêt : au moins je trouverai toujours mon excuse dans leur vérité.

Par une belle journée de février, nous parcourions, Zibin, Lucchesini et moi, la résidence du duc de Saxe-Teschen. Dans la foule d'objets précieux que ce palais renferme, on cite une collection unique d'à-peu-près douze mille dessins originaux et de cent trente mille gravures exécutées d'après les artistes des divers pays. Nous avions été reçus fort obligeamment par M. Lefèvre, conservateur de ces trésors, dont il allait, nous dit-il, publier une description détaillée par ordre de chronologie et d'écoles. A l'extrémité d'une galerie disposée pour contenir toutes ces raretés, nous aperçûmes le duc Albert qui faisait les honneurs de son palais à l'empereur Alexandre qu'accompagnaient le général Ouwaroff et le prince Eugène. Nous nous approchâmes pendant qu'ils étaient occupés à examiner une collection de cartes et de plans militaires, qui passe pour la plus complète de ce genre en Europe.

Digitized by Google

« Les cités sont détruites, disait le duc Albert, les empires sont renversés, la tactique a changé de face, mais les positions militaires sont toujours les mêmes. »

Il ajouta plusieurs comparaisons prouvant que les mêmes chances ont souvent amené les mêmes résultats. Néanmoins, c'était particulièrement sur le théâtre des dernières campagnes que l'attention de ses hôtes semblait fixée. Rien ne peut égaler l'intérêt des remarques dont l'empereur Alexandre accompagnait l'inspection de ces divers plans de batailles. Ceux pour qui la vérité n'a qu'un langage, apprécieront tout le piquant de ces quelques mots recueillis à la hâte.

— « Là, disait-il, en l'indiquant du doigt, tel corps a fait telle faute, cette batterie a été mal placée, telle charge a décidé de l'action : ici, à Austerlitz, nous eussions pu ramener la partie ; mais Kutusoff s'arrêta trop devant Mortier. Et ces lacs glacés d'Augerd et de Monitz, en s'abimant sous vingt mille hommes et cinquante pièces de canons, achevèrent nos désastres.

— « Et cependant, reprit le prince Eugène, nous eussions peut-être perdu la bataille, si l'em-

Digitized by Google

pereur eût attaqué quelques heures plus tôt : à quoi tiennent les chances de la guerre !

— « Là, à Friedland, continua Alexandre, tout fut perdu par une fausse manœuvre de cavalerie dont profita Ney et par la retraite de Korsakoff sur Friedland : par suite, tout son corps d'armée fut enveloppé ; et cherchant une issue à travers les flots de l'Alle, il n'y trouva que la mort. Au total, nous nous battions bien, mais nous avions affaire à de trop habiles joueurs. »

Il passa alternativement des campagnes d'Italie à celles d'Allemagne, évitant, par un tact de bienveillance qui lui était particulier, de parler de la guerre si funeste de Russie.

— « En résultat, ajouta-t-il en s'adressant au prince, voilà de bien nombreux théâtres de gloire et de vastes souvenirs dont votre cœur doit être satisfait.

— « Ah ! sire, dit Eugène, voyez où cette gloire aboutit !

— « Mais, reprit l'empereur, ne la confondez pas avec l'ambition. Nous passons sur la terre comme des ombres ; et à notre soif de posséder,

Digitized by Google

il semble que les éléments dont notre corps se compose ne doivent jamais se dissoudre.

— « Oh! oui, dit Eugène, cette gloire, ne pourrait-on pas l'appeler un néant? On l'ignore, on l'oublie, on l'envie, on l'attaque, et l'on finit par la révoquer en doute.

— « Prince, non pas pour vous ni pour les vôtres, qui êtes déjà du domaine de l'histoire.

— « C'est un héritage, sire, auquel Votre Majesté a des droits également incontestables : le conquérant détruit, renverse; l'administrateur suprême élève et fonde la prospérité nationale sur des bases solides. A lui la vraie gloire. »

Je m'aperçus, au serrement de main affectueux de l'empereur, combien cet éloge le touchait. En vérité, il me semblait entendre Pierre-le-Grand, traitant les généraux suédois, après la bataille de Pultava, et portant encore la santé de ses maîtres dans l'art de la guerre.

Le duc mit fin à cet assaut de courtoisie, en leur montrant un catalogue descriptif fait par lui, et que, malgré son grand âge, il s'occupait encore à retoucher. Il aurait fallu le copier en entier, pour énumérer les richesses rassemblées

Digitized by Google

dans cette galerie. Quelques-uns des dessins remontent à l'année 1420. On en comptait plus de cent cinquante d'Albert Durer, la plupart exécutés à la plume, et dont les figures étaient richement coloriées, particulièrement quelques oiseaux d'un fini admirable. Un intérêt plus vif se rattachait aux gravures de cet illustre maître, en ce qu'elles avaient autrefois formé sa collection particulière. Le duc nous fit remarquer plusieurs dessins de Raphaël, cinquante esquisses de Claude Lorrain. Enfin cette collection nous parut à tous d'une valeur inestimable pour l'histoire des arts, du dessin et de la gravure.

L'empereur s'approcha de nous alors, parla à Zibin avec beaucoup de bonté, et le présenta au prince Eugène, comme le plus jeune chevalier de St-Georges. Ayant entendu prononcer le nom de Lucchesini, il lui demanda si son père était le même qui avait été plénipotentiaire au célèbre Congrès de Sistow sous Frédéric II.

— « Oui, sire.

— « Et où est-il maintenant?

— « Dans ses terres près de Lucques.

— « S'il y retrace ses souvenirs, reprit Alexan-

Digitized by Google

dre, ils auront de l'intérêt, car il a beaucoup vu. »

Nous visitâmes ensuite les appartements somptueusement décorés : dans une des pièces, un Pan-Harmonicon, composé de cent cinquante instruments à vent, exécutait des symphonies et des marches qu'un trompette automate accompagnait avec une admirable précision. Nous laissâmes le duc continuer à faire les honneurs de ses innombrables trésors à ses illustres visiteurs, et nous fûmes de là au Belvéder voir une collection de tableaux enrichie par Joseph II, lors de la suppression de quelques couvents. Ils sont au nombre de quatorze cents, et sont distribués dans vingt-trois salles, selon les écoles italienne, allemande et hollandaise. La plupart sont d'une admirable beauté et du plus grand prix.

Le palais du Belvéder, situé dans le faubourg de Remeveg, a été construit par le célèbre prince Eugène, qui en a cédé la propriété à la maison impériale. Une partie est bâtie sur une éminence d'où l'œil découvre une vaste perspective, la ville de Vienne, ses environs et le cours du Danube : c'est ce qu'on nomme le Haut Belvéder. L'autre partie du palais, entre cour et jardin, est

Digitized by Google

au niveau de la rue du Remeveg, et n'a qu'un rez-de-chaussée élevé, surmonté d'un entresol. Nous y trouvâmes le roi de Bavière accompagné de son chambellan de Rechberg. Personne mieux que le comte Charles ne possède un goût sûr et délicat dans les arts, si opposé à l'aridité des démonstrateurs à gages; aussi, son souverain semblait prendre beaucoup de plaisir à se faire expliquer par lui les sujets, et signaler les beautés des tableaux dont il lui nommait les maîtres. Nous les suivîmes, ce qui nous mit à même d'apprécier toute la valeur de cette riche collection. Le conservateur, M. Fuger, peintre distingué d'histoire et de portraits, avait bien voulu nous guider aussi. Il arrêta particulièrement nos regards et notre attention sur divers ouvrages du Titien et sur des Rubens si nombreux que deux pièces ont été consacrées entièrement à les recevoir. Nous y vîmes également plusieurs chefs-d'œuvre de Vandick. Mais, comme un catalogue publié en 1781 décrit scientifiquement tous ces tableaux du Belvéder, je m'abstiendrai de tous détails à leur égard. Ce que je remarquai cependant avec plaisir, c'est que dans chaque salle on trouvait

Digitized by Google

une liste explicative des tableaux, avec les noms des maîtres auxquels ils sont attribués, précaution qui augmente l'intérêt qu'ils inspirent, et dont on serait privé, quand on n'y trouve pas, comme nous, des *cicerone* aussi habiles que le comte Charles ou le professeur Fuger.

Pendant que ces deux connaisseurs discutaient fort savamment sur la prééminence des galeries de l'Europe, et qu'ils énuméraient les peintres et les écoles, le faire des uns, la manière des autres, la touche de tous, je m'aperçus que l'heure approchait où j'avais donné rendez-vous à Griffiths dans une des avenues du Prater. Nous laissâmes donc cette galerie de peinture pour aller nous-mêmes faire partie d'une galerie vivante.

Le soir, nous étions réunis comme de coutume chez la comtesse Fuchs. Au nombre des assistants se trouvait le prince Eugène. La conversation roulait sur la Malmaison. Le prince Gagarin, et le colonel Brozin, aide-de-camp de l'empereur Alexandre, qui souvent y avaient accompagné leur souverain dans les visites qu'il rendait à l'impératrice Joséphine, parlaient avec enthousiasme de ce beau lieu, du luxe de ses galeries, où étaient

Digitized by Google

rassemblés les chefs-d'œuvre de toutes les écoles de peinture et les plus belles statues de Canova, de la richesse des serres où fleurissaient les plantes les plus rares des deux mondes, enfin de cet ensemble parfait où se révélait le goût de celle qui s'y était fait chérir.

« Eh bien, Messieurs, dit le prince Eugène, vous ne voudriez sans doute pas croire que ce château, admiré par vous, fut jadis un séjour d'effroi et de douleurs, ce qu'atteste cependant son nom. Oui, ce nom de Malmaison, *Mauvaise maison,* lui est resté du temps où, résidence du cardinal de Richelieu, ce ministre de Louis XIII y exerçait les actes de son autorité sanguinaire. »

Nous témoignions tous quelque surprise de cette étymologie contrastant si fort avec les vertus bienfaisantes de sa dernière propriétaire. « Vous seriez peut-être curieux, poursuivit le prince, de connaître un épisode de cette époque, qui ne serait pas déplacé dans un de nos mélodrames modernes. » Tous nous lui en exprimâmes le désir : il y satisfit en ces termes.

« Par une journée sombre et pluvieuse du mois de novembre 163.., un voyageur, enveloppé d'un large manteau et monté sur un beau cheval, s'ar-

Digitized by Google

rêtait à la porte d'une auberge du village de Rueil qui touche encore au parc de la Malmaison. Son chapeau de feutre sans plume et son pourpoint de drap noir sans rubans ni dentelle, indiquaient que notre homme n'appartenait pas à la classe des *raffinés*, si renommée alors pour son habileté à manier la dague et l'épée. Mais à son œil fier, à sa moustache relevée, on devinait facilement que c'était un de ces bourgeois indépendants et remuants dont les pères avaient fait la ligue, et qui alors contenus par la main de fer de Richelieu, devaient reparaître un moment dans les saturnales de la fronde, pour s'effacer entièrement derrière la gloire du grand roi. Sa monture paraissait exténuée de la fatigue d'une longue route.

Entré dans la salle basse enfumée, notre homme recommande qu'on prenne bien soin de son cheval, et son dîner. Pendant que le repas s'apprête, on le conduit dans une des meilleures chambres de la maison. Là, devant un feu clair de sarments, il se sèche et se réchauffe. Peu d'instants après, un autre voyageur, également à cheval, s'arrête à la même auberge, et demande si on peut lui donner à dîner.

Digitized by Google

« Nous sommes bien fâchés, lui répond l'hôtesse, mais tout ce dont nous pouvions disposer est retenu par un voyageur qui vous a précédé, et qu'on va servir à l'instant.

— « Montez vers lui, dit le nouvel arrivé, et demandez-lui s'il veut me permettre de partager son dîner : j'en partagerai également la dépense. »

L'hôtesse s'acquitte de sa commission.

« Dites à la personne qui vous envoie, répond poliment le bourgeois, que je lui serai fort obligé de me tenir compagnie, mais que je n'ai pas pour habitude de faire payer leur écot aux personnes que j'invite. »

L'autre, sans se faire prier, monte, et voilà nos voyageurs près d'un bon feu, assis devant un dîner auquel tous deux s'empressent de faire honneur.

Le repas avait été aussi gai que le permettait une si courte connaissance, lorsqu'au dessert on fait servir une bouteille de vin vieux. Bientôt, grâces à quelques verres joyeusement bus, la confiance commençe à s'établir; on s'entretient comme d'anciens amis, et lorsque les dernières gouttes de la bouteille ont amené la conversation au ton de l'intimité, le second étranger s'adresse à son

Digitized by Google

obligeant amphytrion en lui faisant compliment de son repas.

« Sans doute, lui dit-il, vous êtes connu dans cette hôtellerie?

— « Moi, pas du tout.

— « Mais probablement, vous habitez les environs et descendez parfois ici.

— « J'y viens pour la première fois : je suis de la Rochelle.

— « De la Rochelle, fit l'autre avec un mouvement de surprise : de la Rochelle! et qui vous amène de si loin?

— « Mon Dieu : une assez fastidieuse histoire. Je suis mandé ici par monseigneur le cardinal.

— « Par monseigneur le cardinal, dites-vous, reprend son interlocuteur avec un étonnement douloureux de plus en plus marqué. Mais pardonnez-moi une question. N'avez-vous jamais eu aucune affaire fâcheuse avec son éminence?

— « Jamais, et ma justification ne sera ni longue ni difficile. On a répandu à La Rochelle une satire violente contre l'administration et la personne de M. le cardinal. On y parle d'Urbain

Digitized by Google

Grandier, et des religieuses de Louvain, de tragédies et de vers, et d'une certaine demoiselle nommée Marion Delorme. Bref, j'ignore le contenu de ce livre; car je ne l'ai pas même lu. Il paraît cependant qu'il est tombé entre les mains du Révérend Père Joseph; et quoique je n'aie jamais rien fait imprimer de ma vie, on m'en a dit l'auteur : vous savez que, par le temps où nous vivons, chacun a ses ennemis. Or, comme rien ne se propage aussi facilement que les suppositions de la haine, j'accours à l'injonction de Son Eminence, et n'aurai nulle peine à me disculper d'une si absurde accusation. »

L'autre l'avait écouté avec la plus grande attention :

— « Et à quelle heure devez-vous vous rendre au château?

— « A six heures du soir.

— « Monsieur, reprend-il d'un air pénétré et lui saisissant fortement le bras, rendez grâce au hasard bien heureux qui m'a fait aujourd'hui votre obligé. Car, moi aussi, je suis mandé par M. le cardinal, et, sans aucun doute, c'est pour vous couper la tête. »

Digitized by Google

A ces mots, le Rochellois ne peut contenir un cri d'horreur.

— « Oui, Monsieur, ajoute-t-il plus fortement encore, pour vous couper la tête. Je suis le bourreau de la ville de Chartres. Toutes les fois que le cardinal a une vengeance secrète à accomplir, je reçois l'ordre de me rendre ici. Ce que vous venez de me dire, l'heure où vous devez vous présenter au château, tout concourt à me prouver que vous êtes aujourd'hui la victime désignée: mais ne craignez rien, vous échapperez à sa vengeance. Montons à cheval. Suivez-moi, je vais en peu d'instants payer votre courtoisie. »

Le Rochellois, dans un état d'anxiété facile à concevoir, suit son sauveur. Déjà la grande salle de l'auberge était pleine d'arquebusiers de la garde de Son Eminence. Pendant qu'on selle les chevaux, le pauvre bourgeois paie au plus vite et sans marchander la dépense, impatient, comme on le pense bien, de se dérober aux regards. En peu d'instants, au travers des bois du Butard, ils ont tous les deux gagné les approches du château.

— « Remarquez bien, dit au Rochellois son

Digitized by Google

terrible guide, cette tourelle du centre, et tout en haut cette petite fenêtre grillée en ogive qui touche aux creneaux. On ne peut la voir que de cette place. C'est là que se prononcent et s'exécutent des sentences sans appel. Quand l'œuvre de mon ministère est accompli, une trappe s'ouvre, le corps de la victime tombe de cette hauteur prodigieuse dans une fosse remplie de chaux vive, et tout est effacé. Tenez-vous caché derrière cette haie, et si dans l'espace d'une heure vous voyez une lumière luire à cette fenêtre, c'est que j'aurai été mandé pour un autre. Alors présentez-vous sans crainte, je n'officie jamais deux fois dans un même jour. Mais si vous ne voyez rien briller au travers de ces barreaux, c'est que vous étiez désigné pour paraître devant les commissaires de Son Eminence. Et alors, ne perdez pas un moment, profitez de l'obscurité de la nuit et de la vitesse de votre cheval, gagnez les frontières, et là vous vous justifierez de loin.

— « Ah! Monsieur, lui répondit le Rochellois, mon innocence. . . . . .

— « Croyez-moi, et faites ce que je vous dis. M. de Laubardemont est sans doute arrivé déjà.

Digitized by Google

Il n'est pas d'innocents devant les juges de M. le cardinal. »

Le Rochellois exprime sa reconnaissance à son tutélaire commensal aussi vivement que le lui permettent son effroi et l'idée du service qu'il venait de lui rendre. Ils se séparent. L'agent de Son Eminence gagne la porte du château, tandis que l'autre demeure les yeux incessamment fixés sur la fatale tourelle. Une heure s'écoule, heure d'angoisse et de terreur; aucune lumière ne paraît à la fenêtre gothique. Profitant de l'avis de sa bienfaisante providence, le Rochellois pique des deux, et se hâte de quitter la France où il ne rentra qu'après la mort du cardinal.

A son retour, désirant témoigner sa reconnaissance à son libérateur, son premier soin fut de se rendre à l'auberge de Rueil. On y montre toujours la chambre où eut lieu ce dîner : elle est encore appelée la salle de Bon Secours.

Le château du terrible cardinal a complètement changé de face. Les prisons où furent renfermés le maréchal de Marillac et tant d'autres victimes, les salles où siégeaient les impitoyables juges, dévoués aux vengeances personnelles du

Digitized by Google

ministre, la chambre où s'exécutaient leurs arrêts de sang, la tour des oubliettes, tout a disparu. Mais, grâce à la puissance des traditions populaires, le nom de Malmaison est resté. Seulement il existe quelque différence entre le sentiment que ce lieu vous a inspiré, et celui qu'on éprouvait, quand il effrayait le regard et la pensée de son terrifiant aspect. »

Cette histoire, racontée avec l'esprit qu'on connaît au prince Eugène, mit en goût pour d'autres aventures effrayantes. On sollicita quelques inspirations bien sombres, bien véridiques. Le duc de Dalberg s'offrit pour remplir cette tâche : on se groupa en silence autour de lui : voici l'anecdote qu'il nous rapporta, et qu'il tenait, nous assura-t-il, de source certaine. Elle pouvait à bon droit servir de pendant à la précédente.

« C'était lors des dernières années de la régence : par une nuit d'hiver, quatre jeunes gens de qualité revenaient, après minuit, de souper dans le quartier du marais, occupé à cette époque par la meilleure compagnie de Paris. En traversant une rue écartée de la cité, ils sont étonnés d'entendre aussi tard les sons de plusieurs ins-

Digitized by Google

truments. Ils s'approchent d'une maison assez élégante d'où provenait cette musique, et bientôt, en regardant à travers les jalousies d'une salle basse, ils reconnaissent qu'une assemblée de bourgeois aisés s'y livrait à la joie et aux plaisirs du bal.

Ces messieurs sortaient à peine de l'adolescence. A cet âge on se croit tout permis, présomption qu'augmentaient leur confiance dans leur rang élevé et leur bonne mine, et les suites d'un joyeux souper. Ils trouvent donc plaisant de faire à de simples citadins l'honneur de prendre part à leur réunion, quand on était bien loin de les y attendre. Suivant cette folle boutade, ils entrent furtivement dans la maison, et s'y confondent parmi la foule. Leur arrivée n'avait point été remarquée, car le bal se donnait à la suite d'un mariage célébré le matin : les familles des nouveaux époux paraissaient nombreuses, et chacun pensa qu'ils avaient été amenés par quelques parents.

Frappé de la beauté de la fiancée dans tout l'éclat de la jeunesse et du bonheur d'un pareil jour, un de ces jeunes gens s'approche d'elle et l'invite

Digitized by Google

à danser. Après avoir embarrassé sa craintive innocence par des compliments exagérés, il finit par une déclaration d'amour. Surprise autant que blessée, la jeune *fille* rougit, se trouble et ne sait que répondre. Attribuant son émotion modeste à tout autre sentiment qu'à l'indignation, le jeune homme continue et se permet de lui adresser quelques-uns de ces propos libres dont son oreille n'avait jamais été souillée. Enfin la contredanse s'achève. Tremblante, éperdue, la timide fiancée se réfugie en toute hâte dans une pièce écartée pour se dérober à ces indignes paroles. Notre audacieux ne craint pas de la suivre là, se trouvant seul avec elle, il renouvelle ses aveux avec toute l'expression de la passion. La crainte, le trouble, la colère, ne peuvent se manifester chez la jeune épouse que par quelques mots de prière entrecoupés et par des larmes. Sourd aux remontrances de la pudeur, il ose la saisir et imprimer un baiser sur ses lèvres innocentes et pures. A ce dernier outrage, la force lui revient : elle se débat vivement; mais, ne pouvant se soustraire aux bras nerveux qui la pressent et l'étreignent, elle appelle à son secours. Bientôt son père, son époux ac-

Digitized by Google

courent à ses cris, suivis de tous leurs amis. La couronne nuptiale, le bouquet virginal arraché de son sein et jonchant la terre, son désordre, ses larmes, sa pâleur, n'attestent que trop l'injure sanglante qu'on avait tenté de lui faire. On se saisit du coupable malgré sa résistance et ses efforts.

Cependant, dans un coin de la salle deux des amis du jeune homme se livraient aux plus joyeux commentaires sur la compagnie dans laquelle ils s'étaient eux-mêmes invités.

« Ma foi, disait l'un, ces bourgeois me paraissent les plus respectables gens du monde.

« — Comment donc, répondait l'autre, à les entendre on se croirait au concile. Sauf le monseigneur, ils se traitent entre eux comme des évêques : c'est monsieur de Rouen, monsieur de Beauvais. Le maître de la maison est, Dieu me pardonne, monsieur de Paris. »

Pendant qu'ils devisent ainsi avec toute la licence de l'époque, un grand bruit se fait entendre dans la pièce voisine: la foule s'y porte aussitôt : ils y courent. Que voient-ils? leur ami saisi au collet comme un criminel. A ce spectacle, ils mettent l'épée à la main pour le dé-

Digitized by Google

fendre; mais, bientôt accablés par le nombre, on parvient à les désarmer et à les contenir. Le père de la jeune mariée les interroge alors avec toute l'indignation que devait inspirer une conduite si révoltante. Mais quel n'est pas l'étonnement général quand on apprend qu'étrangers à la famille, ils avaient osé s'introduire dans le bal sans y être connus de personne?

Tous les jeunes convives, outrés d'une insulte qui semblait rejaillir sur eux, se préparaient à punir cette témérité insolente d'une façon exemplaire. Pour se soustraire au châtiment qu'ils avaient si bien mérité, nos étourdis croient prudent de faire connaître qu'ils appartiennent aux premières familles de la cour. L'un était le jeune duc de Crillon, l'autre le marquis de Lafare, et le le plus coupable enfin, le comte de Lally Tollendal.

« Plus vos rangs sont élevés, Messieurs, leur dit avec dignité le maître de la maison, plus vous eussiez dû mériter qu'on vous respectât: votre conduite est indigne de pardon. Je devrais laisser mes amis venger l'injure que vous avez faite à mes enfants, outrage infame, Messieurs, que n'a pu prévenir la sainteté du nœud qui les unit, ni

Digitized by Google

l'hospitalité dont vous violez si indignement les lois. Mais, lorsque dans un âge aussi tendre on annonce déjà des inclinations si perverses, tôt ou tard on déshonore le nom que l'on porte. Entraîné par des passions sans frein, de fautes en fautes on arrive à des crimes, et l'on tombe enfin dans les mains désignées pour accomplir la justice des hommes. Vous êtes, dites-vous, des seigneurs de la cour : moi je suis le bourreau de Paris. Sortez de cette maison que votre criminelle conduite a plus souillée que ne le ferait jamais l'état le plus vil. Allez, tremblez que je ne vous retrouve un jour, et que la main du bourreau ne vous touche encore une fois.

— « Eh ! bien, dit Lally à Lafare, dès qu'on les eut un peu cavalièrement jetés à la porte, voilà une histoire qui ne laisserait pas que de nous mettre en renom à la cour. En vérité, je donnerais mille louis de bon cœur pour acheter le silence de cette misérable canaille.

— « Mais aussi, pourquoi aller courtiser cette petite sotte, cette bégueule, comme si on manquait de femmes à Versailles?

— « Eh ! mes amis, le piquant de la nouveauté.

Digitized by Google

— « Oui, nouveauté effectivement, la fille du bourreau, la femme d'un bourreau.

— « Mais, qui s'en serait douté? portait-elle sur son joli front, comme Caïn, le signe de la réprobation de son père?

— « Ah! par ma foi, dit le quatrième, qu'ils venaient de retrouver dans la rue, pour moi je n'y aurais pas été pris.

— « Et pourquoi?

— « Pourquoi? En parcourant les appartements du premier étage, j'entre dans une chambre dont les murs étaient tapissés d'objets curieux mais bizarres. Dans un coin j'avise une armoire couverte d'un large rideau vert. Ce ne peut être qu'une bibliothèque, me dis-je; pour connaître, par son contenu, le goût, le genre d'esprit de notre hôte improvisé, je lève ce voile; je vois rangée symétriquement une longue ligne de cordes avec les noms et les dates de leurs services; puis, sur une tablette particulière, des ferrements, des ceps, des réchauds, trousseau légal de l'assassin judiciaire. Etrange collection, me dis-je en laissant tomber avec dégoût le rideau vert sur ces hibeux souvenirs! Serions-nous chez le bourreau

Digitized by Google

de Paris? Encore tout troublé de cette lugubre vue, je me hâtais de venir vous rejoindre pour vous entraîner hors de cette maison maudite. Attiré par le tumulte que causait ton intempérant amour, j'arrive au salon, je vous vois désarmés, aux prises avec ce terrible moraliste. Hors d'état de vous tirer seul de ce mauvais pas, je me suis esquivé à petit bruit.

— « Allons, mes amis, dit Lally, allons passer la nuit à l'hôtel d'Angleterre et oublier une soirée que nous ne compterons pas parmi nos bonnes fortunes. »

Peu de personnes ignorent quelle fut la destinée du comte de Lally-Tollendal et sa vie aventureuse. Fils de Gérard Lally, issu d'une famille distinguée d'Irlande, le comte Arthur était né en France. Entré de bonne heure au service, il fut d'abord capitaine de grenadiers dans le régiment irlandais de Dillon. Chargé par le cardinal de Fleury d'une mission à la cour de Russie, ses talents, joints aux avantages extérieurs les plus séduisants, captivèrent l'impératrice Anne ainsi que son favori, Biren duc de Courlande.

Cette mission remplie à la satisfaction de la

Digitized by Google

cour, il fut nommé colonel d'un régiment irlandais de son nom. A Fontenoy, par des manœuvres habiles et audacieuses, il contribua au succès de cette journée d'après les rapports mêmes du maréchal de Saxe, et fut fait brigadier sur le champ de bataille. Ce fut en cette qualité qu'il s'attacha à la fortune du prince Edouard. Il le suivit en Ecosse et lui servit d'aide-de-camp au combat de Iolkirk. Rentré en France, il fut fait maréchal-de-camp, et enfin lieutenant-général après la prise de Maëstricht. Nommé alors commandant-général de tous les établissements français dans les Indes Orientales, il s'embarqua pour Pondichéry. Ses premiers pas furent marqués par les résultats les plus brillants: trente-huit jours à peine s'étaient écoulés depuis son débarquement, qu'il s'était rendu maître du fort Saint-David, surnommé le Berg-op-Zoom de l'Inde, et de toute la côte sud de Coromandel. Mais, s'il avait pu vaincre les obstacles opposés à son courage, il ne put triompher aussi aisément des inimitiés que lui suscitaient sa hauteur, la fougue de son esprit, et l'emportement de son caractère. Inflexible dans ses principes, il voulait re-

Digitized by Google

médier aux nombreux abus de l'administration, et couper brusquement le mal à sa racine. Contrarié dans ses plans, en butte aux plus basses intrigues, il se trouva réduit à ses propres ressources. Bientôt, au cours de ses exploits succéda un enchaînement non interrompu d'infortunes inouies.

Contraint de remettre Pondichéry aux Anglais, après l'avoir défendu jusqu'à la dernière extrémité, et fait prisonnier, il fut embarqué de suite pour l'Angleterre. Apprenant qu'un orage terrible se formait contre lui en France, où ses ennemis triomphaient à la cour, il obtint du ministère anglais de s'y rendre sur parole. Libre et fort de sa conscience, il accourt à Versailles pour se disculper des imputations accumulées contre lui.

« J'apporte ici ma tête, dit-il, et mon innocence. »

Cette démarche prouvait chez lui le sentiment de sa non culpabilité. On l'enferme à la bastille : on instruit son procès : on l'accuse de concussion, de haute trahison et d'avoir vendu Pondichéry aux Anglais. Un conseil lui est refusé : il est

Digitized by Google

réduit à se défendre lui-même. Ses écrits, empreints de cette fougue indiscrète qu'il apportait dans tout, augmentent l'irritation. Enfin, malgré ses longs et éclatants services, malgré la conviction éloquente de l'avocat-général Séguier, ses ennemis l'emportent : et ce vieux guerrier aux cheveux blancs, qui avait versé son sang sur les champs de bataille, est condamné à être conduit dans un tombereau à la place de Grève pour y avoir la tête tranchée.

Quand on lui signifia cet arrêt, il ne put maîtriser son indignation et sa surprise. En ce moment il tenait à la main un compas qui, dans sa prison, lui avait servi à tracer des plans : il s'en frappe ; le sang jaillit ; mais avant qu'il n'ait pu se porter un second coup, on se jette sur lui, on le garotte. Et, comme il fallait que l'échafaud eût sa proie, on hâte les préparatifs de l'exécution.

Assis sur un des bancs de la chapelle, et dans l'abandon qui s'attache toujours aux victimes de la politique, le comte de Lally recevait de son confesseur les derniers secours de la religion. La porte s'ouvre ; un homme se présente les yeux baissés ; il porte dans les mains un bâillon. Les

Digitized by Google

ennemis du condamné avaient craint que sur l'échafaud il n'élevât la voix, et ne protestât contre cet inique arrêt : ils avaient obtenu qu'on étouffât ses plaintes. L'homme s'approche de la victime pour accomplir son terrible office.

— « Encore ce dernier acte de soumission à la volonté suprême, mon frère, lui dit le prêtre. Notre divin maître a plus souffert encore. »

Le comte résigné présente sa tête, lève les yeux sur l'exécuteur des hautes œuvres, le regarde fixément, et jette un cri. C'était le bourreau dont, trente ans auparavant, il avait outragé la fiancée !. . . . . .

Mais ce n'est pas tout : jeté dans un ignoble tombereau, le vieux guerrier est traîné à l'échafaud. Ses traits sont défigurés par le bâillon qui l'étouffe et arrête ses cris. Arrivé sur la place de Grève, d'un pas rapide il monte les degrés, se met à genoux, et tend sa tête blanchie. Un jeune homme, d'une main tremblante, lève la hache et porte un coup mal assuré, qui n'entame que le crâne. Un autre exécuteur repousse vivement le maladroit, saisit la hache à deux mains, et bientôt la tête roule sur l'échafaud. Ce bourreau inex-

Digitized by Google

périmenté qui faisait ainsi son apprentissage, était le fils de la jeune femme que M. de Lally avait si indignement traitée! . . . . .

La prédiction du vieux bourreau s'était doublement accomplie.

Tout le monde sait comment le fils que M. de Lally avait eu d'un mariage secret apprit en même temps et sa naissance et le supplice de son père. Dès lors il se livra à l'idée unique de faire réhabiliter la mémoire paternelle. Puissamment secondé par Voltaire, qui n'avait pas moins d'horreur pour les meurtres juridiques que pour les massacres religieux, il fit retentir les tribunaux des accents de son éloquence filiale. La justice et l'humanité triomphèrent enfin. L'arrêt du Parlement fut cassé par le conseil, et Voltaire au lit de mort, instruit de cette tardive justice, eut encore la force de dicter ce billet devenu fameux :

« Le mourant ressuscite en apprenant cette grande nouvelle . . . . . il mourra content. » Il mourut quatre jours après.

Les dames avaient suivi avec une vive attention tous les détails de ces lugubres histoires : le lendemain elles se plaignaient d'avoir rêvé cachots,

Digitized by Google

tortures, bourreaux. Cependant elles eussent encore risqué quelques heures d'un sommeil agité au prix de pareilles émotions, tant il est vrai que notre imagination se plaît à ce qui la tourmente.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE XXXVII.

Ypsilanti. — Promenade au Prater. — Premier bruit du départ de Napoléon. — Projets pour la délivrance de la Grèce. — Le comte Capo-d'Istria. — Les Hétarites. — Rencontre d'Ypsilanti en 1820. — Ses tentatives, ses revers. — Il est désavoué par la Russie. — Sa captivité, sa mort.

Depuis assez longtemps je ne rencontrais plus Ypsilanti dans les salons, et rarement je l'apercevais dans les promenades où sa figure soucieuse

Digitized by Google

révélait les profondes occupations de son âme. J'attribuais cette rêverie habituelle à un sentiment d'amour plus vif que ceux avec lesquels il avait badiné jusqu'alors. Je ne pouvais attacher une sérieuse importance à ses projets pour la délivrance de la Grèce, dont nous avions toujours parlé comme d'un beau rêve, ni croire que ce fût la cause qui l'éloignât de ses amis. Au moment où le Congrès travaillait à consolider la paix générale, la réalisation de ce généreux dessein me semblait s'éloigner de plus en plus: il était peu probable que l'Europe laisserait, par intérêt pour la patrie de Miltiade et de Thémistocle, rompre l'équilibre et remettre en question le repos du monde.

Un matin, je faisais une promenade à cheval dans les avenues du Prater. La veille, un violent ouragan avait éclaté sur la ville de Vienne. La terre était jonchée de branches et de débris; cependant le ciel était sans nuages, et les rayons d'un vif soleil de mars perçaient au travers des grands arbres encore dépouillés de feuilles. J'aperçus Ypsilanti non loin d'une allée où je l'avais revu pour la première fois cinq mois auparavant.

Digitized by Google

Il allait au pas, et paraissait errer au gré de sa monture, dont il laissait flotter les guides. Comme d'ordinaire, son front était soucieux. Croyant le moment favorable pour lui demander une explication sur un éloignement dont souffrait mon amitié, je l'abordai.

« Ce qui m'occupe, répondit-il à mes premières questions, est encore un secret qui n'appartient pas à moi seul. Je sais quelle affection nous unit, et je ne balancerai pas à vous faire connaître ma pensée, dès que je le pourrai, sans craindre de nuire à une cause sacrée, et de manquer à la foi jurée. »

Ce ton solennel me surprit: j'insistai pour qu'il s'ouvrît davantage. Mais, à mes pressantes questions, il n'opposait que le silence. Sa tête était penchée sur sa poitrine: son esprit était absorbé dans le travail d'une réflexion qu'il ne pouvait dominer. Tout-à-coup il appelle son cosaque, saute à bas de son cheval, m'invite à l'imiter. Nous laissons nos deux montures et nous nous enfonçons dans une allée déserte.

Nous avions fait quelques pas : il s'arrête, fixe

Digitized by Google

sur moi des yeux flamboyants, et me serrant fortement la main :

« Napoléon a quitté l'Ile d'Elbe, me dit-il. »

— « Ah! cher prince, quelle nouvelle! repris-je stupéfait.

— « Elle est exacte : un courrier expédié de Florence à l'ambassade anglaise l'a apportée ce matin : l'empereur Alexandre et M. de Nesselrode en ont été informés à l'instant. On ignore le surplus.

— « Mais, c'est l'embrâsement de l'Europe, c'est la lutte plus terrible que jamais que vous m'annoncez.

— « Oui, nous touchons au moment de quitter l'opéra pour la tragédie. L'instant est venu où je dois agir. Je vous ai parlé de mes desseins pour la délivrance de la Grèce : désormais, à la faveur de ce grand évènement, je vais travailler à briser son joug et à la replacer au rang des nations.

— « Plan noble, sans doute! sublime peut-être. Mais avez-vous bien songé aux moyens nécessaires pour en assurer l'exécution?

— « Je n'en puis douter. Ce rêve de mes jeunes

Digitized by Google

années, dont si souvent nous avons discuté la possibilité à Pétersbourg lorsque Dolgoroucki, Vielhorski, vous et moi, nous formions ensemble des plans pour son indépendance future, ce rêve sera bientôt une réalité. La guerre va remuer encore une fois l'Europe entière. Des amis fidèles, ainsi que moi, n'attendent qu'un signal.

— « Il y a longtemps, cher Alexandre, que j'ai reconnu en vous cet enthousiasme motivé, si semblable à une seconde âme, si nécessaire au succès d'une grande entreprise. Je me rappelle cette ardeur bouillante, cette soif des périls, cette belliqueuse émotion qu'excitait en vous à Pétersbourg votre fanatisme militaire. Pardonnez à ma sincère affection : aujourd'hui, comme alors, j'admire ce dévouement patriotique ; mais j'ose, je dois vous faire envisager les dangers d'un pareil projet, et l'improbabilité de la réussite.

— « Improbabilité, dites-vous ! dangers personnels ! Eh ! rien de semblable doit-il entrer en balance avec le résultat que j'espère, quand peut-être la présence seule d'un chef décidera la chance de ce mémorable évènement. C'est la grandeur de la cause, et non pas celle des moyens qui con-

Digitized by Google

duit à la véritable renommée; et, l'*honneur a fait dans tous les temps la partie la plus solide de la gloire.* Ecoutez-moi attentivement, et jugez ensuite. Depuis ma plus tendre enfance, je n'ai respiré que pour rendre la liberté à mon pays opprimé, et venger ma famille lâchement immolée à des soupçons politiques. Ce sont ces sentiments qui m'ont fait supporter patiemment l'apprentissage du métier des armes en Russie, lorsque j'y servais comme enseigne dans le régiment des chevaliers-gardes; endurer, je dirai même dévorer les affronts des supérieurs dans les rangs, que j'étais bien loin de considérer comme mes égaux dans le monde; me soumettre enfin à la discipline minutieuse du grand-duc Constantin, dont l'anecdocte du bal de la Cour (1), risible, si elle n'eût

(1) Ypsilanti dansait une polonaise avec la princesse Jeannette Czerwertinska : son chapeau d'uniforme tourna un peu de côté sur sa tête.

« Ypsilanti, ce n'est pas là la forme, lui dit Constantin, lorsqu'il passa devant lui. »

Le prince retourne son chapeau et l'enfonce sur ses yeux. Le chapeau, trop petit sans doute, se dérange encore.

« Ypsilanti, je vous ai dit que votre chapeau n'était pas selon la forme, lui répète le grand-duc furieux. »

Digitized by Google

été mortifiante, pourrait donner la mesure. Ces sentiments se sont développés et accrus avec l'âge. Ils m'ont suivi dans les camps, à la Cour, à l'armée; ce sont eux qui sans cesse me représentaient mon père victime de la trahison de lâches courtisans, de ces vils flatteurs qui, mesurant l'ingratitude à la grandeur de ses bienfaits, sollicitèrent et obtinrent du Divan sa déposition et le sacrifice de sa vie. Ce sont eux encore qui me rappelaient le serment fait à ma mère sur son lit de mort, serment d'une haine éternelle aux sanguinaires sectateurs de l'islamisme, aux monstres qui venaient à Constantinople de faire tomber la tête de son père, le dernier des Commènes sous la hache des bourreaux. Quelques flots qui aient été répandus de ce sang généreux, il n'est pas entièrement tari. Les sentiments qui m'animent, vivent au fond du cœur chez tous ceux que le fer a épargnés. Pensez-vous que la population entière de la Mol-

Au troisième tour, le malheureux chapeau n'en tient pas plus compte. A cette vue, Constantin ordonne au prince de quitter le bal et l'envoie pour trois jours aux arrêts.

« Allez y apprendre, lui dit-il, à faire tenir votre chapeau sur votre tête selon la forme. »

Digitized by Google

davie et de la Valachie, puisse rester sourde à la voix de la liberté, quand ce sera le fils de leur Hospodar qui la leur fera entendre?

— « Je sais, mon ami, quelle réputation et quels souvenirs votre père a laissés dans un pays qu'il a gouverné avec tant d'habileté et de sagesse (1). J'ai pu juger naguère moi-même combien son nom y est vénéré, et quelle estime vous environne depuis que, par votre seul mérite, vous vous êtes élevé au rang de général dans les armées russes. Je sais que les sympathies des peuples accueilleront votre généreuse entreprise. Cependant, lorsque votre âme si candide encore se livre aux flatteuses espérances qui peuvent l'illusionner, avez-vous bien pensé aux conséquences

(1) Ce prince est le seul qui ait fait regretter son administration. Parmi les traits dont un législateur pourrait s'honorer, on cite celui-ci: Arbitre de la vie de ses sujets, sachant bien qu'un despotisme aveugle, guidé souvent par la passion, peut commettre des cruautés, Ypsilanti, pour en tempérer la rigueur, avait ordonné que l'armasse gouverneur des prisons, avant de faire exécuter la sentence de mort d'un criminel, se présenterait à trois reprises devant le prince en répétant solennellement:

« Persistes-tu à répandre le sang humain? »

Digitized by Google

possibles de votre projet? Appelé à guider au combat des bandes fanatisées, le succès, et toujours du succès, peuvent seuls légitimer votre hardiesse. Mais qu'un seul revers vienne décourager vos partisans, et vous verrez peut-être traiter d'insensé ce rêve que nous regardons aujourd'hui comme sublime. Vous seul alors, supportant ces terribles conséquences, vous tomberez victime de votre dévouement. Depuis vingt-cinq ans que notre révolution a presque volcanisé l'Europe, j'ai vu trop souvent ce qu'on nommait la bonne cause la veille, être le lendemain la cause criminelle, et la postérité même ne juger que par les résultats. Loin de moi la pensée de vous détourner d'un projet que j'admire : mais il est du devoir de mon amitié de vous engager à ne rien précipiter, et de prémunir votre âme ardente contre l'enthousiasme souvent nuisible par sa sublimité même. Rappelez-vous combien de tentatives ont échoué, qui eurent aussi pour objet l'affranchissement de la Grèce; entre autres, Catherine envoyant Orloff dans la Méditerranée attaquer la puissance ottomane. Quelle fut la suite de l'expédition du Péloponèse? Les Grecs excités

Digitized by Google

à se soulever par les promesses des Moscovites, en furent bientôt lâchement abandonnés et livrés sans défense à la vengeance implacable de leurs maîtres.

— « Les temps sont bien changés : la cause des Grecs va devenir européenne : c'est la cause de la religion aussi bien que celle de l'humanité.

— « Oui, la philanthropie a mille fois tracé le tableau révoltant des excès auxquels ces barbares se sont portés dans les provinces soumises. De toutes parts un cri d'indignation s'est élevé contre eux. De fortes et sages représentations leur ont été adressées par les cabinets de l'Europe pour faire cesser l'effusion du sang. Mais, dans leur stupide ignorance, ils ne sont pas sans savoir que leur existence politique est indispensable à la balance de l'Europe : et c'est là effectivement la seule cause qui les fait tolérer au Bosphore. Refoulés en Asie, à qui échoieraient les Dardanelles? La philosophie en gémissant cède à cette considération politique.

— « Non, mon ami, les temps sont accomplis : il en est de la vie des peuples comme de la vie des hommes : le bras caduc de l'islamisme doit

Digitized by Google

laisser tomber en de plus jeunes mains le sceptre de la Grèce.

— « L'empire ottoman n'est pas encore à l'heure de son agonie. Je viens de le parcourir, et j'ai cru reconnaître en lui des principes de vitalité et de force. Mais songez, cher prince, quelle ingratitude il y aurait en ce moment à se prononcer contre les Turcs, et à les chasser de l'Europe, tandis que la paix signée à Boukarest, entre la Porte et la Russie, a mis seule cette dernière en état de réunir toutes ses forces contre l'invasion de Napoléon. Au mépris de cette paix et des immenses avantages qu'elle en a retirés, l'Europe pourrait-elle déchirer les lois de son équilibre, et mentir aux principes qu'elle proclame ici par la voix de ses souverains?

Ypsilanti parut réfléchir quelques instants.

— « Quelles sont ces vaines craintes, reprit-il avec émotion? Je ne vous reconnais plus. Où sont donc les sentiments qui jadis sympathisaient si bien avec les miens, et cimentaient notre affection?

— « Ils ne sont pas changés, mon cher Alexandre; mais, quelques années, telles que celles qui

Digitized by Google

viennent de s'écouler, les ont peut-être murs avant le temps : car on vit bien vite dans notre siècle. Quant à moi, spectateur de mille scènes diverses, j'ai voulu en étudier les acteurs, juger leurs plans de conduite, et leurs passions. Eh bien ! ce dont j'ai appris à me défier le plus, c'est l'exaltation, sous quelque dénomination qu'elle se montre.

— « C'est cependant elle seule qui produit les grands résultats : elle est à un cœur généreux ce que sont les voiles à un navire ; elles le submergent quelquefois ; sans elles, il ne pourrait voguer. La cause que j'ai embrassée ne peut se soutenir et vivre que par l'enthousiasme. Pour elle, il n'est pas un Grec qui ne se montre jaloux de verser tout son sang.

— « Hélas, mon ami, que de fois je vous ai blâmé de vouloir juger les hommes d'après vous-même, lorsque dans l'exaltation de vos souvenirs vous me traciez à Pétersbourg le portrait de quelques individus de votre nation ? A peine arrivé à Constantinople, j'ai pu me convaincre moi-même que vous aviez quitté votre pays à un âge trop tendre pour les avoir jugés autrement que dans

Digitized by Google

le cercle de votre famille, ou d'après les documents historiques. Quels caractères, en effet, que ceux de ces ambitieux du Fanar? Il faut les voir, s'astreignant par folle vanité à ramper sans cesse devant les êtres qu'ils méprisent, leur prodiguant leurs trésors en échange de quelque fonction souvent avilissante, pour finir comme la mouche écrasée dans son propre miel. C'est auprès d'eux qu'on peut juger combien l'intrigue est dangereuse dans des cours corrompus : chez eux, tout cède au besoin de dominer, et dussent-ils être pulvérisés au moment même, à tout prix il leur faut s'élever au-dessus des grains de sable parmi lesquels ils sont confondus. Enfin, ils sont tellement dégénérés et flétris par l'opprobre et l'asservissement où ils vivent, que, semblables aux Israélites, ils murmureraient, je pense, contre leurs libérateurs. »

« Le tableau est sévère; je dirai même injuste, reprit vivement Ypsilanti. Mais les faits parlent toujours plus haut que les raisonnements : le temps mieux encore vous convaincra que je n'ai pas agi sans réflexion. Croyez-moi, mon ami, il y a du fait de l'homme dans les grandes

Digitized by Google

révolutions sociales, comme il y a de la fatalité dans la vie intime et individuelle. Eh bien! quand je m'interroge, je trouve en moi une sorte de mystère, une secrète et irrésistible influence. C'est elle qui pèse sur ma vie et la pousse en avant. Je le sais; plus l'homme s'agrandit, plus il présente de surface et de prise aux coups du destin. Mais faudra-t-il, par un lâche désir de repos et d'indépendance se restreindre, se mutiler, s'effacer, se faire petit devant le sort? Oh! non, non. Dussé-je y perdre la vie, j'obéirai à la loi de mon existence! Et si jamais un peu de gloire s'attache à mon nom, au nom de mes amis, je partirai sans regrets..... Regardez, ajouta-t-il, en me montrant les débris des arbres séculaires du Prater brisés par l'ouragan de la veille: hier la tempête, aujourd'hui le soleil radieux. »

Je contemplais avec une sorte de respect cette noble figure à laquelle l'enthousiasme patriotique semblait prêter une nouvelle beauté. Ses dernières paroles avaient été prononcées avec une émotion qui se communiquait à moi: car, s'il était brave, il était éloquent aussi. Tout-à-coup, au détour d'une allée, nous aperçûmes deux ca-

Digitized by Google

valiers. Je crus reconnaître dans l'un d'eux le comte Capo d'Istria.

— « Oh! s'écria Ypsilanti, ils m'ont tenu parole. A bientôt..... nous nous reverrons. »

Il s'élança sur son cheval et le mit au galop; en quelques instants je l'eus perdu de vue. Retournant à Vienne, je me rendis chez le prince Koslowski, impatient de connaître les détails de cette nouvelle, qui allait bientôt devenir la grande nouvelle : le départ de Napoléon de l'île d'Elbe.

Au milieu des graves intérêts qui s'agitaient alors, ou qui surgissaient chaque jour, la question grecque paraissait inaperçue. Mais, depuis que cette cause a grandi et éveillé les sympathies de l'Europe, l'histoire a recueilli avec soin tout ce qui se rattache à cette glorieuse émancipation. Elle a divulgué ces secrets qu'Ypsilanti ne pouvait dévoiler même à l'amitié : et j'ai connu plus tard quels étaient ces amis sur le dévouement desquels il comptait pour seconder ses efforts.

Depuis la désastreuse insurrection de 1770, cette généreuse pensée de la délivrance de la Grèce n'avait pas cessé de germer dans les esprits. Les persécutions, le sang répandu semblaient lui donner de nouvelles forces. Aussi, vingt années ne s'é-

Digitized by Google

taient pas écoulées, lorsqu'on vit éclore la première association formée pour briser le joug de l'islamisme, et chasser entièrement les Turcs de l'Europe. Un jeune poète nommé Righas, plein de verve et d'enthousiasme, en était le créateur. La révolution française venait d'éclater : ses principes se propageaient avec une incroyable rapidité. Righas les adopta ardemment et conçut le projet d'en faire l'appui de son entreprise. De la Grèce ses relations s'étaient étendues en Italie et en Turquie. Il avait donné à son association le nom d'Hétairie du mot grec ἑταῖρος qui signifie amie. Cette expression servait autrefois chez les Grecs à désigner leurs épouses, leurs maîtresses, leurs courtisanes même : c'est ainsi qu'on appelait Laïs, Aspasie, Phryné.

Righas avait composé une hymne de liberté qui, pendant longtemps, servit à guider ses compatriotes dans les combats. Nouveau Tyrtée, il allait lever l'étendard de l'indépendance, il allait entrer en Grèce pour inviter les populations à rompre leurs fers, lorsqu'il fut arrêté par ordre du gouvernement autrichien. Livré aux Turcs, il subit le supplice du pal.

Digitized by Google

C'est en Italie que se forma la seconde hétairie: Napoléon était alors à l'apogée de sa puissance et de sa gloire. Les fondateurs de la nouvelle association imaginèrent de lier leurs projets à ceux qu'on lui supposait. Il ne s'agissait plus pour eux de délivrer seulement la Grèce, mais bien de reconstituer sur ses anciennes bases l'empire d'Orient, allié naturel de la France. Napoléon, maître de l'Italie septentrionale, de l'Illyrie, de la Dalmatie, devait, dans leur pensée, seconder cette vaste entreprise. L'Europe eût été ainsi comme entourée d'une ceinture à la disposition de la France; la Russie eût été bridée vers la mer Noire: l'influence anglaise était anéantie dans le Levant. Bonaparte eut-il connaissance de ces gigantesques desseins? on peut en douter. Il n'aimait pas, et avec raison, les associations secrètes, et il ne suivait guère d'autres plans que ceux qu'il avait conçus lui-même. Quoi qu'il en soit, les désastreux résultats de la campagne de Russie firent avorter la seconde hétairie.

Lorsque l'Europe réunie au Congrès de Vienne amena l'idée d'un remaniement général, une troisième association se forma aussitôt. Les circons-

Digitized by Google

tances étaient, il faut l'avouer, on ne peut plus favorables. Si on veut l'étudier avec soin, ce plan d'une Grèce indépendante, réalisé plus tard, cessera de paraître chimérique. Les Turcs, on l'a dit bien souvent, ne sont que campés en Europe. Depuis quatre siècles, aucune fusion ne s'était opérée entre eux et les peuples qu'ils ont soumis. Religion, coutumes, langages, institutions locales, ces derniers avaient tout conservé. Le commerce, la navigation, l'industrie, étaient dans leurs mains : plusieurs populations n'étaient qu'à demi subjuguées : les vainqueurs eux-mêmes semblaient ne se considérer que comme des maîtres temporaires.

Une profonde habileté procéda à la constitution de la troisième hétairie. Les deux premières avaient obéi à l'influence des idées qui régnaient alors : celle-ci, rêvant l'appui de l'empereur Alexandre, s'organisa sous la bannière de la religion. Déjà madame de Krudner, qui plus tard acquit une si grande influence sur l'esprit du czar, commençait à lui faire goûter ses rêveries et son ascétisme. La défense du christianisme outragé, tel parut le but de l'association. Ses statuts

Digitized by Google

étaient intitulés *hétairie des Philomuses*; son symbole était un anneau sur lequel on avait gravé un hibou et le centaure Chiron. On sait que le hibou était l'attribut de Minerve; le centaure représentait l'être fabuleux qui formait les héros. L'uniforme était entièrement noir, avec un bonnet à la Valaque portant au-devant une tête de mort sur des os posés en croix; la cocarde noire, blanche et rouge. Le drapeau était blanc, traversé d'une croix rouge avec ces mots du Labarum : *In hoc signo vinces.*

L'hétairie compta bientôt plus de soixante mille membres. Elle se divisait en quatre classes selon les degrés d'initiation : un secret à peu près impénétrable enveloppait son existence. Cependant l'empereur Alexandre la connaissait, et sans s'expliquer ouvertement, semblait en favoriser l'essor. Un des plus ardents promoteurs fut le patriarche Ignatius. Ypsilanti avait été un des premiers initiés. Mais le personnage qui lui servait d'intermédiaire auprès du czar, et qui, tout en se tenant à l'écart et dans l'ombre, en était pour ainsi dire le chef, fut le comte Capo-d'Istria.

C'est ici le lieu de dire quelques mots de cet

Digitized by Google

homme d'état, célèbre par son élévation et sa fin, dont la conduite influa si puissamment sur les résolutions de mon infortuné ami Ypsilanti. Parmi les sommités politiques qui, avec MM. de Metternich, de Talleyrand, de Nesselrode, se disputaient, lors du Congrès de Vienne, le pouvoir si fascinant du langage, on citait M. Capo d'Istria que recommandait à la considération générale l'affection dont l'honorait l'empereur Alexandre. Sa conversation qu'il variait avec une facilité merveilleuse, son aptitude pour les affaires, avaient captivé la confiance et l'amitié de ce prince. Consulté sur tout, initié aux secrets les plus intimes, il déployait une rare dextérité dans les questions les plus épineuses. Cependant quelque chose de mystérieux se répandait sur sa personne : bien qu'il fût l'oracle des salons et des conférences, il mettait autant de soin à s'effacer que d'autres à se produire. Dans cette sphère d'élévations de tout genre, il était le seul qui n'attachât à son nom aucun caractère officiel. Alors âgé de quarante ans, il avait parcouru à grande peine la carrière diplomatique. Né à Corfou, un désir d'ambition l'avait conduit à Pétersbourg, où ses talents déjà

Digitized by Google

remarquables et toute la faveur du grand-chancelier Romanzoff n'avaient abouti qu'à lui faire obtenir un grade subalterne dans la diplomatie russe. Découragé, il songeait à passer en Amérique, lorsque son intimité avec madame Krudner dont il imitait le mysticisme, le servit mieux que son mérite pour le placer dans le jour qui lui convenait. Dès qu'Alexandre fut à même de le connaître, il l'apprécia, mais ne s'aperçut pas que, sous les dehors de la modestie, il cachait l'ambition la plus exagérée, puisqu'elle ne visait à rien moins qu'à la souveraineté de la Grèce. A son arrivée à Vienne, il fut adjoint au comte Razumowski, encore sans titre ni fonctions. C'est lui qui répondit par écrit dans les discussions qui s'élevèrent entre les ministres anglais et la Russie, alors que le Congrès livrait carrière à ces inextricables difficultés qu'il eût si facilement résolues dans les premiers moments de l'enivrement de la victoire. Ces écrits obtinrent le plus grand succès.

Le même mystère signala toute sa conduite dans la formation de l'hétairie qui, à Vienne, se fonda véritablement sous ses auspices. De grands personnages y étaient affiliés : M. Capo d'Istria ne

Digitized by Google

leur laissait entrevoir qu'une partie des plans de l'association; surtout il prenait bien soin de leur dissimuler les siens. Plus tard, les discours ambigus d'Ypsilanti m'ont ouvert les yeux. Il m'a été démontré que le comte Capo d'Istria n'avait organisé l'hétairie, et n'excitait l'enthousiasme de mon ami, en le poussant à la révolution, que pour en recueillir les fruits.

Déjà on peut rapprocher quelques circonstances qui parlent assez haut. Ainsi, on voit, en 1814, M. Capo d'Istria, à Vienne, au milieu des occupations les plus ardues, travailler à réunir les débris de l'hétairie dispersée, l'organiser, lui gagner l'appui d'Alexandre, lui donner cette couleur religieuse qui devait en assurer le succès. Jusqu'en 1820, il en est l'âme, l'âme invisible il est vrai. A cette époque arrive le moment de se décider. La guerre entre le sultan et le fameux Ali Pacha de Janina venait d'être terminée : les principaux hétairites s'assemblèrent et résolurent de nommer un chef qui se plaçât à leur tête. Leur choix flottait entre Ypsilanti et Capo d'Istria. On décida que le mandat de lever le drapeau de liberté serait offert à tous les deux, et dévolu au

Digitized by Google

premier acceptant. Le comte Capo d'Istria repoussa ces offres avec colère : Ypsilanti accepta avec enthousiasme. Enfin, quand la politique changea de face, ce fut Capo d'Istria qui, par l'ordre d'Alexandre, rédigea le manifeste qui désavouait Ypsilanti. Quelques années plus tard, il était paisiblement élu président de la Grèce : Ypsilanti mourait consumé par la vie des cachots. Au premier le pouvoir, les succès !..... les dangers, l'admiration à Ypsilanti !

Nous nous reverrons, telles avaient été les dernières paroles de ce noble ami. Hélas ! je ne devais le revoir qu'une fois, ce compagnon de mes jeunes années à Pétersbourg, ce guerrier au cœur enthousiaste, dont j'avais reçu les premières confidences, et que j'avais si souvent cherché à prémunir contre l'excès de son exaltation.

C'est en 1820 qu'eut lieu cette rencontre. Depuis peu de jours, j'avais quitté les bains de Carlsbad, en Bohême, où ceux qui ont trop hâté la vie accourent de toutes les parties de l'Europe chercher le plaisir ou la santé. Après m'être arrêté quelques instants à Egra et à Wunsiedel, je me rendis à Alexandrebad dans le cercle du Haut-

Digitized by Google

Mein, en Bavière, dont j'avais entendu vanter la situation pittoresque. J'y arrivai par une belle soirée de printemps. Je donnai peu d'attention à la source ferrugineuse qui doit sa célébrité au margrave Alexandre, et au château dans lequel rien ne semble avoir été oublié pour contribuer à l'efficacité des eaux. Demandant un guide, je me fis conduire à la montagne de Louisebourg, qui était le but de mon voyage. Bientôt, j'admirai un des sites les plus pittoresques que la nature se soit plu à former. Ce sont des masses de rochers roulées tumultueusement les unes sur les autres, et n'offrant que l'aspect de ce désordre, dont le génie de nos artistes peut à peine approcher, quand ils veulent reproduire les grands effets de la nature. La succession des années fixant l'équilibre de ces blocs, des plants d'arbres divers, le sapin, le bouleau, ont enfoncé leurs racines entre leurs fissures, et en ont consolidé les bases. Des mousses, des plantes grimpantes et parasites se sont glissées sur les flancs de ces rochers et tapissent leurs anfractuosités.

Des dégrés sinueux, pratiqués dans le roc, conduisent vers une continuité de grottes qui toutes

Digitized by Google

se communiquent et forment un chemin souterrain. Le jour y pénètre par quelques fentes rares, au travers desquelles se glissent des mousses à longues chevelures. Les yeux, fatigués de ces instants d'obscurité, retrouvent avec charme une lumière pure et des aspects riants dans une vaste enceinte où de hauts pins contemporains de ces rochers agitent leur sombre feuillage, où le chevreuil agile vient brouter la bruyère.

Guidé par un sentiment mélancolique, on se dirige vers des rochers inclinés en voûte, que l'on pourrait nommer la grotte des larmes. Une inscription en lettres d'or, sur une table de marbre noir, annonce sa touchante destination.

Une sœur inconsolable à l'habitant des cieux . . . . . 13 août 1816. Thérèse à Louise.

C'est Thérèse qui pleure Louise : c'est la princesse de Lateur-et-Taxis, la sœur de la reine de Prusse, et mère de la princesse Esterhazy qui a élevé ce monument de la douleur. Ah ! la douleur ni la mort n'ont plus ni faste ni rang, mais le cœur a des larmes.

Au travers d'une large ouverture de cette grotte silencieuse, on aperçoit, suspendue entre deux

Digitized by Google

rochers, la place où Louise aimait à s'asseoir. Une inscription y rappelle cette reine chérie, dont le passage rapide sur ces montagnes, comme dans la vie, donne à ce lieu une teinte prolongée de mélancolie. Combien on aime à la suivre brillante de jeunesse et de beauté parmi ces sentiers où elle venait s'égarer solitaire, sur ces bancs de mousse où, distraite de ses rêveries par la voix du malheur, elle savourait tout le charme d'être reine par le bien qu'elle pouvait répandre autour d'elle. La fleur fragile de la montagne a survécu à ce beau lys brisé par le vent de la mort: mais, dans ces lieux solitaires, consacrés par la douleur de sa sœur, on aime à penser que son ombre erre encore sur ces rochers, que bercée par la brise du soir, elle vient recueillir des larmes moins données à la mémoire de Louise, reine de Prusse, qu'à la Louise si regrettée des rochers de Louisebourg.

Suivant une rampe de bouleau blanc, on parvient en grimpant près d'un mur de rochers qui paraissait ne pouvoir être franchi, ainsi que l'atteste cette inscription : *non plus ultrà*, 1794. Ce ne fut qu'en 1805, qu'en se glissant sous un bloc de

Digitized by Google

granit, on découvrit l'issue souterraine qui servait aux chevaliers de Luxbourg à masquer leurs sorties. Il fallut faire usage de la mine pour agrandir cette entrée, par laquelle on ne pénétrait jadis qu'en rampant. Elle conduit maintenant, par des dégrés restés intacts depuis le treizième siècle, aux ruines du fort de Luxbourg. La nature semblait unie à l'art pour rendre cette position inexpugnable : aussi, les chevaliers qui l'habitaient, certains de l'impunité, exercaient un brigandage continuel dans toute la contrée. D'accord avec les seigneurs des châteaux voisins, ils attaquaient les voyageurs, pillaient les monastères, et emmenaient captifs tous ceux qui ne pouvaient leur payer une rançon.

Sur les ruines d'une tour orgueilleuse, s'élève maintenant un hermitage couvert de chaume que surmonte une croix expiatrice.

A gauche, un sentier bordé d'arbustes, conduit le voyageur à un jardin entouré de tous côtés de masses de granit, qui ne laissent deviner ni entrée ni issue. Là, sont plantés avec goût le sureau aux grappes éclatantes, le pin, le sorbier, le bouleau. Quelques plantes grimpantes s'échap-

Digitized by Google

pent des intervalles de ces murs naturels, et se jouent sur le granit qu'elles semblent enlacer comme d'une chaîne légère.

En quittant cette place, on se hâte de franchir les derniers rochers, et l'on parvient à la cime de Louisebourg. Elle est surmontée d'une grande croix qui semble consoler cette nature déchirée, comme la religion console le cœur des malheureux. On aperçoit cette croix d'une distance très éloignée, et dans ce chaos des éléments, elle sert encore de guide au voyageur qui s'égare : grande pensée du chrétien d'avoir placé le signe de sa croyance au point le plus élevé du rocher, comme un intermédiaire entre les souffrances de la terre et l'espoir d'un autre avenir.

Depuis plusieurs heures, j'errais à l'aventure dans ces beaux lieux, admirant tour à tour la main de la nature et celle de l'homme, quand, parvenu au sommet, j'aperçois un étranger assis au pied de la croix. Un large manteau l'enveloppait, il tenait dans sa main un livre sur lequel il semblait écrire, et qu'il ferma à mon approche. Le bruit de mes pas lui fit aussitôt tourner la tête vers moi : je le regarde, c'était Ypsilanti. Je

Digitized by Google

ne l'avais pas vu depuis le congrès de Vienne: que ces cinq années avaient laissé sur son visage des traces profondes! ce n'était plus le jeune et brillant militaire habitué aux succès des salons. La réflexion avait ridé son front et creusé ses yeux: mais la même exaltation animait encore sa belle physionomie.

Il se lève, me reconnaît, et se précipite dans mes bras.

« Cher Alexandre, lui dis-je, par quel hazard vous trouvé-je ici? Combien je m'applaudis d'un pélerinage dont la plus inopinée rencontre devait si bien compenser la fatigue? Mais pourquoi êtes-vous en Bavière, lorsque je vous croyais à Pétersbourg?

— « Mes blessures, me répondit-il, ont nécessité ce voyage à Carlsbad. Je devais, en outre, y rencontrer quelques amis, qu'il m'était nécessaire de voir. Ils n'y étaient pas; j'ai profité de leur retard pour visiter Louisebourg que le roi de Prusse m'a vanté avec raison comme un des lieux les plus pittoresques de l'Europe. . . . . Ah! mon ami, ajouta-t-il, déjà cinq ans se sont écoulés depuis que je me croyais

Digitized by Google

au moment de briser les fers de ma patrie, et depuis cinq ans le joug s'est appesanti sur elle. Mais, grâces à Dieu, il ne peut être éloigné ce moment décisif.

— « Je le sais, cher prince; vous n'attendez que l'instant d'agir. Je viens de laisser à Dresde la princesse Hélène Souwaroff. Ainsi que moi, elle n'ignore aucun de vos projets: elle n'a pas craint de m'apprendre que c'est le soin de leur exécution qui vous a si subitement éloigné de Pétersbourg.

— « Oui, l'heure de l'émancipation a sonné pour la Grèce: de toutes les provinces de ce pays opprimé des cris de liberté se font entendre vers nous. Mes amis et moi, nous ne serons pas sourds à cet appel. Dans les deux principautés de Moldavie et de Valachie on s'apprête à arborer l'étendard de l'indépendance; des agens sûrs y répandent des proclamations auxquelles les habitants répondent en courant aux armes: les boyards donnent l'exemple et se mettent à la tête de leurs vassaux. Dans quelques jours je les aurai rejoints. Outre les amis dévoués qui se groupent autour de moi, j'ose dire encore que je puis compter sur

Digitized by Google

l'assistance d'un grand souverain, l'appui naturel des Grecs. . . . . .

— « Je crains de vous comprendre, mon ami, et je reconnais bien en vous cette aveugle confiance que j'ai tant de fois blâmée. Ici, comme à Vienne, j'admire la sublime générosité de vos desseins : aujourd'hui, comme il y a cinq ans, je ne puis croire à leur réussite. Vous comptez, dites-vous, sur l'appui d'un puissant monarque. Je ne nie pas qu'en cas de succès les sympathies d'Alexandre ne vous soient acquises. Mais en cas de revers. . . . . .

— « En cas de revers, nous aurons au moins servi une cause digne de la protection du ciel, sinon des hommes : et, s'il faut périr en la défendant, notre exemple du moins trouvera des imitateurs pour nous suivre et nous venger. Pourvu que la Grèce lève sa tête indépendante . . . . .

— « Détrompez-vous encore : je suppose que le succès couronne vos efforts, croyez-vous que la Russie vous permette de constituer un état indépendant dans la Grèce, c'est-à-dire dans les plus belles provinces de l'empire turc? Mais ouvrez-donc les yeux aux leçons du passé. Depuis que

Digitized by Google

Potemkin a fait luire aux regards de Catherine cette brillante espérance de la conquête de l'empire turc, Constantinople est la seconde capitale désignée de la Russie, le futur pendant de Pétersbourg. Croyez-m'en : sous l'apparence de la modération, cette pensée d'aggrandissement n'a cessé de germer depuis lors. Le gouvernement russe est aujourd'hui maître de la Pologne : ce premier pas le conduit à un autre. Il aspire au moment de planter son drapeau sur le dôme de Sainte-Sophie. Si, fidèle à son système de lente décomposition et d'envahissement progressif, il vous laisse détacher de la domination du sultan les populations chrétiennes de la Grèce, soyez persuadé que vous aurez travaillé, non pour votre patrie, mais pour la Russie. Quand cette dernière puissance le voudra, elle brisera ou abandonnera à lui-même l'instrument aveugle, qui, en ôtant quelques pierres à l'édifice de la puissance ottomane, aura préparé seulement la grandeur de sa rivale et l'exécution de ses desseins. C'en sera fait alors de l'indépendance éphémère de la Grèce.

— « Vous êtes bien injuste pour Alexandre,

Digitized by Google

et vous connaissez bien peu son généreux caractère.

« Les gouvernements, mon cher Ypsilanti, obéissent non pas à l'impulsion d'un souverain, mais aux lois d'une politique qui leur est tracée d'avance. Depuis le Congrès de Vienne, les idées de l'empereur se sont étrangement modifiées. Mais Alexandre ne doit pas régner toujours. Vous savez après lui en quelles mains le pouvoir doit tomber, et si les grands mots de liberté, de religion, de patrie auront cours auprès de son successeur Constantin : méfiez-vous donc de cette protection de la Russie.

« La pensée de tous les peuples de l'Europe se tourne vers la Grèce comme vers la patrie de l'antique civilisation, de la poésie, de la liberté. N'en doutez pas. En Allemagne, en France, en Angleterre, des cœurs généreux répondront à notre appel : indépendamment de ce bataillon sacré de frères que nous avez vu s'organiser à Vienne, lors du Congrès, les soldats ne manqueront pas à une si noble cause. Mais enfin, si une coalition d'intérêts oppressifs tentait d'arrêter l'essor de la Grèce, et de la rejeter dans les liens de

Digitized by Google

la servitude, le cri des nations s'élèverait pour faire justice de cet égoïsme politique. »

— « Les nations se borneront à des vœux stériles : quelques individus peut-être, plus enthousiastes, joindront leurs efforts aux vôtres : le reste demeurera spectateur de la lutte. Il faut maintenant de grands intérêts pour remuer les masses, mais surtout des intérêts directs et actuels. La passion religieuse s'efface de jour en jour avec l'affaiblissement des croyances : la Grèce ne tient plus à l'Europe que par le souvenir.

— « Ah! du moins ce souvenir est-il le plus beau que nous ait légué l'histoire.

— « J'admets, cher prince, que, protégé par cette auréole de la religion, de l'humanité, du souvenir enfin, vous réussissiez à briser les fers de la Grèce, quelle forme de gouvernement lui donnerez-vous? Voudrez-vous la faire passer tout-à-coup des chaînes d'un esclavage avilissant à l'indépendance d'une nation éclairée? C'est une œuvre impossible. Tenterez-vous d'introduire chez ces peuplades abruties par l'ignorance les garanties des gouvernements constitutionnels? Prenez-y garde : les sympathies de l'Europe libé-

Digitized by Google

rale ne vous seront promises qu'à ce prix. Partout et sans acception de temps, de lieux, elle veut introduire ces formes hors lesquelles il n'est point pour elle de peuple libre. Ou vous obéirez à l'impulsion, vous donnerez à la Grèce une constitution, et alors, je le crains, étourdie par ce passage subit, elle aura peine à se préserver des excès de sa liberté : ou bien, vous ne l'appellerez pas immédiatement à la pratique de son indépendance, et dans ce cas vos propres partisans vous accuseront d'ambition; ils diront que vous n'avez travaillé que pour vous seul. Qui sait alors quelle récompense vous réserverait l'avenir? Voyez-vous d'ici la ville de Wunsiedel?

— « Sans doute.

— « Voyez-vous à gauche cette maison blanche entourée d'un rideau de peupliers ?

— « Eh bien?

— « Eh bien! cette maison est celle où est né Sand, qu'un fanatisme politique arma d'un poignard pour assassiner un vieillard sans défense, et répandre le sang de Kotzebuë.

— « Mais quel rapport peut-il exister entre un crime inutile, et la délivrance de la Grèce?

Digitized by Google

— « Aucun sans doute de direct : mais, les innovations de ce genre sont toujours marquées par des forfaits. Toute révolution amène des déceptions : il est des individus exaltés qui ne veulent tenir aucun compte des exigences de la politique et du gouvernement ; et quiconque ne suit pas inexorablement la ligne de leur aveugle passion, est un traître à leurs yeux. »

Je m'arrêtai à ces mots : Ypsilanti, tout pensif, marchait près de moi, sans me répondre, comme s'il eût été frappé de la vérité d'une prédiction qui cependant ne devait pas se réaliser pour lui (1).

— « Tout est prévu, s'écria-t-il après quelques minutes de silence. Cependant, pour rassurer votre amitié, retournez à Carlsbad avec moi. Là, je vous produirai des preuves qu'autant la cause

(1) Ce fut le comte Capo d'Istria qui périt sous les coups d'un assassin, malgré les immenses et réels services qu'il avait rendus à la cause de sa patrie. Mauromichaelis, qui lui avait tiré à bout portant un coup de pistolet, se réfugia dans la maison de mon ami, M. Rouen. Lors du Congrès de Vienne, M. Rouen, attaché à l'ambassade française, était alors ministre de France en Grèce.

Digitized by Google

est sainte, autant le plan qui doit en assurer la réussite est sagement conçu.

— « Je ne puis, prince : je dois, ce soir, quitter Alexandrebad, et, cette nuit même, être à Bareuth, où m'attend le prince Eugène. Mais, si notre conférence se termine aussi promptement que je le pense, je vous promets de me rendre en Bohême, avant la nuit de demain. Quoi qu'il en soit, en quelque lieu que je puisse être, songez bien que vous y avez un ami ; et que là où vous serez, ses vœux vous suivront.

— « J'en étais certain, me dit Ypsilanti. » Et nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre.

Nous descendions la montagne, en contemplant ensemble les effets de cette nature étonnante. Je tenais son bras pressé contre moi, et nous marchions en admirant. Je craignais de rompre le silence alors : j'étais tellement absorbé, parce que je venais d'entendre, par mes craintes pour mon ami, que tout ce que je lui aurais dit eût été froid en comparaison de ce que j'éprouvais. J'étais comme un voyageur qui crie à son compagnon, suspendu sur le bord d'un abîme sans fond, pour y cueillir un fruit : « *Arrête,* » quand il

Digitized by Google

roule déjà de précipice en précipice, et va s'engloutir dans un lac sans rivages.

Nous atteignions le bas de la montagne : déjà le soleil quittait l'horison, les fleurs exhalaient leurs parfums du soir; le bêlement des troupeaux, le champ des laboureurs, annonçaient la fin des travaux de la journée. Le pâtre du vallon faisait retentir les échos de Louisebourg des sons du chalumeau rustique.

— « Il faut partir, me dit Ypsilanti, et bientôt nous quitter. »

Cependant, se tournant encore vers ces masses imposantes que nous abandonnions sans doute pour toujours :

— « Vous voyez, me dit-il : du plus grand désordre peut naître la plus sublime harmonie. Des milliers d'années se sont écoulées depuis que la nature, par un déchirement prolongé, a repoussé de son sein ces immenses rochers : mais, ne vous semble-t-il pas voir la main du Créateur s'étendre et commander le repos à ces éléments bouleversés? Ainsi, pour les peuples, l'ordre naît des révolutions. »

— « Oui, ces terribles aspects inspirent des ré-

Digitized by Google

flexions bien profondes, et les secousses de la nature ressemblent à celles non moins énigmatiques de notre destinée. Qui pourra pénétrer le profond mystère de l'homme? il semble qu'une force indépendante de lui, le menace ou le protège selon des lois invisibles. Naguère encore, froissée par tant d'intérêts divers, suspendue entre l'espérance et la crainte, l'Europe entière, transformée en un vaste champ de carnage, voyait porter, de Cadix à Moscou, tous les fléaux que l'ambition entraîne à sa suite : les contrées dévastées, les villes détruites, l'industrie paralysée, le commerce languissant, toutes les sources de la vie et du bonheur attaquées dans leur germe. Les peuples imploraient la Providence, et la Providence semblait sourde à leur voix. Ah! ne tremblez-vous pas, mon cher Alexandre, en songeant qu'il ne faut peut-être qu'une étincelle pour rallumer ce volcan mal éteint, et que vous tenez dans vos mains le brandon qui peut tout embraser?

— « Il faut des crises pour retremper l'âme des peuples : le moment d'une régénération, peut-être violente, est arrivé pour la Grèce. Des siècles s'écouleront ensuite sur mon pays radieux, et si je

Digitized by Google

contribue à lui rendre une part de cette gloire dont tant de malheurs l'avaient déshéritée, du moins je ne mourrai pas tout entier . . . . . Croyez-vous que je n'entrevoie pas les obstacles qui vont surgir? Mais, mon ami, je m'enveloppe de mon courage comme d'un manteau, et bravant l'orage, je marche toujours en avant . . . . . Cependant, me dit-il, après un intervalle de silence, et me pressant la main avec émotion, vous avez eu raison de le dire; on juge souvent si sévèrement les actions des hommes: la calomnie est si active à verser ses poisons, semblable au charbon qui noircit tout ce qu'il ne consume pas, que l'on donnera peut-être de fausses interprétations à mes desseins. Oh! alors, je compte sur vous. N'est-ce pas, vous me défendrez contre de viles attaques? Vous connaissez depuis si longtemps mon cœur, vous ne le laisserez pas accuser: jamais rien de bas, jamais une vue d'ambition personnelle n'y eut accès. Aussi, dans l'exécution de mon patriotique dessein, je suis inébranlable: *Frangor, non flector*. . . . . Voici un manuscrit que je vous remets: il contient des détails sur les principaux événements

Digitized by Google

de ma vie, sur cette association de frères qui a pris naissance à Vienne, enfin, sur les causes qui ont amené ma résolution actuelle. Je vous le confie : des documents officiels y sont joints : si je succombe, il vous servira à justifier de la pureté des sentiments qui me guident. »

Je le reçus de ses mains en lui promettant de ne le rendre public que lorsqu'il m'y aurait autorisé. Nous étions arrivés aux portes du château : il fallut nous séparer. J'embrassai mon ami, et mes regards, l'attendrissement de ma voix, durent sans doute lui dire combien cet adieu m'était pénible. Hélas ! je l'avais vu pour la dernière fois.

Appelé, ainsi que je l'ai dit, par l'hétairie grec que pour diriger l'entreprise dont le but était l'émancipation nationale, il se rendit en Bessarabie au mois de janvier 1821. Ses amis l'y attendaient. Il concerta ses mesures avec eux. On admit dans le secret l'hospodar de Moldavie Michel Soutzo, qui promit une entière coopération. Sur ces entrefaites, un valaque, nommé Théodore Wladimiresko, levait l'étendard de l'insurrection à Boukarest : bientôt il parvint à réunir un corps

Digitized by Google

de quinze à seize mille hommes, composé en majeure partie de Pandours et d'Arnaoutes. Ypsilanti conçut l'espoir de s'appuyer sur les insurgés de la Valachie, et crut qu'il était temps de hâter sa propre entreprise en agissant de concert avec Wladimiresko. Il arriva donc à Yassi à la tête de deux cents Grecs armés en Bessarabie, et y publia une proclamation dans laquelle il s'annonçait comme l'avant-coureur des armées russes : ce factum se terminait par ces mots :

« Si quelques Turcs désespérés faisaient une incursion sur votre territoire, ne craignez rien, car une grande puissance est prête à punir leur insolence. »

Tous les aventuriers grecs, ainsi que beaucoup de Moldaves et de Valaques se joignirent à lui : dans peu de temps il eut formé un corps de quatre mille hommes. La Moldavie, et bientôt après, la Valachie, se déclarèrent en sa faveur. Fort de ces appuis, il marcha sur Boukarest.

Cependant, le rapprochement entre les compagnons d'Ypsilanti et le corps de Wladimiresko avait été très froid. Les aventuriers qui le composaient s'étaient plutôt réunis pour piller et ra-

Digitized by Google

vager le pays que pour servir la cause nationale, et leur chef ne cessait point d'agir de concert avec les Turcs. Ypsilanti, certain de sa trahison, envoya à Pitesck où il se trouvait un parti de trois cents Arnaoutes sous les ordres du capitaine Ghiorgaki. Ce dernier surprit Théodore dans sa tente, l'arrêta et le conduisit enchaîné au quartier général. Traduit devant un conseil de guerre, le traître fut immédiatement condamné et fusillé.

Les pachas du Danube avaient réuni à la hâte toutes les troupes disponibles, et envoyèrent vingt mille hommes contre Ypsilanti. Manœuvrant avec habileté, le prince voulait éviter une bataille générale, et se retirer peu à peu jusqu'à des montagnes inaccessibles à la cavalerie turque. Il fut attaqué à Tergovitz par l'armée ottomane. Un moment la victoire parut se décider en sa faveur: mais un corps de Valaques, commandé par Kaminari-Sava, passa du côté de l'ennemi, ce qui occasionna la déroute des insurgés. Bientôt après ce revers arriva la défection de Constantin Dukas. Enfin une nouvelle bataille fut livrée à Dragaschan. Le premier corps en ligne était ce fameux

Digitized by Google

bataillon sacré, composé uniquement d'hétairites. Il repoussa d'abord avec intrépidité à la bayonnette l'attaque de l'infanterie : mais, au moment où la cavalerie ottomane tombait sur ses flancs, un corps d'arnaoutes et de Pandours, commandés par Bazile Caravia, au lieu de soutenir les braves Hellènes, se rejette brusquement sur les troupes placées en arrière : celles-ci se sauvèrent en désordre au-delà de l'Oltau. Cependant le bataillon sacré, si lâchement abandonné, vendit chèrement sa vie : enveloppé de toutes parts, réduit au nombre de quatre à cinq cents hommes, il repoussa à plusieurs reprises les charges de cavalerie, et les attaques de l'infanterie. Mais, accablés par le nombre, ils succombèrent comme leurs aïeux aux Thermopyles.

Ypsilanti, voyant que la résistance était impossible, se retira suivi de quelques chefs. Bientôt délaissé par ses troupes, il ne perdait pourtant pas courage, et songeait à rejoindre son frère Démétrius qui l'avait précédé dans le Péloponèse. C'est alors qu'il adressa à ses lâches compagnons cette proclamation où il exhalait son ressentiment et son mépris :

Digitized by Google

« Vos trahisons, leur disait-il, m'obligent de vous quitter. Vous avez foulé aux pieds vos serments; vous avez trahi Dieu et la patrie. Vous m'avez abandonné au moment où j'espérais vaincre ou mourir glorieusement avec vous. Nous sommes séparés pour toujours. Allez joindre les Turcs, seuls amis dignes de vous. Quittez les bois où vous êtes cachés, descendez des montagnes qui ont servi de retraite à votre lâcheté. Hâtez-vous de vous réunir aux Turcs : baisez leurs mains d'où découle encore le sang des chefs de votre église, de vos patriarches, de vos évêques, de vos frères innocents inhumainement égorgés . . . . . Mais vous, ombres des vrais Hellènes du bataillon sacré, qui avez été trahis, et qui vous êtes sacrifiés pour la délivrance de la patrie, recevez pour moi les remerciements de votre nation. Bientôt des monuments rendront vos noms immortels. Ceux des amis qui me sont restés fidèles sont gravés au fond de mon cœur en traits de feu. Leur mémoire sera partout la seule consolation de mon âme. J'abandonne au mépris des hommes, à la justice divine les traîtres et parjures Kaminari-Sava, Dukas, Bazile, Barda,

Digitized by Google

Georgio Manu, qui ont déserté de l'armée et en ont amené la dissolution. »

Cependant, au commencement de cette levée de boucliers, Ypsilanti avait adressé à l'empereur de Russie une lettre où il lui apprenait les évènements de Yassi, et implorait son secours. Alexandre était en ce moment à Laybach. La nouvelle du soulèvement se répandit aussitôt, et causa une vive sensation parmi les plénipotentiaires réunis à ce nouveau congrès. On accusa la Russie d'avoir fomenté une insurrection qui pouvait remettre en question le repos de l'Europe, et d'avoir livré l'Orient à ces associations, sources de malheurs et de crimes. Alexandre, tout en défendant les hétairies, qu'il ne fallait pas, disait-il, assimiler à ces sociétés ténébreuses proscrites à juste titre, déclara qu'il ne pouvait considérer l'entreprise d'Ypsilanti que comme un effet de cette exaltation qui caractérisait l'époque actuelle, ainsi que de l'*inexpérience* et de la légèreté de ce jeune homme. Il ordonna de le rayer des contrôles de son armée. M. Capo d'Istria, fidèle à son rôle de duplicité, rédigea le manifeste de désaveu. Dès lors, Ypsilanti fut perdu.

Digitized by Google

Pour se rendre en Transylvanie, il passa les monts Krapacks. Mais, arrêté par les autorités autrichiennes, il fut conduit à la forteresse de Mongatz (1).

Il y fut enfermé deux ans et demi, et quatre ans et demi dans celle de Theresienstadt, en Bohême. Tous les efforts de ses amis pour obtenir sa liberté, furent vains. Leur voix même ne fut pas écoutée : ils durent cesser leurs réclamations pour ne pas empirer son sort ; Ypsilanti put alors se convaincre qu'en politique le malheur fait les criminels. Cependant, quand les grandes puissances convinrent de faire cesser l'effusion du sang grec par la voie des représentations ou des armes, l'empereur Nicolas demanda l'élargissement d'Ypsilanti : on ne l'accorda que sous la condition expresse qu'il ne quitterait pas les états autrichiens. En conséquence, on lui assigna Vérone pour résidence. Hélas ! la clémence autrichienne

(1) Le nom d'illustres infortunés semble, de siècle en en siècle, se rattacher à cette prison. Le prince Ragotzki, les comtes Tekeli et Serri, y ont langui captifs victimes de leur courage malheureux. Mais ils avaient attaqué l'Autriche : Ypsilanti n'avait attaqué que l'ennemi commun des chrétiens.

Digitized by Google

s'était trop fait attendre. Une lente agonie de sept années avait miné sa constitution et attaqué les organes de la vie. Passant par Vienne pour se rendre en Italie, il tomba malade, et après deux mois de souffrances aiguës, le 31 janvier 1828, n'étant âgé que de trente-six ans, il mourut entre les bras de la princesse R...ka. Cette dame lui fit rendre, dans l'église de Saint-Etienne, les honneurs funèbres dus à son rang, et dignes de l'estime qu'avaient inspirée son dévouement et ses malheurs.

Ainsi s'est terminée sa vie dans cette ville de Vienne, qui avait été, treize ans auparavant, le berceau de ses premières espérances pour la délivrance de la Grèce. Le rêve a fini aux lieux où il avait commencé. Maintenant, c'est aux amis de ce prince infortuné qu'il appartient de venger sa mémoire et de démasquer la politique tortueuse dont il fut victime. Il est un homme que la voix publique a accusé du meurtre moral d'Ypsilanti : cet homme est mort : que la tombe protège sa mémoire. C'est celui qui, au commencement de l'insurrection, avait refusé de venir combattre avec les hétairites; c'est celui qui laissa Ypsilanti engager cette périlleuse partie, et qui, plus tard, re-

Digitized by Google

cueillit le fruit d'une insurrection, dont un autre avait allumé les premières flammes. Mais, ce que j'avais prédit à Ypsilanti est arrivé. Les révolutions ne pardonnent pas : elles ont cela de terrible que, nées d'un mouvement irrégulier, produites par l'exaltation, elles sont incessamment prêtes à briser celui qu'elles se sont donné pour chef, s'il tente d'imprimer au pouvoir la force qui lui est indispensable. Placé à la tête de la révolution grecque, M. Capo d'Istria voulut en modérer le cours : sa fin fut encore plus déplorable que celle d'Ypsilanti.

La calomnie, qui disparaît à la mort de l'homme obscur, reste debout sur le tombeau de l'homme célèbre; elle s'occupe encore après des siècles à remuer sa cendre avec un poignard. Ypsilanti a été une de ses victimes. Elle a dénaturé ses intentions, douté de son courage, de son patriotisme. Obéissant à cette voix passionnée, les partis n'ont pas craint de déverser le ridicule sur ce jeune infortuné, dont les souffrances n'ont cependant répandu que plus d'éclat sur sa noble et religieuse cause. Mais Ypsilanti fut digne de trouver des défenseurs comme il avait trouvé des amis. Confi-

Digitized by Google

dent de ses rêves à Pétersbourg, à Vienne, à Louisebourg, convaincu de la pureté de ses vues patriotiques, je voudrais qu'un hommage éclatant dédommageât sa mémoire des reproches et des insinuations perfides dont on a voulu ternir sa gloire. J'ai tâché au moins d'élever la voix, heureux si j'ai pu le montrer ce qu'il fut, un soldat sacrifiant son repos, sa fortune, son avenir à un enthousiasme religieux et patriotique, méritant l'admiration de la moitié du monde, et la touchante pitié de l'autre. Mais, tôt ou tard, le courage et le malheur reconquièrent leurs droits. Le jour de la réhabilitation ne peut être éloigné pour Ypsilanti. La malveillance et la haine ont déjà cessé d'outrager sa mémoire : pour lui, la postérité a commencé.

Ypsilanti a brillé et disparu comme un rapide éclair dans la tempête. Son exemple, quelque grand et glorieux qu'il soit, n'est pas de ceux qu'on doive proposer à l'imitation. Fruit d'une organisation trop généreuse, son exaltation offre un terrible enseignement aux nobles âmes qui ne voient que le but, sans envisager les difficultés de la route.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXVIII.

CONCLUSION.

Napoléon a quitté l'Ile d'Elbe. — Aspect de Vienne. — Spectacle à la cour. — Madame Edmond de Périgord et la répétition. — Napoléon a débarqué à Cannes. — La danse interrompue. — Habile conduite de M. de Talleyrand. — Déclaration du 13 Mars. — Fauche Borel. — Le Congrès est dissous.

Ma tâche est bientôt achevée, tâche qui participait autant du souvenir du cœur que du travail de la mémoire. Vingt-cinq ans ont passé sur ces scènes magiques, dont j'ai essayé de reproduire

Digitized by Google

une faible partie : combien d'amis manquent aujourd'hui à mon affection ! combien d'acteurs manquent au drame ! et quand je songe à l'âge dont sont chargés quelques-uns de ceux qui ont survécu, je me dis que, si pour eux aussi la toile est baissée, néanmoins ils me sauront gré d'avoir esquissé quelques détails de ce brillant panorama.

Il semble que, par une sorte de faculté rétrospective, l'éloignement même féconde la mémoire. Quant à moi, je l'ai souvent éprouvé et l'éprouve chaque jour dans le tracé de ces scènes qui sont à bon droit de l'histoire. J'y assiste, j'y évoque et réunis tous les personnages qui les animaient, et dont la plupart ne sont maintenant que cendre et poussière. Je les vois jeunes, beaux, enivrés de plaisirs, alors que le temps a flétri ou détruit chez eux cette brillante auréole. Telle est aussi la vive impression qui est restée dans l'esprit de tous les témoins de cette réunion unique du congrès de Vienne. Aucun évènement n'a peut-être parlé plus puissamment au souvenir, que ces six mois qu'on a si bien appelés un *entr'acte entre deux tragédies.*

Digitized by Google

Ce tableau offrant le contraste des fêtes les plus insoucieuses au milieu des plus graves affaires, j'ai pensé qu'il manquait. Le peu qu'on en a connu ne se compose que de vagues esquisses, sans suite et sans coloris. Pourtant, quelles scènes furent jamais plus palpitantes d'intérêt! je ne parlerai même pas de l'intérêt politique, quoique cependant les actes du congrès de Vienne forment encore la base de tout ce qui se fait aujourd'hui en Europe; mais je veux parler de cet intérêt qui s'attache aux tableaux de mœurs. Ce qu'on va chercher dans les chroniques du moyen-âge, dans les féeries de Louis XIV, s'est trouvé là resserré dans l'espace de six mois et d'une seule capitale. Que de serments d'amour proférés par tout ce que le rang, la gloire, l'esprit, ont de plus séduisant! Que de personnages illustres ont tenu dans leurs mains les destinées de l'Europe! combien d'entre eux, placés alors en relief par cette haute mission, ne sont encore aujourd'hui que des sujets! quelle étonnante réunion enfin, de célébrités dans tous les genres, de monarques les plus puissants, d'hommes d'état les plus renommés et de femmes les plus spirituelles et les plus belles!

Digitized by Google

Beaucoup de noms étrangers ont trouvé place dans ces Souvenirs. Qu'on ne croie pas cependant que j'en sois moins resté français de cœur et de pensée. Oui, j'ai vu tous ces hommes de pays divers, j'ai vécu avec eux dans cette facile intimité du moment, j'ai rendu justice à leur caractère, à leurs talents. Mais jamais cette appréciation, que je crois encore très légitime, ne m'a aveuglé. Si j'ai su dire de ces amis de ma jeunesse ce que l'affection et la reconnaissance m'ont inspiré, que n'aurais-je pas dit de ces illustrations de ma patrie si noblement célébrées par des plumes qui tracent pour l'avenir? Mais, au milieu des joies incessantes du congrès de Vienne, le rôle de la France était un rôle sérieux : il devait l'être. Ses représentants, par un sentiment de haute convenance, l'avaient compris ainsi. Peu mêlés au mouvement général, ils se renfermaient dans une sorte de gravité appropriée à l'importance de la situation. Aujourd'hui, quand je me rappelle leur attitude si calme et digne, j'y trouve un motif de reconnaissance envers ces hommes qui alors ont tant fait pour la France, et pour lesquels le jour de l'histoire semble n'être pas encore venu.

Digitized by Google

Le prince Koslowski me confirma la grande nouvelle qu'Ypsilanti m'avait annoncée le matin. Napoléon avait effectivement quitté l'île d'Elbe : le maître et le prisonnier de l'Europe, ainsi qu'on l'a énergiquement appelé, était sorti de sa prison, armé de sa gloire, et avait confié à une frêle barque *César et sa fortune.*

— « La nouvelle, me dit Koslowski, a été apportée ici par un courrier que lord Burghess avait expédié de Florence. Le consul anglais à Livourne la lui avait transmise. Lord Stewart, qui l'a reçue, en a prévenu M. de Metternich et les souverains. Les ministres des grandes puissances en ont été informés aussitôt. On ignore quelle route Napoléon a prise. Se rend-il en France? Veut-il, comme on l'a pensé, gagner les Etats-Unis? On se perd en conjectures. Mais, qui le préservera de l'orage, amoncelé et grondant sur sa tête? La fortune pourra-t-elle placer sur son front le fil conducteur pour en détourner l'orage?..... Les hauts arbitres du Congrès désirent que cette nouvelle ne soit pas ébruitée avant qu'ils aient pu prendre quelques mesures dictées par la gravité des circonstances. »

Digitized by Google

Soit que le secret eût été gardé, soit que l'ivresse du plaisir l'emportât encore, la ville de Vienne avait conservé son aspect accoutumé. Les remparts et le faubourg de Léopoldstadt, qui conduit au Prater, étaient couverts de promeneurs impatients de jouir des premiers rayons du soleil. Rien n'annonçait encore que le coup de tonnerre eût retenti : partout l'insouciance, partout la joie.

Le soir, la troupe des comédiens amateurs devait donner, dans une des salles du palais, une représentation composée du *Barbier de Séville*, et, je crois, d'un vaudeville alors fort à la mode et intitulé : *la Danse interrompue*. Le prince Koslowski m'avait offert de l'accompagner à la résidence impériale. Curieux d'étudier la physionomie de l'illustre assemblée, dans l'espoir aussi de recueillir quelques nouveaux détails sur ce grand évènement, j'avais accepté. L'assemblée était aussi nombreuse, aussi brillante que de coutume. Mais ce n'était déjà plus le calme insouciant de la journée : quelques nuages, légers encore, chargeaient les fronts. Des groupes s'étaient formés çà et là ; on y discutait avec chaleur sur les conséquences probables de ce départ.

Digitized by Google

— « Il ne peut échapper aux croisières anglaises, disait l'un.

— « M. Pozzo di Borgo a affirmé, répondait l'autre, que s'il mettait le pied en France, il serait pendu à la première branche d'arbre (1). »

Ainsi, chacun semblait vouloir se dérober à la réalité du réveil.

— « Félicitons-nous, disaient quelques partisans des Bourbons de Sicile. En vérité, Bonaparte nous sert à souhait. Il ne peut se diriger que sur Naples. Le Congrès va se trouver dans la nécessité de prendre enfin des mesures pour expulser Murat, cet usurpateur, cet intrus. »

Cependant l'impératrice d'Autriche a donné l'ordre : on se place, la toile se lève.

— « Nous allons voir, dis-je au prince Koslowski, si cet incident, qu'on était loin de prévoir, n'a pas apporté de la confusion et du trouble parmi l'illustre tripot comique.

— « Détrompez-vous. Il faudra l'ennemi aux portes de Vienne, et le bruit du canon pour dis-

(1) En apprenant ce mot, le duc de Dalberg dit : M. Pozzo n'est pas prophète. Dans peu, Napoléon sera à Paris.

Digitized by Google

siper ce sommeil obstiné. Ce matin, la nouvelle est parvenue à M. de Talleyrand au moment où il était encore couché. Assise au pied de son lit, madame Edmond de Périgord conversait gaiement avec lui : on apporte une lettre de M. de Metternich.

— « C'est sans doute pour m'annoncer l'heure de la conférence du Congrès, dit le prince. »

Cependant la belle comtesse ouvre machinalement la dépêche, y jette les yeux et lit la grande nouvelle. Or, elle devait se rendre dans la journée chez madame de Metternich pour y répéter *le Sourd ou l'Auberge pleine.*

— « Bonaparte a quitté l'Ile d'Elbe, s'écrie-t-elle. Ah ! mon oncle, et ma répétition.

— « Elle aura lieu, Madame, dit tranquillement le diplomate. »

« La répétition a eu lieu. L'Europe est peut-être à la veille d'une conflagration générale. L'aplomb de nos comédiens ne se démentira pas pour si peu. »

On étudiait les visages d'ordinaire si impassibles des notabilités diplomatiques : on interrogeait leurs regards, on scrutait leurs pensées.

Digitized by Google

Tous affectaient une confiance sans doute bien loin de leur cœur. On remarquait l'absence de M. de Talleyrand, et l'air profondément occupé de l'empereur Alexandre.

Quelles causes avaient amené chez Napoléon cette grande résolution dont les suites furent si fatales pour la France? Espérait-il, malgré l'affaiblissement de son pays, tenir encore une fois tête à l'Europe coalisée? S'aveuglait-il sur la possibilité de vivre désormais en paix avec tous ces souverains auxquels il avait jadis dicté des lois, et qui avaient appris à connaître la route de Paris? Ou plutôt, le départ de l'Ile d'Elbe ne fut-il pas de sa part un coup de désespoir, pour échapper à la captivité qui, six ans plus tard, le consuma sur le rocher de Ste-Hélène?

Il est certain que la présence de l'empereur des Français au milieu de la Méditerranée, l'indépendance, l'ombre même de puissance qui lui étaient laissées, avaient, au Congrès de Vienne, excité des alarmes. On n'ignorait pas qu'il existait à Paris un vaste foyer de correspondance et d'intrigues, et qu'on y travaillait à préparer le retour du régime impérial. La reine Hortense

Digitized by Google

était l'âme de ce complot que l'aveugle gouvernement des Bourbons était seul à ne pas voir. Pendant le séjour que l'ex-reine de Hollande avait fait à Bade au mois d'août 1814, madame de Krudner, si célèbre depuis par sa liaison mystique avec l'empereur Alexandre, lui avait prédit le retour de Napoléon. Aussi, dès l'ouverture des conférences, fut-il question, mais dans le plus grand secret, de lui choisir un autre lieu d'exil ou plutôt de déportation? L'île de Sainte-Hélène ne fut indiquée que vers la fin de janvier par M. Pozzo di Borgo. Il prétendait avoir reçu des lettres qui annonçaient qu'on avait arrêté à Gênes, à Florence, et sur toute la côte, des émissaires de Napoléon.

« L'Europe, avait-il dit, ne sera tranquille que lorsqu'elle aura mis l'Océan entre elle et cet homme. »

On assure que le prince Eugène dut à son intimité avec l'empereur de Russie, la révélation de cet important secret, et qu'il s'empressa d'en avertir Napoléon. Celui-ci ne balança plus. Son retour en France fut décidé. A partir de ce moment, Alexandre ne témoigna plus à Eugène que de la froideur et de l'éloignement.

Digitized by Google

Vienne resta près de cinq jours sans nouvelles. Les réceptions, les fêtes reprirent leur cours. La préoccupation générale semblait se dissiper peu à peu. Mais enfin, il ne fut plus possible d'en douter : le tonnerre éclatait; Napoléon était en France. Cet aventurier, ainsi que l'avait osé appeler Pozzo di Borgo, était reçu par les populations enthousiasmées. Les soldats se précipitaient au-devant de leur général : rien ne s'opposait à sa marche triomphale. La chûte du colosse, qui avait paru incompréhensible, était moins étonnante que la résurrection de son pouvoir.

On était au bal chez M. de Metternich quand on apprit le débarquement à Cannes, et les premiers succès de Napoléon. L'annonce de cette nouvelle fut comme le coup de baguette ou le sifflet du machiniste qui change en un désert le jardin d'Armide. En vérité, les milliers de bougies semblèrent s'être éteintes toutes à la fois.

La nouvelle se propage avec la rapidité d'une étincelle électrique : la valse est interrompue : en vain l'orchestre continue la mélodie commencée : on se regarde, on s'interroge : ces quatre

Digitized by Google

mots : *il est en France!* sont le bouclier d'Ubalde qui, présenté aux yeux de Renaud, détruit en un clin d'œil tous les enchantements d'Armide.

L'empereur Alexandre s'avance vers le prince de Talleyrand :

— « Je vous avais bien dit que cela ne durerait pas. »

Le plénipotentiaire français reste impassible, et s'incline sans répondre.

Le roi de Prusse fait un signe au duc de Wellington : tous deux sortent de la salle de bal. Alexandre, l'empereur François et M. de Metternich les suivent aussitôt. Le plus grand nombre des invités s'éclipse et disparaît. Il ne reste dans les salons que quelques groupes de discoureurs effrayés.

Le prince Koslowski, que je vis dans la soirée, ne put rien ajouter aux détails déjà connus du public.

— « Voilà, me dit-il, pour MM. les troubadours une excellente occasion de nous donner une seconde représentation du charmant vaudeville : *la Danse interrompue*. Le comte de Palfi,

Digitized by Google

qui jouesi plaisamment le rôle de Wasner, pourra nous chanter fort à propos :

Enfin voilà la danse interrompue :
Comment tenir à cet accident-là ?

« Le refrain, il faut le craindre, sera peut-être bientôt accompagné du bruit de cent mille bouches a feu.

« Cette nouvelle, continua-t-il, jetée comme une terreur au milieu d'un bal, vous rappelle sans doute que ce fut pendant la représentation d'un ballet où dansaient Henri IV et Sully, qui, cependant, ne fut jamais cité pour sa danse, qu'on vint annoncer la prise d'Amiens par les Espagnols.

« Ma maîtresse, dit le roi à la belle Gabrielle en lui prenant la main, il faut maintenant quitter nos danses et nos jeux, monter à cheval et commencer une autre guerre. Trève aux joies de l'amour.

« Voilà une phrase qui va se traduire ici en bien des langues. »

Il serait impossible de peindre la physionomie que prit, dès-lors, la capitale de l'Autriche. Vienne ressemblait à un homme qui, bercé par des rêves

Digitized by Google

d'amour ou d'ambition, se verrait violemment arraché à son sommeil par la crecelle du garde de nuit, ou le tintement du beffroi l'avertissant qu'un incendie dévore sa maison. Ces hôtes divers, réunis là de tous les pays de l'Europe, ne pouvaient se rappeler sans effroi les phases de l'époque qui venait de s'écouler : les désastres sans cesse renaissants de vingt-cinq ans de guerre, les capitales envahies, les champs de bataille jonchés de morts, le commerce et l'industrie si longtemps paralysés, le deuil des familles et des nations, venaient simultanément s'offrir à leur pensée. Tous ces fléaux s'éclairaient dans leur souvenir des flammes de Moscou. Sans doute on pouvait bien alléguer des représailles récentes encore : et la présence des troupes alliées à Paris prouvait assez que, pour avoir été invaincu, on n'est pas invincible. Mais c'est précisément ce qui rendait l'anxiété plus vive. Pour abattre le colosse, il avait fallu un tel assemblage de circonstances, et, plus encore, une réunion de sentiments et d'idées de tant de peuples divers : ensemble qui avait décuplé la force de chacun. Maintenant on s'observait : ce qu'on entrevoyait de plus réel,

Digitized by Google

c'était la certitude de malheurs dont on s'était cru délivré pour toujours.

Dans ces circonstances graves, M. de Talleyrand déploya une habileté et une force de volonté qui surent tout entraîner. Jamais rôle ne fut plus difficile. Placé à la fois entre le gouvernement qu'il représentait, la France dont il voulait sauver les intérêts et la nationalité, et les puissances ennemies qui confondaient dans une même proscription et Napoléon et le pays, qui venait de l'accueillir. Je n'étais pas à Paris lors de la première restauration : je n'ai pu connaître sa conduite à cette époque, que par les récits contemporains, souvent mensongers. Mais, témoin à Vienne de ce qu'il fit au mois de mars 1815 pour son pays et les Bourbons, je ne balance pas un instant à dire que, si ceux-ci lui durent une seconde fois la couronne, la France lui a dû peut-être son existence comme nation. Il avait merveilleusement compris que ces deux faits se tenaient intimement, et découlaient l'un de l'autre. De là, sa conduite et ses efforts pour obtenir la déclaration du 13 mars.

C'est ici que vient se placer cet acte fameux, si

Digitized by Google

diversement apprécié. L'irritation à Vienne était au comble, entretenue par la perspective d'une guerre acharnée. L'enthousiasme que la présence de Napoléon avait excité, l'accueil des populations, la défection de l'armée, tout faisait considérer la nation française entière comme complice de la rupture de cette paix tant désirée. On s'effrayait aussi du retour des idées révolutionnaires, dont le délire avait épouvanté l'Europe. L'empereur d'Autriche s'adressant au czar lui avait dit :

— Voyez, sire, ce qu'il arrive d'avoir protégé vos jacobins de Paris. »

— C'est vrai, avait répondu Alexandre, mais pour réparer mes torts, je mets ma personne et mes armées au service de votre majesté. »

La querelle allait donc s'engager entre la France d'une part, et d'autre part l'Europe tout entière, duel à mort qui ne pouvait finir qu'avec la vie d'un des deux combattants. J'ai entendu aussi prononcer le mot de *partage*, et l'exemple de la Pologne était là pour apprendre qu'une nation peut être rayée du livre de la famille européenne.

M. de Talleyrand, au contraire, posa en principe

Digitized by Google

qu'en 1815, comme un an auparavant, l'Europe ne pouvait être en guerre qu'avec Napoléon, et non pas avec la France. Il manœuvra avec une telle adresse ou un tel bonheur, qu'il triompha de tous les obstacles, changea complètement les dispositions hostiles à la France, et obtint la consécration de ce principe. Vingt fois le congrès fut sur le point de se séparer sans rien décider, si ce n'est une guerre aveugle : vingt fois il rallia les opinions qui se choquaient entre elles. Je sais que des esprits absolus ne peuvent admettre ces transactions de la prudence. Mieux eût valu pour la France, a-t-on dit, une déclaration de guerre, une menace d'extermination qui se fût adressée à elle même : le pays eût trouvé dans son désespoir une force surnaturelle; ou il eût succombé à la lutte, ou il eût triomphé avec gloire.

M. de Talleyrand avait dans l'esprit une trop haute modération, il appréciait trop bien les ressources de la France affaiblie, pour la jeter dans ces partis violents et extrêmes. Il voyait l'Europe soulevée : il la dirigea contre un homme et non contre un peuple. En cela il fit bien. Sa conduite

Digitized by Google

fut, à Vienne, appréciée et admirée comme le triomphe de la raison et d'un patriotisme éclairé.

Parfois, au sortir de la conférence, il rentrait à son hôtel entièrement découragé. Le matin du 13 mars, jour où devait être signé cet acte si important, il doutait encore du succès. Cependant tout était là. Prêt à partir pour se rendre chez M. de Metternich, son entourage témoignait une inquiétude bien concevable.

— « Attendez moi, leur dit-il : pour ne pas retarder d'un instant votre impatience, guettez mon retour aux fenêtres de l'hôtel. Si j'ai triomphé, vous me verrez par la portière de ma voiture vous montrer le traité d'où dépendra le sort de l'Europe et de la France. »

Peu d'heures après, à son retour, il agitait le rouleau contenant les signatures des arbitres de la paix, redevenus les arbitres de la guerre. Un instant, cependant, cet accord si laborieusement obtenu parut être sur le point de se rompre. Ce fut quand on apprit la fuite du 20 mars, et l'installation de Napoléon aux Tuileries sans coup férir. L'empereur Alexandre surtout ne pouvait comprendre que la famille des Bourbons

Digitized by Google

n'eût tenté aucune résistance, et que pas un défenseur ne se fût levé pour elle.

Un matin je rencontrai le général Ouvaroff.

— « Le czar, me dit-il, ne peut revenir de sa surprise. Il est las de la guerre : et tout à l'heure il vient de me répéter vingt fois : non, non, jamais je ne tirerai l'épée pour eux. »

Il fallut encore chez M. de Talleyrand des prodiges de patience et d'habileté pour renouer le faisceau, et diriger vers un but commun toutes ces volontés divergeantes.

Si les masses apercevaient avec effroi l'horizon se charger de nuages menaçants, les ambitieux voyaient avec joie revenir le bon temps de leur gloire. Car, on ne peut se le dissimuler, l'intrigue qui s'agitait déjà pour renverser Napoléon ou le soutenir, avait en perspective un prompt résultat de grandeur et de richesse.

Parmi tous ces ambitieux de divers étages qui alors accoururent en foule à Vienne, on vit arriver, un des premiers, l'inévitable Fauche Borel. Il venait encore mettre sa fortune, son dévouement et jusqu'au sang de sa famille à la disposition d'une cause pour laquelle il avait tout sacrifié. Qui

Digitized by Google

mieux que lui eût pu dire en parlant des rois : *ces illustres ingrats?* Sa vie aventureuse, ses goûts dispendieux avaient promptement dévoré toutes les sommes qu'il avait reçues de la maison de Bourbon et du gouvernement anglais. Bizarre destinée! La réussite de ses efforts avait été un désastre pour sa fortune personnelle. Pendant vingt ans, ses innombrables créanciers avaient attendu patiemment que le jour du succès arrivât pour lui. A peine les Bourbons furent-ils remontés sur le trône, dont il leur avait facilité l'accès, qu'on crut le malheureux libraire de Neufchatel comblé d'or et d'honneurs. Pressé de toutes parts, mesquinement rémunéré, sa position fut mille fois plus cruelle qu'auparavant. Il allait donc recommencer cette vie d'intrigues et d'espérances. Si on voulait citer un exemple pour prémunir les ambitieux contre cette soif d'être et de paraître qui les dévore, où en trouver un plus frappant que celui de Fauche Borel se punissant par le suicide des déceptions de son ambition, et scellant de sa mort tout ce qu'on a dit sur l'ingratitude des princes?

«Le congrès est dissous», avait dit Napoléon en touchant le sol français à Cannes. Cependant, le 11

Digitized by Google

mars, au milieu de l'effroi général, une troupe d'amateurs jouait encore dans la salle des redoutes. Le *Calife de Bagdad* et *les Rivaux d'eux-mêmes* composaient ce spectacle intempestif, auquel s'étaient rendus quelques curieux moins rares qu'on ne pourrait le croire.

Mais c'est la dernière lueur d'une lampe qui s'éteint, le dernier son affaibli d'un instrument qui se tait. Le plaisir a fui : *le congrès est dissous.*

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

APPENDICE.

L'ENTHOUSIASTE.

FRAGMENTS.

(1808).

(1er VOLUME, CHAPITRE VI.)

L'enthousiasme en tout genre est ridicule
pour qui ne l'éprouve pas.
(Mme de Staël, *Corinne.*)

CLÉON rencontrant Ariste.

L'avez-vous vue? ah! mon ami,
D'honneur j'en suis dans le délire;
Quelle aimable façon de dire!
Vous m'en voyez encor ravi.
D'un mot enlever les suffrages,
Unir la grâce à l'enjouement,
Avoir l'esprit de tous les âges,
Et modeste avec du talent!
On court après, chacun espère
Dans son salon la recevoir;
Il n'est savant qui ne préfère
Le souper où l'on peut la voir.
Depuis longtemps chez Dorimène
On attendait l'instant heureux:
Le jour est pris; on nous l'amène,
Et du talent ce phénomène
Dans son éclat s'offre à nos yeux.
Non, jamais je ne pourrai rendre
Ce qu'en la voyant j'éprouvais;
De lui parler je palpitais,
Et je redoutais de l'entendre.

Digitized by Google

Le silence le plus profond
Tenait en suspens l'assemblée :
Elle parla !.... L'âme étonnée,
Que chacun de ses mots confond,
Crut par un songe être abusée :
Ah ! quel triomphe, et quelle cour !
Fut-il jamais un plus beau rôle ?
Je crus voir Corinne en plein jour
Improvisant au Capitole.

ARISTE.

Eh ! mon Dieu, parlez, cher Cléon,
Nommez-moi donc cette merveille :
Mais quelle emphase sans pareille ?
Avez-vous perdu la raison ?

CLÉON.

Oui, j'en suis fou ; l'enchanteress
A jeté son charme sur moi,
Et désormais ma seule loi
Sera de l'admirer sans cesse,
De recueillir avidement
Chaque bon mot, chaque axiôme.
Comme elle parle sentiment !
Que ne l'ai-je connue à Rome,
Au Capitole improvisant ?

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

ARISTE.

N'outrons rien, ou sachons nous taire :
Quand Riccoboni, Sévigné,
L'auteur charmant de la Vallière,
La Fayette et Deshoullière,
Cottin, Grafigni, d'Aubigné,
Ecrivaient, elles savaient plaire.
Sans doute elles ne faisaient pas
Courir sous la zône torride
L'héroïne pâle et sans guide

Digitized by Google

Après le plus grand des ingrats,
Encor moins seule et par l'orage
Lorsque le ciel se fond en eau,
Toute la nuit sur le rivage,
Chercher le sillon d'un bateau.
Mais elles peignaient une belle
Donnant le prix de la valeur
Au héros constant dont le cœur
Savait vivre et mourir pour elle,
Ou la beauté s'embellissant
De l'incarnat de l'innocence,
Lorsque, modeste et rougissant,
Son cœur ému, charmé, s'offense
Du tendre aveu d'un sentiment;
Et non pas l'amour-propre extrême
D'une Sibylle, s'écoutant,
N'aimant, ne pensant, ne parlant,
A tout venant que d'elle-même,
Et pour charmer l'amant qu'elle aime,
Devant le peuple improvisant.

. . . . . .

. . . . . .

Présentez Melvil moins frivole,
Ne trahissant pas ses serments,
Les Italiens moins rampants;
De Corinne changez le rôle,
J'aimerai le roi des romans.
Mais un Anglais sans caractère,
Des Anconitains à genoux;
D'un Français la tête légère,
Ressemblant à celle des fous;
Lucile qui, dans la nuit sombre,
Sans la voir, reconnaît sa sœur,
Et s'évanouit de frayeur,
S'imaginant que c'est son ombre;
Ce Derfeuil qui, sans débrider,
De Suisse en Ecosse chemine
Tout à point pour sauver Corinne,
Et dans ses bras la ranimer;
Le récit pompeux des voyages
Qu'on lit au long dans Dupaty,
Des axiômes, des adages;
Voilà Corinne, mon ami.

Digitized by Google

CLÉON.

. . . . . .
. . . . . .
On ne jure ici que par elle :
C'est la divinité du jour.

ARISTE.

Ainsi qu'une mode nouvelle,
Brillante comme l'étincelle,
Nous plaît et s'éteint sans retour,
L'esprit, le talent et la grâce
Charment aussi : le moment passe,
Ils sont oubliés pour toujours.

CLÉON.

Bon : mais enfin la renommée,
Qui dans ce lieu l'a devancée,
Contre vos phrases la défend.
Et demandez à qui sait vivre
Si la femme qui fait un livre,
N'est pas un être surprenant.

ARISTE.

Mon cher Cléon, je le répète,
La Renommée et sa trompette
Au sexe aimable ne vont pas.
Pour vanter les soins d'une mère,
L'amour, l'amitié, le mystère,
A-t-on besoin de tels éclats ?

CLÉON.

. . . . . .
Si c'est une erreur, je m'y plais ;
Moi, j'idolâtre ses succès,
Et de ce pas, sans plus attendre,
Je vous quitte, et vais tout exprès
La voir, l'admirer et l'entendre.

Digitized by Google

Sur la Statue équestre

DE

JOSEPH II.

VERS INÉDITS DU PRINCE DE LIGNE.

(Ier Vol. Chap. VIII.)

J'avance avec respect vers le lieu qui rappelle
D'un héros souverain la bonté paternelle;
Je crois, à chaque pas, entendre ses sujets
D'un règne glorieux me retracer les faits.
Bienfaiteur de ton peuple, accepte mon hommage;
Capitaine, empereur, législateur ou sage,
Tu fus sublime en tout, et la postérité
A désigné ta place à l'immortalité.
. . . . . .
Vers ces temps fortunés le talent me rappelle;
Les arts en ont acquis une gloire nouvelle.
Honneur à toi, Zauner, dont la savante main
En modelant ses traits, sut animer l'airain
Ce front serein et pur où la majesté brille,
Retrace un père heureux bénissant sa famille
Le commerce y rend grâce au pacificateur,
Les sciences, les arts au régénérateur (1).
En étendant la main, ne semble-t-il pas dire:
« Je veille sur mon peuple, et protège l'empire.
« Je suis encor pour vous ce que je fus jadis;
« En moi régnait ma mère, et je règne en mon fils:
« Il achève le bien que je ne pus vous faire,
« Et vous rend à la fois le monarque et le père. »

(1) Allusion au bas-relief qui décore le piédestal de la statue.

Digitized by Google

Digitized by Google

PORTRAIT

DE

L'ARCHIDUC CHARLES.

VERS INÉDITS DU PRINCE DE LIGNE.

(Ier Vol. Chap. XVI.)

Voilà donc le guerrier que l'Univers admire,
Le défenseur du trône et l'appui de l'Empire,
Qui sut par ses talents balancer les succès
Que la victoire accorde au héros des Français.
En voyant sur son front la noble modestie
Cherchant à tempérer le feu de son génie,
On se reporte encore à ce temps où les Dieux,
Pour charmer les mortels, abandonnaient les cieux;
Et, voilant les contours de leur forme divine,
Trahissaient d'un regard leur céleste origine.
Combien j'aime à le voir éloigné de la cour,
Parcourant les sentiers de ce charmant séjour,
S'égarant dans les bois, sans casque, sans armure,
Oublier les combats au sein de la nature.
Tel un Cincinnatus, un sage Catinat,
Assuraient dans les camps le salut de l'Etat,
Et bientôt éteignant les foudres de la guerre,
Retournaient l'un aux champs et l'autre à son parterre:
Si je rends dans mes vers l'hommage si bien dû
A ta noble valeur, à ta mâle vertu,
Permets que librement, j'ose encor te redire
L'enthousiasme puissant que ton génie inspire
Au peuple, à tes soldats, même à tes ennemis,
Qui te proclament tous héros de ton pays.
Qui marcha sur tes pas se rappelle avec gloire
Combien de fois ton bras captiva la victoire;

Digitized by Google

Et qui te combattit rend avec vérité
Justice à ton courage, à ton humanité.
Suis-moi, viens contempler la muse de l'Histoire
Gravant tes actions au temple de mémoire;
Le génie éternel de l'Immortalité
Montrant le nom de Charle à la postérité;
D'un prince qui devint, en égalant Turenne,
Emule de Villars et successeur d'Eugène.
Cet hommage, du moins, pourra plaire à ton cœur;
La Victoire te l'offre au nom de la Valeur;
Accepte de ses mains la palme et la couronne,
C'est celle d'un héros, le monde te la donne.

Digitized by Google

LE

VIENNOIS AU PRATER.

VERS INÉDITS DU PRINCE DE LIGNE.

(Ier Vol. Chap. XVII.)

. . . . . .
. . . . . .
L'émail de ces gazons, ces riants paysages,
Servent, chaque printemps, d'annales à tous âges;
Cet arbre lui retrace un tendre souvenir,
Il vit couler ses pleurs où redit le plaisir.
Ce sentier qu'il parcourt lui rappelle sans cesse
Les leçons dont son père instruisait sa jeunesse,
Quand, parlant à son cœur sans discours superflus,
Dans son âme il semait le germe des vertus.
Cet érable ombrageait les pas de son enfance,
Et fut témoin des jeux de son adolescence.
Ce chêne avec orgueil fait palpiter son cœur;
Deux fois, en le touchant, il devint le vainqueur
De ses jeunes rivaux, et sa première gloire
Vient, en le contemplant, recréer sa mémoire.
D'espoir, de souvenir, le présent s'embellit
D'un avenir pareil au passé qu'il chérit.
Que ce chemin lui plaît, qu'il flatte sa pensée,
Combien, en le suivant, son âme est agitée.
Ses détours sinueux le mènent au bosquet,
D'un fortuné moment témoin sombre et discret.
Ce bosquet.... Ah! son cœur plus vivement palpite
De bonheur s'il le voit, de regret s'il le quitte;
Ce berceau tant chéri fut le temple et l'autel
Où l'amour agréa le serment solennel
Que prononça l'amant, que répéta l'amie,
De se voir, de s'aimer, et pour toute la vie.
C'est dans ce lieu si cher qu'ils viennent tous les ans,
Brûlant des mêmes feux, prêter mêmes serments,

Digitized by Google

Ils y voient encor les parlantes images.
D'un amour partagé, tendres et touchants gages,
Ces chiffres enlacés qu'au défaut de l'airain
Traça sur un arbuste une amoureuse main.
Dans ces lieux enchantés, tout parle de tendresse,
Tout du premier amour lui retrace l'ivresse :
L'air suave au printemps, le jour voluptueux
Et les tendres concerts des oiseaux amoureux.
De son bonheur passé lui rappelant les charmes,
Reçoivent en partant le tribut de ses larmes.
Ainsi, les lieux divers témoins de nos plaisirs
Egayent le présent de leurs doux souvenirs.
Ici, c'est un enfant qui dans l'air se balance,
Et qui dans ses plaisirs retrace l'espérance,
Qui s'éloigne, revient et ramène toujours
Au bonheur que le temps emporte dans son cours.
Là, dans un carrousel, sur un coursier qu'il presse,
Un bourgeois paladin signale son adresse,
Se croyant un Laudon, droit sur son étrier,
Oserait affronter l'Univers tout entier.
Tandis que l'artisan, que nourrit son ouvrage,
Le suit joyeusement en pompeux équipage,
Et que, plus loin, le fat que la mode y conduit
Cherche à fuir en tournant, l'ennui qui le poursuit.
Heureuse égalité, que le plaisir fait naître,
Avec ravissement j'appris à te connaître,
Lorsque, pour te goûter, j'allais tourner galment,
Devant le grand seigneur et derrière un manant.
Voyez-le, sur les pas de la mélancolie,
S'éloignant du tumulte, et l'âme recueillie,
Suivre paisiblement les détours sinueux,
Du Danube accouru pour embellir ces lieux.
Ce fleuve qui lui plaît, cette onde qu'il admire,
Dans son murmure égal, semble vouloir lui dire :
« Mortel, imite-moi, que chacun de tes jours
« Soit, ainsi que mes eaux, paisible dans son cours.
« D'un succès passager ne sois pas la victime,
« Qui monte, de plus haut tombera dans l'abîme.
« Prends exemple de moi, quelquefois au printemps,
« Des monts pour m'agrandir, s'échappent vingt torrens.
« Ils augmentent mes flots et bouillant je m'avance ;
« De cet instant d'orgueil quelle est la récompense ?
« Je déborde.., et mes eaux vont dévaster les champs,
« Que mon tranquille cœur fertilisa longtemps. »
Cependant, de ce bord qui l'invite et l'entraîne
Il s'éloigne et son cours au bosquet le ramène.

Digitized by Google

L'étoile du berger vient annoncer le soir;
Et, prêt à le quitter, il veut encor le voir.
Un noir pressentiment l'avertit que peut-être
Le berceau qu'il chérit, l'arbre qu'il a vu naître,
Ne reverdiront plus; que, battus par les vents,
Il vont être dans peu la victime du temps;
De ce Dieu destructeur qui, pour servir sa rage,
Emprunte tour-à-tour la cognée ou l'orage;
Et qui, marquant sa proie au milieu des plaisirs,
Laisse de son pouvoir de hideux souvenirs.
L'horison obscurci présage les tempêtes,
Déjà le vent du Nord siffle et courbe leurs têtes.
Il s accroît, il redouble, et ses cruels efforts
Font sentir son pouvoir jusqu'au séjour des morts.
Hélas! qu'a-t-il choisi pour signaler sa rage,
L'arbre qui fut témoin des plaisirs de chaque âge;
Les chênes dont le front s'élançant vers les cieux
Faisaient avec orgueil l'ornement de ces lieux.
Rompus, déracinés, couchés sur la poussière,
Un souffle les rendit étrangers à la terre;
Et leurs troncs abattus, leurs rameaux desséchés,
Attestent que le temps et l'orage ont passés.
Ainsi s'écrouleront les masses imposantes
De ces temples pompeux, de ces tours menaçantes
Et tels s'effaceront, moissonnés par le temps,
Les paisibles pasteurs et les fiers conquérants!

Digitized by Google

Digitized by Google

PROTESTATION

Au nom des États de Gènes.

(Ier Vol. Chap. XVIII.)

Le Ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire de Gènes a l'honneur de soumettre à LL. EE. les Ambassadeurs et Ministres assemblés au Congrès de Vienne, la déclaration que son gouvernement lui a transmise....., dans le cas, malheureusement arrivé, où la note du 14 octobre serait restée sans réponse.

Rien ne peut égaler le respect et la vénération dont il est pénétré pour cette illustre assemblée ; en même temps, rien ne peut l'empêcher de faire ce qu'il doit à son propre honneur, à sa conscience et à ses concitoyens, et de protester contre toute résolution contraire à leurs droits et à leur indépendance. Leurs demandes sont fondées sur les titres les plus respectables : une existence politique aussi ancienne que l'origine de plusieurs monarchies; des traités innombrables faits durant plusieurs siècles avec les différentes cours de l'Europe ; le traité d'Aix-la-Chapelle, base de celui de Paris, dans lequel la république de Gènes concourut avec elle pour la garantie réciproque de leurs états; la nullité évidente de sa réunion à un empire usurpé ou détruit; une administration indépendante depuis cette époque, avec toutes les marques de la souveraineté et sans aucune opposition; et, par-dessus tout, les déclarations immortelles des hautes puissances alliées. Les villes de Chaumont et de Châtillon-sur-Seine retentissent de cette noble assurance, qu'il ne serait pas élevé d'édifices sur les ruines des états anciennement indépendants et heureux; que l'alliance des plus puissants monarques de la terre avait pour objet de prévenir les usurpations qui depuis tant d'années ont désolé le monde, et qu'enfin une paix glorieuse, noble fruit de leur alliance et de leurs victoires, assurerait les droits, l'indépendance et la liberté de toutes les nations.

La justice des gouvernements qui ont garanti ces maximes tutélaires peut être tardive; mais tôt ou tard elle atteindra son but. Le devoir des états inconnus et faibles est d'invoquer sans cesse et d'attendre avec confiance et courage.

Le soussigné requiert respectueusement que cette déclaration soit insérée dans le protocole du Congrès, et a l'honneur, etc., etc.

Signé : LE MARQUIS DE BRIGNOLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE XXI.

Pages

Grand émoi dans les salons de Vienne. — Les loteries. — Le petit cordonnier et la montre d'or. — L'altesse et le postillon. — Fête chez M. de Metternich. — Petite pièce : *les Etrangers à Vienne*. 5

CHAPITRE XXII.

Les suites d'un bal masqué. — Surprise à lord S***. — Les trois Bohémiennes. — Soirée d'amis. — Les deux fous, ou les émotions de l'amour . . . . . , ... 25

CHAPITRE XXIII.

Incendie du palais de Razumowski. — Sa grande fortune. — Les élévations et les chûtes en Russie.—Le prince Koslowski. — Souvenir du duc d'Orléans. — Un mot de M. de Talleyrand. — Fête chez la comtesse Zichy. — Le prince..... — L'empereur Alexandre et les souhaits pour la paix. — Le jour de l'an. — Grand bal dans la salle des Redoutes. . . . 59

CHAPITRE XXIV.

Dîner pique-nique de Sidney Smith à l'Augarten. — Sa vie aventureuse, ses missions et ses projets au Congrès. — Les

Digitized by Google

Pages

souverains au cabaret. — Le roi de Bavière sans argent. — Départ et colère du roi de Wurtemberg. — La reine de Westphalie. — Annonce d'une partie de traîneaux. — Un bal chez lord Castlereagh 83

CHAPITRE XXV.

Quelques originaux au Congrès. — M. Aïdé. — Bon mot du prince de Ligne. — Madame Pratazoff. — M. Foneron. — Le vieux Juif. — Sa noblesse et sa morale. — M. Raily. — Ses dîners et ses convives. — Le joueur et les deux ducs. — La fin d'un joueur. 109

CHAPITRE XXVI.

Bal à l'*Apollo sall*. — Les souverains incognito. — Zibin et le roi de Prusse. — Charles de Rechberg et le roi de Bavière. — Le menuet. — Le roi de Danemarck. — Récit du bombardement de Copenhague. — La leçon d'allemand . . . 131

CHAPITRE XXVII.

Cérémonie funèbre pour l'anniversaire de la mort de Louis XVI. — Réunion chez M. de Talleyrand. — Discussion au sujet de la Saxe et de la Pologne. — Ordre du jour du grand-duc Constantin. — Un factum de M. Pozzo di Borgo. . . 163

CHAPITRE XXVIII.

Partie de traîneaux. — Spectacle et fête au château de Schœnbrunn. — Le prince Eugène. — Souvenir de la reine Hortense. — L'impératrice Marie-Louise à la vallée de Sainte-Hélène. — Deuxième partie de traîneaux. — Rencontre d'un convoi 179

CHAPITRE XXIX.

Soirée chez Madame de Fuchs. — Le prince Philippe de Hesse-Hombourg. — Les nouvellistes de Vienne. — Le village français en Allemagne. — Le prince Eugène. — Souvenir du Consulat. — Madame Récamier. — Retour d'émigration. — Une amie d'enfance ou la magie d'un nom. — Bal chez lord Stewart. 203

Digitized by Google

CHAPITRE XXX.

Pages

Alexandre proclamé roi de Pologne. — Le prince Czartorinski. — Confiance des Polonais. — Le comte Arthur Potocki. — Les révolutions de Pologne. — L'esclavage. — Ivan ou le polonais. 241

CHAPITRE XXXI.

L'empereur Alexandre, le roi de Prusse et l'officier de marine. Surprise à l'impératrice de Russie. — Continuation des fêtes. — Un bal chez M. de Stakelberg. — Paul Kisselef. — Brozin. — Fête donnée par le prince de Metternich. — Incendie de la salle de bal. — Fêtes et banquet à la cour. — Ompteda. — Chronique du Congrès. — Le parfum accusateur. — Souvenir de l'impératrice Joséphine et madame Tallien. — Un roman à la cour 279

CHAPITRE XXXII.

Ouvrage du comte de Rechberg sur les gouvernements de l'empire russe. — Le roi de Bavière. — Poème polonais de Sophiowka. — Madame P...ka ou la belle Fanariote. — Son enfance. — Détails sur sa vie. — Coup-d'œil sur le parc de Sophiowka. — Souscription des souverains. — Etat actuel de Sophiowka 315

CHAPITRE XXXIII.

Déjeûner chez M. de Talleyrand pour l'Anniversaire de sa naissance. — M. de Talleyrand et le manuscrit. — La princesse-maréchale Lubormiska. — Le carnaval. — Arrivée de nouveaux étrangers. — Le prince Koslowski. — Chaos de réclamations. — Les indemnités du roi de Danemarck. — Bruits du Congrès. — Arrivée de Wellington à Vienne. . 339

CHAPITRE XXXIV.

Le carnaval. — Fête de l'empereur d'Autriche, — Une redoute masquée. — Le diadême, ou la vanité punie. — Un million : le jeu et l'esclavage, anecdote moscovite 361

Digitized by Google

CHAPITRE XXXV.

Pages

L'atelier d'Isabey. — Son dessin des plénipotentiaires au Congrès de Vienne. — La sépulture impériale aux Capucins. — Souvenir des tombes de Cracovie. — Le prédicateur Werner. — La cathédrale de St-Etienne. — Bal d'enfants chez la princesse Marie Esterhazy. — L'impératrice Elizabeth de Russie. 389

CHAPITRE XXXVI.

La galerie de tableaux du duc de Saxe-Teschen. — L'empereur Alexandre et le prince Eugène. — Les tableaux du Belveder. — Le roi de Bavière. — Les récits. — Origine de la Malmaison. — Lally Tollendal ou les prédictions du bourreau 415

CHAPITRE XXXVII.

Ypsilanti. — Promenade au Prater. — Premier bruit du départ de Napoléon. — Projets pour la délivrance de la Grèce. — Le comte Capo d'Istria. — Les Hétarites. — Rencontre d'Ypsilanti en 1820. — Ses tentatives, ses revers. — Il est désavoué par la Russie. — Sa captivité, sa mort. . 497

CHAPITRE XXXVIII.

CONCLUSION.

Napoléon a quitté l'Ile-d'Elbe. — Aspect de Vienne. — Spectacle à la cour. — Madame Edmond de Périgord et la répétitin. — Naopoléon a débarqué à Cannes. — La danse interrompue. — Déclaration du 13 mars. — Fancheborel. — Le Congrès est dissous 497

Appendice. 519

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

JAN 24 1978

Digitized by Google

Digitized by Google